



Avant-Propos

Catherine Géry

► **To cite this version:**

Catherine Géry. Avant-Propos. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47, pp.7-9. hal-01508018

HAL Id: hal-01508018

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01508018>

Submitted on 14 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

inalco

PRESSES

Transmettre à tous, diffuser plus loin

AVANT-PROPOS

Catherine Géry

AVANT-PROPOS

Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01508018>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

<https://www.pressesinalco.fr/>

2, rue de Lille - 75007 Paris

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Avant-propos

Catherine Géry
CREE/Inalco/Sorbonne Paris Cité

Ce volume de la revue *Slovo* fait suite à une journée d'études qui s'est tenue à l'Inalco en avril 2012, et qui se présentait elle-même comme l'aboutissement de deux années de séminaire de Master 2 (accueillant aussi des doctorants) sur les discours autobiographiques. Au cours de ces deux années, nous avons tenté d'évaluer la position du sujet et son expression au XX^e et au XXI^e siècle en dehors de l'Occident ou des cultures dites « occidentales ».

Nous avons envisagé diverses manifestations littéraires (au sens large du terme : formes écrites et orales) du discours autobiographique dans l'espace moral, culturel, social et politique : en partant du matériau brut de l'« ego-document » (lettre, journal intime, notes) pour aller jusqu'aux savantes autobiographies post-modernes, en passant par la littérature testimoniale et toutes les stratégies élaborées sous les systèmes communistes où parler de soi sous une autre forme que celle de l'autocritique ou de la courte autobiographie strictement normée et codifiée était éminemment suspect. Il s'agissait de dresser la « cartographie intime » d'espaces où parler de soi ne relève pas de l'évidence et de comprendre la nature des liens qui se nouent entre l'individuel et le collectif dans ces espaces où l'invention du moi et la formation de l'identité moderne autoréflexive sont généralement plus « tardifs » qu'en Europe occidentale ; des espaces, enfin, où le moi, dans son intégrité physique ou morale, est sans cesse remis en question.

En Asie centrale, l'expression du « moi » représente par ailleurs un vaste sujet, peu ou jamais abordé en tant que tel. De nombreuses pistes de recherche restent encore à explorer autour de la notion d'individu et de groupe dans ces sociétés encore traditionnelles, mais soumises à de fortes transformations depuis plus de vingt ans (avec, entre autres, la question du poids de la médiation de l'autre occidental et de ses systèmes théoriques dans la naissance et le développement de la

conscience autoréflexive sur ce territoire). Le corpus de l'autobiographie constitue un gisement de ressources à exploiter pour compléter les approches en sciences humaines sur cette région complexe.

Dans les conditions d'une forte contrainte sociale, politique ou religieuse, il semblerait que le discours sur soi, loin d'être le lieu de l'intimité et de son dévoilement, acquière essentiellement une fonction d'autodisciplinarisation (Foucault) et reflète l'intériorisation des normes et des injonctions du pouvoir (des injonctions visant à subordonner l'individu à une douteuse collectivité, qu'elle soit familiale, sociale, ethnique, nationale ou supranationale).

Mais la série d'exposés d'étudiants, de doctorants ou d'enseignants-chercheurs qui ont participé au séminaire ont surtout montré que les discours autobiographiques relevaient fréquemment d'une forme de résistance et de contournement des interdits, c'est-à-dire de la manière dont un individu singulier réussissait, de manière volontaire ou fortuite, à tenir en échec les dispositifs d'identification, de classification et de normalisation du discours (la résistance se donnant là où il y a du pouvoir, parce qu'elle est inséparable des relations de pouvoir). Le pouvoir, ce n'est pas seulement les régimes plus ou moins autoritaires et coercitifs, mais aussi les structures patriarcales, les tribus, les familles, les communautés sociales, idéologiques, religieuses... Tout ceci nous a conduites, Catherine Poujol et moi-même, à adopter pour notre journée d'études la formule du « discours autobiographique (au singulier) à l'épreuve des pouvoirs (au pluriel) » et à privilégier une approche croisée, à la fois anthropologique, psychologique et socioculturelle.

Cette journée d'études a enfin été l'occasion de poser une question herméneutique cruciale, à savoir celle de l'identité en tant que notion singulière et non pas collective. Depuis deux décennies, l'expression « identité nationale » ou « identité collective » s'est largement imposée dans les études euro-asiatiques ou d'Europe médiane et orientale ; il y aurait par exemple une identité « soviétique », qui se serait construite à travers des formes particulières de thématization du « moi », et les nations n'en finissent pas de décliner des spécificités identitaires souvent largement fantasmées. Or, la notion d'« identité collective » – véritable lieu commun des études euro-asiatiques ou d'Europe médiane et orientale, et notion entre toutes *construite* – mérite d'être sérieusement questionnée dans sa validité même, en ce qu'il n'existe réellement d'identité qu'*individuelle*, comme en témoignent les définitions juridique ou psychologique du terme. Un de nos objectifs est donc d'inverser une problématique qui est devenue une part intégrante du discours de la *doxa* et de réintégrer chacun dans son identité personnelle, l'identité collective n'étant au mieux qu'une part de l'individu, et surtout une part qui ne peut en aucun cas être pensée en dehors de lui.

Outre le fait que l'« identité collective » permet à la « psychologie des

peuples » élaborée par le XIX^e siècle de revenir en force dans le XXI^e siècle, il se pose avec ce type de concept le même problème qu'avec l'« inconscient collectif » de Jung : l'élargissement à une communauté de structures qui, à l'origine, définissent une personnalité. Et à moins de le considérer dans un rapport dynamique avec l'ensemble du système psychique, l'inconscient collectif est un outil certes séduisant, mais peu opératoire, susceptible de se retourner en instrument de l'assujettissement du sujet à une foule de déterminations communautaires dont certaines ne sont pas choisies mais imposées par l'extérieur ; il en va de même avec l'identité collective, qui peut difficilement être envisagée sans la prise en compte de ce qui fonde le concept même d'identité : la conscience que nous avons de notre moi et de sa persistance.



Introduction

Catherine Poujol

► **To cite this version:**

Catherine Poujol. Introduction. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47, pp.11-14. hal-01508025

HAL Id: hal-01508025

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01508025>

Submitted on 14 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Catherine Poujol

Introduction

Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01508025>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Introduction

Catherine Poujol
Inalco/Sorbonne Paris Cité

Pour qui, pourquoi, comment parler de soi ? De quelle manière s'articule le discours autobiographique, les discours autobiographiques ? Le sujet est largement rebattu et la littérature foisonne d'exemples aussi célèbres que convaincants.

Comment ces discours autobiographiques peuvent-ils s'inscrire dans les interstices souvent réduits que concède le pouvoir politique, mais aussi, celui de la société englobant les individus auquel nul n'échappe, fût-il lui-même l'incarnation du pouvoir ? Comment parviennent-ils à « prendre le pouvoir » le temps de leur énonciation, par surprise, par stratégie, par inertie ? À le distordre, le minoriser, le transcender. La question mérite d'être posée.

Ce numéro spécial de *Slovo* consacré au « discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs en Europe – Russie – Eurasie » se veut une polyphonie de voix diverses connues ou ignorées, où résonneront celles des souverains eux-mêmes, comme celles des simples individus prenant la parole et accédant ainsi à une notoriété fugace, à côté de celles plus attendues des écrivains et autres personnalités reconnues par l'histoire.

Dans ce puzzle ethnoculturel situé sur la plaque tectonique de l'Europe et de l'Eurasie, la prise de parole autobiographique, à l'oral et plus encore à l'écrit, n'est pas un acte facile et ce, pour diverses raisons ayant trait au rapport entre l'individu, la société et précisément le pouvoir, les pouvoirs, qu'ils soient ancrés dans un territoire ou globalisés, qu'ils soient contemporains ou passés.

Cette prise de parole que nous considérons comme délimitant « l'espace d'un discours » nécessite de clarifier la position de l'auteur conscient qu'il rompt ou non le consensus social dans lequel il s'inscrit. Cela est vrai surtout lorsque le fait de souscrire au « pacte autobiographique » ne fait pas simplement que mettre en danger sa liberté ou sa vie, mais, pour des raisons propres au substrat culturel

dans lequel on évolue, peut éventuellement être assimilé à « perdre la face », en dévoilant son moi profond. À moins qu'il ne signifie la prise d'autonomie de l'individu sur la contrainte du collectif, comme ce sera le cas en Asie centrale au début du xx^e siècle, sous la forme d'une individualisation de l'intelligentsia réformiste musulmane.

Le parti pris a été de privilégier des voix originales, inédites, ou rarement entendues, de décliner toutes sortes de discours, à diverses époques, sur un vaste espace géoculturel, mais où résonne, même dans l'éventuel silence du non-dit, la partition subtile ou affirmée que joue l'auteur pour contourner un pouvoir ou simplement pour exister malgré lui.

Ainsi pourra-t-on même rencontrer dans un article (celui de Marek Tomaszewski) un cas d'occultation totale du pouvoir, lorsque l'auteur ne lui reconnaît aucun droit, lui préférant la réflexion sur la place de la réalité dans la fiction. À moins que l'auteur ne soit lui-même l'expression du pouvoir, comme on le voit dans le premier article du numéro « Le moi et le pouvoir dans la littérature russe de l'époque médiévale » (Galina Subbotina). Dans ce cas, le discours autobiographique relève plus de la « réalisation de fonctions sociales » que de considérations sur l'identité personnelle de l'auteur. Cela rejoint la tradition persane du « miroir des Princes » où s'exprime la « volonté pédagogique » de transmission du savoir et de l'expérience d'un prince malmené par l'histoire et qui parvient à en renverser le cours à son avantage comme le montre le bref article de Danièle Auffray consacré à l'autobiographie du prince timouride Babur.

L'ouvrage est divisé en trois espaces géographiques contigus :

- . La Russie en ses espaces ;
- . Fenêtre sur l'Europe ;
- . Au-delà des steppes de l'Asie centrale

Quel est le dénominateur commun entre le *Babur Nâme*, la *Prière* d'Avraam Kuchul, le récit du *zek* Andreï Ozerovski déporté au Kazakhstan et les déclarations tonitruantes du blogueur nationaliste qui se fait appeler Zergulio sur Internet ? Un acte volontaire émanant d'un individu choisissant ou acceptant de prendre la parole pour communiquer son expérience et laisser une trace.

En d'autres termes, le point commun entre ces textes réside dans la production d'un discours autobiographique dont la forme reste relativement stable du fait de la contrainte énonciatrice à la première personne, même s'il peut aller jusqu'au « décentrement total du *je* », comme le souligne Marie Vrinat-Nikolov dans son

article, mais dont on constate la variété infinie des supports qui le réceptionnent : manuscrit publié, non publié, interview orale suscitée, roman, blog sur Internet.

Quel est le rapport entre Isaac Babel, Munavvar qori, Guéorgui Gospodinov et Iouri Vella ? Sans doute, « l'effort d'examen de soi dans la confrontation incessante avec le monde extérieur », comme le note Marek Tomaszewski dans son article consacré à l'écrivain polonais Kazimierz Brandys, mais également, « l'épreuve du pouvoir », que ce soit celui qui mène à la guerre, comme à la répression ou à l'effacement culturel.

« J'écris à la première personne pour être sûr d'être en vie », déclare encore Brandys. Mais, cet acte, scellant le parcours de l'individu qui en prend la responsabilité dans un contexte politique plus ou moins favorable, pourra, même de façon détournée, la lui coûter. Il ne mourra peut-être pas directement à cause de son autobiographie (sans que cela soit exclu), mais plutôt de son « discours ».

Il en sera ainsi pour le communiste tatar Sultangaliev, disparu dans les purges staliniennes après avoir été le bras droit de Staline au commissariat aux nationalités (Xavier Hallez), comme pour le djadide ouzbek Munavvar qori condamné à mort en 1931, dans les prémices des éliminations massives de la grande terreur de 1937-1938 (Adeeb Khalid), dont la « confession » a été écrite à la demande de l'OGPU, rendant encore plus intrusif le lien entre discours autobiographique et pouvoir. De même pour les intellectuels turkmènes, Abdulhekim Kulmuhammedov et O. Vepaev, « voix assassinées » dans le cadre de la campagne de « lutte des classes » dans la littérature turkmène, dont la mémoire est réhabilitée par Muradgeldi Soegov, auteur de l'article que nous avons choisi de mettre en « hors dossier », étant donné qu'il était plus concentré sur la personnalité et le destin des personnages que sur leurs écrits.

Depuis les marges de l'Europe jusqu'au fin fond de la Sibérie, depuis la frontière géoculturelle de l'Amou Darya qui jouxte l'Afghanistan jusqu'à celles de l'Arctique, les peuples ont toujours pratiqué diverses formes de « discours autobiographiques », relevant de la tradition orale comme écrite.

Le recours au discours autobiographique peut être un acte militant de positionnement social, dénonçant directement le pouvoir et destiné à fabriquer un support de mémoire à transmettre aux générations suivantes (Eva Toulouze).

Il peut servir d'argument d'auto-conviction pour exister même sous des identités multiples en lien avec les soubresauts politiques, en particulier la guerre (Catherine Géry). Il peut aussi prendre la forme d'une prise de parole provoquée artificiellement de l'extérieur, comme le récit de Vera Fluhr, spécialement écrit pour ce numéro, ou encore conçue comme « une mise en scène de soi » orale moins sophistiquée que ce que permet l'écriture autobiographique, mais non

« dénuée d'efficacité performative ». Dans un tel cas, le discours autobiographique peut être utilisé comme un « témoignage sur une époque donnée, mobilisable pour l'historien, mais aussi comme une technique de subjectivation qui advient à un moment où le silence qui prévalait avant est rompu et où le sujet peut se construire dans le récit » (Isabelle Ohayon).

Face au destin incontrôlé, il offre, au mieux, une arme de lutte personnelle ou capable de soulever des sociétés entières, dans tous les cas, une trace qui persiste tel un cri plus ou moins audible (Blandine Guyot), une explosion improbable de mots dont certains ne resteront que dans l'espace virtuel informatique, créant de la sorte une nouvelle forme de discours sur soi (Julien Paret).

Cette profusion de discours autobiographiques simplement énoncés ou ciselés par des professionnels de l'écriture veut également interroger la place de l'individu dans les sociétés postmodernes. « Nous sommes je : qui suis-je ? Comment écrire le "moi" et quel "moi" au XXI^e siècle ? » se demande Marie Vrinat-Nikolov, nous permettant ainsi de conclure en laissant la question ouverte et la quête intellectuelle entière.

Bonne lecture !

L'individu à l'épreuve des pouvoirs communautaires dans l'épopée lyrique d'Isaac Babel *Cavalerie rouge*

Catherine Géry

► **To cite this version:**

Catherine Géry. L'individu à l'épreuve des pouvoirs communautaires dans l'épopée lyrique d'Isaac Babel *Cavalerie rouge*. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie. hal-01494040

HAL Id: hal-01494040

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01494040>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**L'individu à l'épreuve des pouvoirs
communautaires dans l'épopée lyrique d'Isaac
Babel *Cavalerie rouge***

Catherine Géry

L'individu à l'épreuve des pouvoirs communautaires
dans l'épopée lyrique d'Isaac Babel *Cavalerie rouge*
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01494040>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango - Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine Géry

Marie Vrinate-Nikolova

Comité scientifique

Tatiana Afanasieva (université de Saint-Petersbourg, Russie), Marie-Christine Autant-Mathieu (CNRS), Marco Buttino (université de Turin, Italie), Anne-Victoire Charrin (Inalco), Boris Czerny (université de Caen), Catherine Géry (Inalco), Konstantin Koklov (université de Saint-Petersbourg, Russie), Marlène Laruelle (George Washington University, USA), Hélène Mélat (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien Peyrouse (George Washington University, USA), Catherine Pujol (Inalco), Catherine Servant (Inalco), Marie Vrinate-Nikolova (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard Abensour (ENS Lyon – Inalco), Christine Bonnot (Inalco), Anne-Victoire Charrin (Inalco), Boris Czerny (université de Caen), Catherine Géry (Inalco), Catherine Pujol (Inalco), Jean Radvani (Inalco), Dominique Samsoum-Normand de Chambourg (Inalco), Catherine Servant (Inalco), Eva Toulouze (Inalco), Marie Vrinate-Nikolova (Inalco).

Édition

Nathalie Bretnier

Maquette

Marion Chaudat pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia Fourniau

Maquette de couverture

Nathalie Bretnier

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

L'individu à l'épreuve des pouvoirs communautaires dans l'épopée lyrique d'Isaac Babel *Cavalerie rouge*

Catherine Géry
CREE/Inalco/Sorbonne Paris Cité

Au printemps 1920, en pleine guerre civile, l'écrivain russo-juif Isaac Babel, qui s'est rallié à la Révolution bolchevique, rejoint la Première armée de Cavalerie du général Boudionny en qualité de correspondant de guerre pour le journal *le Cavalier rouge* (*Krasnyj Kavalerist*)¹. De juillet à septembre 1920, il participe à la campagne de Pologne et traverse en compagnie des Cosaques de Boudionny les anciennes provinces de la Volhynie et de la Galicie, en empruntant la route qui va de Kiev à Varsovie. Le recueil *Cavalerie rouge* (*Konarmija*) est directement issu de cette expérience, ou plutôt de cette multiplicité d'expériences que Babel a vécues au sein de la Sixième division de la Première armée de Cavalerie, et qu'il a consignées au jour le jour dans son Journal de guerre.

1. Professeure de littérature russe à l'Inalco et co-directrice de la revue *Slovo*, elle est spécialiste de l'œuvre de Nikolai Leskov à qui elle a consacré de nombreux articles et ouvrages, ainsi que des traductions qui ont été couronnées en 2003 par le prix Halpérine-Kaminsky « découverte ». Elle vient de faire paraître un ouvrage intitulé *Crime et sexualité dans la culture russe (à propos de la nouvelle de Nikolai Leskov Lady Macbeth du district de Mtsensk et de ses adaptations)* aux éditions Honoré Champion (2015). Ses recherches actuelles portent sur les transferts culturels (le traitement des héritages du xi^e siècle) et l'intermédialité (l'adaptation des classiques littéraires russes par le cinéma). Cf. Catherine Géry, Hélène Mélat (éd.), « le Littéraire et le Visuel dans la culture russe des xx^e et xxi^e siècles » : *citations, adaptations, transferts, Slavica Occitania*, 38, Toulouse, 2014. Contact : catherine.gery@wanadoo.fr

On aurait cependant tort de penser que *Cavalerie rouge* est une simple chronique militaire, un de ces récits sur la guerre civile tels qu'il s'en est écrit à foison en URSS au cours des années 1920 et 1930 afin d'asseoir la mythologie du nouvel État soviétique. *Cavalerie rouge* est en effet une œuvre ambiguë, tant par la forme que par le fond. L'édition « canonique » (pour autant que ce terme soit adapté pour caractériser une œuvre à la fois fragmentaire et inachevée) de 1933 comporte trente-quatre récits brefs organisés en cycle selon un ordre apparemment aléatoire, pour former une sorte de poème lyrico-épique dont la structure éclatée semble n'obéir de prime abord à aucune logique compositionnelle. Le style se caractérise par sa très grande hétérogénéité et son opacité sémantique. Quant aux événements relatés, ils ne correspondent que de très loin à ce qu'on pourrait attendre d'un récit de guerre : non seulement il est impossible de se faire à partir du livre une idée à peu près cohérente de l'espace parcouru par les combattants, de leur itinéraire, de la date (même approximative) des combats, mais Babel ne décrit aucun champ de bataille, contrevenant ainsi à toutes les règles du genre. De fait, *Cavalerie rouge* est une reconstruction onirique et mystificatrice de la campagne de Pologne, un texte où le réel passe par toute une série de prismes déformants, une œuvre où des scénarios fantasmatiques doublent constamment les événements relatés afin de leur donner une dimension symbolique (dont le décryptage n'est d'ailleurs pas toujours aisé).

Face à ce texte difficile où la compréhension est sans cesse obscurcie et retardée, le lecteur est désorienté dans tous les sens du terme : il perd toute notion et tout repère spatial et temporel. Tout se passe comme si l'auteur tentait de lui faire subir l'expérience sensible de *désorientation* qu'il a lui-même éprouvée au sein de la Première armée de Cavalerie, lorsqu'il a été confronté au grand chaos de la guerre.

Les procédés esthétiques de *Cavalerie rouge* inscrivent la prose de Babel dans les expérimentations littéraires du début des années 1920 en Russie, qui voient la disparition des frontières entre les genres littéraires et la création d'œuvres hybrides, évoluant de la poésie lyrique à la prose documentaire et du pamphlet politique ou de la parodie au tableau épique. La fusion des genres littéraires s'accompagne d'une fusion des mots : l'assemblage dans un même texte de catégories stylistiques et de niveaux de langue différents vise à produire un effet de défamiliarisation et de régénération des vocables ou des images qu'on pense « usés » par un emploi trop fréquent. Ce grand « festin des mots » (pour reprendre l'expression de la critique et historienne de la littérature russe Marietta Tchoudakova), caractéristique de la prose soviétique des années 1920, est encore accentué, dans les œuvres des écrivains juifs de langue russe comme Babel, par l'emploi de « barbarismes » lexicaux qui appartiennent étymologiquement à plusieurs langues : le russe, le yiddish, l'ukrainien, le polonais et l'hébreu. Force est de constater que dans *Cavalerie rouge*, la langue fait tout autant événement que la guerre.

Babel use aussi largement des moyens propres au discours poétique, qui ont pour résultat de faire subir au texte une sorte de « décentrement » ou de « déplacement » : l'attention du lecteur ne se porte pas tant sur ce qui est raconté que sur la façon dont on le raconte. Il s'agit pour Babel de rendre la forme plus sensible, ce qui se traduit également par une utilisation forcenée de la métaphore. C'est la métaphore qui permet en effet de ralentir la compréhension, de briser les liens habituels entre les objets et de considérer le monde qui nous entoure avec une vision renouvelée. Grâce à la déréalisation produite par la métaphore peut naître une nouvelle perception du réel, selon les principes de l'étrangéisation (*ostrane-nie*) définis par le formaliste Viktor Chklovski dans son article de 1917 : « l'Art comme procédé »². Chklovski affirme que la métaphore fait partie des procédés littéraires « visant à renforcer la sensation produite par un objet ». Le but de l'art est de « donner une sensation de l'objet comme vision et non pas comme reconnaissance » ; aussi, « le procédé de l'art est le procédé de singularisation des objets », « le procédé qui consiste à obscurcir la forme, à augmenter la difficulté et la durée de la perception »³. Ralentir la compréhension est un enjeu majeur du texte babélien : il s'agit d'échapper aux relations automatiques entre l'individu et l'univers extérieur, de désamorcer cette automatisa-tion qui régit en grande partie notre rapport au monde.

À ces expérimentations dans les domaines du genre et du style s'ajoute un goût prononcé pour l'exotisme spatial et temporel, les contrastes, les situations inattendues, les événements insolites ou les personnages inhabituels, en bref tout un arsenal littéraire dont l'objectif est de faire sortir le lecteur des limites de sa propre expérience. L'étrangéisation agit de la même façon au niveau de la narration des événements. *Cavalerie rouge* est un texte saturé d'éléments censés asseoir la légitimité du réel : faits historiques, toponymes (noms de rivières, de villages, de lieux-dits, de forêts...) et indications temporelles (nombre de récits débutent par un vecteur de temps : hier, aujourd'hui, il y a une heure...). Mais les événements sont exposés selon un ordre souvent incompréhensible et les ellipses nombreuses, la géographie est incohérente, la chronologie constamment bouleversée par les prolepses et les analepses, les vecteurs temporels ne se rattachant par ailleurs à rien de précis : hier par rapport à quand ? Il y a une heure par rapport à quand ? Cette confusion généralisée à tout le texte rend bien entendu sensible au lecteur l'idée du désordre et du chaos engendrés par la guerre. Et ceci d'autant plus que le nar-

2. Première publication : Viktor Šklo vskij, «Iskusstvo kak priem», *Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, Vyp. II, 1917, p. 3-14.

3. Viktor Šklo vskij, «Iskusstvo kak priem», *O teorii prozy*, Moscou, Krug, 1925, p. 15.

rateur de Babel n'assume absolument pas le rôle traditionnel de tout narrateur qui se respecte, à savoir organiser le récit ; il est au contraire un facteur important de désorganisation. C'est un narrateur « peu fiable », qui, au lieu d'aider son lecteur à s'orienter dans l'œuvre, semble prendre un malin plaisir à lui faire perdre tous ses repères. L'esthétique de la discontinuité (discontinuité narrative, temporelle, spatiale) rejoint ainsi celle de la *désorientation* que nous avons déjà évoquée.

Si *Cavalerie rouge* transgresse donc les canons de la chronique militaire traditionnelle, c'est en revanche un texte qui ressortit aux règles d'un véritable récit d'initiation. Ce n'est pas un hasard si la première nouvelle du recueil, *la Traversée du Zbroutch*, commence par le franchissement d'une rivière – autrement dit d'une frontière géographique, culturelle et psychologique. Aussi, l'expérience de la guerre va être surtout rendue comme une *expérience de l'altérité* : le narrateur est un Juif dans la communauté des Cosaques (Cosaques dont l'antisémitisme séculaire était toujours très vivace en 1920), un sympathisant bolchevique dans la communauté des Juifs hassidim qui peuplent les provinces de Volhynie et de Galicie, et enfin un intellectuel dans la Révolution ; autrement dit, c'est un étranger aux divers groupes sociaux ou ethniques dans lesquels il évolue et dont il découvre (et nous fait découvrir) les mœurs et les comportements.

En conséquence, les procédés de la désorientation et de l'étrangéisation s'en prennent au sujet même de la narration. Si l'on examine la situation « autobiographique » dans *Cavalerie rouge*, on s'aperçoit qu'elle est très complexe : le narrateur est identifié par un « je » et, quoiqu'assez tardivement, par un nom, celui de Lioutov, un nom qui sonne plus russe que celui de Babel, tout le monde en conviendra aisément. Mais curieusement, ce changement de nom n'est pas le simple fait du processus de transformation du réel en littérature, car Lioutov est aussi le nom sous lequel Babel s'est fait établir une attestation de journaliste pour rejoindre la Sixième division de Cavalerie de Boudionny comme correspondant de guerre. C'est pourquoi la question de la narration dans le recueil peut être ramenée à celle du dédoublement, un dédoublement entre auteur et narrateur qui, certes, pervertit les lois de l'autobiographie canonique, mais qui permet à l'auteur Babel de se rapprocher au plus près de son véritable moi « psychologique », un moi marqué par le conflit et la dualité. Le procédé du dédoublement fait du narrateur Lioutov un *alter ego* ambivalent de Babel et donne à cette notion d'*alter ego* (un autre moi-même) tout son sens (« je est un autre » selon la formule aussi célèbre que paradoxale d'Arthur Rimbaud).

Le terme de « dédoublement » doit être ici compris dans ses deux acceptations : reproduction du même et scission de la personnalité.

. Dédoublement comme reproduction du même car on assiste à une duplica-

tion de l'écrivain Babel dans son narrateur Lioutov. Cette première duplication est encore compliquée par la duplication du narrateur lui-même, au point que la critique hongroise Zsuzsa Hetényi ne parle pas de Lioutov mais *des* Lioutov⁴. Cette duplication est d'ailleurs réalisée dans le texte : une lecture attentive des différentes nouvelles qui composent le recueil nous montrerait ce narrateur à plusieurs endroits différents (parfois distants de plusieurs dizaines de kilomètres) au même moment.

- . Dédoublément comme scission de la personnalité, car le narrateur est le lieu de l'intériorisation des conflits entre l'individu et la collectivité. Dans *Cavalerie rouge*, l'Histoire collective interfère avec un « moi » particulièrement problématique, dont la caractéristique principale est un défaut d'appartenance à tous les groupes, toutes les communautés, toutes les collectivités, et qui peine à asseoir la légitimité même de son existence.

Le choix du nom de famille « Lioutov » est d'autre part gros d'implications sémantiques. En effet, Lioutov signifie étymologiquement « féroce » (c'est le sens de l'adjectif russe *ljutyj*). Cette nouvelle identité traduit donc les aspirations du doux intellectuel juif à se transformer en un combattant impitoyable. On pourrait dire que Lioutov est la moitié de Babel qui aspire à devenir un héros bolchevique et à se faire accepter par les Cosaques, et ce, au prix d'un reniement de l'identité originelle : en devenant Lioutov, Babel devient un Juif apostat, qui a abandonné le judaïsme pour le bolchevisme. Mais pour autant qu'elle est psychologiquement douloureuse, cette dualité se révèle littérairement féconde, car ce « déni de judaïté » autorise Lioutov/Babel à poser sur les Juifs de Galicie et de Volhynie le regard d'un « autre culturel » et permet de faire fonctionner à plein les procédés de l'étrangéisation ; entre autres quand il décrit les très nombreux actes de violence dont les Juifs ont été victimes durant la campagne de Pologne : l'étrangéisation passe alors par une extrême distanciation narrative, empêchant tout apitoiement identitaire.

Mais Babel devenu Lioutov au nom d'un impératif catégorique historique, qui exige de l'intellectuel juif qu'il se dépouille de ses scrupules et de sa tradition humaniste pour devenir l'homme nouveau révolutionnaire, fondu dans le collectif, va faillir dans son désir d'intégrer le monde des combattants. Car Lioutov est

4. Zsuzsa Hetényi, « Écoutez-moi de toutes vos oreilles... Isaac Babel : deux cycles, une langue », in Catherine Géry (éd.), *Autour du skaz. Nicolas Leskov et ses héritiers*, Paris, IES, 2008, p. 65-80.

tout sauf *ljutyj*, et l'on ne peut que relever la contradiction évidente et grotesque entre le nom et le caractère de celui qui le porte. La férocité, l'héroïsme, l'action, l'indifférence face à la mort, en bref tous les attributs et les qualités qui sont ceux d'un guerrier véritable font gravement défaut au narrateur. Ces attributs sont aussi physiques : qu'on pense à la fascination exprimée par le petit juif rondouillard à lunettes pour le corps de géant magnifique du chef de division ou commandant de brigade (le *combrig*), dans le récit ironiquement intitulé « Ma première oie » :

Savitski, le *natchdiv* six, se leva quand il me vit, et je fus surpris par la beauté de son corps gigantesque. Il se leva et, du pourpre de son pantalon, de son petit calot framboise incliné, de ses décorations plantées dans la poitrine, il déchira en deux l'isba ainsi qu'un étendard déchire le ciel. Il exhalait un parfum inaccessible et la fraîcheur douceuse du savon. Ses longues jambes ressemblaient à des jeunes filles, engoncées jusqu'aux épaules dans ses bottes rutilantes.⁵

On notera que c'est la position d'étranger de Lioutov qui transforme les Cosaques en véritables héros : il porte sur eux un regard qui les grandit et leur permet de devenir des figures formidables et archétypales ; des figures qui procèdent donc d'une projection fantasmagorique, car l'individu qui les regarde est conscient de la médiocrité de sa propre nature humaine, faillible et conflictuelle.

Le milieu cosaque représenté dans *Cavalerie rouge* appartient pleinement au genre héroïque de l'épopée en tant que grand récit national visant à créer les mythes fondateurs du nouveau régime socialiste. Les guerriers cosaques apparaissent sous les traits de héros de légende, le Cosaque sur son cheval avec lequel il ne forme qu'un tout fabuleux renvoyant directement aux canons de l'épopée. Dans *Cavalerie rouge*, un très grand nombre de textes est consacré aux chevaux, et monter à cheval est la condition *sine qua non* de la transformation du Juif en héros de l'*epos* russe : « Un juif monté sur un cheval, c'est plus un Juif, ça devient un Russe... » déclare d'ailleurs un des personnages d'une autre œuvre de Babel, une pièce en huit scènes intitulée « le Crépuscule⁶ ». Mais Lioutov est exclu de ce monde épique, car il n'arrive pas à réaliser la symbiose du cavalier et du destrier, hormis sur le mode fantasmagorique. Dans la nouvelle « Argamak », il rêve qu'il monte à cheval et que personne ne le regarde... Il s'agit là d'une parabole dérisoire de l'idéal d'intégration à la communauté des Cosaques, dans laquelle Lioutov/Babel voit la fin de ses souffrances d'individu singulier :

5. Isaac Babe l, « Ma première oie » in *Cavalerie rouge*, suivi de *Journal de 1920*, Arles, Actes Sud, Coll. « Babe l », 1997, p. 55.

6. Isaac Babe l, « Le Crépuscule » in *Œuvres complètes*, Paris, Le Bruit du Temps, 2011, p. 312.

De nuit en nuit, je faisais régulièrement le même rêve. Je trotte à toute vitesse sur Argamak. Des feux de camp crépitent le long de la route. Les Cosaques se préparent à manger. Je passe devant eux, ils ne lèvent pas les yeux sur moi. Certains me disent bonjour, d'autres ne me regardent pas, ils n'ont rien à faire de moi. Qu'est-ce que cela veut dire ? Leur indifférence signifie qu'il n'y a rien de spécial dans la façon dont je me tiens, je monte comme tout le monde, il n'y a pas à me regarder. Je continue mon chemin et je suis heureux. La soif de paix et de bonheur ne pouvait être assouvie dans la réalité, et les rêves venaient de là.⁷

Incapable de monter correctement à cheval, Lioutov s'avère également incapable de tuer un homme et s'attire en conséquence le juste mépris des guerriers cosaques (par exemple, dans la nouvelle « Après la bataille », Lioutov monte à l'assaut sans mettre de balles dans son revolver ; dans « la Mort de Dolgouchov », il révèle son impuissance face à son ami grièvement blessé qui lui demande de l'achever pour faire cesser ses souffrances)

Cette faillite de l'idéal d'intégration se reflète dans la construction en miroir de *Cavalerie rouge*. Au début du recueil, « Ma première oie » raconte comment l'intellectuel juif à lunettes, éternel objet de moqueries de la part des combattants qui l'ont affublé du sobriquet peu charitable de « quat'yeux », tente de se faire accepter par eux en se comportant comme un Cosaque dans le pire sens du terme, c'est-à-dire en jurant, en se montrant violent, en dépouillant une vieille femme et surtout en accomplissant sur le mode rituel le meurtre d'un pauvre volatile (en l'occurrence une oie), car le crime de sang est le rite de passage censé lui ouvrir tout grand les portes de l'univers collectif et épique des Cosaques. Mais cette nouvelle est contredite par celle qui conclut le recueil sous le titre *Argamak*, et qui montre quant à elle que le prix à payer pour devenir un héros de la Révolution serait une destruction de la personnalité : la symbiose rêvée par Lioutov (être à la fois Juif et Cosaque, intellectuel et combattant) comme ses aspirations à une appartenance communautaire heureuse et rassurante se révèlent impossibles à réaliser. Les derniers mots du combattant cosaque à Lioutov sont les suivants : « va te faire voir chez ta mal peignée de mère ». Lioutov a échoué dans sa quête initiatique et les Cosaques l'excluent impitoyablement de leur communauté de guerriers révolutionnaires.

Le désir et la volonté de se transformer en héros révolutionnaire se heurtent au fait que le narrateur incarne presque malgré lui la théorie de la « non-violence »

7. Isaac Babel, *Argamak* in *Cavalerie rouge*, suivi de *Journal de 1920*, op. cit., p. 217-218.

qui a marqué toute une génération d'intellectuels russes élevés dans les préceptes du tolstoïsme : Lioutov représente le type traditionnel de l'intellectuel humaniste conscient et souffrant, qui tente (vainement) de se fondre dans un univers épique, lequel, par définition, méconnaît la psychologie ou les procédés de l'individuation et de la subjectivation. Le narrateur de Babel est une personnalité élaborée selon un modèle qui renvoie à la littérature du *xix^e* siècle. Autrement dit, c'est l'exact contraire d'un Cosaque ou d'un « enfant de la nature ». Lioutov correspond au type de « l'homme de trop » (*lišnij čelovek*) du roman russe prérévolutionnaire, celui qui n'a pas sa place dans la société de son époque, l'individu qui se heurte constamment à un collectif hostile. Le défaut d'appartenance dont souffre le narrateur relève donc aussi des genres littéraires qui se télescopent dans *Cavalerie rouge* : Lioutov est un personnage de roman psychologique que l'Histoire a catapulté dans un univers peuplé de héros épiques. Il est condamné à la solitude, n'ayant nulle part où aller ; le vieux monde du *xix^e* siècle auquel il appartient est détruit, le nouveau, auquel il aspire, le repousse par sa violence et fait de lui un étranger.

Babel expose ici le drame de l'intellectuel russe dans la Révolution, de la conscience humaniste face à une Histoire déshumanisée au sens premier du terme, drame qui fut le sien et qui a été souvent traité dans la littérature des années 1920 (on peut penser par exemple au roman de Konstantin Fédine *les Villes et les Années* [*Gorody i gody*], un texte contemporain de *Cavalerie rouge* qui raconte comment un intellectuel rallié à la Révolution, mais incapable de « haïr », est exécuté comme « traître » par son ami bolchevique). En conséquence, *Cavalerie rouge* décrit une situation tragique classique, « cornélienne » pourrait-on dire : le conflit intérieur insoluble, l'impasse morale et psychologique. Avec son narrateur dont le destin est celui d'un perpétuel dédoublement, Babel intériorise d'une certaine façon les conflits sociaux, historiques et culturels qui sont ceux de la Révolution, il les fait se heurter violemment à l'intérieur d'un seul et même appareil psychique.

Cette intériorisation de conflits généralement distribués sur plusieurs personnages dans la prose des années 1920 se traduit par une ultime stratégie narrative : le narrateur babélien ne possède pas une voix unique, mais plusieurs voix. Non seulement il brouille les pistes à loisir quant à son propre statut, se faisant tour à tour récitant omniscient, chroniqueur impassible, protagoniste engagé dans l'action, mais il endosse plusieurs personnalités psychiques qui s'expriment tour à tour.

Enfin, l'instabilité psychique du narrateur principal et le dédoublement de sa voix s'accompagnent de la multiplicité des instances d'énonciation et de leur atomisation. Lioutov n'est pas le seul foyer de perception et la seule source de la parole : les dialogues, les monologues, le *skaz* (récit oral et populaire ou *dit*)

tenu par des personnages du cycle ou les lettres de ces personnages transforment *Cavalerie rouge* en une vaste polyphonie. Le modèle de description suivi ici par Babel est à la fois musical et pictural : musical car son recueil est construit comme un chœur polyphonique ; pictural, car le texte obéit aux lois de la déconstruction et de la reconstruction prétendument arbitraire du réel qui sont celles du cubisme à la même époque.

Au bout du compte, cette œuvre atomisée, lacunaire et fragmentée, dont la poétique est tout entière sous le signe de la duplicité et de la désorientation, peut être considérée comme la réponse esthétique de Babel à l'époque historique dans laquelle il a été plongé, ce grand maelstrom qu'est pour lui l'univers issu de la Révolution ; c'est aussi la manifestation de la position complexe qu'il occupe, en tant qu'individu singulier, à l'intérieur de cette Révolution qui exerce sur lui des sentiments mêlés : terreur et fascination, attraction et répulsion. Les procédés d'une prose poétique saturée d'images hyperboliques et régie par des principes stylistiques qui conduisent à des effets d'obscurcissement, de déstructuration ou d'étrangéisation, s'accordent parfaitement au contenu de ce moment historique. L'instabilité formelle se communique au rapport que le texte entretient aux phénomènes communautaires (la Révolution, le judaïsme) comme à la problématique identitaire. Les paradoxes du narrateur Lioutov, qui se situe à la fois dans la Révolution et en dehors, dans le monde juif et en dehors, cristallisent l'ensemble de ces conflits.

Lioutov est l'étranger absolu : Juif chez les Cosaques, intellectuel chez les combattants, bolchevique chez les Juifs hassidim, il contemple toujours le monde d'un regard extérieur, avec une distance qui empêche toute identification mais aussi tout assujettissement identitaire. Le regard de l'étranger est propre à renouveler profondément la perception, ce qui est, selon Chklovski, l'un des principes majeurs de l'étrangéisation comme dispositif narratif visant à gêner les processus de reconnaissance ou d'appartenance, pour atteindre la singularisation. Et cette singularité irréductible, c'est, chez Babel, celle du sujet, au sens éthique (foucauldien) du terme⁸ : le sujet qui se pense lui-même comme un autre et qui, de ce fait, résiste à toutes les déterminations sociales et à toutes les formes normatives de pouvoir et de savoir.

8. Voir Michel Foucault, *L'Origine de l'herméneutique de soi*, Paris, Vrin, Coll. « Philosophie du présent », 2013, et Frédéric Gros, « Sujet moral et soi éthique chez Foucault », *Archives de Philosophie*, 2, tome 65, 2002, p. 229-237.

Bibliographie

Babel, Isaac, « Le Crépuscule » in *Œuvres complètes*, Paris, Le Bruit du Temps, 2011.

Babel, Isaac, « Ma première oie » in *Cavalerie rouge*, suivi de *Journal de 1920*, Arles, Actes Sud, Coll. « Babel », 1997.

Foucault, Michel, *l'Origine de l'herméneutique de soi*, Paris, Vrin, Coll. « Philosophie du présent », 2013.

Gros, Frédéric, « *Sujet moral et soi éthique chez Foucault* », *Archives de Philosophie*, 2, tome 65, 2002.

Hetényi, Zsuzsa, « *Écoutez-moi de toutes vos oreilles... Isaac Babel' : deux cycles, une langue* », in Catherine GÉry (éd.), *Autour du skaz. Nicolas Leskov et ses héritiers*, Paris, IES, 2008.

Šklovskij, Viktor, « *Iskusstvo kak priem* », *Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, Vyp. II, 1917.

Šklovskij, Viktor, « *Iskusstvo kak priem* », *O teorii prozy*, Moscou, Krug, 1925.

Résumé : *Cavalerie rouge* est un texte instable et ambigu, une reconstruction onirique et mystificatrice où le réel vécu par l'auteur-narrateur passe par toute une série de prismes déformants, faisant subir au lecteur une expérience de la désorientation analogue à celle éprouvée par Isaac Babel lors de la campagne de Pologne en 1920. Aussi, l'expérience de la guerre est rendue comme une expérience de l'altérité. Lioutov, le narrateur de *Cavalerie rouge* et *alter ego* de Babel est l'étranger absolu : Juif chez les Cosaques, intellectuel chez les combattants, bolchevique chez les Hassidim, il contemple le monde d'un regard extérieur avec une distance qui empêche toute identification mais aussi tout assujettissement identitaire. Le regard de l'étranger est propre à renouveler profondément la perception, ce qui est, selon Viktor Chklovski, l'un des principes majeurs de l'étrangéisation comme dispositif narratif visant à gêner les processus de reconnaissance ou d'appartenance, pour atteindre la singularisation. Cette singularité irréductible, c'est celle du sujet qui se pense lui-même comme un autre et qui, de ce fait, résiste à toutes les déterminations sociales et à toutes les formes normatives de pouvoir et de savoir.

Abstract: Red Cavalry is an ambiguous and unstable literary text, an oneiric and mystifying reconstruction in which reality as it was lived by the author/narrator goes through several distorting prisms. The reader has to experience the same feeling of disorientation as Isaac Babel experienced during the Polish campaign in 1920. The War experience is translated into an experience of otherness. Lioutov, the narrator of Red Cavalry and Babel's alter ego, is the "absolute stranger": he is a Jew among Cossacks, an Intellectual among Soldiers, and a Bolshevik among Hasids. He looks at the world with external eyes, which prevents him from recognition and from subjection to identitarianism. The outsider's look is a way of renewing perception, which is, according to Viktor Shklovsky, one of the main principles of the "defamiliarization" as a narrative technique that achieves singularity. Here we are talking about the irreducible singularity of the subject who is thinking of himself as an outsider and, consequently, resists all kinds of social determinism and normative forms of power and knowledge.

Абстракт: Конармия Исаака Бабеля – двусмысленное и «нестабильное» литературное произведение, в котором жизненный опыт повествователя проходит сквозь целый ряд искажающих призм. Следовательно, читатель испытывает то же ощущение дезориентации, что и испытывал Бабель-Лютов во время польской кампании в 1920-ом году. В Конармии военный опыт превращается в столкновение с «инакостью». «Абсолютным чужаком» является Кирилл Лютов – еврей среди казаков, интеллигент среди боевиков, большевик среди хасидов. Он смотрит на окружающий мир с внешним взглядом постоянно чужого человека. Эта дистанция мешает процессу опознавания и даже формирования идентичности. К тому же взгляд чужого человека позволяет обновить восприятие – один из основных принципов «остранения» по Виктору Шкловскому. Способ видеть вещи выведенными из их контекста имеет своей целью индивидуализацию не только предметов но и самого субъекта. Я здесь имею в виду ту неотъемлемую единственность индивида, мыслящего себя как «чужого» и, следовательно, противостоящего всякой социальной детерминированности или нормативным видам власти и знания.

Les Karâïmes de Crimée : communauté et exil

Blandine Guyot

► **To cite this version:**

Blandine Guyot. Les Karâïmes de Crimée : communauté et exil. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47. hal-01495008

HAL Id: hal-01495008

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01495008>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Karâïmes de Crimée : communauté et exil

Blandine Guyot

Les Karâïmes de Crimée : communauté et exil
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01495008>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Les Karaïmes de Crimée : communauté et exil

Blandine Guyot
CREE/Inalco/Sorbonne Paris Cité

Voici deux récits¹, traduits du russe et publiés en français pour la première fois dans le présent numéro de la revue *Slovo* :

« Prière » [*Molitva*] d'Avraam Kouchoul écrit en 1930, publié en russe à Paris dans le journal *Russkaja Mysl'* n° 45 (4820) le 26 novembre 2010, ainsi qu'à Varsovie dans la revue *Awazymyz* n° 3 (17), traduit en polonais, le 17 décembre 2007 ;

« Le sage Hakim Isak, légende ancienne de Crimée » [*Mudreč Hakim Isak, drevnaja krymskaja byl'*] de Jacques Kefeli, publié en russe à Paris, dans la revue d'émigration *Vozroždenie*, n° 47, en 1955.

Ces deux récits, ainsi que leurs auteurs, ont des points communs à bien des égards. Jacques Kefeli (1876, Nikolaïev – 1962, Paris) et Avraam Kouchoul (1900, Eupatoria, Crimée – 2002, Suresnes), nés en Russie impériale, étaient des Karaïmes² de Crimée, peuple minoritaire. Tous deux avaient combattu dans

1. Diplômée de Russe, elle a soutenu en septembre 2014 à l'Inalco, Paris, un mémoire de Master 1 intitulé : « La communauté des Karaïmes en France (I) : l'*Association des Karaïmes à Paris* à travers ses archives (1923-1972) ». En 2015-2016, elle prépare, comme deuxième volet de cette recherche, un mémoire de Master 2, intitulé : « La communauté des Karaïmes en France (II) : trajectoires individuelles et question identitaire », sous la direction de Catherine Poujol, professeure à l'Inalco.

2. De nombreuses orthographes existent suivant les sources, pour désigner cet ethnonyme, telles que : Caraites, Karaïmes, Karaïtes, Karaïms, Karaïmes, Karays, Karaylar, Qaraïte, etc. Dans cet article, nous utiliserons les termes « Karaïte(s) » pour désigner le courant religieux, ainsi que les communautés dans le monde dans leur ensemble et « Karaïme(s) » pour désigner le sous-groupe de Russie et d'Europe orientale.

l'Armée blanche pendant la révolution russe et furent contraints à l'exil au sein de la grande vague d'émigration des « Russes blancs ». Ils firent partie d'une communauté d'environ 270 Karaïmes de Crimée, émigrés en France autour des années 1920³, qui formait un sous-groupe de l'émigration russe.

Qui sont les Karaïmes de Crimée ?

On peut les définir sous trois aspects : une religion, un peuple, une langue. Le karaïsme, en tant que mouvement religieux, se constitua en Mésopotamie à Babylone, sous l'impulsion d'un chef politico-religieux, Anan ben David, au VIII^e siècle. La religion karaïte se fonde sur la lecture et l'étude de l'Ancien Testament. Tout Karaïte pratiquant se doit de faire sa propre interprétation de l'écriture biblique :

Chacun doit interpréter les préceptes selon son intelligence et sa compréhension. De cette idée ressort le principe essentiel du karaïsme : « étudier soigneusement l'Écriture et ne pas accepter aveuglément les opinions d'autrui ». [Szyszman, 1980, p. 26-27.]

Les Karaïmes représentent, à côté des Tatars et des Krymtchaks, une minorité autochtone de Crimée. Un recensement établi en 1897 en Russie impériale comptait 12 000 Karaïmes dans toute la Russie, dont la moitié vivait en Crimée. À la suite des conflits successifs du XX^e siècle, les Karaïmes ne sont plus au total aujourd'hui qu'environ 2 000 répartis entre Russie, Ukraine, Lituanie et Pologne. C'est un peuple en voie de disparition⁴.

La langue karaïme fait partie de la famille des langues kiptchaks. À la veille de la révolution, le karaïme était encore parlé dans les familles, tandis que dans leur vie sociale, les Karaïmes parlaient russe. Aujourd'hui, le karaïme est une langue presque disparue⁵.

Dans la période du Khanat de Crimée, certains Karaïmes ont siégé au

3. Les Karaïmes en France ont fondé l'Association des Karaïmes à Paris en 1923. Cette association avait pour but l'entraide solidaire de ses membres et le maintien de leurs relations sociales et culturelles en terre étrangère.

4. Il existe également aujourd'hui en Israël une communauté de plusieurs milliers de Karaïtes originaires du Moyen-Orient, composée en grande partie de Karaïtes d'Égypte.

5. Dans le contexte de la renaissance communautaire des Karaïmes en Russie, Pologne et Lituanie depuis la chute de l'Union Soviétique en 1991, l'enseignement de la langue et de la culture karaïmes redeviennent possibles par le biais associatif, avec notamment, à Trakai, en Lituanie, une petite école karaïme d'été.

« Diwan » en tant que ministres ou conseillers d'État, au palais de Bakhthisarai, alors centre du pouvoir. Ils formaient une lignée dynastique de princes karaïmes. L'un d'entre eux, Benjamin Aga (1746-1824), ministre du dernier Khan de Crimée, était un ancêtre de Jacques Kefeli, par sa lignée maternelle. Lorsque le dernier Khan Chaguine-Guireï fut déporté à Kalouga, suite à la conquête de la Crimée par Catherine II en 1783, et plus tard transféré en Turquie, Benjamin Aga continua à lui témoigner des marques de fidélité.

Le souvenir de cet homme d'une grande intelligence s'est perpétué dans la mémoire des Karaïtes de Crimée. [Szyszman, 1980, p. 80.]

Dans la Crimée russe, suite à une série de démarches auprès du pouvoir impérial russe au long des XVIII^e et XIX^e siècles, les Karaïmes obtiennent un statut de protection et le pouvoir impérial leur octroie la pleine citoyenneté russe en 1863.

À la fin du XIX^e siècle, en particulier à partir des années 1870-1880, les Karaïmes furent nombreux à être scolarisés dans les établissements d'enseignement secondaire et supérieur russes. Cela contribua à accélérer le processus de russification. Parallèlement à leur intégration progressive à la société russe dans le courant du XIX^e siècle, les Karaïmes affirmèrent un sentiment national. À partir de 1915, Seraïa Chapchal, nommé Gakhraman des Karaïmes de Crimée et d'Odessa, chef revêtant une double fonction civile et religieuse, fut le porte-parole du mouvement national karaïme, qui allait deux ans plus tard être brisé par l'instauration du régime soviétique, sans toutefois disparaître complètement.

La forteresse de Tchoufout-Kalé et le cimetière de Balta-Tyimez sont des hauts-lieux de mémoire des Karaïmes de Crimée. Tchoufout-Kalé se visite aujourd'hui comme monument historique. Situé à proximité de la forteresse de Tchoufout-Kalé, le cimetière ancestral karaïme de Balta-Tyimez dans la vallée de Josaphat⁶, en Crimée, avec ses 7 000 tombes, est sans doute l'un des plus grands cimetières datant du Moyen Âge dans le monde. Son nom, qui signifie : « Que la hache ne touchera pas » –, fait référence à des chênes centenaires situés dans son enceinte, autrefois révéérés comme chênes sacrés par les ancêtres des Karaïmes. La forme « bicorne », caractéristique de certaines tombes de Balta-Tyimez, représenterait une selle de cheval, d'après l'historien Simon Szyszman :

Les pierres tombales bicornes sont caractéristiques des sépul-

6. La vallée de Josaphat en Crimée a été ainsi nommée par analogie avec la vallée de Josaphat citée dans l'Ancien Testament.

tures karaïtes de Crimée ; elles symbolisent la selle qu'on mettrait autrefois sur la tombe d'un guerrier. [Szyszman, 1975, p. 61-68.]

À la mort de son épouse Raïssa, survenue en avril 1942, Jacques Kefeli a fait réaliser pour elle, ultime geste d'amour, une tombe semblable à celles de Balta-Tyimez, dans le cimetière de Neuilly-sur-Seine, près de Paris. Il en dessina les plans et y fut, vingt ans plus tard, lui-même inhumé. Cette tombe solitaire, blanche parmi les autres tombes aux tonalités noires et grises, frappe la vue du visiteur par sa forme singulière. Elle est, à notre connaissance, l'unique tombe en France de ce type traditionnel karaïme.

Jacques Kefeli publia la légende du *Sage Hakim Isak* en 1955, soit treize ans après la mort de Raïssa dont il resta inconsolable. Il dédie cette légende à sa femme dans ses tout derniers mots :

J'offre ces lignes comme une poignée de terre au pied des tombes sept fois centenaires de mes ancêtres, en forme de selle de cheval, dans la vallée de Josaphat, dans le bois sacré de « Balta-Tyimez » (« que la hache ne touchera pas »), près de Bakhtchisarai dans ma Crimée natale, et sur la tombe semblable et solitaire de mon épouse à Neuilly.

La tombe, ce petit monument de pierre, fait écho à la légende écrite, toutes deux du même auteur.

Par ces lignes, Jacques Kefeli se relie symboliquement, avec son épouse, à sa communauté.

Avraam Kouchoul et Jacques Kefeli : pourquoi ont-ils écrit ?

Je garde les souvenirs de tout un passé révolu de ma terre natale, ces fragments de souvenirs me sont chers en cette terre étrangère où je suis destiné à rester pour toujours. (Jacques Kefeli, Paris)

Parti seul de Crimée en 1920, à l'âge de 20 ans, Avraam Kouchoul souffrait de sa rupture d'avec sa famille très unie, comme en témoigne un recueil de correspondances qu'il avait soigneusement conservé et dont nous citons, ci-après, trois extraits, traduits du russe :

Le 5 avril 1932, sa sœur Semita Kouchoul lui écrit d'Eupatoria qu'elle avait retrouvé dans une malle le journal de leur mère, Anna Azarevitch, morte de maladie en 1915. Elle rapporte dans sa lettre l'extrait suivant du journal de leur mère :

Mes dernières volontés, 30 octobre. [...] Dans quel état serai-je aujourd'hui, je ne sais pas, mais en tout cas j'ose vous écrire mes dernières volontés, à vous mes très chers, mes chéris. À toi, mon cher, mon Isaak bien-aimé⁷, je te demande, je te prie instamment de ne jamais frapper les enfants (pas même une gifle) et même, efforce-toi également de ne pas crier sur eux. Et vous, mes chers petits, mes enfants chéris, je vous demande, je vous prie instamment de vivre ensemble amicalement, entraidez-vous, faites-vous des concessions l'un à l'autre, et aussi, mes enfants, je vous en prie, soyez attentionnés envers votre papa : après ma mort, il sera aussi orphelin que vous, mes chers petits.

Le 15 juillet 1923, Isaak, père d'Avraam Kouchoul écrivit à son fils :

Je t'écris dans une vaste pièce où tout est si calme, que ta chère figure bien-aimée m'apparaît nettement, au point d'en devenir tangible. Je la contemple, je m'en rassasie, je lui souris et il me semble, mon chéri, que tu souris, et il me vient un sentiment de gaité et de bien-être.

En 1924, Moïssei, frère d'Avraam Kouchoul, tomba gravement malade. Dans une lettre datée du 29 juin 1924, son père lui écrivit au sujet de Moïssei, alors alité et très affaibli : *Moïssei lit chacune de tes lettres* et, plus loin : *Ton frère fait des projets pour que nous soyons à nouveau tous réunis*. Moïssei mourut le 22 août 1924.

Semita Kouchoul (1906-1996, Eupatoria), restée, elle, en Crimée, put enfin rendre visite à son frère à Paris en 1968. Il faut souligner que la sœur d'Avraam Kouchoul joua un rôle important dans le maintien de la culture et de la mémoire nationale des Karaïmes de Crimée en période soviétique. L'*Album Mémorial des Karaïmes en France*⁸ lui réserve une pleine page, où l'on peut lire le commentaire suivant, face à sa photographie :

7. Son mari. N.d.A.

8. En 1970, sur l'initiative d'Ilya Koumyche, membre du bureau de l'Association des Karaïmes à Paris, fut constitué l'*Album Mémorial des Karaïmes en France*. Cet album inédit, bilingue russe-français, réunit 84 photos collectées auprès des membres de la communauté (N.d.A.).

Semita Isaakovna Kouchoul : historienne spécialiste de l'histoire des Karaïmes de Crimée, enseignante, émulatrice pour son peuple, collectrice d'archives qui se trouvent dans un musée portant son nom⁹

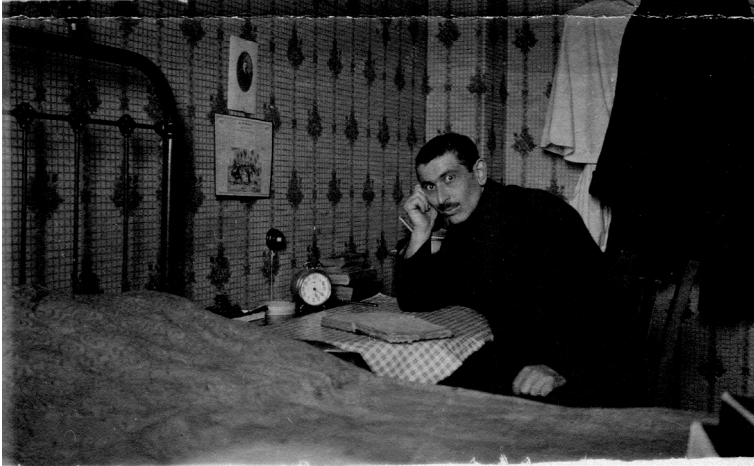


Image n° 1

Avraam Kouchoul à son domicile en banlieue parisienne, 1927.

© Michel Kefeli

Avraam Kouchoul n'avait pas pu terminer ses études, du fait de sa mobilisation dans l'Armée blanche, et toute sa vie, il a travaillé en France comme ouvrier-mécanicien dans l'industrie automobile. Parallèlement à une vie ouvrière matériellement modeste et dans une extrême solitude, Avraam Kouchoul écrit en autodidacte des études dans des domaines aussi variés que la morale et l'éthique, la philosophie, la recherche mathématique. Il composa également des poèmes, réalisa des dessins et publia deux essais scientifiques : *les Tendances éthiques dans la nature et leurs fondements scientifiquement concevables* (Paris, 1949) et *la Valeur des représentations scientifiques* (Paris, 1958). Par ailleurs, il écrivit une étude comparée et commentée de certains passages du Coran et de la Bible sous le titre (en russe, inédit) : *les Passages complètement immoraux du Coran et de la Bible*.

9. Le musée ethnographique des Karaïmes « Semita Kouchoul » (Karaimskij etnografičeskij musej « Semita Kouchoul ») fait partie de l'ensemble architectural comprenant la Grande et la Petite Kenassa d'Eupatoria (N.d.A.).

Dans un récit inédit, recueilli par Michel Kefeli (neveu de Jacques Kefeli), Avraam Kouchoul relate son enfance à Eupatoria au début du xx^e siècle, rythmée par les fêtes religieuses, puis l'évolution de sa pensée d'adulte vers l'athéisme, alors qu'il vivait en France :

Les fêtes religieuses que l'on marquait étaient : Pessah, Kippour et Pourim. Pessah se passait de cette manière : quelques jours avant le début de la fête, on faisait un grand ménage et nettoyage (*pes-salyk*). Puis, pendant sept jours, nous ne mangions pas du pain au levain, mais du pain azyme et de grandes galettes épaisses comme le doigt, décorées de motifs. Le premier et le dernier jour de la fête, mon père, mes frères et moi allions à la *kenassa*¹⁰. Plus tard, lorsque j'eus 14 ans, mon père me dit qu'il allait à la *kenassa* non par sentiment religieux, mais par sentiment national. Bien plus tard, lorsque j'étais en France, j'ai étudié la Torah et les prophètes (Isaïe, Jérémie, Ezékiel, etc.) et j'ai trouvé dans ces écrits tant de cruauté, que je me suis complètement détourné de la religion.

Dans le récit « Prière », publié ci-après, ce n'est sans doute pas tant la dimension métaphysique de la prière qui intéresse l'auteur, que sa dimension humaine. Avraam Kouchoul a aussi écrit un texte de souvenirs intitulé : « Chanson », et dont la thématique rejoint celle de « Prière ». « Chanson » se passe en Bulgarie, étape d'émigration transitoire d'Avraam Kouchoul – avant son installation définitive en France –, où il travailla dans une mine de charbon, avec ses camarades de régiment. L'auteur y relate une soirée passée entre vingt-six hommes venus des quatre coins de la Russie, entassés dans un baraquement sale et exigu, prêts à se bagarrer pour la moindre broutille. C'est alors que le temps d'une soirée va naître un moment particulier, où les ouvriers du baraquement, contre toute attente, entonnent à l'unisson une série de chants populaires :

Des chants russes, ukrainiens, cosaques, des chants fiers et joyeux, mélancoliques et tristes, se déversaient, l'un après l'autre. [...] J'écoute ces sons qui s'échappent librement et puissamment, et je remarque en moi la naissance d'un sentiment d'étrange affinité avec tous ces gens qui m'étaient si étrangers rien qu'une heure auparavant¹¹.

10. *Kenassa* : temple karaïte (N.d.A.).

11. Avraam KOUCHOUL, « Pesnja » [Chanson], *Rossija*, (Journal russe d'émigration), New York, 28 août 1964. Traduit du russe.

Dans ses deux récits « Chanson » et « Prière », Avraam Kouchoul exprime, tel un leitmotiv, son aspiration à un retour à la paix et à l'harmonie entre les êtres humains, à une réunification.



Image n° 2

Jacques Kefeli à son retour de Port-Arthur, Odessa 1905.

© Michel Kefeli

En Russie impériale, Jacques Kefeli commença à servir comme médecin militaire à partir de 1901. En 1902, il fut envoyé en Chine, où il participa à l'éradication d'une épidémie de choléra. Pendant la guerre russo-japonaise, Jacques Kefeli fut responsable d'une unité médicale de marine durant le siège de Port-Arthur (1905). En 1908, il fut appelé à siéger dans une commission officielle chargée d'étudier l'histoire de la guerre russo-japonaise, à Saint-Pétersbourg. C'est là qu'il soutint sa thèse de médecine : *les Pertes dans le contingent de la flotte russe*

dans la guerre avec le Japon. *Études statistiques*¹² en 1914. Pendant la Première Guerre mondiale, le médecin général Jacques Kefeli fut nommé gouverneur des villes de Kars (1915-1916), puis de Trébizonde (1916-1917), sur le front turc. Au poste de gouverneur, Jacques Kefeli avait le rang de conseiller d'État (*dejstvitel'nyj statskij sovetnik*). Jacques Kefeli quitta la Russie en 1919 et vécut sept ans à Constantinople, où il fut responsable d'une polyclinique et d'une pharmacie maritime russe. À Constantinople, Jacques Kefeli fut membre de la Commission sanitaire interalliée pour le Moyen-Orient en tant que représentant de la Russie (1919-1923)¹³. Il s'installa définitivement à Paris en 1926, à l'âge de 49 ans, laissant derrière lui une vie professionnelle pleine et accomplie, dont le cours allait s'interrompre brutalement.

Dans l'émigration, à Paris, Jacques Kefeli ne put pas exercer comme médecin, les diplômes des médecins russes n'étant pas reconnus en France. Employé tour à tour comme infirmier dans la polyclinique de la Croix-Rouge russe et comme veilleur de nuit, il fut confronté à de grandes difficultés matérielles, à l'image de la situation de nombreux émigrés russes. Au cours des années 1930, Jacques Kefeli prononça des conférences dans les milieux de l'émigration russe où il proposait l'instauration d'une « rente universelle », c'est-à-dire un revenu minimum garanti pour tous, comme solution à la crise économique et sociale. Il écrivit un essai sur ce thème, intitulé : *la Rente universelle (Grazhdanskaja renta)*.

La mort accidentelle de sa femme Raïssa le 17 avril 1942 fut pour Jacques Kefeli un coup terrible qui augmenta son sentiment d'isolement et l'incita à se réfugier dans l'écriture de ses souvenirs. Au cours des années 1950, Jacques Kefeli prit l'initiative de contacter ses anciens compagnons vétérans du siège de Port-Arthur pendant la guerre russo-japonaise de 1905, en demandant à chacun de rédiger un récit, afin de rassembler leurs souvenirs de guerre en un recueil où il inclut ses propres souvenirs. Ce recueil fut édité partiellement à New York en 1955, en russe, sous le titre : *Port-Arthur, vospominanija učastnikov (Port-Arthur, mémoires de vétérans)*.

En 1944, Jacques Kefeli fut confronté à la perte de documents d'archives liés aux événements de la Première Guerre mondiale, la révolution et la guerre civile, dont il avait été le témoin et acteur en Russie. Parmi ces documents se trouvait notamment un paquet d'archives ayant appartenu à son ancien supérieur hiérarchique et ami, le général Alexei Vladimirovitch Schwartz (1874-1953), que ce

12. *Poteri v ličnom sostave russkogo flota v vojnu s Japoniej. Statičeskie issledovanija.*

13. A. et I. POLKANOV, «Jakov Kefeli – poslednij sluga staroj Rossii» [Jacques Kefeli, dernier représentant de l'ancienne Russie], *Bregi Tavridy*, 1997, n° 2,3, p. 251-253.

dernier lui avait confié en 1919. Le chagrin et la contrariété devant cette perte poussèrent Jacques Kefeli à écrire un récit de mémoires : *À Odessa, aux côtés du Général Schwartz (automne 1918 – printemps 1919)*. Il y raconte les dernières heures avant l'évacuation de l'Armée blanche. Jacques Kefeli embarqua le 6 avril 1919 dans le port d'Odessa, sur « Le Caucase ». Il était accompagné de sa femme Raïssa, leur fils Serge âgé de 9 ans, ainsi que son jeune frère Michel. Le couple dut se séparer pour toujours des deux grandes filles que Raïssa avait eues d'un premier mariage :

Les filles de ma femme nous attendaient sur le quai. Elles nous avaient apporté des provisions pour la route et se préparaient à rejoindre leur père qui faisait la queue à la banque pour retirer ses valeurs du coffre-fort – mais hélas, les cours s'étaient effondrés. Des coups de feu se faisant entendre dans le port et dans la ville, ma femme pressait ses filles de rejoindre leur père. Nous fîmes tous nos adieux, sans nous douter que ma femme ne verrait plus jamais ses filles et mon fils – ses sœurs qu'il adorait. Quand les silhouettes des jeunes femmes disparurent dans la foule, ma femme en larmes dit : « Est-ce possible que ce soit pour toujours et que je ne les revoie plus jamais ? » Ce furent les derniers adieux. [...] Du côté d'Odessa, les tirs de fusils et de mitrailleuses s'étaient intensifiés. Par moments, on entendait les hurlements et les cris de la foule, ponctués de coups de canon clairsemés. D'une certaine manière, c'était un soulagement de constater que nous étions sortis de ce chaos. C'était d'autant plus triste de penser à nos proches et à notre famille, restés là-bas¹⁴.

14. Jacques KEFELI, *S Generalom Švarcem v Odesse (osen' 1918 – vesna 1919)*, [À Odessa, aux côtés du Général Schwartz (automne 1918 – printemps 1919)], tapuscrit, Paris, 1944, fond privé, p. 53 et 61. Traduit du russe. Partiellement publié dans la revue d'émigration *Voenna-istoričeskij vestnik*, Paris, 1970, n° 35, 36 et 37.



Image n° 3

Le Caucase, bateau français sur lequel furent évacués vers Constantinople Jacques Kefeli, sa femme Raïssa (née Karga) et leur fils Serge, 9 ans, ainsi que son jeune frère Michel, en avril 1919. Jacques et Michel Kefeli figurent au centre.

© Michel Kefeli

Avraam Kouchoul et Jacques Kefeli, deux auteurs karaïmes de Crimée, émigrés russes, ont tous deux vécu dans une communauté à forte identité et dans le même temps, étaient imprégnés de culture russe. Tous deux expriment la souffrance de l'arrachement à la terre d'origine, la solitude, l'isolement et l'aspiration à la communauté.

Avec quelques différences toutefois. Jacques Kefeli était resté fidèle jusqu'à sa mort à sa foi, comme en témoigne la tombe qu'il a dessinée pour sa femme et pour lui-même. Avraam Kouchoul qui a, par exemple, écrit dans la revue *Raison présente*, était de sensibilité laïque. Cette différence entre Jacques Kefeli resté religieux, et Avraam Kouchoul athée, peut notamment s'expliquer par l'influence de la figure paternelle chez chacun d'entre eux : Iossif, le père de Jacques Kefeli, était Ulu-Hazzan d'Odessa, grand prêtre karaïte d'une des plus importantes communautés karaïmes après Eupatoria. Isaak, le père d'Avraam Kouchoul, fut maître d'école primaire à Eupatoria avant la révolution ; il militait dans le parti KD (Constitutionnel démocrate) et revendiquait une identité karaïme d'abord nationale plutôt que religieuse, tout en considérant les cérémonies religieuses comme facteur de maintien de la vie communautaire.

Il est frappant de voir dans ces deux textes la même douleur de la séparation,

la même nostalgie du groupe. Les deux auteurs se remémorent leur vie passée dans leur communauté d'appartenance et, chacun à sa manière, met la communauté – *džemaat* en karaïme – au cœur de son récit.

Jacques Kefeli magnifie le souvenir de sa communauté inscrite dans une histoire séculaire.

Avraam Kouchoul évoque l'espoir d'une fraternité nouvelle.

Prière, Avraam Kouchoul,

Traduit du russe par Blandine Guyot

Novembre 1920. L'Armée blanche quittait la Crimée. Le contingent de notre école militaire fut évacué de Sébastopol. Nous attendions l'embarquement sur les quais. Entremêlée aux chariots et aux baluchons, une foule maussade aux visages tannés par le vent, emmitoufflée dans des manteaux militaires, des capes de feutres, des bonnets caucasiens, des toques de fourrure... Cette foule se faisait de plus en plus compacte et dense et, lentement, avec obstination, se dirigeait vers les embarcadères. Les gens se déversaient sur les nombreuses passerelles, puis s'éparpillaient sur les ponts des bateaux, se rassemblaient dans les cales...

Ce mouvement dura toute la journée. La tombée de la nuit n'arrêta pas l'obstination de ce mouvement. L'obscurité ne faisait que raviver l'angoisse secrète au fond des cœurs, on était aux aguets, on restait sur ses gardes. Des voix isolées s'échappaient de cette sombre masse humaine et montaient dans l'obscurité, sèchement incisives. Les lueurs d'incendie que l'on apercevait au loin nourrissaient confusément l'inquiétude, le désarroi, le chagrin. Les cris intermittents des cygnes nous faisaient sursauter. Après s'être fait bousculer dans une cohue interminable, nous embarquâmes sur un charbonnier norvégien. Nous étions sur le bateau, tandis que sur les quais, le même spectacle continuait, on entendait des voix, des bruits, les cris des cygnes... Nous ressentions confusément un poids sur le cœur. Les jeunes militaires, après s'être introduits dans les cales, s'abandonnèrent à un profond sommeil.

Le lendemain matin, nous naviguions en pleine mer. On ne voyait plus la terre. Partout s'étendait une surface verdâtre rude et peu accueillante, ourlée d'écume. Au-dessus de cette étendue d'eau répondait le ciel, un ciel bas et morose, alourdi par les nuages d'automne. Au loin, on apercevait dans la brume les minuscules silhouettes et la fumée de deux bateaux. Le vent soufflait.

L'ennui, le vide. Une journée pesante commençait, sans rien pour la remplir. Les militaires sortaient sur le pont, descendaient dans les cales, puis remontaient sur le pont. En bas, dans les cales, plongées dans la pénombre, on distinguait les cloisons de planches, on respirait la poussière de charbon. En haut, sur le pont, toujours le même enchevêtrement de mâts et de tuyaux et tout autour, la mer âpre sans fin et ce même défilement de nuages sombres.

Le jour gris tirait lentement vers un soir glacial. Il devint très désagréable de rester sur le pont. Les militaires rentrèrent dans les cales. Une obscurité presque complète y régnait. Certains essayaient de s'endormir, d'autres discutaient à voix basse, d'autres encore, à l'esprit prévoyant, mâchonnaient quelque nourriture qu'ils avaient pris le temps d'emporter avec eux. Ceux d'entre les militaires qui avaient rempli leurs baluchons et sacs de tout ce qu'il leur avait été possible de prendre dans les entrepôts abandonnés, s'occupaient à réunir et trier les provisions de leur fruste bagage. Dans un coin, un groupe serré autour d'un bout de chandelle trouvé on ne sait où, jouait aux cartes pour de l'argent qui n'était plus en circulation. La journée de voyage avait complètement éteint l'allure des militaires.

Soudain, dans la cale occupée par le deuxième semi-bataillon, la voix sonore de l'officier de service retentit :

« Chefs de section, rassemblez les gens pour la prière. Tous sur le pont ! »

Le cri de l'officier parut incongru, étrange dans cette situation. Il fut accueilli avec surprise, presque avec hostilité.

Cependant, l'ordre de l'officier fut exécuté sur-le-champ par les chefs de sections et de plusieurs coins de la cale, des voix s'élevaient :

« Sortez pour la prière, préparez-vous à la prière ! »

La sombre masse des corps qui jonchaient la cale se mit à bouger. Une faible rumeur de mécontentement parcourut la cale. De cette rumeur s'échappèrent deux ou trois remarques plus audacieuses, propres à l'esprit rebelle qui sommeille toujours au sein d'une masse humaine. En désordre, avec indolence et contre leur gré, les militaires montèrent quand même sur le pont.

Un goulot d'étranglement s'était formé à la sortie. Un par un, les militaires gravirent les marches de l'étroit escalier vertical qui menaient au pont. Le même flux sortait d'une autre cale occupée par les militaires du premier demi-bataillon. Se piétinant, se bousculant, le bataillon prit place dans un ordre improvisé dû au manque de place. On entendait les voix des chefs de section et des adjudants-chefs qui maintenaient l'ordre et dans le sillage des voix, les rangs s'avançaient ou au contraire, reculaient maladroitement ou bien se poussaient sur le côté. Enfin, un certain ordre fut obtenu et, à ce moment-là seulement, apparut l'officier de service.

« Garde à vous ! » Cet ordre sortit haut et fort de la large poitrine de l'officier, comme il avait retenti des centaines de fois dans les murs de l'école militaire, et l'on aurait dit que cela lui était complètement égal à cette voix que le vent marin s'emparât d'elle et l'emportât dans l'espace inconnu.

Il n'y eut plus un mouvement. Le bataillon se fit immobile.

L'officier de service attendait l'instant propice. Cet instant où une force invisible, incompréhensible, allait redresser les gens, leur donner une épaisseur sonore, les magnétiser en un grand tout unifié. Une force se déversa sur les rangs et les figea. Maintenant, la prière allait commencer. Chacun savait que cette prière ne serait pas une prière ordinaire. Elle serait particulière, solennelle, puissante. Chacun attendait maintenant d'entendre la voix puissante de ce grand tout auquel il appartenait et qu'il sentait.

« Pour la prière, chapeaux bas ! » ordonna l'officier de service.

Dans les rangs, il y eut un mouvement de têtes qui se dénudent.

« Dites la prière ! » Et l'officier de service se retourna de l'arrière vers le front, ôta sa toque et se figea.

En un instant, ce fut le silence. Puis, doucement, mais avec assurance, des voix se mirent à chanter : « Notre Père... » et immédiatement, les quatre cents jeunes voix de tout le bataillon entonnèrent « qui êtes aux cieux »... Un chant simple, puissant et entier retentit, recouvrant tout autour de lui.

Les quatre cents corps d'hommes ne formaient plus qu'un seul corps, les quatre cents âmes, une seule âme. Sans effort, ces grandes âmes et ces corps avaient arraché un chant qui sonnait comme le tonnerre.

Je me suis demandé par la suite d'où était venue cette inspiration, cette harmonie. Qu'est-ce qui avait donné cette force ? Est-ce parce que c'était la première prière dans l'exil ? Peut-être. Ou bien tout ce que nous avons vécu récemment et notre situation inhabituelle avaient produit un effet ? Ou bien encore, parce que nous étions des Russes sur un bateau étranger ? Peut-être bien tout cela à la fois ? Je ne sais pas. Qui parmi nous sur le bateau aurait pu répondre à cette question ?

Au moment même où nous priions, nous sentions que ce qui se passait sous nos yeux, nous n'allions plus le revoir souvent. Quelque chose dont on se souviendrait, pensions-nous. Et, en effet, nous nous en sommes souvenus.

Quand les derniers mots de la prière furent prononcés, entremêlés au vent marin qui soufflait sur le pont et que l'officier de service, se retournant, ordonna « dispersez-vous ! », cet ordre sembla tomber dans le silence avec impertinence. Le bataillon se mit en mouvement, on recoiffa les chapeaux. Soudain, ce grand tout qui venait juste d'exister se fractionna, se dispersa. Certains rentrèrent dans la cale, d'autres s'accouèrent aux rambardes et regardèrent la mer. Le vent redoublait de force. L'horizon se voilait sous le crépuscule. Une lourde vague de plomb s'écrasa sur le bord. Dans le vrombissement régulier du moteur, sans répit, indifférent, le bateau filait droit devant.

Drancy, 1930

Le sage Hakim Isak, légende ancienne de Crimée, Jacques Kefeli*Traduit du russe par Grégoire Tsigoïan et Blandine Guyot*

-Il y a cinq ans, feu Prik Ioussoup-Beï (Iossif Abramovitch), qui se trouvait en même temps que moi à la clinique de la rue Michel-Ange, alors que je lui rendais visite pour bavarder au moment de mon congé de sortie, me raconta comment fut sagement résolue une affaire importante du Khan de Crimée grâce à Hakima Isak, aïeul de Prik en lignée maternelle, médecin et sage vivant à Kalé bien longtemps avant l'annexion de la Crimée par la Russie.

Ce sage jugement de Hakim Isak est archivé dans les « Registres anciens des cadis » du Khanat de Crimée, au même titre que d'autres événements importants du royaume des Guireï.

L'affaire se passa à Bakhtchisarai. Le jeune Khan Guireï (dont je ne me souviens plus du prénom) partait en campagne dans les steppes, devenues russes aujourd'hui. Prenant congé de sa jeune épouse favorite qui l'accompagnait à l'extérieur du palais, le Khan atteignit avec elle la rivière *Tchourouk Sou* (« Eau trouble ») qui coulait en bordure des jardins du *Sarai* (« palais », dans notre langue).

L'étiquette à la fois de l'islam et de la cour exigeait qu'ils se séparent. La jeune Khancha, agrippée à la selle de son mari adoré, maître et souverain, embrassait ses genoux.

Sans quitter des yeux le défilé des régiments de cavalerie Nogai, ses serviteurs aux yeux baissés ainsi que les dignitaires de sa suite, le jeune Khan, ému, s'efforçait d'apaiser sa femme adorée, lui promettant de revenir rapidement avec un riche butin et de parer d'étoffes, d'or et de pierres précieuses sa beauté sans pareille.

Il regarda une dernière fois les yeux de sa femme qui le contemplait en pleurs sous son voile et... sous l'effet soudain d'un sentiment de jalousie qui s'insinuait en lui, au milieu du petit pont sur l'étroite rivière *Tchourouk Sou*, du haut de son cheval, il adressa à sa femme la formule conventionnelle islamique du divorce :

« Si tu franchis cette eau (*bu sunu keçersen*) avant mon retour – dit-il en désignant de sa selle le ruisseau tumultueux –, que sept *talaks* nous séparent (*yedi talak ayersin*) ».

La signification de *talak* m'est inconnue.

Si un Tatar prononce une telle phrase à sa femme, fût-ce sous l'effet d'un accès de colère, même sans témoins, le divorce est tenu pour valide et irréversible.

Le Khan fouetta son cheval et partit au galop rejoindre ses troupes.

Plusieurs mois s'écoulèrent. La cour demeura longtemps sans nouvelles du souverain. La Khancha amoureuse du Khan et aimée de lui, se lamentait, pleurait et priait.

Enfin, un messager arriva au galop, apportant l'heureuse nouvelle : le Khan était sur le chemin du retour avec un énorme butin, il adressait son salut et ses cadeaux à sa cour, aux dignitaires et à son épouse favorite. Selon le cérémonial de la cour du Khan, les princes vassaux, les mirzas, ainsi que le gardien de la couronne, le Kalé Agassic, apportant le turban du Khan, partirent à sa rencontre à Or (Perekop).

En pénétrant sur la terre de Crimée, le Khan se débarrassa de ses vêtements guerriers en cuir et dans sa tenue habituelle, portant le turban, il s'approcha de sa capitale à la tête de sa horde victorieuse.

La cour, les parents et les épouses s'étaient rassemblés à l'entrée du *Sarai*, dans l'attente de leur souverain.

Les sons des zournas et des tambours, le piétinement des sabots et le hennissement des chevaux se firent entendre. Le Khan apparut à travers les arbres des jardins entourant le *Sarai*, et fit tourner bride à son cheval dans la direction du palais.

La Khancha vit son époux et, oubliant toute retenue féminine, se précipita à sa rencontre. D'un bond, elle franchit le petit pont de bois et tomba aux genoux de son mari, les embrassant et les arrosant de larmes de joie.

Le Khan, heureux de l'accueil et de l'amour de sa femme fidèle, étreignit sa belle dans ses bras et, apercevant le petit pont au-dessus de la rivière... se souvint tout à coup du serment prononcé le jour de leurs adieux.

« Qu'as-tu fait, insensée ? As-tu oublié mon vœu et mon serment ? Ô Allah, Allah ! Dans quelle douleur tu me jettes (*ne bela ogradim men*). Tu n'es plus ma femme ! Nous sommes divorcés ! »

La Khancha leva les bras au ciel et s'effondra en sanglots aux sabots du cheval de son ancien mari.

Le désespoir régnait au palais. La victoire et le butin ne réjouissaient personne. Le Khan était sombre et s'isolait. Les mirzas, mollahs et derviches réfléchirent longtemps pour trouver un moyen de venir en aide à leur brave et jeune Khan, orgueil de son peuple, terrassé par le chagrin à l'instant d'un bonheur mérité.

Selon la loi de Mahomet, un nouveau mariage avec sa femme divorcée n'était possible qu'à la condition que la femme divorcée épousât préalablement une autre personne, obtienne ensuite le divorce de son second mari et soit libérée pour une troisième union. Dans ce cas seulement, le premier mari aurait été en droit d'épouser à nouveau son ancienne femme.

Ainsi est la Loi.

L'orgueil de l'homme et la dignité du souverain excluaient cette voie.

La situation était sans issue pour le Khan, musulman pieux, et désespérante pour la femme inconsolable, aimant infiniment et ardemment aimée.

Personne ne trouvait de solution.

C'est alors que le Kalé Agassi (dont j'ignore le prénom), prince des Karaïmes – peuple vivant depuis des temps immémoriaux à Kalé (la forteresse), toute proche de la capitale des Guireï – et selon une tradition séculaire de leur lignée, gardien de la couronne des Khans,

attira l'attention des mirzas, mollahs et de son souverain sur Hakim Isak, célèbre médecin guérisseur et sage, et proposa de recourir à son sage conseil.

Les dignitaires du Khanat, qui avaient soit entendu parler du Hakim (médecin) de Kalé, soit le connaissaient personnellement, donnèrent leur accord à la proposition du prince de « l'antique forteresse ».

Ils envoyèrent un émissaire le quêrir, et Hakim Isak se présenta au Khan.

Le Khan, en présence des dignitaires, commença à exposer son affaire au médecin.

Le sage interrompit son souverain.

« Sire, tu dois me raconter ce qui s'est passé sur les lieux mêmes où tu as fait serment à ta femme, afin que, tenant compte de toutes les circonstances, je puisse correctement juger de ton affaire », dit Hakim Isak au Khan.

Le Khan sortit de son *Sarai* et, en compagnie du Hakim, le sage de Kalé, et de ses dignitaires, se dirigea vers la rivière.

Chemin faisant, Isak s'arrêta près d'un arbrisseau, sortit de son caftan un couteau pliant et coupa des branches desséchées. Marchant aux côtés de son souverain, il commença à élaguer les branches. Les copeaux tombaient au sol.

Arrivé au pont, le Khan s'arrêta et commença à raconter précisément ce qui s'était passé. Hakim poursuivait son travail avec les brindilles de bois mort, les copeaux se répandaient sur le pont. Puis, il se tourna vers la balustrade du pont, continuant toujours à tailler les branches, les copeaux qui auparavant tombaient sur le sol et sur le pont, dès lors tombaient dans l'eau. L'eau du ruisseau coulait rapidement et les entraînait dans le courant.

Lorsque le Khan termina son récit, Hakim Isak lui dit :

« Sire, en prêtant serment avant ton départ en campagne, tu as prononcé : “ Si, avant mon retour, tu franchis cette eau (*bu sunu keçersen*)...” Mais vois avec quelle rapidité l'eau s'écoule sous tes pieds et emporte les copeaux. Cette eau, que tu as interdit à ta femme de franchir, a déjà rejoint la mer depuis six mois. Si tu lui avais interdit de franchir le pont, là où tu vois les copeaux immobiles, elle aurait transgressé ton interdit, mais tu lui as défendu de franchir l'eau, laquelle s'est depuis longtemps jetée dans la mer Noire. Elle n'a pas traversé cette eau. Ta femme n'a pas failli à ton serment. Elle est pure devant Dieu et devant toi, Notre Souverain. »

a. *Hakim* en tatar signifie « le médecin » (N.d.A.)

b. *Talak* signifie « divorce » (N.d.A.).

c. Le *Kalé Agassi* signifie littéralement « le Gouverneur de la forteresse » (N.d.A.).

Les descendants des personnages de la légende ancienne

Le passé enfoui ressuscite si on l'arrose avec l'eau vive du présent. De la nuit des temps ressurgissent alors nos aïeux, non plus sous l'aspect de héros légendaires, mais sous les traits de leurs descendants, nos modestes contemporains. Le passé perd en beauté lointaine, mais gagne en proche vérité.

Les souvenirs du passé et des morts d'un côté, l'intuition de l'avenir de l'autre, semblent prolonger notre siècle de part et d'autre, à la fois en arrière et en avant.

L'homme a toujours aimé considérer non seulement le moment présent, mais aussi le passé immense de ses prédécesseurs et l'avenir infini de sa postérité.

Le passé est toujours un accompli, l'avenir – souvent un simple mirage. C'est pourquoi le passé est le fondement de l'avenir.

Le drame que nous racontons eut lieu en Crimée. De nombreux siècles nous relie à la Crimée, moi et mes compatriotes, peut-être même cinq millénaires (cf. les études du professeur Baschmakoff¹⁵).

Nous, les Karaïmes de Crimée (*Karai – Kerai – Karaites – Tatars noirs*), en tant que peuple – aujourd'hui « poignée ethnique (*bir avuç millet*¹⁶) » – sous les coups des cataclysmes politiques de notre époque, disparaissions de la surface de la Terre.

15. Alexandre BASCHMAKOFF est l'auteur du livre *Cinquante siècles d'évolution ethnique autour de la mer Noire*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1937.

16. Traduction en langue karaïme de « poignée ethnique » (N.d.A.).

Laissons de côté cette pensée d'une réalité qui s'efface devant nous et jusqu'à cinq cents ans en arrière pour nous relier quelques instants à notre passé lointain, au temps où nos aïeux se souvenaient encore de leurs ancêtres qui, en ces temps reculés, influaient manifestement sur le destin politique de toute l'Asie et de l'Europe, et n'étaient pas insensibles à l'art et à la culture de ces continents.

Les caprices du destin – « Kismet » aurait dit mon arrière-grand-mère, « les voies du Seigneur sont impénétrables » aurait dit quant à elle ma nourrice Maria Voronkova – : ce passé ancien, incarné par des générations de descendants durant un demi-millénaire, prend le visage aujourd'hui... à Paris... d'émigrés russes !

À ce propos, je voudrais évoquer les descendants des principaux personnages de ce drame cités par feu Prik, et qui me sont connus.

Cela permettra au lecteur étranger à la Crimée de ressentir plus fidèlement la vérité de cette légende ancienne, telle qu'elle nous est parvenue, par écrit et aussi oralement, jusqu'à nos jours.

Les descendants du Hakim

Sage et médecin, le Karaïme Hakim Isak vivait à Kalé près de Bakhtchisarai, il y a 400 ans.

Un de ses descendants en lignée maternelle fut feu Iossif Abramovitch Prik.

Une descendante en lignée paternelle est la célèbre cantatrice Anna El Tour¹⁷, vivant maintenant à Paris et dont le nom de jeune fille est Isakovitch. Les noms de famille Isakov et Isakovitch sont rares parmi les Karaïmes, ils ont pour origine le prénom de leur ancêtre, Hakim Isak.

Tout cela me fut confié par feu Iossif A. Prik.

Elichaka, le dernier des Isakov, mourut à Sébastopol à la fin du siècle dernier. Il était le mari de Gülüş-Tota, née Aga, sœur cadette de ma grand-mère maternelle.

La famille Isakovitch existe encore, mais son dernier représentant, vivant en Russie, semble ne pas avoir de postérité.

Les noms de famille karaïmes de Crimée, turcs en général – selon les études du capitaine Fiodor S. Foroumda¹⁸, désignent des animaux, oiseaux, insectes, des particularités physiques ou de caractères, des professions ou des lieux d'origine,

17. Anna EL TOUR (4 juin 1886, Odessa - 30 mai 1954, Amsterdam). « El Tour » était son pseudonyme d'artiste (N.d.A.).

18. Fiodor FOROUMDA (5 février 1885, Karassoubazar - 7 avril 1946, Paris), Karaïme émigré en France, était le Hazzan (prêtre) de la communauté des Karaïmes à Paris (N.d.A.).

mais ne correspondent jamais à des prénoms, exception faite de certains cas de personnes dont les noms se sont constitués durant la période russe de la Crimée.

Descendance princière chez les Karaïmes

Parmi les descendants des princes Karaïmes de la troisième et dernière dynastie, outre ceux restés sur le sol natal en Russie, on trouve les trois frères Aga, installés à Paris et en Amérique. Leur titre s'est transformé en nom de famille.

Ils sont mes parents éloignés : leur père était cousin au troisième degré (*Kardach Ahtiklari*) de ma mère et de la mère de mon épouse défunte ; leur mère commune, Beroukha Sakiztchi, née Aga, était descendante directe de la dernière dynastie des Karaïmes vassaux des Khans de Crimée, princes régnants.

Les noms de famille Agine et Aganine proviennent du nom de famille Aga (ils ont été russifiés). Il y a près de 100 ans, vivaient à Nikolaïev les trois frères Aga, arrière-petits-fils du dernier prince régnant, Benjamin Aga.

L'un d'eux a conservé son titre sous forme de nom de famille, les deux autres ont changé leurs noms en Agine et Aganine. Tous les deux sont les oncles de ma grand-mère maternelle.

Mes contemporains, Karaïmes « éclairés », ignorent cela.

Les Khans tatars du Khanat de Crimée

J'ajouterai quelques détails sur la descendance du héros principal du drame, le Khan Guireï de Crimée, mais je ne sais rien quant à l'héroïne, sa bien-aimée. Peut-être, les fruits de leur amour heureux sont-ils les princes du Khanat de Crimée, les Sultans Krym Guireï, dont je vais vous entretenir maintenant.

Portant le nom de leur quadrisaïeul, ils ont peut-être aussi en eux le sang de sa bien-aimée, leur arrière-grand-mère ? En ce cas, ils ne sont pas seulement les descendants du jeune Khan amoureux mais aussi ceux de sa femme bien-aimée qu'avait à nouveau réunis Hakim Isak pour leur bonheur commun.

J'ai lié connaissance à Paris avec l'un d'entre eux, Sultan Guireï, en suivant des conférences du professeur Alexandre Baschmakoff à l'Institut d'anthropologie de la faculté de médecine en 1937. Général de cavalerie dans l'armée impériale russe, il avait presque complètement perdu les traits de visage mongoloïdes.

Son destin fut tragique. Il fut exécuté par les autorités soviétiques lors du procès des Vlassoviens, en même temps que l'écrivain et général Piotr Krasnoff.

Le second descendant des Guireï à Paris est mon ancien camarade de marine et de la défense de Port-Arthur, le lieutenant Rafail Petrovitch Zotoff. Je n'appris que récemment et par le plus grand des hasards sa parenté très proche avec les anciens souverains de l'actuelle Russie du Sud.

Rafail Petrovitch Zotoff est un émigré, il a 71 ans, son visage est de type d'Europe méridionale. Il vit avec sa femme à Issy-Les-Moulineaux.

Ce prince du Khanat de Crimée est un descendant direct du dernier Khan en lignée masculine.

Quand Chaguine-Guireï fut fait prisonnier, son héritier s'enfuit en Turquie. L'une de ses épouses fut capturée avec son enfant.

Le prince Potemkine de Tauride emmena la mère et l'enfant à Saint-Pétersbourg et les présenta à l'impératrice Catherine II, laquelle cajola ses prisonniers et les fit baptiser. Le garçon reçu le prénom de Rafail qui, dès lors et jusqu'à nos jours, se conserva de génération en génération chez les Zotoff. L'enfant ressemblait beaucoup au chambellan favori de l'impératrice qui s'appelait Zotoff ; c'est pourquoi la souveraine lui accorda le nom de famille Zotoff et le fit admettre dans le corps d'armée Chliakhetski.

Le premier Zotoff participa en qualité d'officier à la guerre patriotique de 1812 et fut grièvement blessé à la bataille de Leipzig. Le fils, le petit-fils, le grand-père et l'arrière-grand-père du Zotoff contemporain furent de prolifiques auteurs de théâtre, célèbres en leur temps.

Tout ceci est mentionné dans le dictionnaire encyclopédique russe de Grenat, tome III, édition 1895, où leurs généalogies sont détaillées.

Le dernier authentique Guireï-Sultan

Je connaissais et j'étais en bonnes relations avec le troisième descendant des souverains de mes aïeux au cours des quatre derniers siècles, le sénateur de l'empire russe, Sultan (prince) Krym Guireï – Nikolaï Alexandrovitch, si ma mémoire ne me fait pas défaut après trente ans d'infortune dans l'émigration.

Officier de la garde dans sa jeunesse, puis dignitaire, Gouverneur général adjoint de Sa Majesté impériale au Caucase, section civile, dans les années qui précédèrent la Première Guerre mondiale, Sultan Nikolaï Alexandrovitch Krym Guireï fut conseiller secret et sénateur à l'heure de la retraite. La mère du sénateur était d'origine anglaise ; il appartenait à l'Église anglicane. Par son aspect extérieur, c'était un pur Guireï. De taille au-dessus de la moyenne, corpulent, de belle prestance, avec un visage encadré de favoris, aux pommettes saillantes mongoles, une grande barbe semi-rousse et des yeux de type tatar prononcé.

De par son caractère, il était d'une grande et paisible dignité. Bien que conservant tous les traits extérieurs d'un Asiate, il avait hérité de sa mère anglaise un goût prononcé pour le sport et, dans les dernières années avant la Grande Guerre, participait aux rassemblements des Sokols à Prague.

Au cours de l'année 1915, nous séjournions dans notre datcha à Oranienbaum.

Sultan Krym Guireï était venu passer une journée chez nous avec le diplomate Seraïa Markovitch Chapchal qui devint plus tard Gakhham¹⁹ des Karaïmes de Tauride et d'Odessa. Je me souviens encore aujourd'hui de ce descendant vivant du héros de notre drame, le jeune amoureux Guireï, lequel à un âge avancé devait être, selon toute vraisemblance, la réplique exacte de son arrière-arrière-arrière-petit-fils, l'honorable Nikolai Alexandrovitch.

Après le déjeuner, nous décidâmes de faire tous ensemble une promenade dans le parc. Sultan Krym Guireï établit immédiatement les relations les plus amicales avec notre fils, alors âgé de 5 ans. Ils se prirent tous deux par la main marchant devant nous.

Le vieil homme, avec un sérieux d'homme d'affaires, s'entretenait avec Serioja d'une question importante pour tous les deux, à savoir s'il était possible, en courant chacun d'un côté de l'allée circulaire, de rejoindre « maman » à l'autre bout. Et sur-le-champ, Serioja partit en courant, tout en surveillant du coin de l'œil son arbitre sportif.

La fille de Sultan Nikolai Alexandrovitch Krym Guireï et de son épouse, née comtesse Gendrikova – leur unique enfant – avait été mariée en première noce avec mon co-naviguant sur le cuirassé « Peresvet » en 1903, le lieutenant contre-amiral P. P. Osteletski, décédé cet hiver à Paris.

Mon dernier souvenir de feu Sultan Krym Guireï date de l'année 1916. En ce temps-là, je servais à Trébizonde où j'avais été nommé maire de la ville. Trois amis étaient en visite à Eupatoria : Seraïa Chapchal, alors Gakhham des Karaïmes de Tauride et d'Odessa, le professeur turcologue Smirnov de l'université de Petrograd et Sultan Krym Guireï, et je reçus de chacun d'eux une carte de visite avec des vœux de succès qui me furent remises par le capitaine d'un bateau de la flotte des Volontaires arrivant directement d'Eupatoria.

Comme j'aurais aimé lire ce récit de l'histoire de son quadrisaïeul amoureux à Sultan Nikolai Alexandrovitch Krym Guireï, mais il n'est plus des nôtres depuis longtemps. Il est mort de faim à Leningrad pendant l'époque du communisme de guerre.

J'offre ces lignes comme une poignée de terre au pied des tombes sept fois centenaires de mes ancêtres, en forme de selle de cheval, dans la vallée de Josaphat, dans le bois sacré de « Balta-Tyimez » (« que la hache ne touchera pas »), près de Bakhtchisarai dans ma Crimée natale, et sur la tombe semblable et solitaire de mon épouse à Neuilly. Paris, 1950

19. *Gakhham* : chef religieux karaïte (N.d.A.).



Image n° 4

Tombe de Jacques Kefeli et Raïssa, née Karga, érigée en 1942.
Cimetière de Neuilly-sur-Seine.

© Blandine Guyot

SLOVO

140 Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie - n° 47



Image n° 5

Graveur de pierre dans le cimetière karaïme de « Balta Tyimez »,
vallée de Josaphat, près de Bakhtchisarai, Crimée

© Dessin d'Auguste Raffet, 1837

Bibliographie

- DUGUL, Tatiana, «Junker isxoda» [Junker de l'exode], *Krymskaja Pravda*, 22 novembre 2013. Article sur Avraam Kouchoul, URL : <http://www.pravda.crimea.ua/newspapers/2013/11/22/yunker-ishxoda>
- KEFELI, Jacques, *Port-Arthur, vospominanija učastnikov* [Port-Arthur, mémoires de vétérans], New York, Ed. Tchekhov, 1995.
- KEFELI, Jacques, *S Generalom Švarčem v Odesse (osen' 1918 – vesna 1919) [À Odessa, aux côtés du Général Schwartz (automne 1918 – printemps 1919)]*, tapuscrit, Paris, 1944, fond privé. Partiellement publié dans la revue d'émigration *Voенно-istoričeskij vestnik*, Paris, 1970, n° 35, 36 et 37.
- KORLJAKOV, Andrej, *Ruskaja èmigracija v fotografijax 1917-1947 : po puti k uspexu*, [L'émigration russe en photos 1917-1947 : vers le succès], T. 3, Paris, YMCA Press, 2005, 1 000 photos, 463 p.
- KOUCHOUL, Avraam, «Pesnja» [Chanson], *Rossija*, New York, 28 août 1964.
- POLKANOV, Anna et Jurij, «Jakov Kefeli – Poslednij sluga staroj Rossii» [Jacques Kefeli, dernier représentant de l'ancienne Russie], *Bregi Tavridy*, 1997, n° 2, 3, p. 251-253.
- SZYSZMAN, Simon, *le Karaïsme*, Paris, L'Âge d'Homme, 1980, 247 p.
- SZYSZMAN, Simon, « Les passionnants manuscrits d'Abraham Firkowicz », *Archeologia*, n° 78, janvier 1975, p. 61-68.
- VASIL'EV, Konstantin, «Doktor mediciny Ja.I. Kefeli (1876-1962)», [Jacques Kefeli, Docteur en Médecine], *Sums'ka starovina*, n° 31-32, 2010, p. 149-160.

Résumé : dans cet article sont présentés deux récits dont les auteurs, Avraam Kouchoul et Jacques Kefeli, étaient Karaïmes de Crimée. Ils avaient combattu dans l'Armée blanche et émigrèrent en France, dans les années 1920, à la suite des événements de la révolution russe. Dans son récit « Prière » [*Molitva*], écrit en 1930, et publié en russe en France dans le journal *Russkaja Mysl'* n° 45 (4820), le 26 novembre 2010, Avraam Kouchoul relate le moment de l'exil en

novembre 1920, au départ du port de Sébastopol, en Crimée, et sa traversée en bateau sur la mer Noire en route vers Constantinople. Dans le récit « Le Sage Hakim Isak, légende ancienne de Crimée » [*Mudreč Hakim Isak, drevnaja krymskaja byl'*], publié en russe dans la revue d'émigration *Vozroždenie* n° 47, Paris, 1955, l'histoire se passe dans la période du Khanat de Crimée, autour du palais de Bakhtchisarai et de la forteresse de Tchoufout-Kalé. Le Khan et son épouse favorite s'aiment d'un amour partagé, mais l'ombre d'une séparation plane sur leur couple. Un médecin karaïme, Hakim Isak, renommé pour sa sagesse, est appelé à la Cour pour tenter de dénouer ce drame. L'auteur, Jacque Kefeli, consacre la seconde partie de son récit aux descendants des personnages de la légende, ses contemporains dans l'émigration en France.

Abstract: Two tales are being proposed, whose authors, Avraam Kouchoul and Jacques Kefeli, were Crimean Karaims. They had combated in the White Army and emigrated to France in the 20ties, following the events of the Russian revolution. In his tale « Prayer » [Molitva], written in 1930 and published in Russian in France in the review Russkaja Mysl' n° 45 (4820), November 26, 2010, Avraam Kouchoul describes the moment of exile in November 1920, his departure from the port of Sebastopol, Crimea and his crossing of the Black Sea on a ship towards Constantinople. In the tale « The Wise Hakim Isak, ancient legend of Crimea » [Mudreč Hakim Isak, drevnaja krymskaja byl'], published in Russian in the emigration review Vozroždenie N° 47, Paris, 1955, the story takes place in the period of the Crimean Khanat, around Bakhtchisaraj palace and Choufout Kale fortress. The Khan and his favorite spouse are in love with each other, but are threatened by divorce in spite of themselves. A Karaim doctor, Hakim Isak, renamed for his wisdom, is called to Court to try and solve this drama. The author, Jacques Kefeli, dedicates the second part of his tale to the descendants of the legend's figures, his contemporaries in emigration in France.

Абстракт: Мы представляем два рассказа, их авторы крымские Караимы Авраам Кушуль и Яков Кефели. Они воевали в Добровольческой армии и эмигрировали во Францию в 1920 годах в связи с событиями русской революции. В своем рассказе «Молитва», написанном в 1930 г., и опубликованном на русском языке во Франции в журнале Русская Мысль, № 45 (4820), 26 Ноября 2010 г., Авраам Кушуль описывает момент исхода в ноябре 1920, с отправлением из порта Севастополя в Крым и пересечение Чёрного моря по пути в Константинополь. Рассказ «Мудрец Хаким Исак, древняя крымская быль» также вышел на русском языке в Париже, в журнале русской эмиграции Возрождение, № 47, в 1955, начинается с событий,

происходящих во время крымского каганата, вокруг дворца в Бахчисарае и крепости Чуфут-Кале. Хан со своей любимой женой любят друг друга, но их счастье вдруг подставлено под угрозой. Караимский доктор Хаким Исак, известный своей мудростью, был вызван ко двору хана, чтобы помочь разрешить эту проблему. Автор посвящает вторую часть рассказа потомкам персонажей легенды, своим современникам, находящимся в эмиграции во Франции.



Cyberia : les monades informatiques du “ je ” autobiographique

Julien Paret

► **To cite this version:**

Julien Paret. Cyberia : les monades informatiques du “ je ” autobiographique. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie. hal-01494923

HAL Id: hal-01494923

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01494923>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cyberia : les monades informatiques
du « je » autobiographique

Julien Paret

Cyberia : les monades informatiques du « je » autobiographique
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01494923>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

***Cyberia* : les monades informatiques du « je » autobiographique**

Julien Paret

CREE/Inalco/Sorbonne Paris Cité

« J'ai compris le SMS¹ de la vie » – Anonyme²

Cet article³ propose d'investir un champ méconnu du sujet autobiographique, celui du « je » en tant que « monade⁴ informatique », c'est-à-dire du « je » en qualité de structure discrète autopoïétique⁵ constituée de données numériques sporadiques dont l'agencement par l'intermédiaire d'une plate-forme multimédia

1. Jeu de mots difficile à retranscrire qui repose sur l'homophonie entre les termes de « SMS » (message-texte) et « smysl » (sens) en russe.

2. Denis KLIMONTOV, Ne moë. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne].

3. Doctorant à l'Inalco au sein du centre de recherches Europes-Eurasie (CREE), ses travaux portent sur les mouvements formels et informels constitutifs du paysage politique post-soviétique et plus précisément sur la façon dont ceux-ci opèrent dans le cyberspace. Il examine le caractère polémologique des identités et des narrations politiques contemporaines à l'intérieur du champ symbolique de la gauche radicale afin de mettre en exergue les stratégies et les tactiques élaborées par les acteurs de ces courants dans le dessein d'obtenir le monopole de la production du réel à l'aune du virtuel. Contact : julienparet@mail.ru

4. Unité parfaite qui, selon les philosophes pythagoriciens, renferme l'esprit et la matière sans aucune division.

5. Du grec *auto*, soi-même et *poiësis*, production, création, l'autopoïèse est la propriété d'un système de se produire lui-même, en permanence et en interaction avec son environnement, et ainsi de maintenir sa structure malgré le changement de composants, Angèle KREMER-MARIETTI, « réflexions sur l'autopoïèse ». URL : <http://www.dogma.lu/pdf/AKM-Autopoiese.pdf>

participe à l'élaboration d'un discours autobiographique numérique, soit d'une conscience réflexive distincte de celle qui prévalait lorsque seules la parole et l'écriture modelaient les perceptions et les représentations humaines.

Il ne s'agit pas de dresser ici un état des lieux de la blogosphère russophone puisque les milliers de messages qui y sont publiés chaque jour sont trop divers pour attester d'une quelconque homologie, mais plutôt de porter à la connaissance du plus grand nombre des témoignages et des déclarations qui, selon nous, se distinguent par leur qualité ou leur originalité ainsi que par leur caractère emblématique ou spécifique. Dans le présent article, trois aspects du « je » autobiographique dominent : le contexte de production des messages, l'identité de ceux qui les émettent et le récit qu'ils tirent des différents événements qui jalonnent leur existence sur la toile. Nous verrons donc dans un premier temps dans quelles circonstances ce type de discours s'est répandu sur la toile, nous examinerons ensuite de quelle façon les identités se construisent en temps réel (ou simulé comme tel), enfin nous nous pencherons sur le rôle que joue la narration sous ses différents supports (audio, vidéo, etc.) dans la production d'un discours autobiographique d'un genre nouveau, le discours autobiographique numérique.

Pour ce faire, nous mettrons tout d'abord en parallèle le développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication dans l'espace post-soviétique avec l'émergence du problème du simulacre dans la Russie post-moderne, à cet effet nous présenterons plusieurs témoignages d'inspiration cyberpunk qui nous semblent représentatifs des préoccupations inhérentes aux cultures informelles de l'Internet. Ensuite, nous découvrirons plusieurs personnages publics assez fameux qui tiennent des blogs ou des pages sur les réseaux sociaux et nous verrons comment ils s'y prennent pour construire un double numérique sur Internet. Pour finir, nous évoquerons le cas du combattant Aleksej Ūr'evič Mil'čakov qui, grâce à la mise en scène de son engagement militaire dans le Donbass, est en passe de devenir une figure médiatique en Russie.

C'est un truisme de la théorie de l'information de postuler que toute communication est par nature une métacommunication puisque chaque type de communication présente deux aspects incontournables et inséparables : un contenu et une relation. Ainsi, pour reprendre une formule bien connue du sociologue Marshall McLuhan⁶, il est certain que les outils que nous façonnons nous façonnent à leur tour à mesure que nous les utilisons selon le principe d'une boucle de rétroaction. La mémoire, par exemple, est la faculté cognitive élémentaire du

6. Marshall MCLUHAN, *Understanding Media – The Extensions of Man*. Cambridge, MIT Press, 1994, 390 p.

genre autobiographique. Elle s'enracine dans des lieux, se lie à des personnes, s'accorde avec des événements, se rêve et se raconte de diverses façons au fil du temps. C'est une relation que le sujet entretient avec lui-même autant qu'avec les autres. Mais cette relation n'est pas fixe, elle est fluctuante, elle évolue de concert avec les dispositifs technologiques propres à chaque époque, de sorte que la signification autobiographique d'une empreinte de mains sur la paroi d'une caverne diffère substantiellement de celle des archives numériques produites par un internaute tout au long de sa vie au gré de ses pérégrinations virtuelles (messages, photos, connexions, etc.) ainsi que le souligne le blogueur de Barnaul Denis Klimontov :

Les comptes sur les réseaux sociaux sont une troisième part de nous-mêmes [après le corps et l'esprit]. Comme un seul homme, nous avons été raccordés les uns aux autres, nous avons été solidement attachés par la confirmation des demandes d'amis, et maintenant on nous force à nous tenir au courant de ce qui se passe chez nos « amis ». Tôt ou tard, le rêve inavoué de tout paranoïaque deviendra réalité : on pourra trouver sur la toile n'importe quoi à propos de n'importe qui. Nos smartphones et nos comptes en ligne enregistrent déjà la moindre de nos âneries, bientôt, les réfrigérateurs, les machines à laver, et je ne parle même pas des voitures ni du reste, feront de même. Encore un peu de patience et une authentique copie de chacun d'entre nous affleuera sur le net⁷.

Il faut dire que, sur Internet, la différence que l'on pourrait établir entre l'original et la copie est aussi vaine et inappropriée que celle que l'on pourrait y faire entre les vivants et les morts. Car sur le réseau il importe seulement de déterminer si un utilisateur est connecté ou déconnecté, s'il est actif ou inactif et s'il est un « bot »⁸ ou une véritable personne ainsi que le relate dans cette anecdote le blogueur Antimil :

On dit qu'une personne est vivante tant qu'elle subsiste dans les mémoires. Sur Internet, la mémoire peut vivre éternellement. La personne n'est plus là depuis longtemps, mais ses messages sur les forums continuent d'exister, on peut même y répondre. Seulement, l'auteur, lui, ne peut plus le faire. L'année dernière, je suis tombé

7. Denis KLIMONTOV, Kiberpank uže nastupil – 3. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne].

8. Un bot est un programme informatique qui imite le comportement d'un utilisateur humain.

pour la première fois sur le journal d'une personne disparue. Je voulais trouver des informations sur un film d'animation alors je suis allé sur un site du domaine « narod.ru ». Une fille avait écrit quelque chose d'assez naïf, de tellement naïf même que cela m'a intrigué et je me suis mis à le lire ; mais pendant que je le lisais, je me suis brusquement rendu compte qu'elle n'était déjà plus de ce monde en fait, que j'étais en train de lire le message d'une défunte⁹.

Dans son ouvrage de référence, *De la grammatologie*¹⁰, le philosophe Jacques Derrida établit que la profonde dichotomie entre la voix et l'écriture est due à la mise à distance qu'implique la transition d'une parole formulée dans l'instant et sans intermédiaire, la parole orale, à une parole différée, déplacée dans le temps et l'espace par l'action déformatrice du signe, la parole écrite. De ce postulat nous pouvons déduire que l'écriture, par ses courbes, ses lignes, ses effets, ses tracés, et ce même dans le cas d'une presse typographique, appartient encore au domaine de la représentation, certes imparfaite, de la parole humaine, alors que les bits, c'est-à-dire les unités numériques constitutives de toute parole dès lors que celle-ci a été informatisée et exposée sur un support multimédia, se situent au contraire au-delà du champ des représentations. Par certains aspects, ce changement de paradigme s'apparente au phénomène que les anciens Grecs appelaient « mimésis »¹¹ tout en l'amplifiant et en le dépassant par d'autres. La mimésis suppose en effet que le spectateur qui assiste à une représentation s'accommode du caractère factice de la scène qui est jouée devant lui en laissant de côté pour une durée déterminée toute distanciation critique afin de profiter autant que possible de l'effet généré par ce procédé esthétique. La parole numérique implique au contraire une opération techniquement plus complexe, la simulation, laquelle consiste à se fondre dans la représentation, que celle-ci ait été créée par le sujet lui-même ou par une autre personne, par l'intermédiaire d'une immersion de plus en plus profonde dans une réalité immatérielle située en dehors du temps et de l'espace : le simulacre. Voici la définition que donne de cette transformation Nikolaj Bočkarev sur son blog :

9. ANTIMIL, Dnevnik męrtvyh lüdej. In *Antimilitarist* [en ligne]. Mis en ligne le 28 février 2006. URL : <http://antimil.livejournal.com/70418.html> (Consulté le 01/04/2015).

10. Jacques DERRIDA, *De la grammatologie*. Paris, Éditions de Minuit, 1967, 448 p.

11. Il s'agit de l'action de « reproduire les choses ».

Le « monde de l'information » se confond substantiellement avec nos organes de perception. Il en résulte que la réalité physique telle qu'elle existe indépendamment de l'homme est supplantée par des simulacres, des informations créées de toutes pièces par d'autres que nous. Le « monde de l'information » est en train de devenir un intermédiaire entre la réalité physique et l'homme¹².

L'expression artistique qui a su le mieux capter le *Zeitgeist*¹³ inhérent à ce changement de paradigme technologique est certainement la science-fiction, et plus particulièrement le cyberpunk, lequel est devenu le point de subjectivation des nombreuses cultures informelles qui se sont propagées concurremment avec les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Né aux États-Unis au milieu des années 1980, le cyberpunk s'est rapidement imposé comme le fer de lance de la science-fiction post-soviétique au début des années 1990. Son canon esthétique se distingue avant tout par son atmosphère : des ciels mornes de la même couleur qu'un écran cathodique brouillé par une antenne mal réglée, des sauts sans parachute dans une réalité augmentée afin d'échapper à un quotidien aussi peu animé qu'une représentation en 2D, des paysages étranges, submergés de données, dans lesquelles transhument de nouveaux nomades, des êtres hybrides qui cultivent les informations comme d'autres le bétail, des anti-héros cyniques et désabusés qui ne font plus la différence entre le simulacre et la réalité. Et c'est tout à fait la représentation que se faisait de la Russie de Vladimir Poutine le publiciste Aleksandr Hramov dans un texte publié en 2007, texte dans lequel le président apparaissait sous les traits de l'omnipotent et omniscient agent Smith¹⁴ du film *Matrix*¹⁵ :

Nous ne vivons plus en Russie, mais dans la Russie de Poutine. Nous vivons dans la Matrice. Le régime de Poutine ne nous a pas seulement déconnectés de la démocratie. Il nous a connectés à la Matrice. Ce que nous voyons autour de nous n'est que le résultat d'un programme mené de main de maître. [...] Le « Plan Poutine »

12. NBOCHKAREV. Informacionnaja kul'tura molodeži. Vyzovy i problemy. In *Nikolaj Bočkarev* [en ligne]. Mis en ligne le 3 novembre 2014. URL : <http://nbochkarev.livejournal.com/9618.html> (Consulté le 22/01/2015).

13. L'esprit du temps (en allemand).

14. Smith est l'un des nombreux visages de la Matrice.

15. Andy WACHOWSKI, Lana WACHOWSKI, *The Matrix*. [DVD] Burbank : Warner Bros, 1999, (130 min).

c'est une quasi-réalité à laquelle nous sommes branchés. C'est la Matrice. Le « Plan Poutine » est partout, nous vivons à l'intérieur de lui, c'est pour cela que nous ne nous rendons compte de rien. Nous ne soupçonnons pas que la réalité a disparu, que nous baignons dans un bocal rose rempli de bouillon synthétique alimenté par des machines et que des câbles à travers lesquels on nous transfère le « Plan Poutine » sont reliés à notre cerveau¹⁶ [...]

Au début des années 2010, sous la présidence de Dmitrij Medvedev, Le blogueur Cabramatta faisait état d'un sentiment similaire :

Medvedev c'est un simulacre, un sujet abstrait, le reflet du monde intérieur des consommateurs de médias de masse. En réalité, il n'existe pas. Il n'y a pas plus de « Dima » que de « Vova ». Des escortes de limousines noires roulent dans les rues, mais personne n'est assis à l'intérieur, elles sont vides, elles sont juste là pour faire croire qu'il y a un Grand Homme caché dedans. Ce sont des acteurs-sosies qui jouent à la télévision les rôles de « père de la nation » et de « garant de la constitution », ainsi va l'éternel show de KVN¹⁷. Et comme chez David Lynch, c'est un nain dans une chambre rouge qui en fait dirige ce zoo kafkaïen¹⁸.

Le simulacre semble même gagner en intensité avec les années comme l'écrit en 2015 le blogueur Critical_error :

Un sentiment de superficialité et d'inauthenticité; depuis le début une sensation de « fake » domine cette farce. [...] Un référendum simulé, une spontanéité simulée, une légalité simulée... Et aussi une fête simulée, une liesse populaire simulée, un consentement simulé et la croyance simulée que personne parmi ces volontaires désignés ne voit ni n'a conscience de cette simulation de masse.

16. Aleksandr HRAMOV, Vremâ kolobkov. In «Neuželi bog dolžen stoât' v očeredi k učenyum za propuskom v bytie?...» [en ligne]. Mis en ligne le 25 octobre 2007. URL : <http://a-khramov.ru/statya.php?id=39> (Consulté le 03/02/2015).

17. Il s'agit d'une émission de télévision humoristique très populaire en Union soviétique puis en Russie.

18. CABRAMATTA. Ždu priglašeniâ!. In *Vladimir Golyšev's journal* [en ligne]. Mis en ligne le 27 octobre 2011. URL : <http://golishev.livejournal.com/1763297.html#comments> (Consulté le 06/08/2014).

Cela se passe comme ça chez nous... Vous parlez d'un patriotisme...¹⁹

Le caractère délétère de cet univers s'est en effet considérablement accentué en raison de la guerre de l'information qui oppose actuellement la Russie, l'Ukraine, l'Union européenne et les États-Unis comme le note l'écrivain Aleksandr Tûrin, lui-même d'ailleurs très engagé dans la défense d'une Ukraine russophone :

Si quelqu'un l'ignore encore, je réalise depuis assez longtemps des œuvres littéraires, j'écris du fantastique (de la SF hard, du cyberpunk, du nanopunk) et j'écris également des récits historiques et des récits d'anticipation. [...] En somme, je suis une sorte de technicien de l'information, si je vois que dans notre pays il n'y a pas d'avenir, j'écris du cyberpunk, et si je vois que l'on essaie de défigurer notre passé, j'écris de l'histoire²⁰ [...]

Mais c'est le blogueur Denis Klimontov qui relate le mieux l'état d'esprit caractéristique de cette vision de la Russie postmoderne dans laquelle passé, présent et futur s'entrechoquent et s'enchevêtrent :

Eh bien voilà, nous sommes arrivés au moment où se sont les chiffres, les suffrages, les statistiques qui décident de notre sort. Il s'avère désormais que l'on peut calculer et évaluer n'importe quelle émotion et même supputer sa signification. Et dire que tout cela est entre les mains de ceux qui inventent les formules...²¹

Il n'y a pas de place pour l'homme ici. Nous devenons semblables à des piles électriques (oh, mais quelles pensées apocalyptiques!). Nous cherchons encore et toujours une vie meilleure et nous ne trouvons qu'une vie meilleure pour le réseau. Mais le réseau ne nous refile rien d'autre qu'un substitut de vie, le fameux « de la communication et des jeux ». Lui-même, d'ailleurs, se transforme en jeu (vous ne croyiez quand même pas que j'allais vous dire que le réseau était doué de raison !) et nous, nous redevons de grands

19. Critical_errorr. Simulâkr. In *Critical_errorr Optimističnoe briúžžanie radostnogo pesimista* [en ligne]. Mis en ligne le 19 mars 2015. URL : <http://critical-errorr.livejournal.com/13963.html> (Consulté le 24/04/2015).

20. Aleksandr TÛRIN, Doska Ob"âvlenij. In *A. Tûrin. Kiberpank po-russki* [en ligne]. Mis en ligne le 14 octobre 2015. URL : <http://tyurin.livejournal.com> (Consulté le 12/04/2015).

21. Denis KLIMOTOV, Sila Cifry. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne].

enfants... Alors, qu'est-ce que tu cherches Néo²² ? Il n'y a pas de vie dans le réseau, il n'y a que de l'enfance...²³

Posez-vous la question – quand est-ce que vous avez pour la dernière fois cherché quelque chose à l'intérieur du réseau pour votre vie en dehors du réseau²⁴ ?

Le cyberpunk est déjà là, mes amis. On vous a attachés au réseau et on vous envoie des décharges électriques pour que vous appuyiez au bon moment sans vous tromper sur « like²⁵ » et sur « retweet²⁶²⁷ ».

Chaque fois que je fais la queue devant la reine du supermarché – la caissière – je me demande la même chose : ma pauvre, quand est-ce que l'on va te remplacer par un robot²⁸.

Ce que j'attends du progrès : un appareil photo et une caméra implantés dans la rétine de mon œil (droit), un communicateur vocal (intégré), un adaptateur Wi-fi (intégré), un moteur de recherche biogénétique (pour être honnête, je ne sais pas très bien comment est-ce que cela fonctionnera, mais l'accès à Internet et la recherche d'informations devront se faire intuitivement sans aucune participation de ma part), un cache de mémoire augmenté, un disque dur (plus il contiendra d'espace et mieux ce sera), etc. Alors, bien sûr, cela soulèvera inévitablement la question de la sécurité et le problème des bugs. La matrice est déjà en moi. Je voudrais qu'elle s'en aille²⁹.

22. Il s'agit d'une référence au personnage de Néo dans le film *Matrix*.

23. DENIS KLIMONTOV, Vopros dlâ Neo. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [EN LIGNE].

24. Denis KLIMONTOV, Vopros dlâ Neo. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne].

25. Fonction pour signifier son appréciation ou son approbation sur les réseaux sociaux.

26. Fonction pour republier un message déjà émis par un autre utilisateur sur *Twitter*.

27. Denis KLIMONTOV, Kiberpank uže nastupil. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne].

28. Denis KLIMONTOV, Kiberpank uže nastupil – 2. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne].

29. Denis KLIMONTOV, Kiberpank. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne].

Le succès que rencontre cette vision du monde dans la Russie contemporaine est tout sauf anodin. En effet, si elle reste massivement une société de la radio et de la télévision, la Russie est l'un des pays dans lequel l'accès aux nouvelles technologies progresse le plus rapidement bien que de fortes disparités demeurent entre les villes et entre les régions. En 2015, d'après les estimations de la fondation *Obščestvennoe Mnenie*³⁰, près de la moitié de la population adulte, soit environ soixante millions de personnes, est connectée au « Runet », l'Internet russe. Toutefois, la fracture entre ceux qui maîtrisent ces outils technologiques et le reste de la population ne cesse de se creuser. Il n'est par exemple pas rare de trouver dans les messages rédigés par les internautes les plus techniquement qualifiés le terme de « bydlo »³¹, voire de « bydlo-sovok »³², popularisé entre autres par l'encyclopédie en ligne des cultures informelles *Lurkomor'e*³³, pour qualifier les citoyens qui ne se connectent que rarement au réseau ou qui ne possèdent pas les codes des nouveaux médias. C'est une façon de se distinguer, avec un net mépris de classe, de ceux et de celles qui, pour une raison ou une autre, incarnent à leurs yeux une Russie détestablement étriquée, archaïque, repliée sur elle-même et pas suffisamment euro-américanisée comme en témoigne cette discussion prise sur le vif sur le blog des *Pussy Riot* :

Asafardjef : Mais pourquoi donc est-ce que le gentil petit « bydlo » soviétique bien servile ne peut pas s'empêcher de nous donner des leçons alors qu'il n'a de cesse d'écarter les cuisses ? ! [...]

Razumovskaya_n : — Vous avez lancé tellement d'insultes infondées à mon encontre, sans même savoir qui vous traitez de « bydlo », que je risque de vous suspecter de n'être qu'un troll³⁴

30. Fond *Obščestvennoe Mnenie*. Internet v Rossii : dinamika proniknoveniâ. Osen' 2014. *SMI i internet* [en ligne]. Mis en ligne le 29 décembre 2014. URL : <http://fom.ru/SMI-i-internet/11889> (Consulté le 12/01/2015).

31. Tournure très dépréciative que l'on peut rapprocher des termes de « troupeau », de « plèbe », de « beaufitude ».

32. Même chose mais avec une inclination soviétique, « beauf à l'esprit moutonnier typiquement soviétique ».

33. *Pays légendaire du folklore russe, aujourd'hui symbole d'une utopie informatique sous la forme d'une encyclopédie en ligne des cultures informelles et des communautés virtuelles*. URL : <https://lurkmore.to>

34. Internaute prompt à déclencher des polémiques et à se montrer invariablement hostile et discourtois.

élémentaire de LJ³⁵, si toutefois, bien sûr, vous n'êtes pas un bot. Et si, plaise à dieu, vous êtes effectivement une vraie personne, alors je crois que nous ne trouverons malheureusement pas d'idiome commun pour discuter [...]

Asafaradjef: — [...] Les « bydlo » se reconnaissent toujours à leur façon de suspecter les autres et à leur incrédulité face à la réalité de ceux qui reprochent aux « bydlo », justement, leur « bydlisme »³⁶. Je me répète, mais un cochon n'a pas de leçon à donner à un chat en matière d'hygiène.

Razumovskaya_n: — Alors vous n'avez pas de leçon à me donner non plus :) et arrêtez de coller des étiquettes comme ça sur les gens... Vous n'avez aucune idée si je suis un « soviétique », un « orthodoxe », etc. Qualifier son contradicteur de « bydlo » avec une telle inconsistance, c'est vraiment un signe de stupidité...³⁷ [...]

Dans son acception purement technique, un blog est un registre publié sur la toile (web-log en anglais). Plus précisément, un blog est un site, ou la page d'un site, sur lequel un auteur tient un journal dans lequel il poste des billets de manière plus ou moins régulière pour rendre compte à ses « followers »³⁸ de ses idées, de ses activités ou de ses centres d'intérêts. En tant que tel, l'acte de bloguer, comme dans le cadre de toute production esthétique ou philosophique, ne peut se réaliser sans une certaine vanité, car cela suppose que l'auteur possède (ou du moins considère qu'il possède) quelque chose digne d'intérêt à partager, ce qui fait dire au philosophe Aleksandr Dugin que les blogs sont des « clones, des simulacres »³⁹ dont le caractère éminemment postmoderne ne convient qu'aux adolescents bou-

35. *LiveJournal*, la plate-forme de blogging la plus populaire de Russie.

36. En l'occurrence, il s'agit de l'idéologie attentiste et opportuniste caractéristique du « bydlo ».

37. ASAFARADJEV, N., RAZUMOVSKAYA, Verhniy post: ssylki na vystupleniâ Pussy Riot i interv'û s gruppy. In *Blog feministskoj pank-gruppy Pussy Riot* [en ligne]. Mis en ligne le 4 mars 2024. URL : <http://pussy-riot.livejournal.com/6786.html?thread=925058> (Consulté le 21/01/2015).

38. Les abonnés qui suivent les activités d'un utilisateur des réseaux sociaux.

39. Aleksandr DUGIN, Bloggeri eto otreb'e [27 août 2009] [enregistrement vidéo]. In Youtube. *Espo3d* [10'39'']. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=KoAzGvhBGK4> (Consulté le 24/03/2012).

tonneux désireux de s'inventer une seconde vie dans l'anonymat du net. Dugin élude toutefois le fait que les blogs, du point de vue de l'expression du « je » autobiographique, ne sont pas qu'une curiosité propre à la postmodernité mais également une résurgence de l'écriture du « moi » au même titre que les journaux intimes, les correspondances ou les autobiographies plus classiques pouvaient l'être autrefois comme le laisse entendre Denis Klimontov :

Je ne suis pas un blogueur. Le qualificatif de blogueur (ou « blogger » ?) m'a toujours un peu dérouté. Il n'a jamais sonné agréablement à mon oreille et il ne reflète pas vraiment ce que je fais sur Internet... sur mon journal en ligne. Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours rédigé mes pensées ou mes impressions. Et quand je manquais d'expérience pour écrire correctement ou quand tout simplement je ne savais pas encore le faire, je dessinais. [...] Si j'appartiens à une catégorie [de blogueurs], c'est à celle de ceux qui rendent compte de leurs actions et de leurs activités en ligne. Ceux qui racontent avec plaisir ce qu'ils ont fait, ce à quoi ils ont pensé, ce qu'ils ont appris, ce à propos de quoi ils ont envie de parler, ou bien ceux qui veulent tout simplement raconter quelque chose qui pour eux a du sens et présente de l'intérêt⁴⁰.

La communication virtuelle possède toutefois un avantage majeur par rapport aux autres formes d'expression du « je » autobiographique, c'est que les interactions ne se déroulent pas en face à face ni même dans la sphère publique à travers des intermédiaires (l'éditeur, l'imprimeur, etc.), mais dans un espace entièrement abstrait et intégralement simulé. À ce titre, ce que le sociologue Erving Goffman⁴¹ considèrerait comme étant de l'ordre de la dramaturgie des interactions, c'est-à-dire le fait que chaque fois qu'un individu entre en contact avec un autre celui-ci pénètre, tel un acteur, sur une des nombreuses scènes de la vie sociale pour tenir le rôle qui lui est assigné (ou qu'il s'est assigné lui-même), se trouve indubitablement amplifié et démultiplié par la puissance de l'outil informatique. Ainsi, les blogs et les réseaux sociaux s'apparentent à ce que le philosophe Michel Foucault appelait les « techniques de soi⁴² », à savoir les techniques qui permettent aux individus

40. Denis KLIMONTOV, *Âne blogger*. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne].

41. Erving GOFFMAN, *The Presentation of Self in Everyday Life*. New York, Doubleday, Anchor books, 1959, 259 p.

42. Michel FOUCAULT, *Technologies of the self*. In MARTIN LH, GUTMAN H., HUTTON Patrick, *Technologies of the Self. A Seminar with Michel Foucault*. Anherst : University of Massachusetts Press, 1988, p. 16-49.

d'effectuer un certain nombre d'opérations sur leur mode d'être en vue de s'épanouir ou de se construire. Ces techniques possèdent toutefois un inconvénient, c'est que de par leur caractère résolument constructiviste elles sont susceptibles de conduire certains internautes à confondre la réalité et la virtualité ainsi que le blogueur Friend le rappelle :

L'immersion dans la toile crée une réalité parallèle qu'une certaine catégorie de personnes (les « cyber-cons ») confond de plus en plus souvent avec la véritable réalité. Le trait caractéristique de ces « cyber-cons » est leur infantilisme, ils sont habitués à ce que tout soit pour de faux, à ce qu'ils ne soient jamais responsables de rien, car de toute façon la pire chose qui pourrait leur arriver serait de recevoir un commentaire négatif ou de voir une de leurs « amitiés » [virtuelles] se briser, ils peuvent de toute façon toujours se permettre de tout recommencer à zéro après s'être reconstruit une nouvelle « personnalité » virtuelle, etc. [...] Pour tous ceux-là qui se considèrent comme des patriotes, la guerre en Novorossia c'est comme un jeu vidéo ⁴³ [...]

Dans ce contexte, l'image que l'on donne de sa personne sur les blogs et les réseaux sociaux occupe une place essentielle puisqu'il est tout à fait possible de la modifier à loisir au moyen de l'insertion de photos, de l'ajout de couleurs et de citations, de la sélection des thèmes mis en exergue ou encore de la hiérarchisation des informations (position des messages, tri des rubriques, etc.), procédé que l'on peut rapprocher du « framing⁴⁴ » en théorie des médias. Un des traits essentiels de la construction des monades informatiques est en effet la question de la lutte pour la reconnaissance à travers le nombre de commentaires récoltés, de « followers » enregistrés, de visites comptabilisés, de « like » et autres « retweet » accumulés. Et puisque le développement de l'Internet est corrélé à l'esprit des contre-cultures

43. O. FRIEND, Podonkah. *Soobšestvo «Sut' Vremeni» v LiveJournal* [en ligne]. Mis en ligne le 9 juillet 2014. URL : <http://eot-su.livejournal.com/1489624.html> (Consulté le 01/09/2015).

44. Le *framing* est l'action de sélectionner un aspect particulier d'un phénomène afin de promouvoir une vision idéologiquement orientée de la réalité. Très courant dans les médias, il se rencontre le plus souvent par le choix d'expressions, d'images, de cadrages, de musiques, etc. prédéfinies telles que les formules comme le « régime de Pékin/Moscou » (on n'entendra ou ne lira jamais par exemple le « régime de Washington/Bruxelles » dans la presse *mainstream* francophone) afin de donner aux opinions du public une direction bien précise.

contestataires des années 1960 et 1970, la légitimité et la crédibilité des blogueurs, comme celle des acteurs des sous-cultures traditionnelles (rockers, rastafaris, etc.), reposent en grande partie sur leur capacité à produire « un effet d'authenticité ».

À ce titre, le cas du punk moscovite Denis « Arnol'd » Šubin est particulièrement instructif. Šubin s'est en effet construit une réputation de « pur et dur » du mouvement punk, symbolisant pour les uns ce que cette culture a produit de pire et pour les autres l'état d'esprit « sex & drug & rock & roll » de Sid Vicious et d'Andrej « Svin » Panov, la musique en moins. Ce jeune homme aux attitudes très anticonformistes et aux déclarations tellement fleuries qu'elles sont difficilement traduisibles, a fait de la provocation, de l'exhibition et de l'obsession sexuelle un véritable art de vivre grâce auquel il parvient tant bien que mal à subsister en mendiant quelques roubles à ses fans sur ses pages personnelles (quand celles-ci ne sont pas bloquées en raison du caractère extrémiste de leur contenu). Il a même connu son heure de gloire à la fin de l'année 2014 quand plusieurs de ses photos ont été récupérées et exploitées par un groupe de militants pro-russes du réseau social *Vkontakte* afin d'illustrer les exactions supposément commises par l'armée ukrainienne dans le Donbass, témoignant par la même occasion du manque de fiabilité des circuits d'information informels. Mais il est également tout à fait possible que Šubin ait réalisé ces photos sur commande afin de nourrir la machine de propagande. Malgré tout, au moyen de clichés et de vidéos généralement au-delà des limites du soutenable ou de saillies verbales aussi mal orthographiées que riches en grossièretés, Šubin est un personnage atypique qui construit, à sa manière, sa propre autobiographie en ligne :

Le punk, ce n'est pas une mode, c'est un état d'esprit⁴⁵.
 Je n'ai pas eu besoin de devenir punk, j'ai ça dans le sang⁴⁶.
 Vive les voleurs, à mort les sales flics⁴⁷ !
 Je suis un putain de clochard⁴⁸ !
 Salopes, putain de pédéastes, ils m'ont tiré 800 balles dans le métro,
 putain⁴⁹ !

45. Arnol'd ŠUBIN, Arnol'd Šubin [en ligne] (modifié le 18 septembre 2014).

46. Arnol'd ŠUBIN, Arnol'd Šubin [en ligne] (modifié en juillet 2014). URL : <http://ask.fm/arnoldsmoke> (Consulté le 10/03/2015).

47. Arnol'd ŠUBIN, Arnol'd Šubin [en ligne] (modifié le 18 septembre 2014).

48. Arnol'd ŠUBIN, Arnol'd Šubin [en ligne] (modifié en juin 2013). URL : <http://ask.fm/arnoldsmoke> (Consulté le 10/03/2015).

49. Arnol'd ŠUBIN, Arnol'd Šubin [en ligne] (modifié le 11 novembre 2014).

Mais les blogs permettent également aux utilisateurs d'interagir avec les visiteurs et les commentateurs de leur page au moyen de différents mécanismes de « feedback⁵⁰ » (« like », « flux RSS »⁵¹, e-mail, etc.) caractéristiques de la réflexivité propre aux nouvelles technologies de l'information et de la communication. Un exemple particulièrement instructif de rétroaction est celui du très influent blogueur Zergulio, de son vrai nom Sergej Kolâsnikov, lequel tient un blog sur *LiveJournal* intitulé « Le vieux soldat » en référence, vraisemblablement, à son passé d'antiquaire de reliques de la Seconde Guerre mondiale. Zergulio est un blogueur nationaliste très productif dans le domaine de la guerre de l'information. Il s'est notamment distingué pour avoir salué l'attentat mené contre le journal *Charlie Hebdo*, le 7 Janvier dernier, lequel, d'après lui, n'avait pas été commis « par hasard⁵² ». Depuis cette date, il n'a eu de cesse de multiplier les provocations à l'encontre des Français et de leur gouvernement, notamment par le biais de montages photographiques assimilant les « Je suis Charlie » à des porcs qui prennent plaisir à se rouler dans la fange⁵³. Dans un billet publié début avril, Zergulio est revenu sur un article que lui avait consacré un journal en ligne ukrainien⁵⁴ qui l'accusait, entre autres, d'avoir appelé au meurtre de l'oligarque Mihail Hodorovskij :

Ils ont déformé – et pas qu'un peu – mes propos, mais ils ont retranscrit plutôt fidèlement l'esprit de mon premier post. Ah, et le statut de complice des miliciens du Donbass qu'ils me prêtent, je ne le cache pas, j'en suis même fier. Si même les rats se mettent à me qualifier ainsi, cela signifie que nous sommes sur la bonne voie⁵⁵.

50. Principe de rétroaction.

51. Format de données utilisé pour la diffusion d'informations en temps réel sur les blogs.

52. ZERGULIO, Francuzskih karikaturov ubili za delo, na očeredi Hodorovskij. In *Staryj soldat* [en ligne]. Mis en ligne le 8 janvier 2015. URL : <http://zergulio.livejournal.com/2362355.html> (Consulté le 11/04/2015).

53. ZERGULIO, Je suis Charlie. In *Staryj soldat* [en ligne]. Mis en ligne le 14 janvier 2015. URL : <http://zergulio.livejournal.com/2396978.html> (Consulté le 11/04/2015).

54. Kseniâ KIRILLOVA, Ural'skij posobnik donbasskih boevikov napisal, što « rancuzskih karikaturov ybilo za delo ». In *Novyj Region 2* [en ligne]. Mis en ligne le 10 janvier 2015. URL : http://nr2.com.ua/News/world_and_russia/Ural'skiy-pomoshchnik-donbasskih-boevikov-napisal-chto-francuzskih-karikaturov-ubili-za-delo-87962.html (Consulté le 14/02/2015).

55. ZERGULIO, Razrešite predstavit'sa, ural'skij posobnik boevikov Donbassa. In *Staryj soldat* [en ligne]. Mis en ligne le 11 janvier 2015. URL : <http://zergulio.livejournal.com/2375981.html> (Consulté le 11/04/2015).

Denis Klimontov, quant à lui, se montre beaucoup moins enthousiaste en ce qui concerne les mécanismes de feedback puisqu'il n'y voit rien d'autre que le reflet très fuyant d'un Narcisse éternellement renouvelé qui n'apporte rien au « je » autobiographique :

[...] La question que l'on me pose le plus souvent ces derniers temps est pourquoi est-ce que sur mon blog il n'y a pas de commentaires. J'ai enfin trouvé la force au fond de moi-même de répondre à cette question sans renoncer à la formule que j'avais déjà préparée à cette intention : « parce que tous les commentateurs sont des couillons ». Soyons honnêtes, nous commentons dans un but bien précis. Chaque commentaire est soit : « regardez comme je suis intelligent, j'ai une opinion » ; « regardez, je suis encore en vie, pourquoi est-ce que vous ne feriez pas attention à moi ? » ; « regardez, je suis meilleur et plus intelligent que tout le monde, surtout plus que l'auteur » ; « regardez comme je suis drôle, je sais faire des blagues marrantes et pas trop lourdes » ; « regardez comme je suis bien éduqué, j'ai trouvé des fautes dans le texte et maintenant je vais vous les faire partager... » [...] Tous les commentateurs sont des menteurs⁵⁶.

Le dernier aspect des monades informatiques du « je autobiographique » que nous allons découvrir est celui de la narration. La narration présente en effet l'intérêt d'articuler en même temps l'identité et le contexte de production du discours. Un bon exemple de ce phénomène est le cas de l'engagé volontaire Aleksej Jur'evič Mil'čakov qui, en quelques mois, est devenu une vedette des réseaux sociaux sous le pseudonyme du « Serbe » (il porte d'ailleurs au bras un tatouage en langue serbe sur lequel figure la déclaration suivante : « le Kosovo c'est la Serbie⁵⁷ ») en raison de la complexité de sa trajectoire. Ce jeune homme, né à Saint-Petersbourg, en Russie, présente en effet la particularité d'avoir été inquiété par la justice à de multiples reprises durant son adolescence pour avoir fait l'apologie du nazisme (notamment en se photographiant avec des symboles nazis) et pour avoir torturé et égorgé des animaux, principalement des chiens, actes de barbarie qu'il affichait d'ailleurs non sans fierté sur sa page *Vkontakte*. Mais il est vrai qu'il a eu très jeune la fibre nationaliste :

56. Denis KLIMONTOV, Voiny seti. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne].

57. Soit en serbe : «Kosovo je Srbiâ».

Quand j'étais enfant, j'allais à la piscine (les résultats étaient probants parce que je me baignais gratuitement) et à l'école de musique (j'étudiais le violon). La situation financière de ma famille était alors difficile et je n'avais pas mon propre violon (on me l'avait prêté et ensuite on me l'a repris). Alors, peu avant le Nouvel An, quand les partis politiques font des cadeaux aux enfants, j'ai écrit une lettre à V. V. Žirinovskij⁵⁸ pour lui demander de m'offrir un violon (j'avais 11 ans, hein, j'étais naïf et tout) ce à quoi il a répondu par une longue lettre avec tout un tas de démagogie, mais pas de violon. Eh bien, j'ai fini par oublier tout cela et je me suis mis à apprendre à tirer au fusil Kalašnikov, notamment dans le cadre de concours de tir sportif etc. Alors merci pour tout Vladimir Vol'fovič⁵⁹ !

Je suis un nationaliste. [...] Je ne suis pas un politique, je suis un combattant. J'ai commencé à me battre et à faire avancer les intérêts de mon peuple.⁶⁰

Depuis le début des hostilités dans l'est de l'Ukraine, Mil'čakov prend en effet activement part aux combats, il a même gagné le grade de commandant au sein du bataillon « Rusič » :

À tous les hommes-couards du Donbass, je vous souhaite un joyeux 8 mars, car c'est votre fête aujourd'hui⁶¹ !

Cette célébrité soudaine lui a attiré les faveurs des caméras. Ainsi, il a pu être aperçu furtivement lors d'un reportage de *Paris Match*⁶² en novembre 2014 près de Lugansk. Par voie de conséquence, il a été rapidement identifié par les troupes de l'OTAN qui l'ont classé comme étant un individu dangereux et l'ont

58. Il s'agit d'un leader politique russe réputé pour son nationalisme, son autoritarisme et son conservatisme.

59. Aleksej ŪR'EVič, Aleksej Ūr'evič [en ligne] (modifié le 5 avril 2015). URL : <http://vk.com/id106612536> (Consulté le 01/05/2015).

60. Aleksej ŪR'EVič, Aleksej Mil'čakov – gordost' i slava Rossij [en ligne] (modifié le 23 mars 2015). URL : https://vk.com/slava_geroyam_rossii (Consulté le 01/05/2015).

61. Aleksej ŪR'EVič, Aleksej Ūr'evič [en ligne] (modifié le 8 mars 2015). URL : <http://vk.com/id106612536> (Consulté le 01/05/2015).

62. Alfred de MONTESQUIOU, *Sur le front avec les milices russes*. In *Paris Match* [en ligne]. Mis en ligne le 21 novembre 2014. URL : <http://www.parismatch.com/Actu/International/Ukraine-sur-le-front-avec-les-milices-russes-655234> (Consulté le 10/03/2015).

menacé de lourdes sanctions si jamais il se rendait aux États-Unis ou dans l'Union européenne :

Mon Dieu, comment vais-je vivre avec cela ? Je suis tombé sous le coup des sanctions. Qu'est-ce que je vais faire ? Ne plus aller en Europe ? Il me faudra alors partir me reposer en Colombie ou en Crimée pendant l'été, et ensuite je devrai peut-être changer de nom et me faire faire de nouveaux papiers, comme c'est fâcheux⁶³.

Mil'čakov a très vite compris tout le parti qu'il pouvait tirer des réseaux sociaux pour se construire une image et pour raconter une histoire aux internautes désireux de s'enquérir des dernières nouvelles du front. Son témoignage est principalement visuel, il publie en effet un grand nombre de photos toutes les semaines, principalement des photos de ses armes, de son équipement, de son quotidien avec camarades, sans oublier bien évidemment des poses beaucoup plus provocantes près de cadavres encore fumants ou devant ce qui ressemble à des bâtiments ou des véhicules en proie aux flammes. Sa notoriété lui vaut même l'insigne honneur de posséder son propre fan-club sur *Vkontakte* sobrement intitulé : « Aleksej Mil'čakov la gloire et la fierté de la Russie⁶⁴ ». Depuis qu'il passe à la télévision et qu'il donne des interviews, il tend à remettre les saluts nazis et les décapitations d'animaux au placard et tâche de modérer son image en s'affichant au bras d'une blonde voluptueuse ou en train de câliner un petit chat sous l'œil des caméras. Mais Mil'čakov ne cesse pas pour autant de publier des appels aux dons pour que les « patriotes » russes lui expédient des armes et du liquide ou pour que de jeunes volontaires rejoignent son groupe de combat en leur expliquant notamment quelle est la marche à suivre pour servir sous ses ordres, ce qui inclut une « quarantaine idéologique⁶⁵ » à durée indéterminée afin de s'assurer, vraisemblablement, que le candidat à la guérilla se fondera correctement dans l'état d'esprit de ce bataillon. Ses activités belliqueuses, en tout cas, ne l'empêchent visiblement pas de traverser la frontière russo-ukrainienne dans les deux sens puisqu'il s'est offert le luxe cet hiver de faire son marché à Moscou grâce aux fonds levés par ses supporters (il est possible de lui envoyer de l'argent par virement ou même par téléphone via son compte sur *Vkontakte*).

63. Aleksej ŪR'EVič, Aleksej Ūr'evič [en ligne] (modifié le 16 février 2015). URL : <http://vk.com/id106612536> (Consulté le 01/05/2015).

64. Aleksej ŪR'EVič, Aleksej Mil'čakov – gordost' i slava Rossij [en ligne]. URL / https://vk.com/slava_geroyam_rossii (Consulté le 01/05/2015).

65. Aleksej ŪR'EVič, Aleksej Ūr'evič [en ligne] (modifié le 23 avril 2015). URL : <http://vk.com/id106612536> (Consulté le 01/05/2015)

Hier, grâce à votre aide, j'ai pu acheter dans une usine de Moscou le fusil Orsis T5000. Merci beaucoup à tous ceux qui ont pu m'aider (la moitié de la somme vient de vous), votre aide a montré que [le bataillon] « Rusič » est sur la bonne voie et que nous ne sommes pas seuls. [...] Jusqu'à samedi je serai en ville, alors si de vieux amis désirent me rencontrer, ils n'ont qu'à m'écrire et nous nous verrons⁶⁶.

Ainsi, comme nous avons pu le constater, même si les monades informatiques du « je » autobiographique se présentent sous des formes différentes, elles partagent toutes le fait de raconter une histoire et d'user de stratagèmes pour se construire face à soi-même et face aux autres. En outre, elles sont enracinées dans un même terreau, dans un même contexte technologique, psychologique et philosophique, le chronotope de la Russie postmoderne. Chacune à leur manière, elles essaient d'échapper au simulacre, de reprendre le contrôle du réel et de redonner du sens à un quotidien saturé de signes sur lesquels la conscience n'a plus de prise. Tels sont les codes, les symboles et les traits propres aux différents types de discours autobiographiques que l'on rencontre aujourd'hui sur l'Internet en langue russe.

Bibliographie

- DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*. Paris, Éditions de Minuit, 1967, 448 p.
- FOUCAULT, Michel, *Technologies of the self*. In MARTIN LH, GUTMAN H., HUTTON P., *Technologies of the Self. A Seminar with Michel Foucault*. Anherst, University of Massachusetts Press, 1988, p. 16-49.
- GOFFMAN, Erving, *The Presentation of Self in Everyday Life*. New York, Doubleday, Anchor books, 1959, 259 p.
- MCLUHAN, Marshall, *Understanding Media – The Extensions of Man*. Cambridge, the MIT Press, 1994, 390 p.

66. Aleksej Ūr'evič, Aleksej Ūr'evič [en ligne] (modifié le 12 février 2015). URL : <http://vk.com/id106612536> (Consulté le 01/05/2015).

Webographie/Sitographie

ANTIMIL. Dnevnik mĕrtvyh lŭdej. In *Antimilitarist* [en ligne]. Mis en ligne le 28 février 2006. URL : <http://antimil.livejournal.com/70418.html> (Consulté le 01/04/2015).

ASAFARADJEV, N, RAZUMOSKAYA, Verhnij post: sŷylki na vystupleniâ Pussy Riot i interv'ŭ s gruppy. In *Blog feministskoj pank-gruppy Pussy Riot* [en ligne]. Mis en ligne le 4 mars 2024. URL : <http://pussyriot.livejournal.com/6786.html?thread=925058> (Consulté le 21/01/2015).

CABRAMATTA. Źdu priglaŷeniâ!. In *Vladimir Golyŷev's journal* [en ligne]. Mis en ligne le 27 octobre 2011. URL : <http://golishev.livejournal.com/1763297.html#comments> (Consulté le 06/08/2014).

Critical_error. Simulâkr. In *Critical_error Optimistiĉnoe briŭzŷanie radoŷnogo pessimista* [en ligne]. Mis en ligne le 19 mars 2015. URL : <http://criticalerrorr.livejournal.com/13963.html> (Consulté le 24/04/2015).

DUGIN, Aleksandr, Bloggeri eto otreb'e [27 août 2009] [enregistrement vidéo]. In Youtube. *Espo3d* [10'39"]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=-KoAzGvhBGK4> (Consulté le 24/03/2012).

Fond Obŷŷtvennoe Mnenie. Internet v Rossii: dinamika proniknoveniâ. Osen' 2014. *SMI i internet* [en ligne]. Mis en ligne le 29 décembre 2014. URL : <http://fom.ru/SMI-i-internet/11889> (Consulté le 12/01/2015).

FRIEND, O, podonkah. Soobŷestvo «Sut' Vremeni» v *LiveJournal* [en ligne]. Mis en ligne le 9 juillet 2014. URL : <http://eot-su.livejournal.com/1489624.html> (Consulté le 01/09/2015).

HRAMOV, Aleksandr, Vremâ kolobkov. In «*Neuŷeli bog dolŷen stoât' v oĉeredi k uĉenym za propuskom v bytie?...*» [en ligne]. Mis en ligne le 25 octobre 2007. URL : <http://akhramov.ru/statya.php?id=39> (Consulté le 03/02/2015).

KIRILLOVA, Kseniâ, Ural'skij posobnik donbasskih boevikov napisal, ĉto «francuzskih karikaturov ybilo za delo». In *Novyj Region 2* [en ligne]. Mis en ligne le 10 janvier 2015. URL : http://nr2.com.ua/News/world_and_russia/Uralskiy-pomoshchnik-donbasskih-boevikov-napisal-chto-francuzskih-karikaturistov-ubili-za-delo-87962.html (Consulté le 14/02/2015).

KLIMONTOV, Denis. Ne moë. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne]. Mis en ligne le 12 décembre 2007. URL : <http://laradice.ru/не-мое.html> (Consulté le 30/04/2015).

KLIMONTOV, Denis, Vopros dlâ Neo. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne]. Mis en ligne le 13 mars 2008. URL : <http://laradice.ru/вопрос-для-нео.html> (Consulté le 23/04/2015).

KLIMONTOV, Denis, Sila Cifry. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne]. Mis en ligne le 9 février 2009. URL : <http://laradice.ru/сила-цифры.html> (Consulté le 30/04/2015).

KLIMONTOV, Denis. Â ne blogger. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne]. Mis en ligne le 10 mai 2009. URL : <http://laradice.ru/я-не-блоггер.html> (Consulté le 21/04/2015).

KLIMONTOV, Denis, Voiny seti. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne]. Mis en ligne le 17 septembre 2013. URL : <http://laradice.ru/voiny-seti.html> (Consulté le 20/04/2015).

KLIMONTOV, Denis, Kiberpank uže nastupil – 3. In *Blog Denisa Klimontova est. 1983* [en ligne]. Mis en ligne le 21 octobre. URL : <http://laradice.ru/kiberpank-uzhe-nastupil-3.html> (Consulté le 30/04/2015).

MONTESQUIOU, Alfred de, Sur le front avec les milices russes. In *Paris Match* [en ligne]. Mis en ligne le 21 novembre 2014. URL : <http://www.parismatch.com/Actu/International/Ukraine-sur-le-front-avec-les-milices-russes-655234> (Consulté le 10/03/2015).

NBOCHKAREV, Nikolaj, Informacionnaja kul'tura molodeži. Vyzovy i problemy. In *Nikolaj Bočkarev* [en ligne]. Mis en ligne le 3 novembre 2014. URL : <http://nbochkarev.livejournal.com/9618.html> (Consulté le 22/01/2015).

ŠUBIN, Arnol'd, Arnol'd Šubin [en ligne] (modifié le 18 septembre 2014). URL : <http://vk.com/arnishybin> (Consulté le 10/03/2015).

ŠUBIN, Arnol'd, Arnol'd Šubin [en ligne] (modifié en juillet 2014). URL : <http://ask.fm/arnoldsmoke> (Consulté le 10/03/2015).

TÛRIN, Aleksandr, Doska Ob''âvlenij. In *A. Tûrin. Kiberpank po-russki* [en ligne]. Mis en ligne le 14 octobre 2015. URL : <http://tyurin.livejournal.com> (Consulté le 12/04/2015).

ÛR'EVICĤ, Aleksej, Aleksej Ûr'evič [en ligne] (modifié le 16 février 2015). URL : <http://vk.com/id106612536> (Consulté le 01/05/2015).

ÛR'EVICĤ Aleksej, Aleksej Ûr'evič [en ligne]. [modifié le 8 mars 2015]. URL : <http://vk.com/id106612536> (Consulté le 01/05/2015).

ÛR'EVICĤ, Aleksej, Aleksej Mil'čakov – gordost' i slava Rossij [en ligne] (modifié le 23 mars 2015). URL : https://vk.com/slava_geroyam_rossii (Consulté le 01/05/2015).

ÛR'EVICĤ, Aleksej, Aleksej Ûr'evič [en ligne] (modifié le 5 avril 2015). URL : <http://vk.com/id106612536> (Consulté le 01/05/2015).

ZERGULIO. Francuzskih karikaturov ubili za delo, na očeredi Hodorovskij. In *Staryj soldat* [en ligne]. Mis en ligne le 8 janvier 2015. URL : <http://zergulio.livejournal.com/2362355.html> (Consulté le 11/04/2015).

ZERGULIO. Razrešite predstavit'sa, ural'skij posobnik boevikov Donbassa. In *Staryj soldat* [en ligne]. Mis en ligne le 11 janvier 2015. URL : <http://zergulio.livejournal.com/2375981.html> (Consulté le 11/04/2015).

ZERGULIO. Je suis Charlie. In *Staryj soldat* [en ligne]. Mis en ligne le 14 janvier 2015. URL : <http://zergulio.livejournal.com/2396978.html> (Consulté le 11/04/2015).

Résumé : cet article porte sur les nouveaux modes d'expression du projet autobiographique en relation avec les technologies de l'information et de la communication (TIC). Nous proposons ici aux lecteurs de découvrir la Russie postmoderne à travers les yeux d'une galerie de personnages pittoresques et truculents qui, à l'instar des simulacres des romans de science-fiction cyberpunk, hantent le Runet – l'Internet en langue russe – en construisant, déconstruisant et reconstruisant leurs identités en temps réel dans le monde virtuel au gré de leurs pérégrinations politiques et philosophiques. Pour ce faire, nous avons examiné les profils, les commentaires, les photographies, les discussions, les liens, etc. publiés sur la toile par différents acteurs du cyberespace russophone : des blogueurs anonymes ou

professionnels, un punk, un milicien du Donbass, ou encore un agent d'influence au service du régime de Vladimir Poutine.

Abstract: This article deals with the new forms of autobiographical writing mediated by information and communication technologies (ICT). We would like to make readers discover the dark side of postmodern Russia through the eyes of a cast of colorful characters who are currently haunting the Runet – the Russian internet – following the example of simulacra taken from science-fiction novels of cyberpunk genre. These characters construct, deconstruct and reconstruct their identities in real time in the virtual world with the aim of expressing their cyber “I” in a new political and philosophical way. In order to do this we needed to investigate the profiles, comments, posts, pictures and links published by several actors of Russian-speaking cyberspace: some unknown or well-known bloggers, a punk, a Donbass militiaman, or an agent of influence in the service of the Vladimir Putin regime.

Абстракт: В этой статье мы предлагаем проанализировать новые формы жанра автобиографии на примередискурсоврусскоязычного интернет-пространства. Мы хотели бы раскрыть темную сторону постмодернистской России через призму ярких персонажей рунета, следуя примеру симулякры, взятой из романов научной фантастики, жанра киберпанк. Эти персонажи конструируют, деконструируют и реконструируют свои идентичности в реальном времени, в виртуальном мире с целью выражения их кибер «Я» новыми политическими и философскими пособиями. Чтобы это совершить, мы исследовали профайлы, комментарии, посты, фотографии и ссылки известных и малоизвестных блоггеров, панков, донбасских ополченцев или политтехнологов на службережиму Владимира Путина.

Autobiographie d'un autochtone de la taïga de Sibérie occidentale: Iouri Vella et la projection dans l'avenir

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. Autobiographie d'un autochtone de la taïga de Sibérie occidentale: Iouri Vella et la projection dans l'avenir. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie. hal-01494063

HAL Id: hal-01494063

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01494063>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Autobiographie d'un autochtone de la taïga de Sibérie occidentale : Iouri Vella et la projection dans l'avenir

Eva Toulouze

Autobiographie d'un autochtone de la taïga de Sibérie occidentale :
Iouri Vella et la projection dans l'avenir
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01494063>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango - Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Autobiographie d'un autochtone de la taïga de Sibérie occidentale : Iouri Vella et la projection dans l'avenir

Eva Toulouze

CREE/Inalco/Sorbonne Paris Cité

L'approche de la mort, le contact avec la maladie, sont des épreuves qui amènent tout être humain, chacun à son niveau et avec les outils dont il dispose, à réfléchir sur les questions fondamentales, qui, après tout, ne sont sans doute pas très différentes dans une grande ville occidentale, au fond du désert du Kalahari, ou dans la taïga de Sibérie occidentale. Les réponses, néanmoins, varient sans doute davantage¹.

Deux mois avant sa mort, Iouri Vella, éleveur de rennes, intellectuel, poète, militant nenets des forêts, rentrait dans son campement après une longue absence au cours de laquelle il avait été en chimiothérapie dans la grande ville de sa région, Nijnevartovsk, en Sibérie occidentale. Comme toutes les personnes atteintes de cancer, il avait médité sur l'approche de la mort, sur le sens de la vie. Ses paroles peuvent être lues comme une autobiographie réduite à sa valeur essentielle : le sens de la vie, et sa vie par rapport à ce sens. Il livre ses pensées à la caméra de la cinéaste russe Olga Kornienko.

1. Professeure de langues et cultures finno-ougriennes à l'Inalco, anthropologue, elle enseigne le finnois et l'estonien à l'Inalco et travaille sur les cultures orales et écrites des peuples finno-ougriens de Russie et sur le passage de ceux-ci de l'oral à l'écrit. Elle a fait des terrains en Sibérie occidentale, chez Iouri Vella, et chez les Oudmourtes, notamment chez les Oudmourtes du Bachkortostan, dont elle étudie les pratiques religieuses traditionnelles. Elle traduit de la littérature hongroise et estonienne. Contact : eva.toulouze@inalco.fr

Dix ans plus tôt, il avait passé une année à circuler d'hôpital en hôpital, et il s'était posé la même question. Il y avait répondu par un court texte intitulé « Autobiographie », écrit dans son lit d'hôpital. Là aussi, il avait réduit ses pensées à l'essentiel.

Or ses pensées sont celles d'un autochtone de Sibérie occidentale, d'un habitant de la taïga qui a fait le choix, à l'âge de quarante ans, de retrouver la vie traditionnelle de son peuple et de mettre son existence en harmonie avec la vision du monde qu'il avait développée. Entre 1990 et sa mort en 2013, Vella est allé s'installer dans la forêt, il a entretenu un troupeau de rennes dont il a appris à s'occuper, et il a construit une vie à part entière, une vie du XX^e puis du XXI^e siècle dans les forêts et les marais sibériens. Il l'a construite contre vents et marées : les vents et les marées, en l'occurrence, s'incarnaient dans l'industrie pétrolière, nourricière pour la Russie, assassine pour la nature sibérienne et pour les populations qui en vivent.

En même temps, tout au long de ces années, Iouri Vella n'a cessé de parler de lui de différentes manières, et je voudrais me pencher dans cette étude sur ses différentes manières de parler de soi et sur ce qu'elles nous apprennent. J'avais déjà ébauché, en 2006², une réflexion sur ces questions avec mon collègue Liivo Niglas³. Aujourd'hui, non seulement plusieurs années se sont écoulées, mais Iouri Vella est mort. Sa réflexion a donc été menée jusqu'au bout et rien d'autre, hélas, ne viendra enrichir les abondants matériaux dont nous disposons. Nous sommes donc autorisés, nous aussi, à pousser notre réflexion jusqu'au bout.

Je le ferai sur la base de toute son œuvre littéraire, des entretiens que j'ai eus avec lui entre 1998 et 2013, des séjours que j'ai faits dans son campement, des matériaux filmés par Liivo Niglas au cours de longs travaux de terrain et, plus précisément, des textes cités en introduction.

Un discours représentatif ?

C'est sans doute une question que nous devons nous poser d'emblée, avant même d'engager cette réflexion. Jusqu'à quel point réfléchir sur Iouri Vella parlant de

2. Eva TOULOUZE, Eva & Liivo NIGLAS, « Parler de soi pour changer le monde », *Sign Systems Studies*, 34, 1, 2006, p. 509-526. URL : <http://jurivella.ru/vanaweb/index.php/articles/146-changer-le-monde>

3. Liivo NIGLAS, anthropologue et cinéaste, a travaillé avec Iouri VELLA et a réalisé en 2003 un film sur lui, *l'Univers de Iouri Vella* (58 min.). Nous avons fait une partie de nos terrains ensemble et nous avons en permanence échangé nos réflexions au sujet de Vella. Les idées exprimées ici ont largement bénéficié de ces échanges.

lui-même peut nous éclairer sur la manière dont les autochtones du nord de la Russie se pensent dans leur vie et dans leur rapport au monde. J'ai envie de répondre tout d'abord que non, sa pensée ne nous éclaire que sur lui-même. Mais en nous éclairant sur lui, *volens nolens*, elle nous ouvre des voies vers les autres individus qui forment sa communauté.

Si j'ai d'abord envie de répondre non, c'est que Iouri était dans son environnement un individu exceptionnel. Il était exceptionnel tout d'abord par son identité intellectuelle, qu'il avait construite graduellement. Tout en ayant commencé son itinéraire comme un autochtone ordinaire, avec une scolarité inachevée, un mariage jeune et des activités professionnelles diverses⁴, il décida, à l'âge de 35 ans, alors qu'il était père de quatre filles et qu'il était chasseur à l'unité collective de production de son village, de terminer ses études secondaires et d'entrer à l'université. Il y découvrit d'abord que les Nenets, les Khantys, ceux qui avaient l'habitude d'être traités de primitifs, avaient une culture à eux, qui n'était pas moins riche même si elle était fort différente de celle des colonisateurs. Il y découvrit aussi qu'on lui avait menti : alors que jusque-là il n'avait pas mis en cause la parole d'autorité, ses études lui apprirent que celle-ci était surtout composée de mensonges, de simplifications abusives. Dorénavant, Iouri Vella ne fera plus confiance qu'au filtre de son propre esprit critique⁵.

Exceptionnel, il l'était aussi par sa perception étirée du temps. Il se projetait dans l'avenir, et il prenait des décisions en fonction de ce qu'il voulait construire pour dans un ou deux siècles – pour utiliser des termes sur lesquels nous reviendrons – pour ses petits-enfants, et les petits-enfants de ses petits-enfants. En cela et en bien d'autres traits du quotidien, Iouri était une personnalité exceptionnelle, qui pensait comme personne autour de lui ne pensait.

Et pourtant, je pense que la réflexion sur sa manière de se situer, de poser son itinéraire dans cette vie, nous apprend quelque chose sur la culture dont il était porteur. En effet, Iouri Vella n'a pas inventé la culture dont il se prévaut. Ou plutôt, si même il l'a redécouverte pour ses besoins, même s'il l'a réinventée, il n'est pas parti de rien : il est parti de l'expérience qui lui a été transmise par les per-

4. Eva TOULOUZE, « Iouri Vella ou la construction de l'utopie », *Slovo*, 28-29 (*Sibérie, paroles et mémoire*), 2003, p. 193-211. URL : <http://jurivella.ru/vanaweb/index.php/articles/100-la-construction-de-lutopie-slovo-2002>

5. Eva TOULOUZE & Liivo NIGLAS, "Native spirituality in (re) constructed personhood: observing and filming Yuri Vella", *Folklore, Electronic journal of folklore*, 51, Tartu, 2012. URL : <http://jurivella.ru/vanaweb/index.php/articlesenglish/213-native-spirituality-in>

sonnes les plus âgées de son entourage⁶. Et en réfléchissant sur le sens de la vie, sur les valeurs essentielles qu'en tant qu'être humain il avait à transmettre, il a voulu faire ressortir la quintessence de ce qui faisait son identité, cette identité qu'il avait construite, mais qui se veut en harmonie avec celle des autochtones sibériens. La question à laquelle il a voulu répondre, c'est bien : comment être un autochtone de Sibérie au début du XXI^e siècle ?

Je vais me pencher sur les trois formes de discours autobiographique que j'ai pu identifier dans l'héritage qu'il nous laisse : ses paroles corrélées à ses actes, ses écrits en général, et quelques textes que j'aimerais voir comme un testament.

Actes et paroles entre « qui suis-je ? » et « qu'est ma vie ? »

La corrélation entre actes et paroles que je voudrais développer ici s'impose quand on travaille sur les cultures du Nord. En effet, ce ne sont pas des cultures de paroles, comme le dit Vallikivi :

La langue n'a pas forcément le rôle central dans la communication quotidienne. Les techniques non verbales sont très présentes : silence, observation, imitation sont au cœur de la transmission, y compris dans l'éducation non formelle des enfants.⁷

Lors de ma première rencontre avec Iouri Vella, en juin 1998, il m'a mise en garde :

Dans la vie quotidienne, je parle très peu.

C'était nécessaire : dans la situation exceptionnelle d'une rencontre internationale, il parlait beaucoup et non sans plaisir. Le fait est qu'il maîtrisait la parole : il en avait appris les techniques, peut-être au contact des Russes et en cas de besoin, il était remarquable négociateur et orateur. Mais dans son monde à lui, dans son campement, où il était indiscutablement le maître, où s'appliquaient ses règles à lui, c'était autre chose. Certains actes ont valeur de discours.

Le retour à la forêt

Le plus significatif dans cette problématique bio et autobiographique est sans conteste la décision unilatérale qu'il a prise en 1990 d'écrire une lettre de démis-

6. Voir *Autobiographie*.

7. Laur VALLIKIVI, « Les rennes maintiennent la langue nenets en vie », *Études finno-ougriennes*, 45 (Les langues finno-ougriennes aujourd'hui), Paris, ADEFO-L'Harmattan, 2014, p. 169-194, p. 190. URL : <https://efo.revues.org/2218>

sion au *promkhoz*, donc de renoncer à son travail salarié de chasseur, d'acheter dix rennes et de partir à 140 km de son village dans la région où avaient vécu ses grands-parents. C'est le fruit d'un mûrissement. C'est aussi une décision tournant, car elle représente en même temps un changement radical de vie et une déclaration d'intention existentielle. Par cet acte, Iouri Vella déclare vouloir assumer son identité d'autochtone à part entière. Si le pouvoir soviétique a agi sur l'être autochtone en le contraignant à la dualité – en le soumettant à son régime d'embrigadement à l'école, à l'armée, dans les unités collectives de production d'une part, mais aussi en lui inculquant des valeurs profondément étrangères à sa culture d'origine – Iouri fait un acte dont la signification profonde est : « je veux retrouver mon identité, je veux redevenir uni ».

Est-ce là un retour au passé, une négation de tout ce que l'Union soviétique lui a appris et de la manière dont il a été éduqué ? Cela peut apparaître ainsi, et je ne doute pas que cette dimension ait été présente : je veux renouer avec les pratiques et le mode de vie de mes ancêtres – dans son langage, de mes grands-mères – je veux vivre là où elles ont vécu, comme elles ont vécu, c'est-à-dire avec des rennes. Mais sa perception du monde n'est pas passéiste : elle est fortement ancrée dans le présent et tournée vers l'avenir, surtout vers les siècles à venir. C'est une continuité entre le passé et l'avenir qu'il veut achever, réparer une chaîne brisée dont il sera un maillon décisif, le maillon qui lui permet de se projeter vers le futur.

En effet, Vella n'a pas rejeté, n'a aucunement rejeté la modernité. Il est vrai que parmi les autochtones de sa région, certains suivaient ce modèle. Par exemple Oïsia Ioussi. Oïsia avait quitté le *kolkhoze* en 1953 avec ses rennes et il n'avait plus jamais remis les pieds au village. Il vivait dans un *tchoum* (une tente conique) et même quand ses amis lui eurent construit une maison en rondins, il voulut, jusqu'à sa mort, rester dans son *tchoum*. Chez Oïsia⁸, ce n'était pas un choix idéologique, une profession de foi. C'était sa manière à lui de vivre, de se sentir bien. Ses enfants ont fait des études (sa fille Alla a fait des études d'infirmière), ils ont vécu au village (sa fille Potou). Mais lui vivait d'après son cœur. Iouri s'est construit des campements confortables, des maisons en rondins, avec des génératrices électriques, qui permettaient à sa femme de faire le pain en hiver, qui lui permettaient de lire les soirs d'hiver, de regarder des films au magnétoscope ou, dans la dernière décennie, de regarder la télé, de charger son ordinateur et son téléphone portable. Il vivait dans un campement du XXI^e siècle. Quand on lui reprochait d'être passéiste dans son combat contre les industries pétrolières, il niait :

8. Je n'ai jamais rencontré Oïsia mais Iouri parlait souvent de lui. C'est sur cette base que j'en parle ici.

Ce sont les industries pétrolières qui sont passéistes, qui nous empêchent de passer à d'autres types, moins nuisibles, d'énergie⁹.

En retournant à la terre, il cicatrisait en lui la blessure que tous les autochtones portent en eux : ils ont été arrachés à leur terre, à leur mode de vie naturel qui les liait organiquement à la nature environnante, pour être rassemblés dans des villages plus ou moins grands, vivre dans des maisons, se nourrir à des cantines avec de la nourriture russe, être éduqués dans des internats. Ils ont dû passer d'un élevage de rennes qui représentait la totalité de leur univers matériel et mental à un élevage de rennes industriel, qui a transformé la Sibérie en une immense usine à viande¹⁰. Bien sûr, les modalités de ce changement ont pu différer suivant les communautés et suivant les endroits. Certains ont pu conserver, à l'intérieur même du nouveau système, une grande autonomie¹¹. D'autres lui ont été presque intégralement subordonnés¹². Ainsi, les blessures sont plus ou moins profondes. Mais partout, elles ont laissé des traces douloureuses. Par son acte, Iouri a tenté de concilier ses mondes et de le faire en retrouvant une identité autochtone digne. L'adjectif ici n'est pas superflu, car l'éducation soviétique a voulu convaincre les autochtones de leur propre inculture : Aleksandr Ajvaseda, au village de Variogane, ne m'a-t-il pas dit en 1999 d'un air très convaincu :

Vous comprenez, nous sommes un peuple primitif...¹³

Vella prend le contre-pied : tels que nous sommes, nous sommes nous-mêmes et nous avons notre culture.

La joie du déplacement

Les Nenets des forêts, l'ethnie à laquelle appartenait Iouri Vella (avec quelques réserves que je mentionnerai ci-dessous), de même que les Khantys qui coexistent

9. Tel était son message à Helsinki, en janvier 1999, dans une conférence sur « Pétrole et peuples autochtones », où il dénonça ce qu'il appelait l'« oilisme ».

10. Piers VITEBSKY, *Reindeer People, Living with Animals and Spirits in Siberia*, Londres, Happer perennial, 2005, p. 43-48.

11. Liivo NIGLAS, "The Yamal Nenets in a Changing World", *Pro Ethnologia 7 Arctic Studies*, 1999, p. 7-19.

12. Par exemple les Tchouktches, voir Patty A GRAY, *The Predicament of Chukotka's Indigenous Movement. Post-Soviet Activism in the Russian Far-North*, Cambridge University Press, 2005.

13. En russe : «Вы понимаете, мы же первобытный народ».

avec eux dans la même aire géographique, pratiquaient, avant l'interventionnisme soviétique, un mode de vie semi-nomade dans la taïga, ou dans la zone intermédiaire entre taïga et toundra, dans la toundra boisée. Cela voulait dire que les familles couvraient une certaine portion du territoire, sur laquelle elles se déplaçaient avec leurs rennes au rythme des saisons et suivant les besoins du troupeau¹⁴. Les Khantys ont été les premiers à passer du *tchoum* à la maison en rondins, les Nenets des forêts les ont suivis¹⁵. Le *tchoum*, jusqu'au début du XXI^e siècle, n'était plus utilisé qu'au printemps, où l'éleveur voulait être près du troupeau au moment du vêlage. Encore en 2001, Iouri Vella s'installait dans un *tchoum* au printemps¹⁶. Ces dernières années, il avait eu l'idée, avec l'aide des étudiants de design de l'université de Nijnevartovsk, d'une construction légère et éventuellement déplaçable qu'il pouvait installer à proximité de son troupeau, et à partir de laquelle il pouvait le surveiller – la construction comporte un étage – sans déranger les rennes.

Le thème du déplacement est un thème récurrent dans le discours de Iouri Vella. Nous en avons un double témoignage. Liivo Niglas a filmé Vella régulièrement entre 2001 et sa mort. En 2001, il est avec la famille au moment du vêlage, puis du passage du campement d'hiver au campement d'été ; en 2011, il est avec eux au moment où ils passent du campement d'été à un campement d'automne qu'ils venaient d'installer. Dans les deux cas, il a filmé un discours presque identique dans son expression :

Pour nous, le déplacement (каслание) est une fête¹⁷.

En 2011, il développe :

Quand ma grand-mère passait d'un campement à l'autre, elle mettait ses plus belles robes les unes au-dessus des autres¹⁸.

Cette insistance est intéressante. La première fois, il va même jusqu'à dire, en enlaçant sa femme :

Tu vois, pour ma femme, c'est une fête.

14. Voir par exemple Zen'ko-Nemčínova, *Sibirskie lesnye nency: istoriko-ètnografičeskie očerki*, Ekaterinburg, Basko, 2006.

15. En nenets, la maison en rondins s'appelle *kapi mja'*, ce qui veut dire « demeure khantye », *mja'* était le terme utilisé pour le *tchoum*.

16. Voir le film de Liivo NIGLAS, *L'Univers de Iouri Vella*, 2003.

17. *Ibidem*.

18. Clip : Moving camp. URL : http://virtual.cect.ut.ec/?page_id=69&lang=en

Or il suffit de regarder les expressions de sa femme pour voir que la charge du déplacement la met de mauvaise humeur. C'est encore plus clair en 2011, où elle s'affaire au deuxième plan, et où sa mauvaise humeur est manifeste et explicite :

J'en ai assez de bouger tout le temps ! grommelle-t-elle.

Il est vrai que c'est du travail : c'est un déménagement saisonnier. Ils chargent sur la camionnette la literie, les ustensiles de cuisine, les vêtements, tout ce dont ils vont avoir besoin pour vivre. Donc, ce n'est pas, dans la pratique, la joie pour tout le monde. Pourtant, Iouri insiste.

Je crois que cette insistance contient un message qui dépasse les humeurs de sa femme. C'est un message existentiel. La migration entre deux campements, c'est « notre » identité, tout à fait indépendamment du travail que cela donne et de l'humeur des uns et des autres. C'est en nous déplaçant que nous sommes nous-mêmes. Peu importe qu'aujourd'hui, certains ne ressentent pas cette dimension profonde, qu'ils soient plus sensibles aux désagréments pratiques de l'opération. Dans son essence, cet acte nous met en harmonie avec nous-mêmes. D'ailleurs, en 2011, la référence à sa grand-mère va dans ce sens ; en 2001, la référence à sa femme était clairement humoristique. Elle devait faire allusion à quelque discussion préalable entre eux, et Iouri affirmait devant la caméra quelque chose qui n'était pas vrai dans la réalité, et qui devenait une bonne blague entre époux. Mais la référence à sa grand-mère va beaucoup plus loin : elle, nous dit Iouri, elle qui n'était pas encore déchirée par les traumatismes soviétiques, elle, dont la vision du monde était encore une et indivisible, elle se réjouissait. Iouri recherche cette unité de l'être et se force à être heureux les jours de migration consciemment, en dépit de l'agitation superficielle et de l'inconfort immédiat.

Le musée

La notion de musée occupait une place certaine dans la vie et dans la réflexion de Iouri Vella et justement dans la réflexion sur ce qu'est sa vie. Tout d'abord parce qu'il a été un fondateur de musée¹⁹. C'est sans doute pour lui un point de départ. Voyant d'une part que des maisons abandonnées dans la taïga tombaient en ruine et d'autre part que leurs « propriétaires », ceux qui les avaient construites et qui y avaient vécu n'étaient pas heureux au village de Variogane, il a pris une initiative : il a occupé un terrain non construit qui se trouvait au bord du village et il y a

19. Eva TOULOUZE, « Le musée comme outil de survie. L'expérience de Iouri Vella », in Eva TOULOUZE & Dominique SAMSON NORMAND de CHAMBOURG, *Deux écrivains autochtones de Sibérie, Eremeï Aïpine et Iouri Vella*, Paris, ADEFO-L'Harmattan, 2012, p. 261-268.

transféré ces maisons. Déplacer une maison en rondins n'est pas compliqué : elles se montent et se démontent. Il a ainsi répondu à plusieurs besoins : d'abord au besoin des habitants du village d'entretenir leur rapport avec leur vie antérieure dans la forêt, avec les objets qu'ils avaient fabriqués et qui avaient été fabriqués par leurs proches, ensuite au besoin de préservation du patrimoine. De plus, troisième avantage, il permettait de montrer aux visiteurs les réalités de la culture locale, dans toute leur dimension de vie de familles précises.

Ce musée était cher à Iouri, non seulement pour les efforts qu'il lui avait coûtés, mais pour ce qu'il considérait comme une nouvelle conception, vivante, du musée : les maisons resteraient à leurs maîtres, qui continueraient à les utiliser, à y entreposer leurs affaires, à aller y passer du temps pour se retrouver dans un environnement qui leur est propre, à y héberger leurs visiteurs. Elles seraient en même temps à la disposition des visiteurs, qui pourraient y apprécier non seulement les objets en soi, mais également en voir l'utilisation. Enfin, pour la postérité et pour la science, ces objets auraient une triple fonction : maintenir la mémoire des outils, entretenir la mémoire de leur mode d'utilisation et préserver la mémoire de leur auteur.

Telle était la conception de Iouri Vella. Il n'est pas surprenant de constater qu'il n'en reste rien. L'administration a réussi à prendre la haute main sur le musée, et la bureaucratie a réussi à l'emporter sur la dimension vivante du musée, qui n'est plus un lieu de vie. Mais cela a donné à Iouri d'autres idées.

À la lecture des développements qui précèdent, le lecteur se demandera, après tout, que vient faire cette réflexion sur le musée dans une étude du discours autobiographique. Or nous sommes au cœur de ce même discours, car Vella, dès la fin des années 1990, a eu l'habitude de déclarer : ma vie est un musée. Que voulait-il dire, et en quoi sa vie était-elle un musée ?

Cette phrase, « ma vie est un musée », a choqué d'autres militants autochtones. Agrafena Pesikova m'a dit :

Moi, non, moi, je vis, ma vie est une vie.

Elle pouvait le faire parce que d'une part son mari, tant qu'ils ont vécu ensemble, était sur la même longueur d'onde et voulait vivre dans la forêt (ils avaient même créé une communauté²⁰ d'éleveurs de rennes), d'autre part, après leur séparation puis son veuvage, elle était libre de ses actes. En se construisant un campement, elle était responsable de ses actes seulement devant sa conscience. Il n'en allait pas de même pour Iouri.

20. En russe «община».

En allant s'installer dans la forêt, comme je l'ai dit plus haut en pesant mes mots, Iouri a pris une décision unilatérale. Il a fait un acte en même temps créateur et déclaratif, il a réalisé un projet. Mais il était seul. Il est vrai que son épouse en est venue à aimer cette vie. Mais au début, elle y était hostile : elle aimait sa vie au village, avec ses amies, ses filles, son environnement. Iouri a fait seul le choix de changer de vie. Ce choix, il était en mesure de l'imposer, en tant que père de famille ; sa femme a suivi. Mais il savait que c'était fort peu pour créer une vie réelle. Il en avait envie pour être bien dans sa peau. Mais il a dû aussi, à ses yeux, justifier cet acte volontariste par l'intérêt général.

Il disait donc que sa vie était un musée, parce que tout le monde était attendu chez lui. Il était prêt à accueillir tout un chacun, à faire vivre tout visiteur quelques jours dans son campement, pour lui montrer ce que cela veut dire, vivre dans la nature, au début du XXI^e siècle. Il voulait montrer que c'était une vie riche, porteuse d'une culture profondément enracinée, et ainsi combattre l'image peu flatteuse que les non autochtones en ont. Il voulait faire dans la vie la démonstration que l'autochtone qui s'assume, qui n'essaye pas d'imiter « l'Occidental », n'est pas un sauvage, mais un être complet. L'étranger, lui, méprise la culture autochtone, de même qu'il maltraite la nature, parce qu'il ne les connaît pas, parce qu'il ne les comprend pas.

C'est là que Iouri se livrait à un exercice, pour l'instruction du visiteur, que j'aime appeler « faire son Sherlock Holmes ». En prenant un objet, ou encore en se promenant autour de ses campements, il faisait la démonstration de ses déductions. À partir d'un objet ou d'un détail du relief, il montrait toutes les déductions que l'on pouvait en tirer : comment un harnais de renne montre quel est l'état du troupeau, quel est l'âge de la personne qui l'a fabriqué, comment est composée sa famille. Comme devant le talent du célèbre détective, on ne peut que rester admiratif. Ce qui est l'objectif : non pas pour chatouiller la vanité de Vella en tant que personne, mais pour faire naître le respect envers l'autochtone et sa culture. D'ailleurs, Vella n'est pas le seul à se livrer à cet exercice. D'autres autochtones, comme lui habitués à communiquer avec des personnes extérieures, le pratiquent tout autant.

L'œuvre de Iouri Vella comme discours autobiographique

Ce n'est pas le cas pour tous les écrivains. Tout en inscrivant dans leurs écrits beaucoup d'eux-mêmes, la plupart des écrivains de fiction font passer leur expérience à travers toute une série de filtres divers, par lesquels ils font passer leur expression, dont le rapport avec leur vécu finit par être ainsi obscurci. Certains auteurs vont chercher dans une fertile imagination les thèmes de leurs écrits. Où se situe Iouri Vella dans cette multiplicité des profils littéraires ?

Bien sûr, son écriture est passée par diverses phases. Mais l'écriture autobiographique a toujours occupé, dès le début, une place de choix dans sa poésie. Néanmoins, dans ses premiers textes, ceux de « Nouvelles de mon campement²¹ », on trouve encore un moi fictionnel : plus encore on trouve un « tu » fictionnel, surtout dans l'adresse à la femme aimée. Même si certains poèmes, nous le savons, sont inspirés d'un fait réel, d'un épisode réel, ils créent la fiction d'une femme aimée alors même qu'ils ont été inspirés par plusieurs femmes, dont, mais pas uniquement, son épouse. Surtout, sa prose initiale, que nous découvrons tardivement²², car la plupart des textes ont brûlé lors de l'incendie de sa maison, une prose très travaillée, très descriptive, comprend des personnages fictionnels, comme le vieillard Šaj-iki, inspiré par plusieurs vieillards de sa connaissance.

Mais de son propre aveu, ces deux dernières décennies, sa production littéraire se tourne délibérément vers la dimension documentaire, de deux manières. D'abord par la documentation proprement dite, puis par la création. Dans la documentation proprement dite, il n'est pas vraiment présent, si ce n'est dans le rôle de l'intermédiaire. Dans ses recueils « Parle avec moi »²³, il introduit des devinettes recueillies ou dites par Tatva, un Nenets des forêts de Num-to, excellent connaisseur de sa tradition. Il y introduit également des fragments de son dictionnaire toponymique du bassin de l'Agan, où les explications sont données en trois langues. Mais sa création, elle aussi, est documentaire. Le dialogue avec N., une religieuse d'un monastère de la Volga, est une véritable correspondance²⁴ ; correspondance poétique aussi sa toute dernière œuvre, *Méditations*²⁵, où il dialogue avec le poète Kiowa Scott Momaday. Ou encore, quand il écrit *la Terre de l'amour*, il raconte en fait ses émotions à propos de la décision du gouverneur Filipenko d'attribuer ses terres à la société de chasse de LUKOIL, décision dont il n'a été informé que grâce à l'indiscrétion d'un fonctionnaire, six ans après qu'elle a été prise. On pourrait multiplier les exemples. Souvent, un petit paragraphe en exergue explique l'événement qui a inspiré le poème. Parfois, c'est Iouri lui-même qui, dans telle ou telle conversation, fait référence à l'événement qui a inspiré son

21. *Vesti iz stojbišča*, 1, Sverdlovsk, 1991.

22. *Veterok s ozera (7x7)/Breeze from the lake (7x7)*, Hanty-Mansijsk, 2008. URL : <http://jurivella.ru/vanaweb/index.php/--raamatud--books/101-2009-08-27-20-53-46>

23. *Pogovori so mnoj*, dont Vella a publié six éditions qui diffèrent par les traductions en langues diverses qu'elles contiennent. Elles ont paru entre 2003 et 2013.

24. *Zemlja Ljubvi ; dialogi*, Hanty-Mansijsk, 2009 & 2010.

25. Iouri VELLA, Iouri & Scott N. MOMADAY, *Méditations après une fête de l'ours*, Paris, ADEFO, éd. Multilingue, 2014.

poème. D'ailleurs il traitait dans ses conversations ses œuvres comme des sources d'informations. Ainsi, en circulant avec sa camionnette dans la taïga, pouvait-il me dire :

Regarde, c'est là le lac qu'a traversé Javunko, faisant référence à l'un des personnages de deux de ses récits. Ou bien encore, dans un passage que Liivo Niglas a filmé, retrace-t-il l'endroit où un officiel du NKVD prétendit apprendre aux pêcheurs à pêcher...

Ainsi a-t-on dans l'œuvre littéraire de Iouri Vella, notamment dans ses derniers recueils, une sorte de journal poétique rendant compte des événements qui ont suscité des émotions dans sa vie. Ces événements étaient rarement de nature individuelle : ils touchaient à la collectivité et, ce faisant, il les transformait en outils de combat, les rendait publics sous une forme susceptible de toucher ses lecteurs. Et en même temps, de rester à la postérité.

Autobiographie, autoportrait et testament : une histoire inscrite dans l'espace et dans le temps

Je voudrais conclure en m'arrêtant sur trois textes qui me semblent avoir un rapport plus ou moins direct avec l'autobiographie : il s'agit d'un texte intitulé *Autobiographie* (2003), d'un texte plus tardif intitulé *Autoportrait* et d'un monologue filmé deux mois avant sa mort. Ils figurent tous trois en annexe. Voyons en quoi ils nous éclairent.

L'autobiographie

Le premier « testament » est un écrit autobiographique à proprement parler. Iouri Vella a 55 ans. Obligé de prendre du temps, entre deux opérations, il a le temps de réfléchir. Son autobiographie, comme tous les textes qu'il écrivait, devait répondre à un but précis. En l'occurrence, envoyer un message. Iouri se sent malade, il pense s'en être sorti, mais il n'en est pas sûr. Le premier message qu'il envoie se trouve dans la conclusion :

Entouré de mes amis, je suis la personne la plus heureuse de la planète.

Ses amis figurent rarement dans ses écrits. Il parlait de temps en temps de quelques personnes, mais il n'avait pas coutume de leur manifester son attachement. Souvent, il fallait un intermédiaire pour apprendre tout le bien qu'il pensait de tel ou tel de ses amis. Avec cette autobiographie, il fait un acte signifiant : il leur dit qu'ils comptent.

De toute manière, tout est signifiant dans ce court texte. Sur les expériences de toute une vie, on sélectionne forcément les plus significatives. Dans le cas de Vella, celles qui sont de nature à porter un message. Mais il me semble que l'un des messages que Vella tient à faire passer, avant même ceux qui touchent aux péripéties de sa vie individuelle, est que sa personne est indissociable de l'espace qui, à proprement parler, régit sa vie : sa naissance, les migrations de sa famille sont directement inscrites, de manière particulièrement concrète, dans l'espace, avec précision des distances, des rivières (qui, en Sibérie, sont les marqueurs spatiaux les plus fondamentaux). On le remarque également quand il parle de la localisation de sa propre vie et il n'omet pas de signaler les changements administratifs qui ont fait passer « ses » terres d'un *raïon* à l'autre, les coupant de leur environnement naturel : alors que le bassin de l'Agane est habité par des Nenets des forêts et par des Khantys parlant le dialecte de Sourgout (pour ne mentionner que les populations autochtones), ils ont été rattachés au *raïon* de Nijnevartovsk, conçu autour du Vakh, affluent plus oriental de l'Ob, mais dont les habitants parlent un dialecte entièrement différent. C'est dit, dans son autobiographie, dans une simple phrase :

Je vis avec mes rennes dans le bassin de l'Agane. Je suis inscrit à Variogane. Notre terre, en 1978-1979, est passée du raïon de Surgut à celui de Nizhnevartovsk.

Une phrase, en apparence anodine, mais qui recouvre en fait un certain nombre de blessures, qui ne seront perceptibles qu'à celui qui connaît la situation de la région. Un fait suffisamment important pour mériter d'être marqué par une date (cf. *infra*). En réalité, on pourrait gloser ainsi l'ensemble de ce texte, à la densité conceptuelle étonnante.

Avant d'en venir à l'histoire de la vie propre de Iouri, au-delà de l'enracinement spatial, il convient de mettre en évidence l'enracinement temporel. Celui-ci semble naturel dans une histoire de vie, qui s'articule chronologiquement – on ne doit donc pas s'étonner d'y trouver des dates, notamment la date de sa naissance. Mais la deuxième date est en quelque sorte plus étonnante : c'est la date où sa famille a mangé le dernier renne du troupeau familial. Là aussi, la densité du message est étonnante :

C'est là (à Variogane) qu'en 1951, ils mangèrent leur dernier renne.

Est-il question d'un menu de repas ? Bien sûr que non, cette impression est fallacieuse. Elle nous dit que jusqu'en 1951, ils avaient réussi, en dépit de la collectivisation, à garder un troupeau familial ; elle nous dit, laconiquement, le poids

de la contrainte en cette fin de période stalinienne : la contrainte est avant tout celle de la faim, puisque pendant la guerre, mais aussi après la guerre, tout ce que les chasseurs chassaient et tout ce que les pêcheurs pêchaient allait à l'État. Iouri expliquait souvent qu'il aimait particulièrement la grémille, car il avait grandi en mangeant de la grémille – qui dans la région fait entre 5 et 10 cm –, le seul poisson que les pêcheurs n'étaient pas obligés de livrer à l'État. Cela veut dire que la faim était telle, que sa famille dut renoncer à tout espoir de reconstituer son troupeau, c'est-à-dire qu'elle dut renoncer à son identité autochtone qu'elle avait réussi à préserver jusque-là. Cette phrase relativement anodine mérite une date, car c'est en fait une date tournant dans la vie du petit Iouri, qui avait 3 ans à l'époque, mais qui du coup grandira dans un environnement sans rennes. Les autres dates de cette courte autobiographie renvoient à son histoire personnelle, nous y reviendrons.

Mais il n'y a pas que les dates qui insèrent la vie de Vella dans le temps. Il y a le contexte historique : le Rougissement International, la quête du Bonheur Kolkhozien, la mort de Staline, le premier spoutnik, autrement dit 1917-1918, 1930, 1953, 1961. Le premier terme laisse perplexe : autant « rougissement » est limpide, autant la dimension internationale reste brumeuse. Iouri fait-il référence aux années 1918 avec les républiques des conseils en Allemagne et en Hongrie ? Ou bien fait-il référence à la manière grandiloquente dont ces événements étaient présentés en Russie et dans ce cas-là, on pourrait gloser ces deux expressions par « la révolution et la collectivisation » ? Mais il faut aller aussi un peu plus loin et identifier dans les majuscules et dans le caractère métaphorique de ces expressions un procédé de personnalisation de notions tout à fait caractéristique des écrivains du Nord et abondamment pratiqué non seulement par Iouri Vella mais aussi par Eremeï Aïpine dans ses textes en prose.

Enfin, il faut souligner le cadre humain : les personnes qui ont compté pour lui. Vella tient à s'inscrire dans une lignée qui n'est pas seulement généalogique, même si c'est le dernier élément qu'il met en relief. L'élément que tous ont en commun, c'est l'âge. Ce sont toutes des personnes âgées. Notons que ce ne sont pas seulement des Nenets des forêts : les noms Eparkine, Aïpine, Kazamkine sont des noms de clan khantys. Ainsi Iouri ne s'inscrit-il pas avant tout dans une lignée ethnique, mais dans une « superlignée » autochtone.

Cela concernait directement le cadre de la vie de Iouri. Quels sont les éléments de sa vie qu'il relève au moment de faire ce bilan ?

Tout d'abord il souligne sa formation : jardin d'enfants, internat. La vie ordinaire d'un enfant autochtone. Puis, l'institut littéraire Gorki, présenté comme si c'était quelque chose de tout à fait ordinaire. Notons en passant qu'il n'explicite pas l'épiphanie qui l'a touché pendant ces études. En même temps, la fin de ses études et l'obtention de son diplôme sont marquées par une date, ce qui en suggère l'importance.

Sur ses activités, il met en évidence deux dimensions qui peuvent paraître surprenantes : « je fais paître mes rennes et je note l'oralité (de mon peuple) ». Elles le sont indiscutablement, si nous nous référons au critère de vérité historique : au moment où Iouri Vella écrit effectivement ces lignes, la première de ses assertions est indiscutable, Iouri est éleveur de rennes et il passe le plus clair de son temps à s'occuper de son troupeau, activité qui, à partir de la première neige et jusqu'au mois de juin, prend bien plusieurs heures par jour. C'est la deuxième activité qui est surprenante : « je note l'oralité ». En effet, si Vella pendant les années 1980-1990 a bien consacré du temps à noter et enregistrer ses voisins, dont les vieillards qu'il cite précédemment, en 2003 ils sont tous décédés. Leurs descendants, toujours ses voisins, n'ont plus que très peu de connaissances à transmettre. Si nous – le linguiste estonien Kaur Mägi et moi –, en 2000, nous sommes livrés à une activité de collecte systématique, Iouri n'y a guère participé si ce n'est comme informateur à part entière. Mais notons la précision qu'il apporte : « le miroir du niveau culturel actuel de mon peuple, pour que tout un chacun puisse s'y regarder ». La dernière indication « pour que tout un chacun puisse s'y regarder », est éclairante : il rend public le patrimoine des Nenets de Forêts (et des Khantys, puisqu'il ne distingue pas). Nous voyons donc que Vella procède à un renversement qui nous instruit sur le statut qu'il veut donner à son œuvre personnelle : moins l'œuvre originale d'une personnalité autochtone, que le miroir collectif de la communauté dont il est issu. On sent dans la volonté de présenter sa propre œuvre d'écriture comme une production d'oralité l'aspiration à se fondre dans une personnalité plurielle, qu'il entend représenter et faire entendre en tant que « *vox populi* ». Il est facile de rétorquer qu'il ne suffit pas d'affirmer son intention pour être reconnu comme tribun par une communauté.

Laissons passer quelques générations pour évaluer la dimension prophétique de cette vision que Vella a de son œuvre. Celle-ci contribuera-t-elle dans les décennies qui viennent à créer une communauté idéale qui se reconnaîtra dans les écrits de Vella, alors même qu'aujourd'hui cette communauté n'existe certainement pas... Nous savons, en tout cas, que c'est dans l'avenir que Vella se voit parler de la voix collective d'un présent qui s'ignore.

Il faut s'arrêter sur le paragraphe dans lequel il énumère les différentes facettes de son expérience historique personnelle. Bien sûr, Iouri aurait pu multiplier les épisodes dans ce paradigme, mais il en sélectionne quelques-uns, qui sont donc naturellement significatifs. Ce paragraphe est construit comme une énumération, qui se compose en fait d'une suite de sous-énumérations. La première de ces séries est celle des créations : 5 livres, 2 musées, 2 écoles, un conseil rural. Vella tient à se présenter comme un constructeur dans divers domaines. Commentons cette énumération : de quels livres parle-t-il ? Il n'a sans doute pas encore terminé la pré-

paration du sixième, celui dans lequel paraîtra ce texte. En réalité, ses cinq livres s'articulent en 2 + 2 + 1. Le premier livre est en fait son travail pour obtenir le diplôme de la classe de poésie de l'institut Gorki : il s'intitule « Nouvelles de mon campement » et Vella, pour la première édition parue à Sverdlovsk²⁶, a dû se soumettre aux diktats de ce personnage des coulisses, le *redaktor*, le correcteur, qui lui a imposé quelques menus changements. Certains portaient sur l'usage du russe, qu'il détournait légèrement, conscient de ne pas être – et ne pas vouloir être – un poète russe. Pour cette raison, il sortit la même année un recueil sous le même titre, mais publié à son compte dans la petite ville voisine de Raduzhnyj, une édition modeste, presque un cahier, avec une sélection de poèmes présents dans le premier volume, mais sous la forme exacte désormais voulue par l'auteur. Le troisième livre parut à Surgut en 1996 et fut republié quatre ans plus tard aussi à Surgut, mais par une autre maison d'édition : il s'intitulait « Cris blancs. Livre sur l'éternité ». Vella n'était pas un auteur très prolifique. Dans ces livres, une partie des poèmes sont ceux déjà publiés. Mais Vella les insère dans un contexte différent dans chacun des livres, les associe entre eux différemment, ce qui leur donne un sens toujours renouvelé. C'est le cas pour le cinquième livre, paru en 2001, qui comporte pour la première – mais non pour la dernière – fois des traductions de ses textes dans une langue étrangère, le français. Publiée à Khanty-Mansiisk, cette édition bilingue²⁷ a sans doute, dans son esprit, moins pour objectif de toucher un lectorat francophone que de montrer à ses interlocuteurs que si son espace d'action est sa terre de Sibérie occidentale, sa caisse de résonance est le monde. C'était d'autant plus vital que Vella était déjà entré en conflit avec LUKOIL, et qu'il craignait pour sa vie : il était convaincu que sa célébrité au-delà des confins de la Russie était un gage de sécurité, car il aurait été bien plus dangereux pour les industriels du pétrole mort que vivant. L'écrivain a écrit cinq livres – il en écrira beaucoup plus dans les dix années que durera sa vie. Mais il a aussi créé deux musées. À quoi fait-il référence ? Je l'ai déjà évoqué ci-dessus, il fait référence à deux réalités bien différentes : le premier est le musée de Variogane qu'il a effectivement créé et le second n'a jamais eu d'autre existence que dans la manière dont Vella en parlait : c'était sa vie dans la forêt. C'est ce qu'il appelait son écomusée. Je ne sais pas s'il a essayé de le faire reconnaître et d'obtenir un salaire pour lui et pour son épouse – comme il en avait manifesté le désir. Toujours est-il que ce musée restera un musée virtuel...

Je ne sais pas exactement à quoi il fait référence en parlant de deux écoles : en effet, l'une de ses initiatives les plus novatrices a bien été la création d'une école

26. Aujourd'hui Ekaterinbourg.

27. Triptihi/Triptyques.

de campement : cette école a fonctionné dans des locaux divers : une petite izba de son campement d'hiver en 1997-98, une autre izba, un peu plus grande, dans le même campement en 1990-2000 ; puis il construisit dans ce même campement d'hiver une maison consacrée aux activités scolaires, avec une salle de classe et une chambre pour les enseignants. Si, longtemps, au campement d'été, il n'y a pas eu de bâtiment spécial, les cours ayant lieu en plein air ou dans la maison où tout le monde dormait, et où dans la journée on n'a pas de raison de séjourner, les dernières années (2006-2008), un bâtiment y a été construit. Sans doute est-il difficile de prétendre que c'est Iouri qui a créé de but en blanc le conseil rural du village de sa femme, Agan. Mais il en a été certainement le premier président autochtone.

Ensuite, il aligne trois phrases qui, tout en faisant référence à des épisodes différents de sa vie, ont en commun de mettre en rapport sa personne avec les autorités : il était le meilleur chasseur du *promkhoz*, il a voulu partir au Vietnam, il est opposé aux activités en Tchétchénie. Je pense qu'en alignant ces trois éléments, Vella a voulu souligner son indépendance : il était reconnu et il a pris une initiative allant dans le sens de ce que le régime soviétique entendait promouvoir. Il aurait pu ajouter, car il n'en faisait pas mystère, qu'il avait demandé deux fois à adhérer au parti. Mais cette adhésion à ce que le pouvoir promouvait a des limites : la guerre de Tchétchénie n'est pas acceptable, de même que les autres guerres lancées par la Russie et qui sont reflétées dans les poèmes des années suivantes (je pense à la guerre en Géorgie). Il se pose donc ouvertement en opposant, mais pas en opposant systématique : en personne avant tout critique, capable de réfléchir et de prendre ses décisions en conséquence.

Ce n'est pas qu'à l'État que Iouri a dû s'opposer : sa vie, dans ses quinze dernières années a été ponctuée par une série de confrontations avec LUKOIL, la compagnie pétrolière qui exploite le pétrole dans sa région : il résume ces péripéties par les actions judiciaires dans lesquelles il a été la victime de dénonciations de la part de la compagnie pétrolière. Ces phrases suggèrent que, bien qu'il soit dans la position de celui dont les terres sont indûment occupées par l'exploitation pétrolière, c'est contre lui que se tourne le géant LUKOIL, victimisant ainsi une double fois sa victime. Mais celle-ci ne se laisse pas faire. Elle riposte, et va jusqu'à se tourner vers la justice internationale.

Si nous étions tentés de voir l'écrivain comme un pur esprit, vivant d'amour et d'eau fraîche, Vella nous ramène vite les pieds sur terre : il est vrai que l'incendie de 1992 a porté un coup dont sa famille a eu du mal à se remettre. D'autant que c'est arrivé en même temps que toute l'économie du village s'écroulait : disparition du kolkhoze avec les ateliers de fabrication de souvenirs qui fournissaient de l'emploi à la population autochtone qui y avait été sédentarisée. Si la misère est mise sur le compte d'un événement de la vie privée, l'incendie permet d'enclen-

cher le discours sur le présent : la reconstitution d'un manuscrit perdu et l'écriture, l'écriture, l'écriture... Ce n'est pas un hasard si ce passage se termine par le dictionnaire toponymique du bassin de l'Agane : l'écriture de ce monument aura duré dix ans, mais Vella mourra après l'avoir achevé.

L'autoportrait

Un autoportrait est-il l'équivalent en statique d'une autobiographie ? C'est sans doute un analogue, sous forme concentrée et instantanée – donc, si on peut bien trouver des traits communs en ce que c'est la présentation d'une personne par elle-même, il s'agit d'un genre un peu différent. Dans un texte un peu plus tardif, postérieur à *L'Abécédaire de l'éleveur de rennes* (2005), écrit sans la pression de l'hôpital et sans le besoin intérieur de tirer un bilan, Iouri Vella réfléchit sur la notion d'autoportrait et sur les pièges qu'elle présente. Je n'entrerai pas dans ce texte de manière aussi détaillée que dans le précédent, qui, de par sa forme extrêmement concentrée, demandait une exégèse approfondie. Je me limiterai à quelques réflexions inspirées par ce texte.

Vella y suggère, tout d'abord, que c'est l'œuvre d'un auteur qui parle de lui plus que de sa personne et que donc, pour connaître un auteur, il vaut mieux le lire que le rencontrer. Il poursuit ses réflexions en les articulant à partir de l'œuvre du peintre khanty Gennadi Raïchev et de son autoportrait à lui en soulignant sa perception différente : pour Vella, *L'Autoportrait* de Raïchev présente une similitude physique avec lui, mais artistiquement, c'est un autre tableau qui, pour Vella, représente le « véritable » autoportrait de l'artiste. Il nous suggère par-là, si nous lisons son texte en miroir, que nous devons être prudents avec ce qu'il va nous présenter à son propos, et que finalement, c'est à nous, en le lisant de manière critique, à nous forger sa propre image.

Il essaye de s'y regarder avec nos yeux : et il suggère une idée de lui-même, jeune, enthousiaste, maximaliste dans un certain nombre de ses œuvres, et d'un homme mûr dans d'autres. Mais ensuite il brouille les cartes, et suggère qu'en fait, l'auteur de ses œuvres est un homme mûr qui a beaucoup vu et beaucoup retenu et qui essaie de transmettre ce qu'il a appris. Une phrase ici est particulièrement douloureuse :

C'est pourquoi, le vieillard plein de sagesse, comprenant qu'en son temps il n'a pas correctement élevé ses enfants, essaye maintenant de rectifier ces lacunes chez ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants, et tente d'établir les fondements alors qu'ils sont encore petits.

Rectifier une erreur : là, nous avons un élément d'autobiographie que Vella

avait laissé de côté dans le texte intitulé *Autobiographie*, où il n'est pas question de sa famille, de celle dont il a la responsabilité. Il n'a pas élevé correctement ses enfants : c'est là une plaie qui restera béante jusqu'au bout. Que se reproche-t-il ? Que n'a-t-il pas fait ? Même s'il a souvent exprimé cette idée oralement, il ne l'a jamais développée. Il a plutôt insisté sur ce qu'il a fait pour rectifier son erreur. Mais nous pouvons émettre des hypothèses que, regrettablement, il ne pourra plus confirmer ni infirmer.

La première erreur qu'il a commise a été de confier ses quatre filles au système d'éducation officiel. Aurait-il pu faire autrement ? En fait, sans doute pas. À l'époque, il n'avait pas encore pris conscience lui-même des déficiences du système. Et le régime n'aurait certainement pas permis des formes alternatives comme celles qu'il inventera pour ses petits-enfants. Alors que peut-il se reprocher ? Il peut peut-être se reprocher de ne pas avoir transmis à ses filles la fierté d'être autochtone en les privant de l'apprentissage des deux langues de leurs parents : le nenets des forêts et le khanty oriental, que Vella maîtrisait l'une comme l'autre. Ce que Vella a découvert entre-temps, c'est que l'école du village, loin de faire connaître aux enfants la culture russe, les a totalement déculturés : il les a privés de leur héritage, sans rien leur donner en échange, pas même les valeurs réelles dont est porteuse la culture du colonisateur. Peut-être peut-il se reprocher de ne pas avoir compensé, à la maison, ces déficiences du système. Toujours est-il que l'impression d'avoir raté le coche avec ses filles est restée jusqu'à la fin de sa vie une douleur cuisante. Il a effectivement essayé, avec ses petits-enfants, de rattraper le coup, en créant l'école du campement. Mais cette tentative n'a été qu'à moitié un succès : si les grands-parents ont élevé deux de leurs petits-enfants directement comme ils l'ont voulu (la mère est restée veuve avec les deux bébés à l'âge de 17 ans), les autres ont rejeté les propositions de leur père et ont tenu à ce que leurs enfants grandissent dans le même système qu'elles. Ainsi l'« erreur » faite avec ses enfants s'est-elle répercutée aussi sur la plupart de ses petits-enfants.

Le testament

Il ne s'agit pas d'un véritable testament. C'est un entretien avec la cinéaste Olga Kornienko, deux mois avant sa mort. Iouri Vella venait d'avoir une chimiothérapie. Il avait tenu à participer à une rencontre internationale, mais la fièvre avait monté et il avait fini par passer quelques jours à l'hôpital. C'est juste après, une fois de retour dans son campement, qu'il livre ses pensées à la cinéaste, qui en a fait un court film intitulé « Dernier monologue ».

C'est un film émotionnellement lourd. Vella sent la mort approcher. Il n'est plus possible de laisser de côté la question fondamentale, celle du sens de sa vie. Cette question nous renvoie vers son autobiographie et vers l'écoute des anciens.

Car c'est son voisin Aouli Ioussi qui, en mourant, lui donne la réponse : « si, quand on part, on ne laisse pas une seule tente sur la terre, pour quoi faire a-t-on vécu ? » Laisser une tente derrière soi, c'est-à-dire laisser du monde sur sa terre, laisser la terre habitée, assurer la continuité de la vie. Bien sûr, il ne s'agit pas seulement de vie biologique. Il s'agit de vie telle que les autochtones la conçoivent. Symboliquement, la vie dans un *tchoum*. Si cette vie disparaît, alors est-ce que sa vie à lui a eu un sens ? Bien sûr, le *tchoum* est un attribut symbolique. Ni Vella, ni même Aouli ne vivaient plus dans des *tchoums*. Seul le vieil Oïsia n'avait jamais accepté de quitter le sien. Mais derrière le *tchoum*, il y a l'idée de vie autochtone, de vie en communion avec la nature, de vie digne et responsable. Si après nous, cette vie disparaît, est-ce qu'on a bien fait ?

Au cours de cet entretien, Vella a presque tout le temps les larmes aux yeux. Il s'interroge : restera-t-il quelque chose après moi ? Dans sa réflexion, nous retrouvons l'insertion spatiale du moi évoquée à propos de l'autobiographie : cette fois-ci, elle passe par les noms des personnes qui ont vécu à tel et tel endroit, par les personnes qui y sont enterrées. Est-ce que son nom restera ? Il pense que oui, quelque temps – mais combien de temps... Sans doute Iouri souhaitait-il être enterré dans la taïga, de sorte que son nom soit inscrit comme ceux de ses ancêtres, dans le paysage. Mais après sa mort, sa famille ne suivra pas ses instructions et l'entermera au cimetière du village. Est-ce que cela aura une incidence sur l'insertion de son nom dans la toponymie locale ? Jusqu'à quel point la toponymie continue-t-elle d'enregistrer l'histoire du peuplement de cette terre, alors que les langues autochtones disparaissent progressivement ?

Cette angoisse se sent dans les phrases finales. Est-ce qu'il restera après lui des autochtones responsables – est-ce que ses petits-enfants sauront être ces autochtones responsables, qui veillent sur leurs terres et qui font le travail de protection que des institutions devraient faire mais qu'elles négligent ? On sent que Vella en doute, et que cela l'angoisse. Ainsi, il n'est pas parti entièrement en paix, assuré que son héritage est en de bonnes mains. Il en avait déjà exprimé l'inquiétude en 2009, se plaignant des petits-enfants qu'il avait élevés, et qui se comportaient comme d'ordinaires adolescents du monde entier... J'avais alors essayé de lui rendre son optimisme, en lui rappelant comment il était, lui, à cet âge. Et c'est la réponse que j'ai envie de lui donner encore aujourd'hui, en écoutant ses doutes.

Vella a toujours construit son utopie sur le long terme. Ce n'est que dans quelques générations que l'on pourra savoir si son apport aura eu l'impact qu'il voulait lui faire avoir.

Annexes

Autobiographie

Entre Variogane et Novoagansk, il y a un pont routier. Si vous partez de ce pont et faites quatre cents mètres en direction du nord-ouest, vous trouverez de vieilles souches, assez hautes, couvertes de mousse : c'est à cet endroit que se trouvait le campement du Nenets Kyli Aïvaseda (Vella) ; et c'est là qu'en mars 1948, je suis né.

Après la mort de son mari, Kaly Vella, ma grand-mère Nengi, abandonnant son *tchoum* et ses rennes, retourna avec ses enfants au campement de ses parents, qui vivaient à proximité du Vatiogane près du lac Setteï et le long de la Hypitosta. À l'époque du Rougissement International, de la quête du Bonheur Kolkhozien, ils se rendirent en partie à pied avec le clan Aïvaseda jusqu'au village de Variogane et c'est là qu'en 1951, ils mangèrent leur dernier renne.

Moi, comme beaucoup d'enfants du Nord, je suis passé par le jardin d'enfants (je me souviens de la mort de Staline), par l'internat (je me souviens du vol du premier Spoutnik et de Iouri Gagarine).

Quand j'étais jeune, mes meilleurs interlocuteurs étaient les vieillards : les frères Eparkine, Vasili et Anton, ainsi qu'Efim Aïpine. Même adulte, je me suis toujours appuyé sur les hommes de la génération plus âgée : Kouli, Aouli et Oïsia Ioussi, Andreï Kazamkine. Mais je pense que mon caractère a été surtout façonné par deux personnes : la mère de mon père, ma grand-mère Nengi, et le père de ma mère, mon grand-père Hopli.

Étant chasseur d'État, j'ai suivi par correspondance le programme de l'institut littéraire A. M. Gorki et en 1988 j'ai soutenu mon mémoire de fin d'étude (c'est le livre *Nouvelles de mon campement*) avec la mention « Très bien ».

Aujourd'hui encore je fais deux choses en même temps : je fais paître mes rennes et je note l'oralité – le miroir du niveau culturel actuel de mon peuple, pour que tout un chacun puisse s'y regarder.

En 2000, j'ai été admis à l'Union des Écrivains de Russie.

Je vis avec mes rennes dans le bassin de l'Agane. Je suis inscrit à Variogane. Notre terre, en 1978-1979, est passée du *raïon* de Surgut à celui de Nizhnevartovsk.

Il s'est passé toutes sortes de choses dans ma vie : j'ai édité cinq livres, j'ai créé deux musées, deux écoles, un conseil rural ; pendant quelques années j'ai été le meilleur chasseur du *promkhoz* ; à l'époque j'ai fait une demande pour partir comme volontaire au Vietnam, mais en raison de mes pieds plats j'ai fait mon service militaire dans le bâtiment ; je suis catégoriquement opposé aux activités militaires en Tchétchénie, et c'est à cette question qu'est dédié le livre *Chasse aux cygnes* ; j'ai été mis quatre fois en examen sur la base de dénonciations frauduleuses des collaborateurs de LUKOIL, j'ai gagné trois affaires et quant à la quatrième, ma plainte se trouve sur les bureaux de la Cour de justice européenne ; j'ai été victime d'un incendie en 1992 et je n'ai toujours pas réussi à sortir de la misère quotidienne : ma garde-robe se compose à 90 % de cadeaux d'amis et les meubles de mon appartement proviennent pour la moitié de mon ancien internat ; mais aujourd'hui je suis en train de finir le travail de reconstruction du manuscrit *Brise du Lac*, qui avait brûlé, j'ai préparé pour l'éditeur un petit livre à l'intention des étudiants nenets, *la Légende de l'amour*, et je cherche des sponsors pour qu'il soit publié ; je travaille à un dictionnaire toponymique, dont le titre provisoire est *la Rivière Agane et ses affluents*.

Aujourd'hui, le Sort m'a trouvé encore de nouvelles épreuves ; depuis le mois d'octobre je suis passé d'hôpital en hôpital, j'ai subi trois opérations, et même si la situation s'améliore, les complications demeurent. Le soutien des amis...

Entouré de mes amis, je suis l'homme le plus heureux de notre Planète !

Le 12 mars 2003,
Section chirurgie
Nizhnevartovsk

Autoportrait

Récemment, dans le journal *l'Oblast de Tioumen AUJOURD'HUI* (no 13, 26/01/2007), j'ai lu une maxime de Samuel Butler : « N'importe quelle création humaine, en littérature, en musique ou en peinture, est toujours un autoportrait. » Et j'ai regardé autour de moi avec les yeux de Butler, j'ai regardé ceux que je connais de près, et dont je connais, je crois, aussi bien le visage créatif que le visage ordinaire.

Parfois, des lecteurs m'interrogent sur la littérature écrite par Y. Chestalov et E. Aïpine. En général, je réponds : « Si vous voulez avoir un portrait de l'écrivain en tant que créateur, n'allez pas chercher à le rencontrer personnellement, lisez ses œuvres, lisez les commentaires sur son œuvre et comparez-les avec votre réception à vous, avec les émotions que ce que vous avez lu a suscité en vous ». Car de parler en personne peut vous amener à déformer l'image de l'écrivain, du créateur, son autoportrait.

Car les écrivains, comme n'importe qui, ont divers visages. Ceux-ci changent suivant l'humeur, l'humeur de leur entourage, même les courants politiques ou les anomalies de la nature. Si, quand vous le rencontrez personnellement, vous tombez à un moment où il est de mauvaise humeur, toute la vie vous aurez une représentation faussée de l'œuvre d'un créateur de talent. Jusqu'au moment où j'ai rencontré personnellement le peintre Guennadi Raïchev, j'avais été sensible à l'autorité que dégageait son *Egor le Grand*. Plus tard, j'ai vu son tableau *Autoportrait*, je l'ai rencontré, j'ai discuté avec lui, j'ai lu ses réflexions philosophiques sur le talent, j'ai commencé à comparer ma représentation de l'artiste et ce qu'il écrit de lui et je me suis convaincu encore davantage que pour moi, son autoportrait artistique reste *Egor le Grand*. Bien sûr, son *Autoportrait* présente une similitude extérieure ; toutefois, on trouvera le pivot artistique, intérieur, spirituel du peintre dans *Egor le Grand*. Est-ce que je me trompe ? À moins que l'auteur ne se fasse une idée fautive de lui-même ? Ou bien que les deux soient conformes, et qu'il faille les présenter ensemble, en diptyque ?...

Mais moi, à mon intention, j'ai même créé une œuvre inexistante

de G. Raïchev : *Egor le Petit*. Je l'ai en ce moment encore devant les yeux : un jeune garçon vogue dans une petite pirogue sur le Salym, sur l'Agane, sur le Iougane, entouré d'un monde féérique ; mais on a le sentiment que ce monde féérique est plus réel que le monde réel, plus véridique – ce monde féérique inventé par G. Raïchev (ou par moi)...

Et, une fois de plus à l'intention de mes amis, je me regardai de ces mêmes yeux. Dans mes livres *Nouvelles de mon campement*, *Cris blancs*, *l'Abécédaire de l'éleveur de rennes* et *Parle avec moi* je suis l'auteur, jeune Nenets, presque adolescent, et de ce fait sincère, parfois même naïf, de mon juvénile maximalisme. Dans *Triptyques*, *En suivant la voie de la Maîtresse de l'Agane* et dans le long poème à deux voix, conçu avec Tatiana Iourguenson, *Chasse aux cygnes*, me semble-t-il, l'auteur invisible a mûri, même s'il n'a pas dépassé l'âge moyen. Voilà comment je me vois, moi, l'auteur, voici mon autoportrait. Mais en même temps, n'en serait-il pas tout à fait à l'inverse ? Regardons la dernière page de *l'Abécédaire de l'éleveur de rennes*. Nous y voyons sur une photo un chef de clan d'éleveurs de renne, presque un vieillard, avec une *malitsa* en tissu cuite par le soleil et battue de pluies et de vents, avec les yeux pétillants d'un chat. Il a beaucoup vécu et, sans doute, il maîtrise à fond la vision du monde de l'homme et sans doute des enfants.

Nous, les Nenets, nous avons des critères pour définir l'âge : « Il a vécu jusqu'à l'âge où il retourne en enfance », c'est-à-dire où le vieillard commence à jouer avec les enfants. Il joue aux jeux de ses petits-enfants et de ses arrière-petits-enfants. Ce n'est pas lui qui propose aux enfants à quoi jouer, il participe à leurs jeux, ils le mènent, comme on dit, à la bride.

N'importe quel enseignant vous dira que le caractère de la personne se forme dans sa plus tendre enfance. C'est pourquoi, le vieillard plein de sagesse, comprenant qu'en son temps il n'a pas correctement élevé ses enfants, essaye maintenant de rectifier ces lacunes chez ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants, et tente d'établir les fondements alors qu'ils sont encore petits. Voilà pourquoi cette photo est en fait l'autoportrait des livres *l'Abécédaire de l'éleveur de rennes*, *Cris blancs*, *Parle avec moi*. Alors on commence à comprendre que ce n'est aucunement un jeune homme. Il donne

cette impression seulement de prime abord. En fait, c'est un vieillard plein de sagesse, qui essaye de se cacher derrière les espiègleries de Kotofei... N'est-ce pas là l'image que j'ai créée de moi (en tant qu'auteur) dans mes œuvres, la photo n'était qu'un clin d'œil par l'intermédiaire de l'appareil ?

... mais après les pluies, les nuées noires se dispersent, le soleil sort, au bout du campement se lèvent les moustiques et les mouches, et dans le bois, au bord du lac, les rennes se pressent vers la fumée ; et à ce moment-là, je commence à comprendre que je suis un jeune garçon d'une famille d'éleveurs de rennes, au visage souillé et que beaucoup des histoires qui se retrouvent dans ce livre ne me sont pas arrivées personnellement : je les ai entendues au cours de soirées au coin du feu dans mon campement, dans le *tchoum* de mes parents, ou encore dans la petite maison en bois de ma grand-mère Nengi.

Ветерок с озера (7x7) / Breeze from the Lake (7x7) – Ханты-Мансийск,
Полиграфист 2008 (dernier texte)

Le dernier monologue

C'est la première question : Qu'est-ce que cela veut dire, être un être humain, pourquoi vivre... C'est là une question banale, une question scolaire, on a écrit là-dessus des rédactions à l'école... Je ne sais pas si aujourd'hui on écrit ce genre de rédactions, mais nous, on le faisait. Tu le sais bien. Répondre, si on voulait répondre franchement, c'était très compliqué. Je regardais l'enseignant. D'une part, je le comprenais, c'était là une question soviétique dont on connaissait la réponse : planter un arbre, écrire un livre, laisser une trace, une bonne trace, bien sûr...

Mais quoi qu'il en soit, au fond de chacun, la question demeure. Et plus on vit, plus on vieillit, plus on se la pose et plus on cherche une réponse, non pas pour un examen, ou pour une rédaction, mais pour ses petits-enfants, pour ses arrière-petits-enfants, qui peut-être n'auront jamais à écrire une telle rédaction, mais qui en auraient besoin...

Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que cela veut dire, être un être

humain ? Pourquoi la vie nous a-t-elle été donnée ? Pourquoi est-on né dans ce monde ?

Auli est mort. Deux jours avant sa mort, je suis allé le voir, il était dans son lit, il savait qu'il allait mourir... Rien que pour le soutenir, pour lui remonter le moral, je lui dis : « tu sais on ne disparaît pas vraiment, ton corps peut mourir, mais ton esprit demeure, il continuera à vivre ». Il me répondit : « Tu as raison, mais si quand on part ; on ne laisse pas une seule tente sur la terre, pour quoi faire a-t-on vécu ? Pourquoi ai-je élevé mes enfants, après moi, il ne reste sur cette terre pas une seule tente ? » Je pensais être venu le soutenir, mais finalement c'est lui qui, en mourant, essayait de soutenir mon esprit à moi.

En ce moment, mon campement existe. Avant, ici, il y avait le campement de ma grand-mère. Bon, pas exactement à cet endroit, un peu plus loin ; plus au sud, c'était la mère de mon père. Ici, sur le Vatiogane, c'est la mère de ma mère qui y est née. Ceci veut dire que je vis sur les terres de mes deux grands-mères. Et avant mes grands-mères, à trois kilomètres d'ici, se trouvait le campement de Vella Van' kuta...

Et on continue à réfléchir : mais qui vivait plus loin ? Là, où se trouve l'atelier no 5, il y avait Yvy Tiata' ai. Quand on nomme un endroit, on le nomme d'après quelqu'un, ce qui veut dire qu'il y a eu ici une personne nommée Yvy. Et puis il y a le lieu sacré sur le Vatiogane, appelé Kapitian Soho, d'après Kappi. Cela veut dire qu'à tel ou tel moment, Kappi a vécu sur cette terre. Je ne sais pas de quel clan il était, mais son nom est resté dans la toponymie de cet endroit. Et il continue à vivre. Quand j'ai décrit la toponymie de la région, j'ai essayé de garder son nom. Je ne connais pas ses autres noms. Je ne connais pas le nom de son clan. Pour les Nenets, il était seulement Kappi. Mot-à-mot : étranger. Il était sans doute Khanty. Et Yvy était sa fille. Et cette Yvy est devenue la tante de ma grand-mère. C'est-à-dire qu'elle a été épousée par quelqu'un de la famille de ma grand-mère... Et à une petite distance, 15 kilomètres, d'ici, il y a la tombe de ma grand-mère Aïvaseda Hechi. Et là, où commence cette colline, celle qu'ils ont l'intention de couper, c'est la tombe de Yusi Kol' tchou, dont j'ai essayé de garder le nom avec

mon petit-fils. Parce que mon petit-fils n'est pas seulement mon descendant, il est aussi son descendant à lui, à Yusi Kol' tchou. Et le 11 septembre 1924, ce même Yusi Kol' tchou a été élu dans une assemblée des citoyens comme chef des Nenets des Forêts. C'est ce qui ressort des notes de Raisa Mitusova, la sœur du général blanc Kutepov.

Ainsi, cette terre est liée à beaucoup de noms et parmi eux, le mien aussi, sans doute, va rester. Celui de ma femme, ceux de mes filles... Combien de temps – peut-être un an, peut-être deux ans... S'ils restent plus longtemps, ce n'est pas plus mal. C'est comme un monument.

Mais s'il ne reste ici pas une seule tente, qui y pensera, qui s'en souviendra ? Qui dira à ses petits-enfants qui vivaient ici, ce que faisaient ces gens... Qui, demain, ira à une rencontre avec l'administration pour obtenir un pâturage, envers et contre les décisions arbitraires des fonctionnaires ? En dépit de leur cupidité ? Qui essaiera de prouver la rationalité économique de ne pas toucher à cette terre ? Même si, sur le papier, ce sont eux qui sont responsables de la forêt, de l'écologie, c'est eux qui devraient venir me voir et me dire : « ne touche à pas cette terre ! Ne lui fais pas de mal ! » C'est pour cela qu'ils sont payés... Eux, ils touchent un salaire, mais c'est moi qui agis...

Grand-mère ! On prend le thé ?

Bibliographie

GRAY, Patty A, *The Predicament of Chukotka's Indigenous Movement. Post-Soviet Activism in the Russian Far-North*, Cambridge University Press, 2005.

NIGLAS, Liivo, "The Yamal Nenets in a Changing World", *Pro Ethnologia 7 Arctic Studies*, 1999.

TOULOUZE, Eva, « Iouri Vella ou la construction de l'utopie », *Slovo*, 28-29 (Sibérie, paroles et mémoire), 2003.

TOULOUZE, Eva, « Le musée comme outil de survie. L'expérience de Iouri Vella », in Eva TOULOUZE & Dominique Samson NORMAND de CHAMBOURG (dir.), *Deux écrivains autochtones de Sibérie, Eremeï Aïpine et Iouri Vella*, Paris, ADEFO-L'Harmattan, 2012.

TOULOUZE, Eva & Liivo NIGLAS, « Parler de soi pour changer le monde », *Sign Systems Studies*, 34-1, 2006.

TOULOUZE, Eva & Liivo NIGLAS, "Native spirituality in (re) constructed personhood: observing and filming Yuri Vella", *Folklore, Electronic journal of folklore*, 51, Tartu, 2012.

VALLIKIVI, Laur, « Les rennes maintiennent la langue nenets en vie », *Études finno-ougriennes*, 45 (Les langues finno-ougriennes aujourd'hui), Paris, ADEFO-L'Harmattan, <https://efo.revues.org/2218>.

VELLA, Iouri & MOMADAY Scott N., *Méditations après une fête de l'ours*, Paris, ADEFO, éd. multilingue, 2014.

Vesti iz stojbišča, 1, Sverdlovsk, 1991.

VITEBSKY, Piers, *Reindeer People, Living with Animals and Spirits in Siberia, Happer perennial*, 2005.

ZEN'KO-NEMCINOVA, Sibirskie lesnye nency : istoriko-étnografičeskie očerki, Ekaterinburg, Basko, 2006.

Résumé : Iouri Vella (1948-2013) était un éleveur de rennes, poète et militant nenets des forêts en Sibérie occidentale. À plusieurs reprises, il lui est arrivé de parler de lui, voire d'écrire, à des moments clés de son existence, son autobiographie. Dans cette étude, j'entends analyser l'ensemble de ces textes : autobiographies, mais aussi les éléments autobiographiques émergeant dans ses œuvres littéraires, sachant que plus on avance dans le temps, plus ceux-ci deviennent dominants. J'interprète ces textes pour faire ressortir le message que Iouri Vella entend ainsi faire passer.

Abstract: Yuri Vella (1948-2013) was a Forest Nenets reindeer herder, poet and activist in Western Siberia. Several times, he has spoken about himself and written,

at some key moments in his life, is autobiography. In this article, I intend to analyse these texts, not only the explicit autobiographies, but also his literary texts, in which autobiographic elements appear: the closest we get to his last texts, the more autobiographic they are. I interpret these texts in order to emphasize the message Yuri Vella intends to transmit through them.

Абстракт: Юрий Вэлла (1948-2013) был лесной ненец, оленевод, поэт и общественный деятель Западной Сибири. Неоднократно ему доводилось говорить или даже писать о ключевых моментах своей биографии. В данной работе я проанализирую его автобиографические тексты, а также элементы автобиографии, используемые в его литературных произведениях, учитывая, что со временем, их влияние становится все более доминирующим. Интерпретируя тексты Юрия Вэллы, я попробую расшифровать послы, который автор хотел донести через призму своих произведений.



De Crusoé à Robinson. Peut-on échapper à la fiction ? Les tergiversations de la prose de Kazimierz Brandys

Marek Tomaszewski

► **To cite this version:**

Marek Tomaszewski. De Crusoé à Robinson. Peut-on échapper à la fiction ? Les tergiversations de la prose de Kazimierz Brandys. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47. hal-01495017

HAL Id: hal-01495017

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01495017>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De Crusoé à Robinson. Peut-on échapper à la fiction ? Les tergiversations de la prose de Kazimierz Brandys

Marek Tomaszewski

De Crusoé à Robinson. Peut-on échapper à la fiction ?
Les tergiversations de la prose de Kazimierz Brandys
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01495017>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

De Crusoé à Robinson. Peut-on échapper à la fiction ? Les tergiversations de la prose de Kazimierz Brandys

Marek Tomaszewski
CREE/Inalco/Sorbonne Paris Cité

Mes *Carnets* sont une sorte de roman : un roman-journal
ou un auto-roman, si vous voulez
Entretien avec Kazimierz Brandys, *Le Monde*, 22/01/1988/

Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n'est pas raison
que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain,
Montaigne, *Essais* I, 1580

Les jeux qui montrent la prédominance du projet autobiographique se retrouvent, à des degrés divers, chez de nombreux écrivains modernes¹. Il n'y a donc rien d'exceptionnel à vouloir constater que beaucoup de textes écrits par le grand romancier polonais Kazimierz Brandys, en particulier ceux qui commencent à dévoiler une nouvelle poétique à travers les variantes biographiques véhiculées par *Rondo* et *Nierzeczywistosc* (l'Irréalité), se rangent sous la catégorie du journal intime ou journal intellectuel.

1. Professeur de littérature polonaise à l'Inalco. Auteur de nombreux articles et études sur les XVIII^e, XX^e et XXI^e siècles, ainsi que d'une étude des motifs littéraires et des signes culturels intitulée *Écrire la nature au XX^e siècle : les romanciers polonais des confins*, éd. Presses Universitaires du Septentrion, Lille 2006. A publié également *Witold Gombrowicz, entre l'Europe et l'Amérique*, éd. Presses Universitaires du Septentrion, Lille 2007. A codirigé le livre *Mémoire(s) des lieux dans la prose centre-européenne après 1989*, Blanc sur Noir, Lausanne 2013. Contact : marek.tomaszewski@inalco.fr

Le mot même d'« intime » vient du latin *intimus*, superlatif correspondant au comparatif *interior*. Dans les *Confessions* de saint Augustin, le sens du mot intime équivaut en gros à ce qui est plus intérieur que l'intérieur même. Dans ce type d'écrit exprimant la foi en Dieu, l'intime est avant tout un lieu étrange qui demande à être éclairé par la lumière divine.

Cependant saint Augustin n'a pas laissé de journal. En revanche, si l'on voulait évoquer le nom d'un grand précurseur du journal intime, il faudrait sans doute citer celui de Montaigne dont les *Essais* ont donné jadis le modèle d'une écriture fondée non seulement sur la pensée immédiate et sincère de son auteur, mais également sur sa propre personne, saisie dans sa dimension quotidienne, à la fois secrète et familière.

Nous pourrions dire qu'une certaine réserve d'indicible et d'inexprimable légitime l'effort d'examen de soi dans la confrontation incessante avec le monde extérieur. L'homme intérieur qui privilégie l'intimité se renouvelle ainsi de jour en jour, conformément à l'idée exprimée par saint Paul dans son *Épître aux Corinthiens* (II, 4-17).

Ce qui est donc visé à travers une telle entreprise, c'est le progrès sur la voie de la privatisation accompli grâce à un travail spirituel sur soi. Cela dit, le journal intime n'est plus aujourd'hui aussi secret et aussi confidentiel qu'il l'a été du temps de Maine de Biran ou de Maurice Guérin. Depuis longtemps déjà cette invention est devenue publique. Non seulement les journaux (œuvres ouvertes des diaristes) sont publiés, mais, contrairement aux époques passées, ils sont d'office destinés à être communiqués aux lecteurs. Si bien que nous avons quelquefois du mal à dissocier ce qui tend passionnément à la diffusion de ce qui au contraire veut rester dans un cercle étroit et privé.

Une constatation s'impose d'emblée. Kazimierz Brandys fait partie de ces écrivains anxieux et jamais satisfaits (André Gide, Paul Léautaud, Stanislaw Witkacy, Jerzy Andrzejewski), qui nous invitent sans cesse dans leur cuisine littéraire ou, si l'on préfère, dans leur atelier d'écrivain. Pour le faire, Brandys n'utilise point les médias (la presse, la télévision) sinon de manière tout à fait sporadique. Ses interrogations et ses doutes sont la plupart de temps thématiques, synthétisés dans la structure même de ses œuvres *sub specie* de métalangage soigneusement inséré dans le tissu de la narration. La nature de ce type de message est à la fois implicite et explicite ; implicite quand ce dernier se traduit par le biais de la composition littéraire, explicite lorsqu'il prend la forme d'une pause organisée pour auto-réflexion ou auto-commentaire à l'intérieur d'un journal ou d'une fiction.

Depuis le début, reconnaît Kazimierz Brandys, deux thèmes seulement ont existé pour moi, en moi : 1. À quel moment et de quelle manière la réalité devient récit, et inversement ; 2. Si, et jusqu'à quel point, on peut se créer sa propre desti-

née, indépendante de la Providence et de l'Histoire².

Un jour un homme avait aimé une femme au point de vouloir l'éloigner, la dissocier à jamais de la réalité. Ce fut pour lui un moyen de la protéger contre l'adversité du monde. En ce temps-là c'était, en Pologne, l'époque de la Grande Guerre (Seconde Guerre mondiale). Intégralement tourné vers la conquête amoureuse de Tola (la femme adorée), Tom, le protagoniste de *Rondo*, se lança dans une entreprise folle et périlleuse : il décida de fonder un réseau de renseignements, entièrement inventé par lui-même, dont Tola, victime de ce mensonge innocent, devait assumer le rôle de l'unique recrue. Aussi celle-ci pouvait-elle, en toute liberté et sans se douter de quoi que ce soit, accomplir dignement son devoir de citoyenne patriote tout en restant hors du danger de tomber dans un guet-apens. En fait Tom se chargea de lui inventer des missions qui ne comportaient aucun risque majeur.

Or, comme l'on pouvait d'ailleurs s'y attendre, la fiction finit par prendre le pas sur la réalité. La guerre finie, Tom fut obligé de rendre des comptes devant les anciens chefs de la résistance polonaise. De cette manière, l'homme à l'imagination débridée se trouva coincé, rattrapé *in extremis* par les imperturbables mécanismes de l'Histoire. Par un concours insolite de circonstances le réseau « Rondo », issu d'un projet fantasque d'un amoureux, aboutit à des assassinats bien réels et à de cruels interrogatoires policiers. Certes, le roman est un mensonge qui crie la vérité. Mais l'auteur nous met constamment sur nos gardes comme s'il voulait nous dire qu'on ne badine pas impunément avec ce qui est vrai et authentique.

Le roman *Rondo* fait figure d'une lentille vers laquelle convergent les deux principales idées formulées par Brandys à propos de toute son œuvre. Cependant la rédaction de *Rondo*, qui remonte à 1968, fut précédée d'une longue période d'hésitation et d'incertitude en matière de genre littéraire. Vers la fin des années 1950, le soupçon et la perplexité étaient déjà solidement installés dans le discours de l'expéditeur des *Lettres à Madame Z*, lorsque « l'auteur des souvenirs du temps présent » avait constaté la fêlure manifeste, la mise en pièces de la dimension visible du réel en affirmant ceci :

la trame romanesque est annexée par le cinéma, la philosophie
par les sciences exactes, la psychologie et les mœurs par la sociologie.
Trois empires travaillent au démembrement du roman. Qu'en

2. Kazimierz BRANDYS, *Carnets Paris*, 1985-1987, Paris, Gallimard, 1990 (trad. par Thérèse Douchy), p. 185. Le roman *Rondo* a été publié en France par Gallimard en 1982 (trad. par Jean-Yves Erhel, 1989).

restera-t-il à la fin ? se demandait alors le narrateur, perplexe³.

Ce travail de réflexion sur le genre romanesque dans notre monde moderne est poursuivi, une vingtaine d'années plus tard, par le narrateur des *Carnets de Varsovie*. Une nouvelle idée pointe alors dans son esprit, celle de transformer le documentaire de sa propre vie en une œuvre littéraire à part entière. Cette idée est présentée à la fois comme un régime de survie et comme un autre départ. Kazimierz Brandys nous laisse entendre qu'il pourrait très bien constituer avec son épouse un couple de héros d'un roman en plusieurs volumes. Un amour de collégiens, les fiançailles et ainsi de suite, tout cela pourrait être placé sur le fond des événements politiques...

Mon Dieu, quel matériau d'un roman-fleuve, d'une saga !, remarque-t-il avec humour. Si seulement j'avais pu l'écrire. Or non. Je n'ai pas pu. Apparemment, les formes d'expression s'étaient écroulées en même temps que s'effondraient nos idées sur le monde. Je pense qu'à l'origine des anciens romans-fleuves gisait la conviction d'un équilibre élémentaire et immuable dans la nature entre la vie et la mort, mais cette conviction a disparu. On a bombardé les routes et les miroirs au bord des routes. Il en reste des débris de verre éparpillés qu'il faut assembler à nouveau⁴. [...]

Comment l'assemblage va-t-il pouvoir se faire ? L'on voit bien que, d'une certaine façon, la forme du journal personnel se révèle dès le départ être un pis-aller faute de ne plus pouvoir se conformer à un genre littéraire bien défini. L'auteur des *Carnets*, en congédiant définitivement le réalisme obsolète dans sa formule stendhalienne, semble être convaincu que chaque art possède de nos jours un territoire propre qu'un artiste est censé redéfinir en fonction de ses choix esthétiques. Le roman n'y échappe guère. Brandys est constamment habité par l'idée d'inventer son code particulier de romancier, de créer à tout moment son art à lui, c'est-à-dire fabriquer son propre moule et sa matrice afin d'y déposer une trame.

Pour cela il renoue avec une tradition littéraire chère aux auteurs de la vieille Pologne, celle de *silva rerum*, (du lat. *silva*, forêt), des « silves », c'est-à-dire des œuvres hétéroclites qui étaient des recueils de textes détachés n'ayant, à première vue, aucun ou très peu de rapports entre eux. L'auteur de *l'Hôtel d'Alsace et autres*

3. Kazimierz BRANDYS, *Listy do pani Z.* [Lettres à Madame Z], Varsovie, Czytelnik, 1968 (trad. par M.T.), p. 116.

4. Kazimierz BRANDYS, *Carnets de Varsovie*, 1978-1981, Paris, Gallimard, 1985 (trad. par Thérèse Douchy), p. 40-41.

adreses (*Charaktery i pisma*, 1991) n'est pas le seul à pratiquer ce genre d'amalgame. Cette tendance (« essaïisation du roman », *eseizacja powieści*), magistralement présente dans la prose de Stanislaw Ignacy Witkiewicz, s'inscrit de nos jours dans un courant plus vaste sur lequel se penchent les critiques polonais en y associant, à côté de Kazimierz Brandys, d'autres écrivains tels que Białoszewski, Buczkowski, Gombrowicz, Konwicki et tant d'autres. De l'avis de ces critiques, une des raisons essentielles de ce changement est due au fait que, dans les années 1970, les lecteurs se sont profondément lassés de la fiction romanesque tandis que les romanciers, eux, se sont découragés à leur tour de l'action en tant que composante indispensable du récit⁵.

Ce qui est passionnant, c'est que malgré ses déclarations réitérées d'allégeance au modèle autobiographique, Brandys ne cesse de nous surprendre. Tout en honorant ostensiblement sa signature, il joue sur l'ambiguïté et ne se résigne pour ainsi dire jamais à la forme du document autobiographique univoque. Lorsque le lecteur croit enfin le tenir dans ses filets, le romancier autobiographe s'en tire en queue de poisson en laissant tout le monde pantois. Il faut dire que cette attitude ambivalente exaspère certains critiques qui n'apprécient pas beaucoup la répétition abusive de toutes ces mises en scène non dénuées de coquetterie. Sans pourtant oublier ceux qui, comme Marcin Wolk, s'acharnent à élucider, de manière très savante, l'auto-intertextualité, la stylisation ou bien le questionnement sur le genre littéraire mis en œuvre par l'auteur de *En Pologne, c'est-à-dire nulle part...*⁶

5. Przemysław Czaplinski, *Literatura polska 1976-1998* [Littérature polonaise 1976-1998], Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 1999, p. 276.

6. Les fréquents démêlés de Kazimierz Brandys avec la critique pourraient faire l'objet d'une étude à part. Pour s'en convaincre, il suffirait de se reporter à certains passages des *Carnets* où l'auteur essaie de répondre aux attaques des jeunes critiques de l'Institut des recherches littéraires de l'Académie des sciences. Parmi les textes les plus virulents écrits par ces derniers, on peut mentionner : Marek ZALESKI, « O Miesiacach Kazimierz a Brandysa », in *Literatura <le obecna*, Londres, Polonia Book Fund LTD, 1984, p. 221-230 ; Jerzy KANDZIORA, « Retoryka "Miesiący" Kazimierza Brandysa », *Pamiętnik Literacki* [Mémoires littéraires], Wrocław, 1989, z. 4, p. 101-135 ; Zbigniew JAROSIŃSKI, « Świadectwa Kazimierza Brandysa », in *Sporne postaci polskiej literatury współczesnej. Kontynuacje*, Varsovie, IBL PAN, 1996, p. 200-230. Voir également : Marcin WOŁK, « Gatunkowość Dżokera i Rynku Kazimierza Brandysa » in *Acta Universitatis Nicolai Copernici*, Filologia Polska XLVII, Cahier 305, Toruń, 1996, p. 61-79 ; « Tekstowe wykładniki stylizacji dziennikowej w autopowiesiach Kazimierza Brandysa - perspektywa odbioru » in *Acta Universitatis Nicolai Copernici*, Filologia Polska XLIX, Cahier 315, Toruń, 1997, p. 53-67 ; « Autointertekstualność i pierwsza osoba. Przypadek Nierzeczywistości i Ronda Kazimierza Brandysa » in *Pamiętnik Literacki*, XC, Wrocław, 1999, Z. 3, p. 107-131. Pour finir, nous pouvons encore signaler l'excellente monographie d'Agnieszka Brandys, *Poznań*, Dom Wydawniczy Rebis, 1998.

Quoi qu'il en soit, nous serions tentés de dire que Kazimierz Brandys possède vraiment une âme de romancier. Car lorsqu'on regarde l'histoire du roman dans une perspective à la fois diachronique et synchronique, l'on s'aperçoit aisément que dans le cas de S. Richardson, de J. J. Rousseau, B. Franklin ou J. Ruskin ce fut précisément l'autobiographie qui permit l'embranchement du document « authentique » vers la fiction en générant presque en même temps le roman épistolaire, les confessions, les mémoires de l'âme ou le journal intime. Cela dit, Kazimierz Brandys croit surtout à la crise historique et conjoncturelle du roman d'aujourd'hui. Il considère qu'au bout de son évolution, le récit à la première personne doit revenir à la case de départ, c'est-à-dire se doter probablement d'une nouvelle crédibilité.

Une des conséquences de la remise en question du genre romanesque, c'est donc l'autobiographie érigée en norme dont l'impact se traduit par l'émergence d'une conscience supérieure, celle d'un narrateur-auteur du récit qui prétend à chaque moment tenir en ses mains toutes les ficelles de l'œuvre. Cette tendance est celle de l'abandon progressif du chemin de l'invention romanesque (« *zejsie z drogi literackiego zmyslenia* ») pour reprendre la formule de l'écrivain lui-même⁷.

C'est ainsi que s'établit, tout au long de l'œuvre de Brandys, le fameux « pacte référentiel » dont parle Philippe Lejeune, pacte inhérent au genre autobiographique. Rappelons qu'il s'agit là d'un contrat spécifique qui inscrit le texte dans le champ de l'expression de la vérité : non pas la vérité de l'existence réelle, mais la vérité du texte dite par le texte. Question d'authenticité plus que question d'exactitude. Voilà pourquoi, dans une telle optique, erreur, mensonge, déformation, non-vérité, prennent simplement, si on les discerne, valeur d'aspects parmi d'autres d'une énonciation qui, elle, veut passer pour authentique.

Dans les journaux intimes, constate Brandys, une sincérité trop poussée n'est pas recommandée. Autobiographie, journal, correspondance m'intéressent non parce que j'apprends quel homme fut leur auteur, mais quel homme il avait décidé d'être⁸.

Pouvons-nous donner une définition de l'autobiographie ? Pour une question de commodité, citons celle de Philippe Lejeune :

7. Kazimierz BRANDYS, *Przygody Robinsona* [les Aventures de Robinson], Varsovie, Iskry, 1999, p. 142.

8. Kazimierz BRANDYS, *Carnets Paris*, 1985-1987, *op. cit.*, p. 53.

[...] récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité⁹.

Et voilà que, dans notre cas, les choses se compliquent. Certaines conditions sont remplies en partie sans l'être totalement. Les textes comme *Lettres à Madame Z*, *Rynek* ou *Rondo* exhibent surtout leur aspect hybride, voire déconcertant. La perspective rétrospective y est respectée, certes, mais nous assistons le plus souvent à des sections d'autoportrait, à un journal de l'œuvre confondu à un journal du quotidien, à des constructions narratives complexes. Le principal sujet de l'autobiographie doit être, on le sait, la vie individuelle, éventuellement la genèse de la personnalité, tandis que la chronique et l'histoire sociale ou politique occupent également, dans les récits de Brandys, une place de première importance. À vrai dire, c'est la question de proportion et de stratégie : dans ce type de textes des affinités s'affirment sans cesse avec les genres de la littérature intime (mémoires, journal, essai), ce qui demande beaucoup de souplesse dans l'analyse des cas particuliers.

Aussi sommes-nous constamment obligés de naviguer entre autobiographie et roman. Cette oscillation apparaît comme un des traits distinctifs de la prose de Brandys. Cela est d'autant plus étonnant que roman et autobiographie sont couramment opposés comme des antonymes irréductibles. Les deux genres sont souvent définis l'un par rapport à l'autre au nom d'une opposition de contenu fondamentale, entre réalité et fiction. Or, excepté peut-être *le Cheval de bois* (1945) et quelques œuvres du réalisme socialiste comme *les Citoyens* (1955), la majorité de ses textes, y compris *Varsovie, ville insoumise* (*Miasto niepokonane* 1946), présente une étrange convocation des formes narratives (récit objectif, monologue intérieur, *stream of consciousness*), ainsi que des genres littéraires (roman, récit, dialogue, essai). Sans compter de nombreuses stylisations paralittéraires telles lettre, interview, reportage, note rectificative à la presse, compte rendu du livre, scénario du film, etc.

Les différentes stratégies utilisées dans le cadre de l'autoroman, menées à bien sous le signe du pastiche, de la mystification, voire de l'invention pure et simple, conduisent l'auteur de *Rondo* à élaborer une forme particulière du journal-roman et du journal-essai avec, au bout de son parcours, une autobiographie mi-réelle et mi-fictive : *les Aventures de Robinson* (1999). Au fil de multiples expérimentations

9. Philippe LEJEUNE, *le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 1996, p. 14.

épiques, le projet artistique se précise donc de manière explicite. Nous savons que tous les procédés que l'autobiographie est capable d'employer, les romans sont parfaitement à même de les imiter sans que le nom de l'auteur physique soit clairement dévoilé. Si bien que c'est seulement à partir de la naissance des *Carnets* que nous disposons d'un critère textuel solide, à savoir l'identité du nom auteur-narrateur-personnage. L'on est obligé d'admettre que c'est là que repose le vrai fondement du pacte autobiographique : l'affirmation dans le texte de cette identité, renvoyant en dernier ressort au nom de l'auteur sur la couverture.

Je me demande si le thème de ma vie ne s'était pas dessiné dès le début. Plus tard je n'ai fait que l'élargir. Au fond, les relations entre l'art et la réalité, la fluidité des limites qui séparent une destinée de l'allégorie, du mythe et l'imagination de l'histoire (...) tout cela était déjà contenu dans mon premier regard attentif sur l'homme [nous confie Kazimierz Brandys dans ses *Carnets*] ¹⁰.

Ce parti pris anthropologique de l'écrivain ne pourrait être nullement mis en doute. Néanmoins, au vu de l'ensemble de sa production littéraire, le chemin qui mène le romancier vers l'autobiographie se révèle d'une étonnante sinuosité. Déjà *le Cheval de bois* se rapproche, au dire de Kazimierz Wyka, des « mémoires élégiaques de soi-même ¹¹ ». Sans vouloir brûler les étapes, il est cependant légitime à mon sens d'examiner, en premier lieu, le tournant esthétique dans lequel la prose de Brandys s'engage dans les années 1960. Le dispositif narratif qui domine son œuvre antérieure avait garanti en quelque sorte les bases discursives de ce changement. Faut-il rappeler que presque la totalité de ses écrits (sauf la nouvelle *la Main de Pilawiec*) utilise, à cette époque-là déjà, la narration à la première personne ? Les premières tentatives autobiographiques appliquées avec zèle remontent sans doute à la rédaction des *Lettres à Madame Z* (1957) lesquelles mettent à contribution un quasi-essai axé sur les phénomènes culturels de l'époque et teinté d'une forte couleur didactique. La plus grande trouvaille stylistique de ce temps-là est incontestablement le monologue intérieur qu'utilise l'auteur de ces lettres imaginaires destinées à une dame cultivée du quartier Zoliborze de Varsovie. La technique du monologue intérieur est également développée dans le cycle des nouvelles *Romantyczność* (1960) où d'astucieuses trouvailles narratologiques accom-

10. Kazimierz BRANDYS, *Carnet, Paris-New York-Paris*, 1982-1984 (traduit du polonais par Thérèse Douchy), Paris, Gallimard, 1987, p. 134-135.

11. Voir Kazimierz WYKA, Kazimierz, *Pogranicze powieści*, Varsovie, Czytelnik, 1974, 1989, p. 194.

pagnent un discours intérieur dramatisé dont la souplesse permet de le dévier vers un nouveau type du monologue dit « énoncé » (*monolog wypowiedziany*) magistralement mis en application dans *L'Art d'être aimée*. En revanche, les références qui sont faites dans les *Lettres à Madame Z* au *Journal* de Benjamin Constant, aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau où encore à la *Vie de Henri Brulard* de Stendhal paraissent d'ores et déjà prémonitoires de futurs développements artistiques. De même, les jeux fictionnels que l'écrivain des « souvenirs du temps présent » impose à son interlocutrice font apparaître la figure à peine dissimulée de l'auteur omniprésent, le seul responsable du roman. Ceci a lieu lorsque, par exemple, le narrateur fait une remarque auto ironique en prétendant *expressis verbis* que Kazimierz Brandys pratique dans son œuvre l'art du monologue intérieur moderne (fin du chap. 8).

La théorie de l'homme-comédien dont la vie est composée de masques et d'emplois fourbes débouche dans la nouvelle *Sobie i panstwu* (Face à soi-même et aux autres) sur une série d'aphorismes et de maximes, qualité de style qui va bientôt s'affirmer dans d'autres textes. Le roman *Façon d'être* (traduit par Allan Kosko et paru en 1968 chez Gallimard), soumis exceptionnellement à la règle de la troisième personne du singulier, va plus loin dans l'exploration des formes discursives en gratifiant son personnage principal de la technique de *stream*, une sorte de murmure intérieur modulé au fil du temps qui opère une véritable remise en question de sa destinée. Une telle narration subjectivée fait surtout valoir l'éclatement de la personnalité du héros. Dans tous ces cas, il s'agit bien des textes indéterminés et aléatoires ; le lecteur peut les lire soit comme un roman soit comme une autobiographie ou alors cumuler les deux modes de lecture.

L'apparition de *Jocker* (1964) et de *Rynek* (La Place du marché) (1966) marque incontestablement une nouvelle étape dans la façon de concevoir le roman. Le lecteur, thématiqué dans le texte, y acquiert un statut à l'échelle nationale (il s'agit d'un Polonais représentatif de la Pologne populaire des années 1960). On dirait que l'auteur prend cette fois-ci un malin plaisir à dialoguer surtout avec soi-même dans le souci de préserver sa propre identité face aux dangers de la politique et de l'histoire. C'est la période où les fréquentes séances dans l'atelier de l'écrivain conduisent Brandys vers les techniques d'une autobiographie de plus en plus avouée. Dans ces deux récits, la narration est assurée par un célèbre écrivain polonais qui livre ses pensées aux lecteurs potentiels (nommés ou non) sous la forme d'un journal de bord, balisé de dates et de repères biographiques (séjour à Obory, voyage en Amérique, etc.). Dans *Rynek* l'auteur forge enfin la formule de son auto-roman qui renvoie entre autres aux multiples expériences de Tadeusz Boy-Zeleński, illustre traducteur et écrivain de l'entre-deux-guerres. Il s'agit là en fait d'un récit autoréférentiel qui, à force de manier habilement la

fiction et la réalité, permet de faire ressortir l'essentiel du message véhiculé par un moi-je écrivain. À ce titre, certaines pages de *Rynek* annoncent, par anticipation, l'esthétique tant pressentie du futur journal intellectuel. Kazimierz Brandy y abat publiquement ses cartes. Il ose pour la première fois dénoncer ouvertement le contrat romanesque fondé sur la séparation obligatoire entre l'auteur et le personnage central du récit. Il l'exprime en ces termes :

C'est l'un des procédés du roman : le pacte de l'absence est toujours de mise selon lequel l'auteur se dissimule sous un « je » formel. L'on pourrait cependant aller plus loin : casser le pacte initial et promouvoir l'expression apparemment authentique de soi-même, arriver avec ses propres données personnelles pour faire apparaître sa propre histoire. Ceci ouvrirait les perspectives d'une nouvelle fiction : un carnet-mémoire conçu de telle façon que la proportion entre fiction et vérité puisse être déplacée. L'auteur deviendrait alors le personnage principal¹² [...]

Bien sûr, ces remarques se trouvent insérées, comme d'habitude, dans la structure narrative du récit. On y trouve des commentaires concernant les précédents textes de Brandys au même titre que des esquisses de ses projets d'avenir. L'idée que la fiction égale la réalité (et *vice versa*) est exploitée dans les œuvres suivantes comme *Rondo* (1968) ou les *Variations postales* (1970), cette dernière étant construite selon la formule du roman épistolaire. Mais ce sont particulièrement les pseudo-citations empruntées à l'œuvre imaginaire d'un soi-disant auteur sarmate, Erasme Lysowski, qui permettent de réaliser, dans le récit *Pomysł* (1974) (le *Troisième Henri*), une véritable fiction de la genèse d'un genre littéraire ancien. Ce genre narratif particulier fait penser à un essai issu de la tradition nobiliaire, mais son existence dans la Pologne baroque s'avère purement hypothétique¹³.

L'auteur du *Troisième Henri*, Crusoé, professeur de littérature invité par une université américaine, déforme consciemment ses cours en évoquant des œuvres et des auteurs fictifs afin de prouver à ses étudiants que l'histoire littéraire n'est pas fondée sur des faits objectifs, mais sur des stéréotypes mentaux, des semi-vérités et des mensonges.

12. Kazimierz BRANDYS, *Rynek* [La Place du marché], Varsovie, Czytelnik 1972, p. 154, traduit par M.T.

13. Voir Ryszard NYCZ, «Intertekstualność i jej zakresy», [Intertextualité et ses ressorts] in *Między tekstami* [Entre les textes], Varsovie, 1992, p. 22.

La remise en question de l'illusion littéraire en tant que valeur constitutive de l'œuvre romanesque devient en fin de compte la pierre angulaire d'une écriture par excellence autobiographique qui trouve son ancrage dans les *Carnets* (1978-1987). Pendant neuf ans, Kazimierz Brandys nous invite à partager avec lui ses dilemmes littéraires. Il nous explique également les raisons de son adhésion à la forme de journal, lit les souvenirs de Johanna Schopenhauer et ne cache pas son admiration pour l'autocréation de W. Gombrowicz (*Carnets de Varsovie*). Cette démarche mentale sera synthétisée après coup, dans ses *Charaktery i Pisma* (1991) (Hôtel d'Alsace et autres adresses) où l'évocation des illustres prototypes de l'art de journal intime occupera une place considérable. Comme par hasard, il y sera question du *Journal* d'André Gide, de celui de son amie, Maria Van Rysselbergue, de l'autobiographie de Klaus Mann ou encore du *Journal littéraire* en quatre volumes de Paul Léautaud (rédigé à la plume d'oise).

À travers l'écriture autobiographique l'auteur de *Nierzeczywistość* (l'Irréalité) crée sa propre existence, car c'est bien autour de cette écriture que s'organisent ses pensées, ses lectures, ses habitudes. Certes, il songe déjà en 1984 à tronquer le « je-moi » pour la troisième personne, ce qui lui donne l'occasion de développer la théorie inverse à celle exprimée jadis dans *Rynek* :

revenir [...] à la fiction avec l'omniscient qui raconte ce qui se passe (*Carnets Paris* -New York-Paris, p. 296).

Une année plus tard il découvre non sans surprise qu'il n'écrit plus de roman depuis huit ans, c'est-à-dire depuis la publication de *Rondo*, en juin 1977. C'est parce que, se console-t-il,

le roman contemporain remonte le temps, vers l'époque d'avant le XIX^e siècle en se fractionnant en journal intime et intellectuel, en mémoires, essai, témoignage, libelle politique, biographie, pamphlet et conte philosophique, sans compter en outre les diverses formes de prophéties (*Carnets Paris*, p. 35).

Quelles sont les raisons de l'abandon de la construction romanesque ? C'est bien aux critiques de trancher le nœud de la question.

En effet, l'interrogation, si typique de Brandys, à propos du roman et de l'autobiographie, le situe dans un vaste courant de la pensée critique moderne. Définissant l'autobiographie dans son étude, Philippe Lejeune déclare caduque l'hypothèse d'un ouvrage romanesque explicite, alors que par ailleurs, le narrateur et le personnage y porteraient le même nom. Or Serge Doubrovski, critique littéraire et romancier, reçut cette analyse comme un défi qu'il décida de relever en publiant, en 1977, son livre intitulé *Fils* dont la narration était exprimée à la pre-

mière personne du singulier et dont le héros était précisément Serge Doubrovski lui-même. L'écrivain proclama alors haut et fort que son texte relevait du « pacte autobiographique » et l'affubla du terme d'autofiction. On pourrait d'ailleurs citer d'autres exemples. Après tout, le *Trans-Atlantique* de Witold Gombrowicz peut être aussi considéré comme une autofiction.

Nous pouvons constater que, dans tous les cas de figure, l'autofiction joue délibérément avec les deux pactes, romanesque et autobiographique, en les superposant sans cesse, n'en déplaie à certains critiques. Le succès du terme d'autofiction (qui s'apparente notoirement à celui d'auto-roman), témoigne d'une évolution contemporaine du roman de plus en plus gagé sur un retour manifeste du discours autobiographique. L'auteur de *Rynek* l'avait bien compris lorsqu'il soutenait à la fin des années 1960 qu'un Stendhal de notre temps serait davantage occupé à rédiger la *Vie de Henri Brulard* ou bien les *Souvenirs d'égotisme que le Rouge et le Noir* ou la *Chartreuse de Parme*¹⁴.

L'on convient facilement que le dialogue continuuel entre autobiographie et roman traverse de nos jours une période particulièrement intense et ce problème devient une véritable obsession pour Kazimierz Brandys. À son avis, l'autobiographie se renouvelle le mieux à la faveur de prestiges romanesques. Mais, paradoxalement, le vrai piquant ne réside pas pour lui tant dans le romanesque que dans l'autobiographique. L'auteur des *Carnets* pressent bien que l'auto-roman se développe dans cet espace sans limites et comme indéterminé de la littérature moderne que décrit si bien Gérard Genette¹⁵.

Sans parler d'une autre question, plus épineuse celle-ci, qui est celle de la dépréciation du rôle de l'écrivain dans le monde d'aujourd'hui, question qui mériterait d'être traitée à part.

Née du roman, l'autobiographie semble y retourner, ce qui explique sans doute l'insatisfaction croissante de Kazimierz Brandys à propos de ses *Carnets*. Il formule alors sa pensée de la manière suivante :

[...] si je n'étais pas entravé par la forme. Je veux dire la première personne du singulier. Et, plus précisément, ma propre personne qui écrit les *Carnets*. Il existe une certaine limite que je m'efforce de ne pas transgresser en disant moi-je. [...] Parlant de soi en prose, il faut continuellement veiller à ne pas se laisser manger par soi-même.

14. Kazimierz BRANDYS, *Rynek*, op. cit., p. 155-156.

15. Gérard GENETTE, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Poétique », 1972, p. 265.

L'appétit de son propre moi éveille tout d'abord l'énergie d'écrire, mais cette faim a les yeux plus gros que le ventre et bientôt on éprouve une indigestion¹⁶.

Suite à un sentiment d'usure, il élabore aussitôt une nouvelle définition susceptible de maintenir intact le pacte romanesque dans le cadre d'un journal de bord :

Les *Carnets*, dit-il, ne sont pas un journal dans lequel on note au jour le jour des événements et des réflexions ni des Mémoires dans lesquels on consigne sa biographie. C'est la narration construite et non imaginaire d'une vie¹⁷.

Dorénavant cette affirmation s'annonce comme un vrai programme.

L'expérience se révèle donc analogue à celle de l'écriture romanesque ; il s'agit toujours d'écarter le fortuit et de retenir le vécu. La poétique de *Zapamiętane* (1993) ne modifie pas sensiblement les données du problème, sauf que le journal-roman se mue cette fois-ci en journal-essai, c'est-à-dire en un sac ou un fourre-tout à travers lequel l'auteur organise mieux encore un voyage vers lui-même. Ceci représente pour lui une pause qui lui permet peut-être de reprendre son souffle. Car l'aboutissement de tous ses efforts, ce seront assurément les *Aventures de Robinson*.

Nous serions tentés de dire que cette dernière œuvre de Brandys s'apparente à une autobiographie-testament poétique. En tout cas elle est celle qui s'efforce de concilier le mieux ce qui, à première vue, paraît inconciliable, de mettre enfin véritablement en mouvement la construction, fort problématique, du journal-roman. Il s'y agit de joindre la sincérité (impossible) des confessions à une narration fictionnelle et en même temps se libérer des unes et de l'autre. Les toutes premières phrases du livre sont rédigées à la troisième personne du singulier, ce qui attire d'emblée notre attention vers le procédé dit romanesque. Mais cette tentative est aussitôt déjouée lorsque l'auteur reprend la narration, tant récriminée, à la première personne :

Od tego zacząłem moja nowa książkę (Voilà comment j'ai commencé mon nouveau livre)¹⁸.

Dans les *Aventures de Robinson* l'auteur nous fournit sa propre généalogie du titre, ce qui d'ailleurs décourage certains critiques qui, de ce fait, se croient écar-

16. Kazimierz BRANDYS, *Carnets, Paris-New York-Paris*, 1982-1984, op. cit., p. 295-296.

17. Kazimierz BRANDYS *Carnets*, Paris 1985-1987, op. cit., p. 123.

18. Kazimierz BRANDYS, *Przygody Robinsona*, op. cit., p. 5.

tés de l'univers interprétatif de l'œuvre. Peut-on, dans le fond, dire mieux et plus que l'auteur lui-même ? Ce qui est tout de même flagrant, c'est que Brandys joue consciemment avec le *Pacte autobiographique* pour en dévier en définitive le sens. Nous savons que l'auteur de l'autobiographie est censé poser ouvertement son identité avec le personnage principal. Or la *Vie et les aventures de Robinson Crusoe* de Daniel Defoe auxquelles la référence est faite dans le livre, (tout comme, par exemple, dans un autre registre, les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar) furent au départ une entorse à la règle autobiographique dans la mesure où le port du même nom (auteur-personnage) n'y était point respecté. Il s'agit donc, déjà dans le cas de Defoe, d'une autobiographie fictive ou détournée¹⁹.

La démarche de Brandys est donc ironique et allusive, car elle renvoie à un concept ancien qu'elle fait aussitôt éclater. Le titre donne en effet le nom du narrateur et du personnage, mais celui de l'auteur réel, Kazimierz Brandys, est soigneusement dissocié sur la couverture. Ce procédé génère une certaine confusion, même si le lecteur n'est pas tout à fait dupe de l'histoire en étant capable lui-même de faire l'amalgame entre les trois instances d'énonciation qui sont l'auteur, le narrateur et le personnage. D'un côté celui qui parle reconnaît qu'il est saturé par la fiction romanesque, de l'autre, il adopte une manière et un style, lesquels, comparés aux cogitations des *Carnets*, se rapprochent davantage de l'art fictionnel.

Nous voilà donc de nouveau installés dans un jeu dont nous n'arrivons pas tout de suite à déceler les règles. Cependant, nous pressentons confusément que le terrain est miné. Au bout de quelques pages de lecture, la question revient lancinante : avons-nous vraiment à faire à une autobiographie ?

Ce qu'on peut dire, c'est que les nombreux rêves suscités par les drogues et les stupéfiants permettent au narrateur d'opérer un retour à la fiction sans porter atteinte au principe de la réalité. Il y a même plus : Brandys prétend écrire ce livre grâce à des visions et des songes qui le transportent, sur son lit d'hôpital, vers un ailleurs coloré et fécond. Cette expérience se traduit dans la pratique par l'apparition de fragments de texte surréalistes dont il n'y a peut-être pas eu d'équivalent dans la littérature polonaise depuis les performances psychédéliques de Stanisław Witkacy... S'agit-il d'un Robinson moderne égaré dans une île perdue de la cité hospitalière ? Cette interprétation ne paraît pas tout à fait plausible quand on apprend que le héros s'était précisément senti solitaire, jadis à Varsovie, dans le milieu de la faune littéraire qui présentait pour lui, à cette époque-là déjà, les vraies caractéristiques d'une « île déserte » (p. 37).

19. Voir Damien ZANONE, *L'Autobiographie*, Paris, Ellipses, Collection « Thèmes et Études » 1996, p. 10.

Ce qui surprend, par contre, c'est la complémentarité et la cohérence du geste créateur. Robinson renvoie naturellement à Crusoé en déclenchant un mécanisme d'intertextualité qui relie magistralement les deux étapes différentes de l'activité littéraire de Kazimierz Brandys ; la matière fictionnelle du *Troisième Henri*, incarné par son protagoniste Crusoé, est ainsi corroborée par les fantasmagories provoquées par le dosage abusif de la morphine. Consciemment ou non, l'auteur de *Robinson* s'efforce de compléter les morceaux manquants du puzzle. Mais le plan onirique cède bientôt la place aux considérations lucides et pragmatiques. L'écrivain, avant de disparaître, décide de faire quelque rangement. Il classe, pour la dernière fois, les grands thèmes de sa vie, y compris celui de la judaïté, composante essentielle de sa personnalité. Il archive ses œuvres dont il donne un aperçu chiffré, évoque des prix littéraires qu'il avait reçus et d'autres qu'il aurait pu recevoir. En multipliant les apostrophes à soi-même, il s'efforce en même temps de rectifier une erreur trouvée dans le *Journal* de Maria Dąbrowska ou alors il esquisse à la hâte son dernier portrait de Jarosław Iwaszkiewicz. À cela il faut ajouter quelques retouches apportées à l'image de son père, des détails concernant la vie de ses ancêtres, des souvenirs de jeunesse et des notes de lecture. Là-dessus se greffe l'époustouflante histoire de son voisin de l'immeuble, le général Archambeaud dont la vraisemblance se révèle plus qu'incertaine.

Toutefois, ce qui nous interpelle le plus, c'est l'histoire de la belle Bérénice dont nous découvrons les différents visages tout au long du récit. Notons que le motif de l'enfant né hors du mariage accuse, dans l'œuvre de Brandys, une étonnante récurrence. Qu'on se souvienne : la fille de Tola dans *Rondo*, le fils de Lukasz, la fille du metteur en scène dans *l'Art de la conversation* et, enfin, la fille de Iza B dans les *Aventures de Robinson* dont l'histoire reste d'ailleurs dans un rapport étrange avec celle de Nina R de *Zapamiętane*, prototype probable, celle-ci, de Nina Willman de *Rondo*. L'interrogation surgit, presque inopportune : Kazimierz Brandys a-t-il vraiment eu un enfant naturel, fruit d'une liaison extraconjugale ?

Quoi qu'on puisse en penser, les questions semblent être plus pertinentes que les réponses qu'on pourrait y apporter.

L'on voit bien que le roman est comme un large fleuve porteur de nombreux courants. L'un d'eux, l'autobiographie, s'en est séparé pendant deux siècles en un bras divergent au point de paraître un cours indépendant au destin émancipé. L'auto-roman de Brandys est-il à même d'effectuer un retour à la source ? Le projet artistique de l'auteur des *Carnets* semble être mené à bien à travers un affrontement dialectique (volontairement articulé) entre la fiction romanesque et les différentes formes du journal. C'est bien l'autobiographie qui établit une sorte de séparation entre les deux moi (celui de l'énoncé, celui de l'énonciation), entre la personne écrivant et la personne qu'elle décrit. De surcroît, il s'agit à tout moment

de réactualiser la vision « réaliste » des choses, d'interpeller des apparences qui s'offrent à notre regard, sans pour autant renoncer à la conscience, au souci fondamental de la construction littéraire.

Brandys s'efforce d'arracher le roman à sa fonction exclusivement narrative, génératrice de fables et de récits, pour l'investir parallèlement d'un autre devoir, celui de restaurer un contact privilégié avec le bruissement du monde quotidien. En toute lucidité, il mène un jeu qui le conduit au démontage de ses propres procédés artistiques. L'écart du moi au moi se réduit alors progressivement en faisant apparaître, dans les *Aventures de Robinson*, non pas l'écrivain magicien des formes, mais l'homme qui, à l'instar de Montaigne, porte en soi la forme entière de l'humaine condition et qui espère fixer, à travers son œuvre, la sempiternelle trace de sa vie.

On imagine des mondes fictifs pour combattre l'approche du néant, lisons-nous dans *Hôtel d'Alsace*²⁰.

L'appétit de fiction semble être aussi puissant chez l'homme que l'appétit de vérité. Nous pourrions presque répéter après William Blake que l'imagination est l'unique source de la vérité.

Le rapport du réel à l'irréel a été maintes fois souligné par l'auteur de *En Pologne, c'est-à-dire nulle part...* Celui-ci, même s'il est en train de rédiger un sommet de l'autobiographie, annonce à qui veut l'entendre qu'il construit un roman. Il s'en est expliqué directement dans *Jocker* en constatant que dans certaines situations la réalité devient une invention incalculable dans la mesure où la vérité s'apparente à la schizophrénie. C'est alors que les fictions substitutives ou compensatoires se chargent du maintien de la vie²¹. De cette manière les *Aieuls*, inventés par Mickiewicz, ont infléchi, en 1968, le cours de l'histoire de la Pologne populaire en donnant le point de départ à une révolte des étudiants suivie de celle des intellectuels. On apprend aussi qu'un Piłsudski inventé de toutes pièces aurait pu avoir le même impact sur le psychisme de la nation polonaise que Piłsudski authentique. Reste à espérer que Kazimierz Brandys, qui s'était inventé lui-même dans ses *Carnets*, va, lui aussi, laisser une empreinte durable sur notre vie et notre imagination. Reconnaissons enfin qu'il était malgré tout légitime et judicieux de la part de l'auteur de *Sposób bycia* (Façon d'être) de chercher refuge du côté de la fiction, de s'obstiner, tout au long de sa vie de romancier, à brouiller systématiquement

20. Kazimierz BRANDYS, *Hôtel d'Alsace et autres adresses* [Charaktery i pisma, 1991], Paris, Gallimard, 1992 (traduit du polonais par Jean-Yves Erhel), p. 120.

21. Kazimierz BRANDYS, *Dżoker* [Jocker], Varsovie, Państwowy instytut wydawniczy, 1966, p. 194.

quement les pistes, à inventer d'innombrables codes de la narration. Rappelons aussi, qu'une fois libéré de la chrysalide du roman, l'auteur-autobiographe n'a pas totalement déserté le royaume de l'imaginaire. Il a continué à explorer l'univers des songes, à emprunter les sentiers tortueux de l'inconscient. Car la vraie question que nous nous posons semble être toujours la même : l'autobiographie dite « authentique », à admettre qu'elle existe, peut-elle déboucher sur autre chose qu'une mauvaise tragédie ?

La recherche de l'intime est une chose qui caractérise la prose de Kazimierz Brandys. Mais ce qui est aussi pertinent dans sa façon de se situer dans le monde, c'est l'interrogation constante sur le statut du réel et de la fiction. Les tentatives autobiographiques, sous leurs différentes formes, du journal intime au récit de vie prétendument factuel, n'est pas seulement un rapport avec le lecteur virtuel, mais une relation à soi-même, à un moi énigmatique pour celui qui est censé le révéler au public dans toute sa vérité.

Bibliographie

- BRANDYS, Kazimierz, *Carnets, Paris, 1985-1987*, Paris, Gallimard, 1990.
- BRANDYS, Kazimierz, *Carnets, Paris-New York-Paris, 1982-1984*, Paris, Gallimard, 1987.
- BRANDYS, Kazimierz, *Carnets de Varsovie, 1978-1981*, Paris, Gallimard, 1985.
- BRANDYS, Kazimierz, *Dzoker* [Jocker], Varsovie, Państwowy instytut wydawniczy, 1966.
- BRANDYS, Kazimierz, *Hôtel d'Alsace et autres adresses [Charaktery i pisma (1991)]*, Paris, Gallimard, 1992.
- BRANDYS, Kazimierz, *Listy do pani Z.* [Lettres à Madame Z], Varsovie, Czytelnik, 1968.
- BRANDYS, Kazimierz, *Przygody Robinsona* [Les Aventures de Robinson], Varsovie, Iskry, 1999.
- BRANDYS Kazimierz, *Rynek* [La Place du marché], Czytelnik Varsovie, 1972.

CZAPLINSKI, Przemyslaw, *Literatura polska 1976-1998* [Littérature polonaise 1976-1998], chap. « La question de la forme : l'absence de la former, les styles postmodernes », Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 1999.

CZYŻAK, Agnieszka, *Kazimierz Brandys*, Poznań, Dom Wydawniczy Rebis, 1998.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, collection « Poétique ».

JAROSINSKI, Zbigniew, « Świadectwa Kazimierza Brandysa », in *Sporne postaci polskiej literatury współczesnej. Kontynuacje*, Varsovie, IBL PAN, 1996.

KANDZIORA, Jerzy, « Retoryka 'Miesiący' Kazimierza Brandysa », Wrocław, *Pamiętnik Literacki*, 1989, z. 4.

LEJEUNE, Philippe, *le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, [1975], 1996.

NYCZ, Ryszard, « Intertekstualność i jej zakresy » [Intertextualité et ses ressorts] in *Między tekstami* [Entre les textes], Varsovie, 1992.

WOŁK, Marcin, « Gatunkowość *Dżokera* i *Rynku* Kazimierza Brandysa » in *Acta Universitatis Nicolai Copernici*, Filologia Polska XLVII, Cahier 305, Toruń, 1996.

WOŁK, Marcin, « Tekstowe wykładniki stylizacji dziennikowej w autopowiesciach Kazimierza Brandysa - perspektywa odbioru » in *Acta Universitatis Nicolai Copernici*, Filologia Polska XLIX, Cahier 315, Toruń, 1997.

WOŁK, Marcin, « Autointertekstualność i pierwsza osoba. Przypadek *Nierzeczywistości* i *Ronda* Kazimierza Brandysa » in *Pamiętnik Literacki*, XC, Wrocław, 1999, Z. 3.

WYKA, Kazimierz, *Pogranicze powieści*, Varsovie, Czytelnik, [1974] 1989.

ZALESKI, Marek, « O Miesiącach Kazimierza Brandysa », in *Literatura le obecna*, Londres, Polonia Book Fund LTD, 1984.

ZANONE, Damien, *l'Autobiographie*, Paris, Ellipses, 1996, collection « Thèmes et Études ».

Résumé : la prose de Kazimierz Brandys exhibe un questionnement constant à propos de ses structures narratives. On y découvre différents stratagèmes au niveau de l'organisation de la fiction littéraire : crypto-biographie, mélange de genres et de styles, décomposition des formes discursives, auto-crédation, auto-commentaire (relectures des oeuvres précédentes selon le principe de la distanciation), stylisation romantique, etc. Les signes de l'écriture s'opposent de manière pathétique aux notes de diariste scrutant inlassablement les réalités quotidiennes. La rhétorique de l'auteur de *Lettres à Madame Z* ne fait jamais abstraction de l'horizon d'attente des lecteurs du moment, ceux qui abordent le texte dans un lieu et un temps bien définis. Le projet artistique des *Carnets* semble être mené à bien à travers un affrontement dialectique (volontairement articulé) entre la fiction romanesque et le journal de bord. C'est bien l'autobiographie qui établit une sorte de séparation programmée entre les deux moi (celui de l'énoncé, celui de l'énonciation), entre la personne écrivant et le personnage qu'elle décrit. De surcroît, il s'agit à tout moment de réactualiser la vision « réaliste » des choses perçues au fil des jours, sans toutefois renoncer à la conscience, au souci fondamental de la performance littéraire. Brandys s'efforce d'arracher le roman à sa fonction exclusivement narrative, génératrice de fables et de récits, pour l'investir parallèlement d'un autre devoir, celui de restaurer un contact privilégié avec le monde ambiant.

Abstract: The prose of Kazimierz Brandys shows a constant questioning about its narrative structures. It reveals different tricks concerning the organization of the literary fiction: crypto-biography, mixing genres and styles, decomposition of discursive forms, self-creation, self-review (reinterpretations of previous works on the principle of distancing), romantic stylization, etc. Writing signs are pathetically opposed with notes of diarist tirelessly scrutinizing the daily realities. The rhetoric of the author of Letters to Ms Z never disregards the horizon of the readers expectations, The artistic project of The Notebooks seems to be carried out through a dialectic confrontation (voluntarily articulated) between romantic fiction and the logbook. Indeed, Autobiography establishes a kind of separation between the two programmed me (the one of the statement, and of the enunciation), between the writing person and the described character. Moreover, at any time the purpose is to update the vision of «realistic» things perceived, without sacrificing the consciousness, the fundamental concern of literary performance. Brandys tries to snatch the romance of its only narrative function, creating fables and stories, and invest alongside another duty, that of restoring a privileged contact with the surrounding world.

Streszczenie: Proza Kazimierza Brandysa ujawnia liczne eksperymenty narracyjne. Przybiera ona formy gatunkowe takie jak krypto-biografia, powieść auto-

tematyczna, powieść epistolarna, wywiad radiowy, reportaż, nota do wydawcy, scenariusz filmowy itp. Eseiizacja opowiadań, estetyka fragmentu, montaż utworu z kawalków innych tekstów, to typowe cechy wypowiedzi sylwicznych. Natomiast mniej więcej od połowy lat siedemdziesiątych autor *Nierzeczywistości i Ronda* próbuje sys-tematycznie łączyć formułę wypowiedzi powieściowej z dokumentaryzmem. Odtąd właśnie autobiografia, jako określone i wybrane miejsce kreacyjnych zmagania, pozwala Brandysowi na programowe rozszczepienie "ja" autorskiego od "ja" bohatera opowia-dającego. Metoda ta prowadzi go nieuchronnie do załamania i falowania głównych linii kompozycyjnych. Technika przebrań fabularnych oraz dialektycznych zderzeń świata fikcjonalnego z rzeczywistym rzuca podwaliny pod oryginalny rodzaj poetyki, której ramy umacniają się w miarę jak doskonalą się środki warsztatowe pisarza od powieści do dziennika i od dziennika do powieści. *Przygody Robinsona* jawią się nam, w zes-tawieniu z *Rondem*, *Miesiącami czy Zapamiętanym* jako częściowy (choć nie całko-wity) powrót do literackiej fikcji sensu stricto, a przynajmniej do kilku jej koronnych atrybutów. Tak więc w konsekwencji zwyczajna świadoma gra z czytelnikiem, która staje się atrakcyjną sprężyną utworu. Przeszczep fikcji w prawdziwe przeżycia autora nie udaje się, albowiem fikcja i nieprawda to dwie różne sprawy nie przystające do siebie. Po przeczytaniu tej powieści mamy wrażenie, że Kazimierz Brandys jest świa-dom faktu, iż "autentyczna", godna zaufania autobiografia, gdyby nawet przyjąć, że taka istnieje, może co najwyżej, biorąc pod uwagę niedoskonałość wszelkiej konwencji *reality show*, pretendować do rangi nieudanej tragedii.

**De Un roman naturel à Physique de la mélancolie
(Gueorgui Gospodinov) : de “ nous sommes je ” à “ je
sommes nous ”. À la recherche de la totalité perdue**

Marie Vrinat-Nikolov

► **To cite this version:**

Marie Vrinat-Nikolov. De Un roman naturel à Physique de la mélancolie (Gueorgui Gospodinov) : de “ nous sommes je ” à “ je sommes nous ”. À la recherche de la totalité perdue. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47. hal-01495128

HAL Id: hal-01495128

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01495128>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**De *Un roman naturel à Physique de la mélancolie*
(Gueorgui Gospodinov) : de « nous sommes je » à « je
sommes nous ». À la recherche de la totalité perdue**

Marie Vrinat-Nikolov

De *Un roman naturel à Physique de la mélancolie* (Gueorgui Gospodinov) : de « nous sommes je » à « je sommes nous ». À la recherche de la totalité perdue
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01495128>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

**De *Un roman naturel à Physique de la
mélancolie* (Gueorgui Gospodinov) : de
« nous sommes je » à « je sommes nous ».
À la recherche de la totalité perdue**

Marie Vrinat-Nikolov
CREE/Inalco/Sorbonne Paris Cité

*Vais-je devenir le héros de ma propre biographie, ou
bien ce rôle sera-t-il joué par quelque autre personne,
c'est ce que le présent ouvrage devra démontrer¹.*

Charles Dickens

*Comment le roman est-il possible, aujourd'hui,
quand le tragique nous est refusé.
Comment est possible l'idée même d'un roman
lorsque le sublime est absent ?*

*Lorsque n'existe que le quotidien, dans toute sa prévisibilité ou, pire
dans le mystère – qui le dépasse – de hasards écrasants.*

*Le quotidien dans sa médiocrité : là,
seuls étincellent le tragique et le sublime.*

Dans la médiocrité du quotidien².

Gheorgui Gospodinov

1. *Incipit de David Copperfield, traduction de Sylvère MONOD, cité dans Un roman naturel, p. 24.*

2. Gheorgui GOSPODINOV, *Un roman naturel*, traduit du bulgare par Marie VRINAT, Paris, Phébus, coll. « D'aujourd'hui. étrange », 2002, p. 7.

*Sartre qui dit : « Un homme, c'est toujours un conteur d'histoires,
il vit entouré de ses histoires et des histoires d'autrui ».*³

Serge Doubrovsky

« Voilà qui est si rare : lire un livre d'aujourd'hui, pour aujourd'hui
et pour après-demain – et qui ne veut rien annoncer,
rien révéler mais qui parle, simplement,
qui nous parle sans être empêtré dans quelque
“autofiction” pas plus que dans le “document”
ni dans une des poses du jour, ricanante ou évaporée.
Bigre ! comme cet air frais vous réveille ! »⁴

Jean-Luc Nancy

Ce titre n'est pas une simple formule⁵, ce n'est pas un simple jeu, c'est un mouvement finalement très proustien entre les deux : mouvement du doute généralisé, de la crise angoissante suscitée par la dissolution de l'« l'identité », ou plutôt *des* identités (du *je* dédoublé, voire détriplé) et des certitudes, annonciatrice de l'apocalypse (délitement du langage même) dans *Un roman naturel*, vers l'acceptation mélancolique mais somme toute sereine de cette crise, placée sous le signe de l'empathie et de la somme dans *Physique de la mélancolie*. Au constat angoissant du « nous sommes je » succède la réponse – salvatrice si on l'accepte dans les faits : « je sommes nous ». Avec cette heureuse coïncidence permise par le français (preuve s'il en fallait que la traduction doit cesser d'être pensée comme « perte » inévitable) : dans le verbe « sommes », on entend – et on lit presque – la somme, la totalité. *Je* suis l'humanité tout entière. Et quand *je* disparaissais, « je vais disparaître massivement/leur dit-il/je vais disparaître massivement/dit-il/comme les dinosaures⁶ ». Mouvement proustien de quête douloureuse qui s'achève sur des épiphanies lumineuses...

Ce décentrement total du *je* qui se désagrège, en même temps que toutes les certitudes, dans *Un roman naturel* pour se fondre (« s'installer ») dans les autres

3. Serge DOUBROVSKY, *le Livre brisé*, Paris, B. Grasset, 1989/2012, p. 61.

4. Jean-Luc NANCY, « Entraîn bulgare », *Libération*, 15 mars 2015.

5. Normalienne et Agrégée de Lettres classiques, professeure des universités en langue et littérature bulgares et en théorie de la traduction littéraire à l'Inalco, est l'auteur de nombreux articles et ouvrages sur l'histoire de la littérature bulgare, l'histoire de la traduction en Bulgarie et la pensée de la traduction littéraire. Elle a traduit en français plusieurs écrivains bulgares. Contact : marie.vrinatnikolov@gmail.com

6. Gheorghî GOSPODINOV, *Un roman naturel*, *op. cit.*

certitudes, dans *Un roman naturel* pour se fondre (« s'installer ») dans les autres dans *Physique de la mélancolie*, ouvre des pistes de réflexion intéressantes pour renouveler notre approche et notre regard à la fois du postmoderne en littérature et des « écritures du moi ». Comment rendre compte du doute, « intrinsèquement lié au métissage⁷ », de la mobilité, de la labilité de « l'identité » d'aujourd'hui, sinon par le postmoderne, écriture métisse par excellence ?

Nous sommes je : qui suis-je ? Comment écrire le « moi » et quel « moi » au XXI^e siècle ?

Rien de plus difficile à cerner et à conceptualiser que les « écritures du moi » au XXI^e siècle, tant elles paraissent mouvantes, et tant paraissent changeantes, voire contradictoires, les tentatives de les appréhender, du *Pacte autobiographique* (1975) de Philippe Lejeune, pionnier en la matière, à Philippe Gasparini (2008⁸), en passant par « l'autofiction » de Serge Doubrovsky (« Si l'on veut, autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure d'un langage en liberté.⁹ »), Vincent Colonna¹⁰, Laurent Jenny (2003¹¹). On a fustigé l'écriture du moi, qu'elle soit autobiographique ou autofictionnelle, comme « nombriliste », auto-centrée et, à partir de là, l'écriture en France de manière générale (ce qui était encore une vision étroite et franco-centrée de l'autofiction). Or, ce qu'a souligné très justement Céline Maglica, alors qu'elle était encore étudiante de Lettres modernes, c'est le fait que l'autofiction part du moi pour atteindre l'autre ou les autres :

Souvent jugée sur son contenu plus que sur sa forme ou le projet qu'elle sous-tendait, l'autofiction n'a pas été comprise. Usant principalement d'un cadre dialogique, elle met en scène une parole dont le discours est polyphonique. L'autofiction est écriture du fantasme

7. François LAPLANTINE et Alexis NOUSS, *le Métissage*, Paris, Téraèdre, 2008, p. 54.

8. Philippe GASPARDINI, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Le Seuil, collection « Poétique », 2008.

9. Néologisme alors, qui se trouve sur la quatrième de couverture du roman *Fils*, Paris, Galilée, 1977, rééd. Folio, 2001.

10. Vincent COLONNA, « L'autofiction, essai sur la fictionalisation de soi en littérature ». *Linguistics*. École des Hautes Études en Sciences sociales (EHESS), 1989. *Autofiction et autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004.

11. Laurent JENNY, « L'autofiction », Université de Genève, disponible sur Internet : <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/autofiction/index.html> (page consultée le 12 juillet 2016).

au sens où elle permet à un auteur de dire tous ses Moi en même temps, elle fait une place au Je fragmenté de l'écrivain. [...] ; fantasme non d'une cohérence du Moi impossible mais d'une coexistence fulgurante qui n'existe que dans les mots. [...] L'autofiction n'est pas une fictionnalisation de soi : se fictionnaliser, c'est partir de soi pour créer une existence autre, c'est transposer son être dans le champ des possibles qui pourraient/auraient pu avoir lieu dans la réalité¹².

Dans *le Livre brisé*, Serge Doubrovsky consacre de nombreux passages à interroger la possibilité même de l'autobiographie, ou plutôt à en montrer l'impossibilité, d'où la seule autofiction possible, dans laquelle « une enfance peut se mettre à toutes les sauces » :

Un roman, ça rend la vie romanesque. Comme on dit des tranches de saumon, la fiction est de la vie reconstituée. Les morceaux juxtaposés font un bel ensemble. Dans mes romans, mon enfance n'est pas présente. Elle est présentable. En l'écrivant, je la déguste avec plaisir. Mais comment l'ai-je vécue ? Cela m'échappe. Complètement. À tout jamais. D'emblée, mon autobiographie doit dire adieu à mon enfance : Tartempion est un adulte désemparé, face à un enfant introuvable¹³.

Question angoissante du « Qui suis-je ? » et la réponse des proches ne saurait satisfaire : « Ce total étranger, on m'assure que c'est moi¹⁴. »

Cette mise en doute est particulièrement pertinente pour *Un roman naturel*, premier roman postmoderne¹⁵ apparu en 1999 dans le champ littéraire bulgare, traduit maintenant en une vingtaine de langues, qui avait littéralement catapulté son auteur (poète reconnu, âgé de 31 ans) sur le devant de la scène littéraire, redonné goût aux lecteurs de lire des œuvres bulgares et devait faire du roman

12. Céline MAGLICA, « Essai sur l'autofiction », <http://www.disparates.org/delta/2009/02/integrer-le-discours-l-inconscient/> (page consultée le 23/01/2009).

13. Serge DOUBROVSKY, *le Livre brisé*, *op. cit.* p. 334.

14. *Ibid.*, p. 325.

15. Voir Marie VRINAT-NIKOLOV, « Mémoire individuelle et mémoire collective dans *Un roman naturel* de Guéorgui Gospodinov : le roman postmoderne et la mémoire du totalitarisme », in PRSTOJEVIĆ Alexandre (ed.), *Raconter l'histoire*, Paris, L'Improviste, 2009, p. 165-179.

le genre dominant dans la littérature bulgare du *XXI^e* siècle (au lieu de la poésie). 1999, faut-il le rappeler, c'est dix ans après la chute du régime communiste en Bulgarie, qui, pendant quarante-cinq ans, avait fixé des certitudes inébranlables régissant la personne humaine, ses rapports au collectif, familial et social, l'avenir du pays, l'avenir du monde et de l'humanité, les relations « nous » (bloc de l'Est)/« eux » (bloc de l'Ouest capitaliste), etc. 1989, porteur d'espoirs vite déçus, annonce une période de turbulences politiques, économiques, sociales et culturelles d'une violence inouïe, dont on trouve des échos dans *Un roman naturel*, et une période de bouillonnement littéraire qu'il était difficile d'appréhender au moment où il avait lieu, porté en grande partie par l'hebdomadaire *Literaturen vestnik* (Le courrier littéraire) dont Gueorgui Gospodinov fut l'un des rédacteurs en chef. C'est aussi l'émergence d'un champ littéraire¹⁶, avec ses lois, ses tensions, ses mutations. La lutte pour le « pouvoir symbolique » change d'arène : il ne s'agit plus uniquement pour l'écrivain bulgare de reconquérir un public national forcément limité dans un pays qui compte huit millions d'habitants, mais surtout de percer à l'étranger par la traduction. D'où la recherche d'une nouvelle langue, comme le clamait haut et fort l'éditorial-manifeste du premier numéro de *Literaturen vestnik*, sorti le 11 février 1991 :

Cela veut dire que cette époque qui vient de commencer manque d'une langue qui lui permette de s'exprimer elle-même en tant que réalité faisant sens. [...] La vieille langue est impossible, morte : sans pouls, ni sens pour saisir les contrastes et les absurdités de notre temps, sans signes ni métaphores pour le chaos, sans possibilité de nommer la vérité et la liberté. La nouvelle langue est en train de naître maintenant. [...] Mais cette nouvelle langue n'est pas encore la langue de la littérature. La nouvelle langue n'est pas encore née¹⁷.

Ce sont, en à peine dix ans, toutes les fondations de l'édifice culturel communiste qui s'effondrent, laissant place aux interrogations et au doute. Ce doute qui ronge *Un roman naturel* et qui en fait aussi la richesse : « J'aimerais que l'on dise : ce roman est beau parce qu'il est tissé de doutes », est-il écrit dans l'une de ses

16. Voir Marie VRINAT-NIKOLOV, « Éloge de la rupture : la littérature bulgare du *XXI^e* siècle et ses nouvelles esthétiques » in Clara ROYER et Petra JAMES (dir.), *Sans faucille ni marteau, Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes*, Bruxelles/Bern/Berlin, Peter Lang, 2014, p. 273-287.

17. « Литературен вестник днес? » [Un journal littéraire aujourd'hui ?] <http://www.litclub.bg/library/lv.html> (consultée le 12 juillet 2016).

nombreuses épigraphes. Ce doute propice à l'imagination et à la création, comme le rappelle François Laplantine :

Une époque troublée est une époque qui doute de la cohérence du monde et de la pertinence des langages chargés d'exprimer cette cohérence. C'est une époque où il y a plus qu'auparavant de l'incompréhensible, du signifiant flottant un peu partout à la ronde, alors que par ailleurs se recréent en réaction les certitudes identitaires et les langages de la « représentation » qui, eux, ne sont pas ceux du doute. [...] Notre époque, dont on dit tant de mal, constitue un défi extrêmement stimulant pour l'imaginaire. Elle nous incite à penser l'évanescence, l'aléatoire, le précaire, le turbulent, sans aucune certitude de trouver un lien nécessaire de causalité ou un ordre caché, qui sont les deux modalités de la rationalité explicative¹⁸.

Toute l'intrigue (si tant est que ce mot ait du sens dans ce cas précis) d'*Un roman naturel* se résume en quelques mots : la désagrégation d'un couple qui divorce parce que la jeune femme est enceinte d'un autre homme que son mari. La crise qui en découle, pour celui-ci, est indicible, littéralement. D'où un jeu de variations et de digressions, une structure en zigzag, qui sont la matérialisation par et dans l'écriture de l'impossibilité de raconter une histoire dans sa linéarité, de l'impossibilité d'être certain d'être soi, de l'impossibilité d'en rester à une littérature référentielle et mimétique d'une « réalité » qui ne peut être appréhendée que par l'œil à facettes de la mouche. Tout est soumis au doute, au soupçon (car le roman post-moderne bulgare a beaucoup en commun avec le nouveau roman français), il n'y a plus aucune « frontière fixe ».

Nous sommes je : abolition des frontières entre moi et les autres

« Nous sommes je », c'est la prolifération de la prise en charge de la narration et d'un jeu d'identification entre : le narrateur homodiégétique d'un récit 1 (celui qui vit et raconte l'expérience de son divorce), dont il ressort qu'il s'appelle Gueorgui Gospodinov, comme l'auteur du roman ; un narrateur hétérodiégétique qui n'apparaît que dans un chapitre (« Note du rédacteur »), appelé lui aussi Gueorgui Gospodinov. Mais ce n'est pas tout : le narrateur du récit 1 possède un chat et un fauteuil à bascule, tout comme le vieux naturaliste et clochard dont il est question dans le récit 1, dont on a tout lieu de penser que ce sont des ava-

18. François LAPLANTINE, *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pommier, 2010, p. 9-10.

tars du narrateur-personnage, la narration présentant d'ailleurs une ellipse sur ces transformations. Le narrateur-naturaliste-clochard termine le récit par une mise en abyme, en annonçant son intention d'écrire un roman, précisément celui que le lecteur est en train de lire.

Un roman naturel : abolition des frontières entre les genres

Qu'est-ce qu'un roman naturel ? Le chapitre 3 (à la vingt-troisième page du livre, ce détail a son importance) commence par un aveu « métafictionnel », fait par un narrateur hétérodiégétique qui a toute apparence d'être l'auteur intervenant dans la fiction :

Flaubert rêvait d'écrire un livre sur le vide, un livre sans aucune intrigue extérieure « qui se tienne de lui-même, par la force intérieure du style, tout comme la terre se tient dans l'air sans aucun soutien ». Proust a réalisé ce rêve jusqu'à un certain point en s'appuyant sur la mémoire involontaire. Mais lui non plus n'a pu échapper à la tentation de recourir à l'intrigue. J'ai le désir, peu modeste, de bâtir un roman uniquement à partir de débuts. Un roman qui parte sans cesse, promette quelque chose, atteigne la vingt-troisième page et recommence *da capo*. [...] Un roman atomiste, fait de débuts flottant dans le vide. [...] Mais rien ne sera décrit dans le roman des débuts. Il ne donnera que la première impulsion et sera assez délicat pour se retirer dans l'ombre du début suivant et laisser au hasard le soin de relier les héros entre eux. C'est ce que j'appellerais un roman naturel.

Qu'à cela ne tienne : cette réflexion est aussitôt suivie d'un dialogue intertextuel entre plusieurs débuts de romans anglophones, français, russes et bulgares d'époques très différentes (*L'Attrape-cœurs* de Salinger, *David Copperfield*, *l'Île au trésor*, *Baï Ganio* de l'écrivain bulgare Aleko Konstantinov, *la Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, *Sous le joug*, d'Ivan Vazov, etc.) ; d'une « Note du rédacteur » (procédé bien connu : le narrateur feint de n'être que le dépositaire du récit qu'il raconte) ; de dialogues sur les toilettes (l'amour et les toilettes, la place des toilettes dans les films, la dissidence bulgare et les toilettes) :

Mais revenons aux graffitis dans les toilettes. L'endroit le plus isolé et le plus solitaire sur terre se révèle très public. À l'époque, c'était le seul endroit où l'on trouvait des slogans antigouvernementaux. Toute l'audace de la société se déversait là, sur le mur des chiottes.

– Des révolutions de toilettes intimes. Tu parles d'une audace et d'une société. C'est justement lorsqu'ils chient de peur qu'ils vont se mettre à griffonner sur les murs « À bas T. J. » et « J'emmerde le P. C. B.¹⁹ ». À d'autres. Tiens, c'est là toute notre dissidence merdique. Le seul lieu public où ces gens ont protesté, c'étaient les toilettes. – *Applaudissements frénétiques et prolongés...*

– Dans des toilettes, il y a des années, on avait écrit : « Ne te force pas, ici, il n'y a pas de norme. »

Les chapitres traitant du divorce (récit 1) alternent donc avec d'innombrables digressions et récits emboîtés qui finissent par revenir avec une fréquence de plus en plus élevée... Pour finir sur la déliquescence du narrateur et la déliquescence du langage même, lorsque signifié et signifiant se séparent et se quittent, dans une apocalypse verbale, dans laquelle le langage n'est plus qu'une suite de mots pris dans le roman et arbitrairement assemblés :

Durant cette année-là beaucoup de chiens écrasés sur les routes chats poils collés sang séché sur les buissons queues dans les caniveaux l'autre est venu s'installer chez Ema avec trois aquariums pleins de poissons les poissons se reproduisent vite mais meurent très facilement pigeons beaucoup près des containers moi quoi je ne les mange pas je subodore que nous sommes de la même race joyeuse fête interdit d'entrer avec des chiens dans le magasin recherchons vendeuses Clinton s'en va mais à qui est cette fille non je ne veux pas de maison seulement des toilettes domestiques mouououche mouououche votre décision est-elle définitive un petit sourire s'il vous plaît les frères Sokolov ouste loin du cerisier²⁰.

Ces récits emboîtés convoquent l'intertextualité, les métafictions comprenant des considérations sur le roman ; des histoires naturelles (des toilettes, des mouches) ; des retours à l'enfance et au communisme sous lequel elle se déroule ; des digressions sur les mouches (la Bible des mouches est un passage savoureux), les rêves, les chats, la langue ; des tranches de vie quotidienne (conversations entendues dans un café) ; des listes de plaisirs des années 1960, 1970 et 1980.

19. T. J. : initiales de Todor Jivkov, qui dirigea la Bulgarie de 1962 à 1989 ; P. C. B. : Parti communiste bulgare (NdT).

20. *Un roman naturel, op. cit.*, p. 181-182.

Autant de figures désormais reconnues pour participer de l'esthétique postmoderne. On pourrait y voir avant tout un jeu, érudit, spirituel, tantôt drôle, tantôt tragique, comme en témoignent ces quelques autres définitions d'un « roman naturel » saupoudrées dans le roman :

Pour écrire un roman naturel, il faut avoir l'œil constamment rivé sur le visible. Et découvrir des analogies. Chaque automne, les choux répètent la mode de l'époque de Marie-Antoinette avec les cols feuilletés. Ou bien c'est Marie-Antoinette qui avait l'œil pour les choux. Qui sait : est-ce l'histoire qui est influencée par la botanique ou la botanique par l'histoire ? Le roman de l'histoire naturelle ne fait pas de telles distinctions : hier, le marché était rempli d'Antoinettes décapitées²¹.

Un roman à facettes évoquant la vue de la mouche. Et, comme elle, un roman rempli de détails, des choses les plus petites et les moins remarquées au simple coup d'œil. Un roman quotidien comme les mouches. [...] Le roman idéal sera celui qui aura pour fil conducteur entre les différents épisodes une mouche volant de l'un à l'autre²².

Je pense à un roman fait uniquement de verbes. Sans explications, sans descriptions. Seul le verbe est honnête, froid et exact²³.

C'était d'ailleurs ma première lecture après l'avoir traduit, et, il y a quelques années, dans un article consacré à *Un roman naturel*, je concluais : « Tout un arsenal disparate mais d'autant plus efficace est convoqué pour mêler intrinsèquement mémoire individuelle et mémoire collective dans ce roman qui raconte aussi la déliquescence de la personnalité et du langage, et démythifie les attributs du totalitarisme. D'où le paradoxe suivant : comment un roman de l'impossible commencement, de l'impossible narration devient un roman qui englobe tout²⁴.

21. *Ibid.*, p. 156.

22. *Ibid.*, p. 116-117.

23. *Ibid.*, p. 61.

24. Marie VRINAT-NIKOLOV, « Mémoire individuelle et mémoire collective dans *Un roman naturel* de Gueorgui Gospodinov : le roman postmoderne et la mémoire du totalitarisme », *op. cit.*, 2009, p. 165-179.

Après avoir lu, traduit et commenté le second roman de Gueorgui Gospodinov, *Physique de la mélancolie*, ma lecture est un peu différente et je ne parlerais plus « d'arsenal disparate ». Certes, le jeu est présent, et le plaisir qui l'accompagne, mais je vois maintenant dans l'écriture postmoderne telle que nous la livre Gospodinov dans *Un roman naturel* avant tout l'angoisse de la déréliction, de la perte des repères, des fondements, de la stabilité, de l'amour, de toute la part d'humanité en l'homme ; et la dérision intervient toujours pour éviter le pathos, la sentimentalité, l'apitoiement sur soi-même. Avec l'annonce, par petites touches, de ce qui fera la matière de *Physique de la mélancolie*. J'y vois aujourd'hui un immense point d'interrogation porteur d'angoisse, car lorsque « nous sommes je », « je » ne sait plus qui il est vraiment. Et si *Physique de la mélancolie* ne peut apporter de réponse, on y lit la consolation, l'apaisement par ce « je sommes nous », la somme solidaire de tous ceux qui sont en « moi ».

Je sommes nous. Contre l'apocalypse : l'empathie

Physique de la mélancolie est donc le second roman (très attendu) de Gueorgui Gospodinov, paru en Bulgarie à la fin de l'année 2011. Entre temps, son auteur avait publié un recueil de récits, *Et d'autres histoires*²⁵, deux pièces (*D. J.*²⁶ et *l'Apocalypse survient à 6 heures du soir*) et deux recueils de poèmes, sans compter ses chroniques parues dans le quotidien *Dnevnik* et son travail de rédacteur en chef du *Journal littéraire*, le livre collectif *J'ai vécu le socialisme, 171 histoires individuelles*, qui a vu le jour et s'est développé sur Internet, avant d'être publié en 2006. *Physique de la mélancolie*, roman-labyrinthe, apparaît alors comme un prolongement/dépassement longuement et patiemment mûri. Il commence et se termine par la naissance et par la mort de tous ceux qui forment ce « je sommes nous » :

Je suis né à la fin du mois d'août 1913, être humain de sexe masculin. Je ne connais pas la date exacte. On a attendu de voir quelques jours si j'allais survivre et c'est alors seulement qu'on m'a déclaré.
[...]

Je suis né deux heures avant le lever du soleil, mouche à vin. Je mourrai ce soir après le coucher du soleil.

25. Paru en français sous le titre *l'Alphabet des femmes*, Paris, Arléa, 2003/rééd. 2014, trad. Marie VRINAT.

26. Paru en français, *le Journal littéraire*, Paris, Léo Scheer, 2010, trad. Marie VRINAT.

Je suis né le 1^{er} janvier 1968, être humain de sexe masculin. Je me souviens dans le détail de toute l'année 1968, du début jusqu'à la fin. Je ne me rappelle rien de l'année en cours. Je ne sais même pas son numéro.

J'ai toujours été né. Je me rappelle encore le début de l'Ère de glace et la fin de la Guerre froide. Le spectacle de dinosaures mourants (durant ces deux époques) est l'une des choses les plus insoutenables que j'aie jamais vues.

Je ne suis pas encore né. Je suis à venir. J'ai moins sept mois. Je ne sais pas comment on compte ce temps négatif passé dans le ventre. Je suis grand, je suis grande (on ne sait pas encore de quel sexe je suis) comme une olive, je pèse un gramme et demi. [...]

Je suis né le 6 septembre 1944, être humain de sexe masculin. Temps de guerre. Une semaine plus tard, mon père est parti sur le front. Le lait de ma mère s'est tari. [...]

J'ai des souvenirs de moi né comme buisson d'églantier, perdrix, ginkgo biloba, escargot, nuage de juin (ce souvenir est fugace), crocus mauve d'automne au bord du Halensee, cerisier précoce figé par une neige tardive d'avril, neige ayant figé un cerisier leurré...

Je sommes nous.

Et, entre ces naissances et ces morts, la révélation finale, comme dans *le temps retrouvé*.

Une structure...

Si la structure de *Un roman naturel* était en zigzag, suivant l'impossibilité de raconter une crise personnelle, celle de *Physique de la mélancolie* est un labyrinthe dans lequel est enfermé « mon frère, le Minotaure ». Après un roman naturel, qu'est-ce qu'un roman labyrinthe ?

J'imagine un livre dans lequel on trouve chaque espèce et chaque genre. Du monologue à l'épopée en hexamètres en passant par le dialogue socratique, du conte à la liste en passant par le traité. De l'Antiquité aux arrêtés concernant les abattoirs. Tout peut être réuni et transporté dans un livre de ce genre.

Il doit écrire, écrire, écrire, enregistrer et conserver, être comme une arche de Noé, là, il y a des créatures de toutes sortes, petites et grandes, pures et impures, il faut prendre de tous les genres et de toutes les histoires. Les genres purs ne m'intéressent guère. Le roman n'est pas un Aryen, comme le disait Gaustin.

Je dois écrire, écrire, écrire, enregistrer et conserver, être comme une arche de Noé, pas moi, ce livre. Seul le livre est éternel, seules ses couvertures surnageront au-dessus des vagues, seules les créatures à l'intérieur, entre les pages où cela fourmille de vie, survivront. Et lorsqu'elles verront une terre nouvelle, elles se reproduiront et se multiplieront.

Et ce qui a été écrit se remplira de sang et prendra vie de manière parfaite. Et « le lion » se transformera en lion, « le cheval » hennira comme un cheval, « la corneille » s'envolera de la feuille avec un exécrable croassement... Et le Minotaure sortira au grand jour²⁷.

Un roman qui abrite tous et tout, comme l'arche de Noé, pour après, non plus le déluge, mais l'apocalypse (celle de chacun, la mort de l'amour pour le prochain, la mort de la faculté de communiquer, les abandons, les possibilités ratées, les occasions non saisies), « pour celui qui est à venir » ; un roman qui accueille « ma » parole et celle des autres, les histoires du narrateur, tant qu'il est doué d'une empathie qui lui permet de se glisser dans les corps, de ressentir ce qu'ils ressentent, mais aussi les histoires des autres, celles qu'il achète une fois ce don passé ou raréfié ; un roman avec des « couloirs latéraux » et des « aires d'arrêt », pour permettre au lecteur de reprendre son souffle, de se promener à son rythme dans ce grand texte. Un roman qui permette de se cacher derrière « je », « tu » et « il » ; un roman anti-linéaire.

Parce que rien n'est moins sûr que « l'identité » :

J'ai conscience de l'incertitude de cette première personne qui se retire facilement dans la troisième avant de retourner à la première. Mais qui peut dire avec certitude : ce garçon, là, il y a quarante ans, c'était moi, ce corps-là est le même que celui-ci.

27. *Physique de la mélancolie, op. cit.*, p. 195-196.

Parce que rien n'est moins sûr que la vie :

J'écris à la première personne pour être sûr d'être en vie.

J'écris à la troisième personne pour être sûr de ne pas être seulement la projection de mon propre moi, d'être tridimensionnel et d'avoir un corps. Parfois, je pousse un verre et observe avec plaisir qu'il tombe et se brise. C'est donc que je suis et que je provoque des conséquences.

À moins que la troisième personne, par son extériorité, ne soit un refuge offrant le confort de la neutralité ; hors de tout espace et de tout temps :

Je cours dans l'abri anti-bombe de la troisième personne, j'envoie quelqu'un d'autre dans les champs minés du passé. Celui-là même qui, naguère, était à la première personne, qui était moi, et j'ai peur de demander s'il est en vie. Sont-ils vivants ceux que nous avons été ?

Une figure

Ce n'est pas la première fois que Gueorgui Gospodinov revisite et redonne sens aux mythes (au sens large) : Shéhérazade, parce que raconter sauve de la mort, Dom Juan, le Minotaure. Sans compter leurs avatars actuels : cheval de Troie et trojan, « mythes et *games* », Minotaure et *terminator*. Ce Minotaure, qui fait un rêve émouvant, dans lequel il est tout simplement « normal » et que personne ne craint, qui n'est plus le monstre dévorant des jeunes gens, mais la figure de l'enfant abandonné, esseulé, comme le narrateur, de tous les abandonnés dont on a une liste dans le livre, la figure des petits, des misérables et miséreux, de ceux qu'on oublie, qu'on néglige, que la Grande Histoire passe sous silence, c'est le périssable, l'éphémère, or le sublime est dans le trivial et l'infime, dans « l'architecture, la physique et la métaphysique de la bouse de buffle », « cathédrale en miniature, coupole d'église et dôme de mosquée, que toutes les religions me pardonnent »... Le Minotaure comme leçon de tolérance, une tolérance nouvelle, qui ne soit pas que passive (supporter, tolérer), mais surtout active (curiosité pour l'Autre, empathie)... Ce Minotaure qui comparait devant son juge et père, Minos, et prononce sa défense en hexamètres dactyliques...

Apologie de la mélancolie : la totalité retrouvée

Tout le roman est en fait un roman qui se développe autour d'un thème et ce thème, c'est la mélancolie. Et une tentative pour l'examiner de plusieurs côtés. [...] Il y a quelque chose qui ressemble à une mélancolie mondiale, un automne mondial. Certains lui donnent le nom de « crise économique », mais moi, je crois que, derrière cette crise, il y en a d'autres, plus importantes. C'est ça que j'ai envie de décrire, cette sensation de mélancolie, d'épuisement du sens, qui, d'un côté, peut être une sensation pénible, mais qui, de l'autre, peut-être aussi un sentiment lumineux. L'homme triste, c'est l'homme pensant, l'homme triste, c'est l'homme contemplant. Je pense que, lorsqu'on raconte une mélancolie, elle devient plus lumineuse. C'est la mélancolie non racontée qui est une mélancolie pesante²⁸.

Que d'épiphanies et de lumières dans ce roman, en dépit du labyrinthe enténébré et des caves alors qu'une partie non négligeable d'*Un roman naturel* était centrée sur les toilettes et le Tartare : bonheur « lorsque l'enfant paraît », Aya dont la lumière irradie tout le texte, bonheurs des matins du monde, bonheurs des automnes du monde qui enflamment l'Europe, de Sibiu à la Normandie, en passant par Berlin et Varsovie, course saisissante parmi les ruelles escarpées du Sao Jorge, pour attraper un couchant de soleil à Lisbonne, qui se termine par « un trou noir » rappelant « l'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois » (« Aube ») et surtout la scène finale, celle de la révélation, lorsque tout se met en place et que la peur disparaît, lorsque « je sommes nous » et que le narrateur a retrouvé la totalité perdue :

QUE RESTE-T-IL À LA FIN

Me voici de nouveau sur cette pierre, à six ans, je m'approche de la fillette de ma vision, qui s'assied devant le piano, mains soulevées, j'ai ouvert la porte de la pièce, je m'y suis appuyé, avec ma culotte courte, c'est quoi cette vilaine marque de cassure à ma cheville gauche, un rayon passe à travers les lourds rideaux et fend toute la pièce en deux, nous sommes chacun dans une moitié différente.

28. Gueorgui GOSPODINOV, interview donnée pour le journal *Darik*, 7/12/2011.

Et c'est alors que le miracle se produit, le tableau se met en mouvement, la fillette se retourne lentement...

Au même moment, le Minotaure trouve sa mère dans la foule de la corrida,

mon grand-père de trois ans voit la sienne en train de courir en sens inverse vers le moulin,

une femme, à Harkan, reçoit une lettre,

un homme descend de l'affiche, se dirige vers Julietta, devant le cinéma, et ils partent tous les deux, main dans la main, sur l'avenue principale de T.,

Gaustin monte le plus grand appareil à projection et sur tout l'hémisphère nord il tombe une pluie nocturne qui ne mouille pas,

mon père et ma mère regardent du balcon d'un appartement clair au dernier étage...

la fillette et moi, nous sommes maintenant du même côté du rayon lumineux, je vois l'extrémité de son visage, elle se retourne...

Coucou, papa.

« Si nous sommes mélancoliques, écrit le critique Boyko Pentchev, ce n'est pas parce que nous sommes bulgares, mais parce que nous sommes des humains. La mélancolie de Gospodinov est nostalgie de la complétude perdue : c'est le prix que nous avons payé pour devenir ce que nous sommes²⁹. »

Il me semble, plus précisément, que le mouvement qui va de *Un roman naturel* à *Physique de la mélancolie* est celui de la douloureuse désagrégation, non seulement du moi, mais de toutes nos certitudes. Désagrégation dont le narrateur de *Physique de la mélancolie* a pris acte, qu'il inscrit comme une donnée ; et, dans cette mélancolie, il y a une certaine douceur, un certain plaisir car « je sommes

29. Boïko PENTCHEV, « Gospodinov, la mélancolie et le Minotaure », *Kapital*, 5/01/2012.

nous » et la complétude est retrouvée : toute l'humanité est en « moi », dans ce « sommes », qui est aussi somme, il y a une stabilité qui compense la perte de l'identité. La compréhension que « je » n'existe que par « nous », métissage qui lui donne sa force, qu'il n'est solide que parce qu'il est habité par « nous ». L'autofiction se fait « nous-fiction ». Le postmoderne se fait humain, très humain. Et la littérature pourvoyeuse de sens et de vie, « source d'énergie alternative »³⁰.

Bibliographie

COLONNA, Vincent, « L'autofiction, essai sur la fictionalisation de soi en littérature ». *Linguistics*. École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), 1989. *Autofiction et Autres Mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004.

DOUBROVSKY, Serge, *le Livre brisé*, Paris, B. Grasset, 1989/2012, p. 61.

GASPARINI, Philippe, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Le Seuil, 2008, collection « Poétique ».

GOSPODINOV, Gheorghi, *Un roman naturel*, Paris, traduit du bulgare par Marie VRINAT, Paris, Phébus, collection « D'aujourd'hui. Étranger », 2002.

GOSPODINOV, Gheorghi, *l'Alphabet des femmes*, trad. Marie VRINAT, Paris, Arléa, 2003/rééd. 2014.

GOSPODINOV, Gheorghi, *D.J*, traduction française Marie VRINAT, *le Journal littéraire*, Pariss, Léo Scheer, 2010.

GOSPODINOV, Gueorgui, *Невидимите кризи*, [Les crises invisibles], Sofia, Janet-45, 2013.

JENNY, Laurent, « L'autofiction », université de Genève, disponible sur Internet : www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/index (page consultée le 12/07/2016).

30. Voir Gueorgui GOSPODINOV, *Невидимите кризи*, [Les crises invisibles], Sofia, Janet-45, 2013.

LAPLANTINE, François, *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pommier, 2010.

LAPLANTINE, François et Alexis NOUSS *le Métissage*, Paris, Téraèdre, 2008.

« Литературен вестник днес? » [Un journal littéraire aujourd'hui ?] <http://www.litclub.bg/library/lv.html>

MAGLICA, Céline, « Essai sur l'autofiction », <http://www.disparates.org/delta/2009/02/integrer-le-discours-l-inconscient/> (page consultée le 23/01/2009).

NANCY, Jean-Luc, « Entrain bulgare », *Libération*, 15/04/2015.

PENTCHEV, Boyko « Gospodinov, la mélancolie et le Minotaure », *Kapital*, 5/01/2012.

VRINAT-NIKOLOV, Marie, « Mémoire individuelle et mémoire collective dans *Un roman naturel* de Guéorgui Gospodinov : le roman postmoderne et la mémoire du totalitarisme », in Prstojević Alexandre (ed.), *Raconter l'histoire*, Paris : l'Improviste, 2009.

VRINAT-NIKOLOV, Marie, « Éloge de la rupture : la littérature bulgare du XXI^e siècle et ses nouvelles esthétiques », *Sans faucille ni marteau, Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes* (Clara Royer et Petra James dir.), Peter Lang, 2014, p. 273-287.

Résumé : entre ces deux romans s'opère un mouvement finalement très proustien : mouvement du doute généralisé, de la crise angoissante suscitée par la dissolution de l'« l'identité » et des certitudes, annonciatrice de l'apocalypse dans *Un roman naturel*, vers l'acceptation mélancolique mais sereine de cette crise, placée sous le signe de l'empathie dans *Physique de la mélancolie*. Au constat angoissant du « nous sommes je » succède la réponse : « je sommes nous ». Je suis l'humanité tout entière. Mouvement proustien de quête douloureuse qui s'achève sur des épiphanies lumineuses et ouvre des pistes de réflexion intéressantes pour renouveler notre approche et notre regard à la fois du postmoderne en littérature et des « écritures du moi ». Comment rendre compte du doute, « intrinsèquement lié au métissage³¹ », de la mobilité, de la labilité de « l'identité » d'aujourd'hui, sinon par le postmoderne, écriture métisse par excellence ?

31. François LAPLANTINE et Alexis NOUSS, *le Métissage*, Téraèdre, 2008, p. 54.

Abstract: I see a very Proustian movement between these two novels: from a widespread doubt, an agonizing crisis caused by the dissolution of «identity» and certainties, announcing the Apocalypse in Natural novel, towards melancholic but serene acceptance of this crisis, under the sign of empathy in The Physics of Sorrow. After the agonizing conclusion that «we are I» follows the answer: «I are». I am all of humanity. Proustian movement of painful quest that ends with luminous epiphanies and opens interesting ways for renewing our approach and looking anew at both postmodern literature and «self-writings». Which kind of writing could reflect the doubt, which is «inherently linked to métissage», the mobility, the lability of “identity” today, if not postmodern, a Métis writing par excellence?

Абстракт: Пътят между двата романа се извървя по много прустовски начин – от всеобщото съмнение, от страшната криза, предизвикана от разтворената „идентичност“ и увереност в стабилността на нещата, която предвещава апокалипсиса в Естествен роман, към тъжното, но спокойно приемане на тази криза благодарение на емпатията във Физика на тъгата. След обезпокояващото установяване, че „ние сме аз“ идва отговорът – „аз сме“. Аз съм цялото човечество. Прустовски път на болезнено издирване, което свършва със светли епифании, като очертава интересни писти за нови разсъждения, както за постмодерното в литературата, така и за „аз-формата на писане“. Как да отразим съмнението, което е „неразривно свързано със смесването (métissage)“, подвижната и лабилна „идентичност“ на нашата съвременност, ако не чрез постмодерното, което е смесено писане par excellence?

Ego-récits de l'intégration : deux itinéraires de déportés au Kazakhstan soviétique

Isabelle Ohayon

► **To cite this version:**

Isabelle Ohayon. Ego-récits de l'intégration : deux itinéraires de déportés au Kazakhstan soviétique. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie. hal-01493835v2

HAL Id: hal-01493835

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01493835v2>

Submitted on 7 Apr 2017 (v2), last revised 7 Apr 2017 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Ego-récits de l'intégration :
deux itinéraires de déportés
au Kazakhstan soviétique**

Isabelle Ohayon

Ego-récits de l'intégration : deux itinéraires de déportés au Kazakhstan soviétique
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01493835>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Ego-récits de l'intégration : deux itinéraires de déportés au Kazakhstan soviétique

Isabelle Ohayon
CNRS/CERCEC

Les récits de soi présentés ici¹ ont été sollicités et recueillis dans le cadre d'un projet portant sur la mémoire des « Européens » déportés en URSS durant la séquence qui commence avec la signature du Pacte germano-soviétique en 1939 et se termine avec la mort de Staline en 1953². Ces récits sont des témoignages oraux qui ont trouvé à se dire à l'occasion d'entretiens sollicités par une équipe de chercheurs et qui n'avaient pas jusqu'alors été partagés, sinon dans le cercle privé. Les circonstances de leur production doivent être envisagées comme partie

1. Historienne, chargée de recherche au CNRS, Centre d'étude des mondes russe, caucasien et centre-européen (CERCEC), EHESS, Paris. Auteure d'une thèse sur la sédentarisation des Kazakhs, la famine et la collectivisation au Kazakhstan, elle travaille sur l'histoire sociale et politique de l'Asie centrale russe et soviétique. URL : <http://www.cercec.fr/isabelle-ohayon.html> ; Contact : isabelle.ohayon@cnrs.fr

2. Les deux récits présentés ici ont été recueillis au mois de septembre 2009, dans la ville de Karaganda au Kazakhstan, dans le cadre d'un projet du Centre d'Étude du monde Russe, Centre-Européen et Caucasien (CNRS-EHESS), dirigé par Marta Craveri et Alain Blum et financé par l'ANR en partenariat avec RFI portant sur la mémoire des « Européens » déportés en URSS après les annexions consécutives au pacte germano-soviétique en 1939 et/ou pendant la Seconde Guerre mondiale et ses suites entre 1941 et 1953. L'entretien avec Andreï Ozerovski, d'une durée de 5 h 30 a été conduit par Isabelle Ohayon et Elena Zimovina, historienne démographe de l'université d'État de Karaganda, celui avec Konstantin Tekinidi, d'une durée d'1 h 20 a été mené par Juliette Denis, historienne spécialiste du stalinisme et de la Seconde Guerre mondiale et Elena Zimovina. Sur le projet et ses résultats voir : <http://museum.gulagmemories.eu/>

prenante de ces constructions narratives. Si l'oralité permet une sophistication moindre de la mise en scène de soi que l'écriture autobiographique, elle n'est pas dénuée d'efficacité performative. Les deux hommes dont les ego-récits vont être abordés ici, l'un Polonais de Volhynie, l'autre Grec de la mer Noire, ont tous deux des interprétations de leurs trajectoires, parfois douloureuses, qui, en conclusion, mettent en avant leur intégration et leur enracinement dans la société soviétique du Kazakhstan. La façon dont ils racontent leur itinéraire peut alors être considérée non seulement comme un témoignage sur une époque donnée, mobilisable pour l'historien, mais aussi comme une technique de subjectivation qui advient à un moment où le silence qui prévalait avant est rompu et où le sujet peut se construire dans le récit.

Andreï Ozerovski³ est né en 1914 à Loutsk, chef-lieu de Volhynie en Pologne orientale. Il y a reçu une éducation bourgeoise aux côtés de son père, fonctionnaire de l'administration polonaise et de sa mère qui travaillait comme employée de cantine. Il y fait brillamment son lycée et part pour Varsovie en 1931 commencer des études à l'institut polytechnique. Mais ces années universitaires sont pour lui celles de la rencontre avec les réalités politiques de l'Europe de l'entre-deuxguerres. Il est témoin de la montée du nationalisme polonais et des émeutes antijuives organisées par les étudiants et désapprouve ces mobilisations au point de quitter l'université. Dans sa province d'origine, aux confins du pays, il vivait aux côtés des Juifs et des Ukrainiens et dit n'avoir jamais éprouvé de ressentiment à l'égard de quiconque. Parti de l'institut polytechnique, il se forme à la photographie et exerce alors un métier qui le plonge dans le monde insouciant des bals, des mariages et des événements heureux. Jusqu'en 1939 où l'invasion allemande le pousse à rentrer dans sa ville natale.

Konstantin Tekinidi est né en 1934 à Maïkop, capitale de la région administrative des Adygués dans le Caucase russe à quelques dizaines de kilomètres du littoral de la mer Noire. Ses parents, Grecs pontiques de Crimée nés en territoire ottoman qu'ils fuient en 1906, orthodoxes pratiquants, travaillaient comme petits employés des usines soviétiques de Maïkop et menaient une vie communautaire, rythmée par le calendrier religieux grec et les fêtes familiales. Son père, victime des grandes purges, est fusillé en 1938 pour motif d'espionnage. Konstantin a 8 ans quand il est déporté au Kazakhstan avec sa mère et ses deux sœurs aînées en 1942 dans le cadre de la politique de déplacement systématique mise en œuvre par l'État

3. Ce témoignage reprend des éléments partiellement publiés dans : Isabelle OHAYON, « Faire sa place en silence », in Alain BLUM, Marta CRAVERI, Valérie NIVELON, *Déportés en URSS. Récits d'Européens au Goulag*, Paris, Autrement, 2012, p. 132-144.

soviétique à l'égard des peuples soupçonnés de collaboration potentielle avec l'ennemi nazi, notamment au Caucase et dans les régions riveraines de la mer Noire.

Ozerovski passe les années de guerre dans les environs de Loutsk où il devient instituteur de village, alors même que la région est le théâtre de bouleversements multiples. À la suite du pacte germanosoviétique, la Pologne orientale passe en effet sous domination soviétique à partir de 1940. Le NKVD prend le contrôle de la Volhynie et déporte massivement la population ethniquement polonaise de cette province de confins. Quand l'Allemagne nazie rompt le pacte Molotov-Ribbentrop et envahit la Volhynie, la violence décuple : à l'extermination des juifs s'ajoutent les massacres anti-polonais perpétrés par les bandes nationalistes ukrainiennes de l'UPA. Andreï Ozerovski, Polonais dans une société qui devient progressivement majoritairement ukrainienne, est témoin de ces atrocités mais sa mémoire tient à distance cet épisode. Tout en évoquant l'incendie des maisons polonaises, la disparition de ses voisins juifs, il affiche une certaine fascination pour la sanguinaire guérilla ukrainienne. Ses propos renvoient de lui une image contradictoire.

Quand il est interpellé au début du mois de juin 1944, c'est au motif de son activisme antisoviétique. Au moment de l'arrivée de l'Armée rouge en Volhynie, désormais annexée à la République soviétique d'Ukraine, il dit avoir accueilli avec espoir les libérateurs soviétiques et s'être présenté aux autorités militaires afin de servir dans les régiments rouges. Il souhaitait réaliser ainsi un projet qui lui avait été refusé après son lycée, celui de servir dans l'armée. Quand il se présente au commandement de l'Armée rouge pour s'engager, l'officier lui dit : « Viens, tu vas recevoir une formation de lieutenant. » Ils sont trois dans le cas d'Andreï. Ils suivent les militaires, longtemps, sur des routes de campagnes.

« Où allons-nous ?

Marchez, marchez ! Ne pensez pas à fuir ou on tire. »

Ils sont conduits en prison, dans une bâtisse située dans une clairière au beau milieu de la forêt. Andreï Ozerovski subit un interrogatoire en forme. Il fait nuit, il se plie à la procédure : déshabillage, bain, prises des empreintes... Le capitaine, chef de la section spéciale, énumère les articles du Code pénal soviétique en vertu desquels il peut être accusé. Poliment. Il retient l'article 581a qui correspond à son cas : civil, traître à la patrie. Il prendra dix ans de camp.

« Vas-y, pose-moi des questions ! » rétorque Andreï. Il s'assoit sur un tabouret, les mains sur les genoux, projecteur dans les yeux. Les détails propres au genre ne manquent jamais dans le talentueux récit offert par Andreï Ozerovski.

« Vous alliez combien de fois à la Kommandantur ?

— Quelle Kommandantur ? L'allemande ? Il n'y en avait pas chez nous. [En fait, si, mais pas à Lutsk, dans un village, à 40 km de là, confirme-t-il en aparté.]

— Une fois par mois ? Qu'est-ce que vous faisiez comme rapport ?

— On recevait chaque mois un papier pour avoir de la farine, 10 kilos pour ma mère, 10 kilos pour moi.

— C'était que pour la farine ? Moi, j'ai un papier qui me dit le contraire. Quel genre de rapport faisiez-vous ? »

On ne saura pas le fin mot de cet échange. Ozerovski allait peut-être au rapport, mais à quel titre ? Il reste silencieux sur sa conduite pendant la période d'occupation. Une cinquantaine d'années de vie dans la société soviétique lui ont appris qu'il fallait taire, crime suprême, toute relation avec les nazis. Qui est-il celui qui, Polonais de Volhynie, déplore la montée de l'antisémitisme, n'est pas concerné par la déportation des fonctionnaires polonais par le NKVD, soutient les Ukrainiens et accueille favorablement les Soviétiques ?

La guerre entre dans la vie de Konstantin Tekinidi avec l'arrivée des régiments militaires soviétiques dans Maïkop et le passage des avions audessus de la ville. L'enfant est subjugué par ce spectacle. Il reproduit des modèles miniatures des chasseurs de l'Armée rouge. Comme d'autres, il saisit toutes les occasions pour approcher les soldats, les aviateurs et les marins. « L'un d'eux m'avait appelé et donné un morceau de sucre, ce qui était une denrée rare, je me souviens encore de son regard. » Mais bientôt, l'armée allemande est aux portes de la région de Maïkop, au début de l'année 1942, Konstantin se souvient du bruit des bombardements et de la peur de sa mère. « On est venu nous chercher la nuit, on nous a demandé de rassembler nos affaires, pas plus de 40 kg. Ma mère était terrifiée, avec 3 enfants, elle a préparé en hâte ce qu'elle pouvait. L'un des gars, un type sympa, a dit : ma tante, prenez ça – c'était un bidon de 10 litres d'huile végétale –, ça vous aidera et aussi la machine à coudre, – c'était une Singer. On nous a ensuite installés dans des wagons de marchandises, sans rien nous donner, ni eau ni nourriture. Les conditions étaient insalubres : on était entre 60 et 100 personnes par wagon, les gens étaient malades, mourraient. Ma mère était reconnaissante à l'agent du NKVD qui lui avait conseillé de prendre des provisions. On partageait avec les autres. On attendait que le train s'arrête – en pleine steppe –, certainement sur une voie de garage pour laisser passer un autre convoi. Certains se dépêchaient de descendre, prenaient des briques, faisaient du feu avec du papier pour les chauffer et préparaient une kacha (une bouillie de blé) dans une casserole. C'était à peine prêt que le train redémarrait et tout le monde se précipitait pour repartir, et on recommençait. On se ravitaillait en eau dans les gares, mais trop rarement. On ne nous avait pas dit où on allait. »

« Nous sommes arrivés au Kazakhstan à la fin du mois d'août 1942. Nous avons été conduits en charrettes dans le district de Nura en plein centre des steppes kazakhes, à une trentaine de kilomètres au sud de Kievka. Nous étions une soixantaine de familles, des Grecs, des Arméniens, des Russes. Les Kazakhs nous

ont bien accueillis ; on s'est installé dans des maisons en briques crues, comme les leurs. » Konstantin et sa famille vont vivre dès lors sous le statut de « déplacés spéciaux » qui est alors attribué aux personnes déportées à titre collectif dans des régions jugées inhospitalières, qu'elles sont censées coloniser et mettre en valeur, tout en étant assignées à résidence.

L'arrestation d'Andreï Ozerovski inaugure pour lui un douloureux périple qui le mènera dans la colonie pénitentiaire de Briansk, puis au Kazakhstan dans le camp du Karlag et enfin dans celui du Steplag, au cœur des steppes kazakhes.

Son souvenir de la période passée à Briansk entre 1944 et le moment de son départ pour le Kazakhstan en 1947 est des plus pénibles. Il est affecté à des travaux de construction et vit un quotidien très rude. Il n'y a pas de logement en dur, aucune condition d'hygiène ; les hommes dorment à même le sol à la merci du froid, de la pluie, de la neige. « Les hommes tombaient comme des mouches », rapporte Andreï Ozerovski. Les épidémies ravagent le contingent de détenus, Ozerovski tombe lui-même très malade et souffre de la faim. « Les rations de pain étaient misérables : 400 grammes par jour d'une pâte cuite, faite de différentes farines. Parfois, on ne savait pas ce que c'était que cette masse grise, du pain fabriqué avec de la boue, du plastique ? »

À tel point que sa déportation vers le Karlag lui apparaît comme une aubaine. Il mange enfin, il dort sur une couchette, il est soigné, la charge de travail qu'on lui impose par jour tient compte de son état de santé. « Je tire très bas mon chapeau au Karlag. S'il n'y avait pas eu le Karlag, ça ferait longtemps que je ne serais plus sur cette terre. Par rapport à Briansk, c'était incomparable ! » dit-il, reconnaissant, quand il évoque son arrivée au Kazakhstan. « Je souffrais de cécité nocturne, j'avais le scorbut, une bronchite chronique, j'étais dans un état d'épuisement avancé. J'aurais pu y rester, je tombais malade tout le temps, j'avais aussi une inflammation du myocarde. »

La vie au Karlag, qui est une étape transitoire dans son itinéraire de détenu du Goulag, lui laisse un souvenir qu'on peut qualifier d'heureux. Le camp de Karaganda qui s'étend autour de la ville emploie les *zeks*⁴ principalement à des travaux agricoles. Andreï ne travaille aux champs que quatre heures par jour au lieu des onze ou douze assignés aux prisonniers en bonne santé. Les quelques mois de son séjour lui laissent ainsi le temps de se rétablir et sa bonhomie lui attire vite la sympathie du personnel. Pendant la saison des moissons, il est assigné aux moyettes : il doit couper les tiges de céréales, les rassembler en gerbes et les disposer dans les champs de façon à protéger les récoltes des intempéries. Lui, comme bien

4. Abréviation du terme de détenu, nom donné aux prisonniers du Goulag.

d'autres, manifeste une fierté teintée de tendresse envers le travail sur les moissonneuses-batteuses. La vie aux champs est l'occasion pour Andreï et ses compagnons de camp de glaner quelques grains de blé et de confectionner des galettes de pain avec les moyens du bord : on moule à la force du poignet entre deux grosses pierres, et l'on obtient du feu en frottant des morceaux de bois. « On n'avait pas le droit d'avoir des allumettes, alors on faisait comme les premiers hommes ! » précise Andreï en riant. Le commandant passe par là, un jour où les prisonniers cuisent une galette.

« — Citoyen commandant !, dit Ozerovski. [On disait « citoyen » pour s'adresser aux gens : citoyen commandant, citoyen instructeur...] »

— Je peux goûter votre pain ?, demande le commandant au lieu de les tancer. »

« C'était vraiment un type en or, ce commandant ! » Ozerovski recueille alors la faveur de nombreux employés du Karlag.

L'un des officiers de l'administration du camp l'embauche comme précepteur pour sa fille et lui fait ainsi gagner quelques sous. En ces temps d'après-guerre, où les disettes affectent toutes les régions d'Union soviétique, le régime du Karlag ne lui paraît pas difficile. « Eh oui, au Karlag on vivait, ça n'était pas pire que dans le monde libre ! » Mais cet intermède ne dure pas. Au mois d'août 1948, il part purger le reste de sa peine au Steplag, dans ce « camp spécial » isolé dans la steppe aride qui est adossé à l'un des plus grands gisements de cuivre d'URSS. Six ans de travail à la mine qui vont forger cet homme.

Le Steplag est l'un des grands complexes pénitentiaires et industriels construits après 1948. Il était destiné à accueillir exclusivement des prisonniers politiques purgeant des peines de plus de cinq ans et employés à des charges particulièrement dures. Certains des prisonniers des camps spéciaux ont un statut officiel de « forçat », « katorjan » ou KTR, selon le vocabulaire administratif. Comme le dit Ozerovski, « On nous a envoyés à Djezkazgan, au Steplag. Ah, le Steplag, ça n'est pas le Karlag ! Là-bas, c'est le bagne. On m'a envoyé chez les KTR, ceux qui en avaient pris pour 15 ou 20 ans de camp. Je me souviens de mon numéro, 783, il était cousu au dos de ma veste matelassée. Là, c'était un autre monde : les mines, les convois sous escorte, les postes de garde, les cellules cadennassées, les fenêtres grillagées, les pots de chambre en commun... La plupart étaient des KTR. Nous, on était des prisonniers à régime ordinaire, mais malgré cela nous travaillions dans la même brigade, c'était le même camion qui nous conduisait à la mine. Je n'ai jamais vraiment compris de quoi j'étais accusé pour en arriver là. Je n'avais pas lu le papier que m'avait fait signer le juge d'instruction quand je me suis fait arrêter. »

La vie au Steplag est physiquement pénible. Le travail dans les mines de cuivre à ciel ouvert, mais aussi le régime disciplinaire est éprouvant. Il y avait un homme tchéchène, réprimé comme de nombreux Caucasiens soupçonnés de collabo-

ration avec l'ennemi allemand, qui partageait le baraquement d'Ozerovski, un homme âgé qu'Andreï aimait bien. Un matin, il s'est sauvé. « Une balance est allée le dénoncer aux chefs. » Quand ils sont allés voir dans la baraque, Ozerovski se précipitait pour sortir. Il allait chercher ses varenki, ses bottes de feutre, qu'il faisait sécher la nuit à côté du poêle qui se trouvait dans la salle des douches. Interprété comme une tentative de fuite, son pas rapide lui a valu d'être accusé de complicité. Il a pris ainsi plusieurs mois de BUR, « de baraque à régime sévère ». Il a brisé des pierres dans une carrière de mai à septembre 1952, sous le soleil brûlant de la steppe. Mais à nouveau, Ozerovski s'accommode de la situation. Quand on lui a proposé de réintégrer la « zone générale », l'enceinte du camp où se situaient les baraquements normaux, et de repartir travailler à la mine, il ne s'est pas montré très enthousiaste. « Dans la BUR, je mangeais mes six auges de kacha par jour, j'étais mieux là que dans la zone générale. »

Il repart temporairement à la mine mais parvient vite à obtenir une « planque ». Il devient en effet magasinier en chef de l'entrepôt de produits frais, ce qui dans les camps est une place de premier choix. La maîtrise du stock des céréales et des fruits et légumes met Andreï dans une position de responsabilité et lui permet en même temps quelques largesses... Personne n'était dupe. Tout type de trafics avait cours à ces postes-là, même si les surveillants fouillaient tous les *zeks* employés aux entrepôts à la fin de chaque journée. Il n'était pas question de cacher la moindre pomme de terre sous sa chemise... en principe. Ozerovski prenait la succession d'un homme condamné pour détournement à grande échelle des denrées en faveur du personnel du camp. En comparaison, sa ponction quotidienne sur le stock faisait pâle figure : une patate par ci, une pomme par là. De surcroît, il s'était lié d'amitié avec le surveillant – diadia Mitia, oncle Mitia, l'appelaient –, qui fermait les yeux sur ses petits larcins. « Certains surveillants étaient des hommes adorables. Diadia Mitia, par exemple : sa femme me préparait des petits feuilletés. Il fallait bien qu'ils fassent leur boulot. »

Konstantin Tekinidi, qui a 8 ans en 1942, vit la période de guerre dans le village de déplacement spécial de *Kazagorodok* arrimé au kolkhoze « Tchkalov », en pleine steppe. C'est un moment de douleur et de désarroi pour la famille car Sofia, sa sœur aînée née en 1923, souffre de la tuberculose. Dès leur arrivée, elle s'embauche néanmoins comme comptable à la station de machines-tracteurs du kolkhoze, tandis que Pépina, sa sœur cadette âgée de 16 ans, est rapidement envoyée dans la ville de Karaganda dans le contingent de « l'Armée du travail », système de travail forcé mis en place durant la guerre pour tirer profit des peuples déportés au bénéfice des besoins du front. Le quotidien de la famille est compliqué par la maladie de Sofia. Dans son journal intime que Konstantin a conservé, qu'elle écrit durant les derniers mois de sa vie, c'est à la fois l'ennui qui s'exprime

et la fatigue insurmontable provoquée par la tuberculose. Sofia s'oblige à partir travailler mais est régulièrement clouée au lit par la fièvre et la toux. Elle est prise d'une terrible mélancolie, se plaint à toutes les pages de la vacuité des jours qui passent, de la rigueur de l'hiver kazakh, de ce pays glacial qu'elle maudit d'autant plus qu'elle se rappelle la douceur du climat de la mer Noire. Au peu d'amis et de divertissement s'ajoutent des disputes régulières avec sa mère. Konstantin se rappelle pourtant qu'il avait fallu tout vendre pour soigner Sofia, jusqu'aux nappes et aux petits vêtements d'été. Sofia meurt en 1943. « Nous l'avons enterrée au cimetière orthodoxe d'Ivanovka à 15 kilomètres de Kievka. Nous n'avions pas de quoi lui faire un cercueil. Nous l'avons mise en terre, comme ça », se rappelle Konstantin Tekinidi. « J'étais seul avec ma mère, ce 31 mai, Pépina était mobilisée aux travaux de l'arrière. Nous avons marché 15 km aller 15 km retour, sans rencontrer personne. Nous n'avons vu absolument personne sur le chemin : ni chèvres, ni chevaux, ni voitures. À cette époque, elles étaient toutes réquisitionnées pour l'effort de guerre comme tous les véhicules mécanisés. Ma mère voulait rester, assise, sur la tombe. Je l'ai tirée, il fallait qu'on parte. On avait plusieurs heures de marche devant nous, il y avait les loups, la nuit, je n'arrivais pas à la tirer. » « Comme l'a bien décrit ma sœur Sofia dans son journal, c'était difficile pour nous de passer de la ville à la campagne. Il y avait des déportés allemands⁵ avec nous, puis en 1944, sont arrivés les Tchétchènes. Tout le monde survivait, il n'y avait pas d'animosité entre nous, entre les nationalités. Il y avait aussi des Juifs, des Ingouches, on allait tous ensemble à l'école. C'était bien sûr une période de famine. L'été 1944, avec ma mère, on ramassait des épis. Je me suis mis à pêcher dans la Nura. J'attrapais pas mal de poissons, ça marchait bien pour moi. Je les échangeais contre du lait, de l'ayran, et même du blé. On s'en sortait d'une manière ou d'une autre. »

« En 1945, Pépina est partie s'installer à Karaganda pour travailler comme comptable dans une institution. Elle avait fait jouer les relations qu'elle s'était faites quand elle était à l'armée du travail. Elle voulait nous prendre avec elle. En principe, aucun de nous ne pouvait se déplacer, on était assigné à résidence. Mais Pépina a négocié avec le chef de la milice, un certain Mazhura. Un jour, elle nous a envoyé une voiture et on est parti comme ça, sans prévenir. Nous avons d'abord habité chez des amis de Pépina puis nous avons trouvé un appartement dans la périphérie de Karaganda. »

La fin du séjour d'Ozerovski au Steplag a des accents de légèreté, notamment grâce aux assouplissements consécutifs à la mort de Staline en 1953. Quoi qu'il en

5. Il s'agit des Allemands de la Volga, présents en Russie depuis le XVIII^e siècle, et déportés par mesure de prévention dès l'entrée en guerre de l'URSS en juin 1941.

soit, l'heure de la libération approche. Le 3 juin 1954, Andreï Ozerovski a purgé ses dix ans de peine. Il est convoqué avec quelques autres. Ils prennent le train, accompagnés d'un surveillant du camp, pour la ville de Karaganda.

« On a passé le premier jour dans la vieille ville. On était déjà libres. Pendant une demi-journée, on est allés dans les magasins, au marché. Et on a commencé à se débarrasser de nos affaires du camp, on a déposé tous nos vêtements en tas, par terre, sur le sol, dans la gare. Personne n'allait s'aviser de s'en approcher. Pourtant, ça n'est pas les petits voyous qui manquaient dans la gare de Karaganda, mais les gens savaient que c'était des affaires de *zek*, ils avaient peur de les toucher. [...]

Ensuite, on nous a conduits au bureau du KGB. L'immeuble affichait l'enseigne d'une institution commerciale, quelque chose dans ce goût-là. Mais en réalité c'était bien le KGB. On a rempli des papiers, on a accompli des formalités diverses. Puis on nous a emmenés à Maykoudouk, dans un quartier de mineurs au nord-est du centre-ville. Là-bas, on nous a installés dans des baraquements où vivaient encore les prisonniers de guerre japonais et allemands. La cantine était très bien. Un responsable nous a convoqués et nous a fait signer des papiers. Dans le premier document, nous apprenions que nous étions assignés à résider dans la région administrative de Karaganda et que nous devons impérativement demander une autorisation pour toute sortie de ce territoire jusqu'à nouvel ordre. Dans le second, nous devons déclarer que nous ne parlerions pas du Goulag, sous peine de se reprendre de la taule. Nous n'avions pas le droit de parler du camp. »

Malgré ce silence, on chuchotait, selon les mots d'Orlando Figes⁶ –, de tout côté ; du côté des *kolkhoziens*, quand Ozerovski et les autres *lagerniki* du Steplag sont arrivés dans le *sovkhoze* de Telman de la région de Karaganda. « Ce sont d'anciens *zeks* », c'est la phrase qu'Andreï Ozerovski a pu entendre dans le *sovkhoze* dans lequel il a été assigné après avoir purgé sa peine. Oui, lui et ses compagnons de camp effrayaient les gens du village. Pouvaient-ils leur vendre du lait sans risque d'être volé ? Laisser le linge sécher au soleil et les poules en liberté dans les jardins ?

« Un jour, on voulait acheter du lait dans l'échoppe du *sovkhoze*. On nous avait donné un peu d'argent à notre libération. Il y avait deux bonnes femmes qui nous répondirent que soi-disant elles n'en avaient pas. Un gars à côté est intervenu : ce ne sont pas des voyous, donnez-leur du lait. »

S'intégrer dans la société soviétique après un retour du Goulag revenait pour beaucoup à faire leurs preuves et à retrouver une dignité par les actes. D'abord dans l'immédiat retour du camp, puis dans la construction professionnelle. Il fallait avoir intériorisé une certaine culpabilité pour chercher réparation ; en tout

6. Orlando FIGES, *les Chuchoteurs. Vivre et survivre sous Staline*, Paris, Denoël, 2009.

cas avoir conscience de l'image de culpabilité renvoyée par ce statut aux autres personnes du monde libre.

Andreï Ozerovski et un certain nombre de prisonniers du Steplag avaient été envoyés dans ce sovkhose du nom de Telman parce qu'il participait à la grande opération de mise en valeur agricole des « terres vierges » du nord du Kazakhstan. À ce titre, il accueillait aussi de nombreux komsomols mobilisés pour les grands travaux commandités par Khrouchtchev. Ces derniers se montraient particulièrement méfiants envers les anciens lagerniki. « Ils nous fuyaient comme la peste », dit Andreï. Un dimanche, en se promenant, Ozerovski et l'un de ses compères trouvèrent un portefeuille près de la rivière. Il contenait des papiers : un passeport, une carte d'adhérent aux komsomols, un poutiovka (un coupon de voyage organisé) et 180 roubles. Ils se rendirent au club où les jeunes dansaient, où l'on passait des films. Postés là dans la salle, ils attirèrent des regards désobligeants. Deux filles tchétchènes vinrent néanmoins leur proposer à boire.

« — Hé, les filles, Vous n'avez pas peur de nous ?, leur demande Ozerovski.

— Non, pourquoi ça ?, rétorque l'une d'elles.

— Parce que tout le monde a peur de nous ici.

— Non, nous savons bien que vous êtes des êtres humains.

Ozerovski regardait autour de lui les komsomols qui bombaient leur torse, et se souvenant de la photo du passeport trouvé, s'adressa à un jeune garçon.

— C'est toi Seabriouk ?

— Oui, pourquoi ?, répondit le garçon apeuré.

— Tu es bien distrait, tu ne fais pas très attention à tes affaires. Ce sont bien tes papiers ? Il montrait le portefeuille.

— Diadia, où les avez-vous trouvés ?

— Où les as-tu perdus ? Près de la rivière ? Il tendait les papiers.

— Oh, merci, diadia, mais gardez l'argent, s'il-vous-plaît.

— Je ne suis pas un misérable. Pourquoi aurais-je besoin de ton argent ? Garde-le, tu en feras meilleur usage.

— Diadia, venez nous voir de temps en temps. »

« C'est ainsi qu'ils se sont mis à nous regarder d'un autre œil. Ils ont compris. »

En 1956, Andreï Ozerovski part s'embaucher à la mine à Karaganda. Lors de son passage par le sovkhose, il a rencontré son épouse et une fille est née de leur mariage. La perspective de la ville charbonnière de Karaganda s'impose pour cet homme qui garde un souvenir fort et gratifiant des mines de cuivre du Steplag. Il aime profondément la mine, le labeur. « Aujourd'hui, dit-il dans son vieil âge, si c'était à refaire, j'irais travailler à la mine. Certes, il y a des explosions, on peut y perdre la vie, c'est dur, oui. Mais aujourd'hui, comme je serais heureux de revoir la mine, ne serait-ce qu'une demi-heure. J'aime regarder les mineurs. Je me suis très fortement attaché à la mine. »

La mine, c'est le lieu où se rencontrent les figures de la nouvelle société soviétique : les anciens prisonniers libérés, koulaks, déportés, ennemis du peuple, mais aussi les travailleurs venus gagner les salaires les plus élevés de la hiérarchie ouvrière. Dans cet univers où tous viennent d'ailleurs, où chacun a un passé trouble, « personne ne m'a rien demandé », dit Ozerovski. « À la mine, on ne parlait pas du passé. Quand je suis entré à la mine, le directeur m'a demandé : alors, tu vas prendre ta carte du Parti ? » « J'ai répondu : bien sûr ». « Un an plus tard, j'ai reçu mon appartement et je l'ai rendue », ajoute-t-il en riant et en faisant de la main un geste de dédain. Et le silence s'est imposé à tous jusqu'aux années 1980, un consensus silencieux autour des destins tragiques, de la culpabilité engendrée par les répressions, s'est construit dans cette ville. On savait sans transmettre. C'était la condition pour s'intégrer à la société soviétique. Au milieu des années 1970, Ozerovski avait fait le voyage vers sa région natale d'Ukraine occidentale, espérant y trouver une bonne oreille. « Ferme la fenêtre. On peut nous entendre », lui avait dit sa cousine, lors de sa visite, « On ne parle pas de ça ici. » Les visages qu'il avait reconnus lors de son passage dans les rues du village étaient restés impassibles face à ses salutations. Il avait pensé pouvoir raconter son histoire à ce qu'il restait des siens.

Konstantin Tekinidi entre en 1951 à l'institut technique de minéralogie de Karaganda. Il étudie dans le département de traitement des minerais quand survient la mort de Staline. « Je me souviens, c'était terrifiant. Tout le monde pleurait, on avait tous tellement grandi dans l'idée du génie de cet homme, que nous avons été pris d'une grande anxiété. Nous ne savions pas comment vivre après cela, comment envisager l'avenir. Plus tard, quand je travaillais, – j'étais déjà allé à Moscou pour des compétitions sportives, j'avais plus d'expérience –, j'ai compris. » Konstantin part, en 1955, faire son service militaire. Il est affecté à un régiment de marine dont le port d'attache se trouve à Tallinn en Estonie. Sur le navire dans lequel il sert, il devient secrétaire du komsomol et cherche bientôt à prendre sa carte du Parti. « En connaissance de cause, j'avais prévenu mes supérieurs que mon père avait été arrêté par le NKVD et fusillé en 1938, ce qui excluait mon adhésion au Parti. Avec ma hiérarchie, on a demandé à l'administration militaire de la région de la mer Noire une enquête sur mon père, qui n'a pas trouvé de trace de lui et a répondu qu'il n'avait pas été fusillé. J'ai réécrit plus tard à l'administration régionale qui a fini par m'envoyer une attestation de réhabilitation, en 1968, trente ans après la mort de mon père, sur laquelle on pouvait lire qu'il avait été injustement inculpé d'espionnage pour le compte de l'Angleterre, alors qu'il n'était qu'un simple ouvrier-boulangier. » Konstantin Tekinidi, pendant son service dans la flotte de la Baltique en 1957, obtient finalement sa carte du Parti, un an après le XX^e Congrès du Parti Communiste d'URSS durant lequel

Khrouchtchev dénonce les crimes de Staline et décide la réhabilitation des peuples punis. « J'étais communiste, dit-il, j'ai été éduqué loin de la religion. » « Nous avons eu des problèmes au début à cause de notre statut de déplacés spéciaux. Ma sœur n'a pas été admise à l'école de formation des maîtres en 1952. Moi, j'ai dû passer deux fois le concours pour l'institut technique. »

De retour de l'armée, Konstantin Tekinidi poursuit ses études à l'institut polytechnique de Karaganda puis s'inscrit en doctorat à Moscou et devient ingénieur spécialiste des systèmes d'approvisionnement en eau et des canalisations. Il dirige, dès la fin de sa formation en 1974, le laboratoire de protection de l'environnement de l'institut de prospective et de construction minière de Karaganda. Dans les années 1960 et 1970, quelques rares Grecs du Kazakhstan parmi les 30 000 déplacés par Staline, repartent vers la mer Noire et en particulier pour Odessa. Konstantin et Pépina se sont établis à Karaganda, cette dernière est directrice adjointe du comité de la ville pour le commerce. Il était alors possible de refaire le voyage à Maïkop, de circuler assez librement sur le territoire de l'URSS. « Ma mère avait beaucoup d'amies, comme elle, rendues veuves par la répression. Quand j'ai amené ma mère à Maïkop, la première fois, elle était déjà malade. Nous sommes allés chez l'une de ses amies grecques, compagne de déportation, qui avait réussi à rentrer en 1966. Elle avait épousé un Russe qui s'était débrouillé pour chasser les gens qui vivaient là, dans la maison familiale de sa femme. Il avait été beaucoup décoré pendant la guerre et il avait joué là-dessus. J'y ai conduit ma mère deux fois, dit Konstantin, pour qu'elle voie. » Avec sa mère qui s'éteint, c'est le monde grec de la mer Noire qui disparaît pour lui. Son attachement à la culture grecque sera canalisé par l'ouverture à la Grèce après la chute de l'URSS où Konstantin se rendra quatorze fois : les programmes d'aide à la diaspora par l'État grec, la volonté de renouer avec la langue de la part des enfants de déportés, l'espoir d'émigrer seront autant de moteurs pour les Grecs du Kazakhstan pour réinventer leur patrimoine. Konstantin, qui s'est marié avec une femme russe avec qui il a deux filles, préside l'association des Grecs de Karaganda et s'investit beaucoup dans l'enseignement de la langue et la promotion des fêtes. Mais comme il le dit lui-même, il n'y a là rien de puriste : très peu vont à l'église mais les fêtes restent des occasions de se réunir, de chanter et de danser ensemble. Les mariages mixtes sont la règle parmi les jeunes adultes de cette communauté, bien davantage que chez les Kazakhs ou les Coréens, affirme-t-il. Konstantin est aujourd'hui secrétaire scientifique de l'Académie des sciences de l'écologie et de la sécurité des activités humaines, il a obtenu le titre d'académicien du Kazakhstan en 2009, ses filles vivent respectivement à Kiev et à Cologne. Son itinéraire soviétique, celui de ses enfants – typiques des trajectoires postsoviétiques – s'inscrit dans le monde polymorphe des déplacés et de leurs descendants, dans lequel chacun trouve sa place voire parvient à s'élever, dans une quête où il faut conjurer les stigmates.

Comme d'autres villes industrielles créées *ex nihilo*, Karaganda tient une place particulière dans l'histoire des répressions soviétiques. Dès sa fondation dans les années 1930 avec le programme d'industrialisation accéléré lancé par Staline, cette cité minière accueille des ouvriers de toutes origines sociales et politiques : paysans fuyant les campagnes affamées, koulaks, prisonniers politiques ou détenus de droit commun envoyés au Karlag, camp du Goulag créé en 1931, peuples punis déportés durant la Seconde Guerre mondiale et manœuvres en quête d'emploi. Beaucoup travaillent à la mise en valeur des gisements de charbon qui ont donné son armature à la ville : trois artères mènent du centre aux quartiers des mineurs, le cœur de Karaganda est séparé des faubourgs par des *no man's land* dont les terrils forment le seul horizon. Les anciens *zeks* côtoient les déplacés spéciaux dans une société où chacun tait son ancien statut, les conditions et les motifs de sa déportation au Kazakhstan : traîtres à la patrie, ennemi du peuple, dékoulakisés. Comme le raconte Andreï Ozerovski, il était interdit de parler du Goulag. Dans le même temps, les hiérarchies établies par le travail et les gratifications soviétiques s'appliquent tout autant ici qu'ailleurs : les mineurs disposent des salaires parmi les meilleurs d'URSS, les dispositifs d'encadrement soviétiques de la jeunesse, des vacances, des loisirs jouent leur rôle intégrateur. Même le Parti qui devient plus accessible durant la période brejnévienne⁷ incorpore potentiellement de nombreux aspirants, en dépit de leur passé familial. Personne ne peut se prévaloir d'une antériorité à Karaganda, – pas de reproduction sociale possible ici avant les années 1970 –, tous doivent faire leur place.

Bibliographie

Cahiers du monde russe, n° 54/12 et 54/34, 2013 : « L'expérience soviétique à son apogée – Culture et société des années Brežnev ».

Orlando FIGES, *les Chuchoteurs. Vivre et survivre sous Staline*, Paris, Denoël, 2009.

Isabelle OHAYON, « Faire sa place en silence », in Alain BLUM, Marta CRAVERI, Valérie NIVELON, *Déportés en URSS. Récits d'Européens au Goulag*, Paris, Autrement, 2012, p. 132-144.

7. Sur la pacification de la vie sociale sous Brejnev, voir les *Cahiers du monde russe*, n° 54/12 et 54/34, 2013 : « L'expérience soviétique à son apogée – Culture et société des années Brežnev ».

Résumé : deux hommes, déportés au Kazakhstan durant la Seconde Guerre mondiale, rapportent leur expérience respective. En dépit des grandes difficultés qu'ils rencontrent – détention au Goulag, assignation à résidence, stigmatisation administrative, conditions matérielles précaires – ils racontent l'histoire de leur intégration réussie dans la ville de Karaganda. Ces deux itinéraires donnent à voir comment s'agence, dans une ville minière d'Asie centrale, une société soviétique particulière, composée de proscrits et de groupes ethniques différents.

Abstract: Two men, deported in Kazakhstan during the World War II, recount their respective experiences. Despite the great difficulties they encountered – detention in gulag, house arrest, administrative stigmatization, precarious material conditions of life- they report the story of their successful integration in the city of Karaganda. These two itineraries are providing a grassroots understanding of the articulation between diverse ethnic groups and banned people, which make up a specific soviet society in this mining town of Central Asia.

Абстракт: Двое мужчин, депортированные в Казахстан во время второй мировой войны, рассказывают о своем жизненном опыте. Несмотря на тяжелые моменты, которые они пережили - заключение в лагере, административная ссылка, политическая стигматизация, небезопасные условия жизни- они оба поведают о том, как они успешно устроились в городе Караганда, найдя свое место в обществе. Эти две траектории свидетельствуют о том, как в таком шахтовом городе как Караганда, сформировался некий советский социум, составленный из разнообразных изгнанников сталинского времени и приезжавших этнических групп.

Le prince Babur et le pouvoir des mots

Danièle Auffray

► **To cite this version:**

Danièle Auffray. Le prince Babur et le pouvoir des mots. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47. hal-01502297

HAL Id: hal-01502297

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502297>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le prince Babur et le pouvoir des mots

Danièle Auffray

Le prince Babur et le pouvoir des mots
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502297>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Le prince Babur et le pouvoir des mots

Danièle Auffray
CNRS

Un des fondements, une des spécificités de l'autobiographie est le *contrat de vérité* que l'auteur passe avec son public, ce qui la différencie des mémoires plus ou moins complaisantes, des récits personnels ou des romans écrits sous couvert du « je » qui propose une vision réécrite de son passé¹. Le rapport au pouvoir dans le contrat de vérité est donc crucial et en même temps le paradoxe suprême, que l'on soit en position de soumission à ce pouvoir ou en position de possession de ce pouvoir. Dans le premier cas, il y a toujours la crainte que ce qui est dit ne plaise pas à ce pouvoir, et dans le second cas une crainte aussi, celle de ne pas plaire, voire de choquer les lecteurs soumis au pouvoir dont on dispose, car rien n'oblige un puissant à faire son autobiographie et, s'il l'entreprend, c'est bien qu'il a quelque idée de l'utilité qu'en aura sa réception.

Le *Livre de Babur*² a ceci de particulier qu'il s'agit de l'histoire de la *reconquête* du pouvoir d'un homme né héritier d'une dynastie importante, tombé dans un quasi-dénuement, mais qui force le destin et conquiert un empire. Bien sûr, cette histoire prend surtout son intérêt *a posteriori* quand on sait l'incroyable épopée de la dynastie qu'il va fonder, celle de l'Empire moghol qui dominera l'Inde jusqu'au milieu du XIX^e siècle et ne pliera définitivement que devant l'impérialisme anglais.

1. Après une carrière de chercheur en sciences politiques au CNRS dans le domaine maritime, elle travaille maintenant sur les « Routes de la soie », maritimes et continentales. Contact : daniele.auffray@free.fr

2. *Le Livre de Babur*, traduit du turc tchaghatay par J. L. BACQUÉ-GRAMMONT, annoté par J. L. BACQUÉ-GRAMMONT et Mohibbul HASAN, Publications Orientalistes de France, collection Unesco d'œuvres représentatives, Série Asie Centrale, 1980.

Ce sont d'ailleurs ses héritiers qui feront la fortune de cet ouvrage en le traduisant d'abord en persan qui sera la langue littéraire de leur empire alors que Babur avait écrit ses mémoires dans la langue turque tchagatay, la langue d'usage commun.

Mémoires, autobiographie disons -nous, mais s'agit-il bien de Mémoires ou sommes-nous en présence d'un Journal ? Les « trous » que l'on constate dans le récit sont plus ou moins importants : dix ans entre 1508 et 1519, date qui est peut-être celle du début de l'écriture des Mémoires, cinq ans entre 1520 et 1525, cinq mois en 1528, enfin ses quinze derniers mois avant sa mort.

La différence d'appréhension de la temporalité entre les deux parties, celle écrite après coup et celle écrite sous forme de quasi-journal, est nette : la première, même si elle est souvent précise, relate les événements mois après mois, tandis que la seconde le fait jour après jour, en indiquant même souvent l'heure où se produit telle ou telle chose. Même si la première partie manque de ces précisions temporelles, elle est quand même tellement riche quant aux événements et aux hommes qui la peuplent qu'on peut penser que Babur avait pris des notes tout le long de sa vie.

Or donc s'il y a une date à laquelle on peut situer le début de la rédaction du *Livre de Babur*, on peut bien parler d'une intention autobiographique qui se fait jour et non de quelque Journal, retrouvé plus tard plus ou moins par hasard et non rédigé pour être publié. La volonté de partager les savoirs qu'il a pu accumuler est particulièrement nette par exemple dans sa description minutieuse de l'Inde, ses animaux, ses fleurs, ses fruits, les us et coutumes de ses habitants. On n'écrit pas ainsi pour soi.

Savoir quand Babur a décidé d'écrire son livre, son *nâme*, est important pour déterminer dans quelle intention il l'a fait. 1519-1520 (925 h), c'est la fin d'une séquence catastrophe où, après avoir repris Samarcande pour la troisième fois en 1511, il en est chassé de nouveau, mais cette fois-ci non par fortune de guerre contre ses ennemis de toujours, les Ouzbeks, mais par le peuple même de la ville – qui l'avait si bien accueilli les premières fois –, et cela parce que ses nouveaux alliés, les Perses chiites de Chah Ismail, se sont rendus insupportables par leur fanatisme à cette ville profondément sunnite. Plus grave encore, il ne peut empêcher le massacre de la population de Boukhara – 15 000 personnes – toujours par son allié chiite. Il quitte pour longtemps, pense-t-il, en fait pour toujours, le savons-nous, la Transoxiane. Les années suivantes vont être occupées à pacifier l'Afghanistan, base indispensable pour la conquête de l'Inde à laquelle il pense alors, cette fuite en avant vers le sud-est lui semblant la seule issue possible à son destin du moment.

Si Babur se lance alors dans cette entreprise, on peut penser qu'il a la conscience d'un tournant décisif de son épopée personnelle, qu'il a besoin de mettre au clair

dans sa tête – et plus tard pour autrui – comment, par quels chemins il en est arrivé à prendre cette direction, qui était en fait la seule qui lui restait ouverte. En effet il faut rappeler qu'auparavant, au moment de sa plus grande détresse où il était resté quasiment seul, sans argent, sans armée, il avait voulu aller vers une autre direction, le nord-est – en fait la Chine – mais comme un simple voyageur, voire un vagabond pour tenter fortune, l'ouest étant bien sûr bloqué par l'Empire perse. Mais s'étant rétabli par ses conquêtes dans l'actuel Afghanistan, qui n'était coupé de sa patrie d'origine que par des obstacles géographiques et non de culture (Herat était une des étoiles brillantes de cette civilisation et Kabul, qui sera sa capitale et où il sera enterré, une grande cité aussi), la direction de l'Inde lui était alors ouverte avec une tout autre perspective.

Cinq campagnes furent nécessaires pour venir à bout non seulement des cheikhs musulmans de la famille des Lodi qui tenaient le nord de la péninsule indienne (les premières implantations pérennes musulmanes remontent en fait au XI^e siècle), mais aussi d'un prince hindouiste contre lequel il déclencha la guerre sainte. C'est à ce propos qu'il abandonna le vin dont il nous donne auparavant tous les détails de sa consommation lors de banquets avec ses amis, plusieurs fois par semaine, voire par jour.

Le *Livre de Babur* n'est pas un manuel de bonne gouvernance, il mourra trop vite pour avoir le temps de mettre en place vraiment l'administration de l'empire qu'il s'est taillé. Il a toujours été par monts et par vaux lors de ses marches et contre marches guerrières. Il dit même à un moment qu'il n'a jamais, depuis ses onze ans, passé les fêtes de l'Aïd au même endroit et il y met même de la coquetterie puisqu'une fois où il se trouve par hasard dans la même ville où il l'a passée l'année précédente, il se déplace exprès ailleurs.

Par contre on peut le considérer comme un manuel de stratégie et surtout de la manière de traiter ses amis et ses ennemis. Envers les premiers, il fait preuve d'une équanimité remarquable. Il prend soin de les récompenser suivant leurs mérites à chaque bataille gagnée et de tenir sa parole quand il leur a promis, par exemple, qu'ils pourraient rentrer chez eux au soir d'une guerre menée à bien. Envers ses ennemis également, il est extrêmement indulgent quand ils tombent entre ses mains. En général il les relâche, voire leur offre des présents.

Même les traîtres sont souvent pardonnés et ne sont sévèrement sanctionnés que s'ils trahissent deux fois (cela lui arrivera même plusieurs fois). Aucune trace de cruauté gratuite, les pyramides de têtes des ennemis tués qu'il fait élever après la bataille nous émeuvent peut-être de nos jours, mais n'étaient que tout à fait normales dans la culture de l'époque et n'en sont qu'un trophée comme un autre. La seule mention d'un vrai supplice est faite contre son cuisinier et son goûteur qui ont tenté de l'empoisonner, l'un est écorché, l'autre dépecé, mais Babur était

là vraiment en colère d'autant que ces exécutants ont voulu réaliser ce forfait à l'instigation d'une femme, la mère d'un de ses ennemis, que Babur avait traitée d'une manière particulièrement aimable, lui laissant un palais et des revenus. Cette dernière ne sera néanmoins pas trop durement sanctionnée, elle, est simplement éloignée.

Babur et le soufisme

Dans la tradition islamique, le soufisme dont l'Asie centrale est vraiment le terreau originaire, représente le moment où le croyant accède au droit d'exister en tant qu'individu, même si c'est pour dépasser ce stade dans l'amour mystique. Cela a-t-il eu une influence sur Babur dans son désir d'écrire sur soi ? Il semble avéré qu'il entretint durant toute sa vie une étroite relation avec de hautes personnalités de cette mouvance³, son mentor lorsqu'il était enfant et jeune homme, était un disciple de Kwâja Ahrar, un maître soufi qui avait été également le conseiller de son père. C'est à un de ses descendants Kwâja-i Kalan qu'il enverra un livre de poésie qu'il avait rédigé en Inde ainsi que son *Bâbur nâme*, sur la demande d'ailleurs de celui-ci, ce qui prouve qu'il était en relation continue et assez proche pour lui avoir confié qu'il rédigeait ses Mémoires.

À ce propos nous voudrions soulever la question du sens qu'on peut trouver dans ce que Babur nous confie quant à ce qu'il y a de plus intime, le sentiment amoureux. Les figures féminines sont peu présentes, la grande figure tutélaire étant sa grand-mère, son guide politique au début de sa carrière en même temps que le guide religieux cité plus haut. On apprend qu'il a beaucoup d'affection pour Maham, qui sera la mère d'Humayun, son fils aîné. Quand il cite un sentiment amoureux, c'est dans le sens inverse pour signaler qu'une jeune princesse, Masuma, tombe amoureuse de lui à Herat, la ville de tous les plaisirs – c'est là qu'il commencera à boire du vin dans la « Maison de la Joie ». Masuma le rejoindra à Kabul et sera une de ses dix épouses, dont d'ailleurs beaucoup décèderont assez vite.

Babur amoureux, quand le rencontre-t-on ? Une seule fois et d'étrange façon pour une sorte de jumeau stellaire, Babûri, un fils de marchand. Babur a dix-sept ans et est alors à Andijan dans une situation très précaire puisque dans sa ville même, son pouvoir est contesté par des adversaires avec lesquels il vient pour-

3. Voir Bakhtyar BABADZANOV, « Zahir al-Din Muhammad Mirza Babur et les Shayk Naqshbandi de Transoxiane » in *Cahiers d'Asie centrale* n° 1-2, Tachkent-Aix-en-Provence, Edisud, 1996, p. 219 sq.

tant de signer un traité et qui lui font subir toutes sortes d'humiliations. De plus, il vient de se marier, pour la première fois, et il n'aime pas sa femme au point que sa mère doit le contraindre de la visiter au moins tous les trente ou quarante jours ! Sa rencontre avec le jeune homme sera un moment d'éblouissement au sens strict. Il n'ose lui adresser la parole, compose poésie sur poésie :

Dès que je fus amoureux, je perdis conscience de moi-même et devins fou ;
Je ne savais pas que c'était là le propre de l'amour pour ceux qui ont un visage de fée.

Dans le bouillonnement de la passion et de l'amour, et sous l'emprise de l'ardeur et de la fureur, je me promenais tête et pieds nus, sans prêter attention aux gens de connaissance ni aux étrangers.

Il semble bien que cet épisode ait été largement platonique ; il fuit les occasions de le rencontrer même en compagnie. Cette histoire ne tient pas plus d'une page dans le livre et la plupart des commentateurs la passent pudiquement sous silence, pourtant elle est une des plus sincères de l'ouvrage. Pourquoi a-t-il tenu à la narrer plusieurs années après qu'elle s'est déroulée, toujours vivante dans sa mémoire ?

Babur parle assez souvent sans détour de la pédérasie qui semble assez courante dans les sphères du pouvoir, pour en stigmatiser plus les excès – par exemple tel khan qui veut y soumettre tous les fils de son entourage, si bien que chacun le fuit – que la chose elle-même. Mais il s'agit là bien évidemment de tout autre chose.

Nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher cet amour hors norme à d'autres situations où l'amour mystique du soufi se présente sous d'étranges formes. Prenons *le Livre de Chams de Tabriz*⁴. Son auteur, Mowlânâ-Rûmi est considéré comme un des maîtres spirituels du XIII^e siècle et ce livre comme une somme mystique. Mais son histoire est troublante : jusqu'à 30 ans, il mène une vie exemplaire et est reconnu comme maître spirituel avec de nombreux disciples quand il rencontre un derviche sexagénaire vêtu de noir qui va lui donner l'illumination mystique ; il va alors changer de comportement, mener une vie dissolue, s'adonner à la boisson, au titre que plus rien n'a d'importance dans cette vie ici-bas à côté de l'union mystique. Les 36 000 vers qu'il va composer dans ce qui sera

4. MOWLÂNÂ, *le Livre de Chams de Tabriz*, traduit et annoté du persan par Mahin Tajadod, Nahal Tajadod et Jean-Claude Carrière, Paris, Gallimard, collection de l'Orient, 79, 1993.

ce *Livre de Chams* ne seront qu'un immense chant d'amour. Nous choisissons ces vers au milieu de mille autres ayant la même résonance :

Je suis ce soudain-t'avoir vu,
De la tête aux pieds, t'avoir vu.
Mon souffle, oiseau fou, s'envola
Par ma peine, de l'inutile
Je dis ! « Chams de Tabriz,
Qui es-tu ? » Et il dit :
« Je suis à toi, je suis
À toi, je suis à toi. »

À vrai dire, rien d'étonnant à première vue ; quasiment tous les écrits mystiques ont de telles connotations et Thérèse d'Avila ne s'exprime pas autrement. Mais dans les autres cas, ce n'est pas une rencontre terrestre qui déclenche l'enthousiasme mystique comme dans le cas de Rûmi, d'autant qu'après la mort de Chams, il va récidiver – si l'on ose dire. Va lui succéder un homme du peuple, un batteur d'or du bazar qui mourra aussi, puis un troisième homme avec lequel il va écrire le *Masnavi*, qui sera, lui, un ouvrage de philosophie en six volumes et non un recueil de poésie. Mowlânâ-Rûmi lui écrira cependant :

Si même ton amour vient en dernier
Il dépassera les premiers.

L'amour qui mène au dépassement de soi, à l'union avec le Dieu, passe bien en fait par une – voire plusieurs – incarnation particulière. « Ligne droite entre deux points, l'amour est le plus court chemin entre Dieu et sa créature. [...] Épiphanies de la Vérité, les maîtres spirituels, en qualité d'objet d'amour, exigent de l'amant pèlerin le don de son existence et l'oubli de toute autre chose [...] De son côté, l'amant s'efforce de satisfaire son objet d'amour⁵ ». Nous sommes là assez près de Platon et de son cheminement vers l'idée de Beauté à travers les beaux corps.

Quel rapport entre les deux adolescents d'Andijan et la rencontre entre le trentenaire soufi et le sexagénaire derviche, trois siècles auparavant ? La culture de l'époque s'est nourrie de ces livres et Babur ne les ignorait pas. Son enthousiasme pour le jeune marchand (comme pour Rûmi, les différences de milieux n'ont plus d'importance dans ce contexte) peut certes être lu comme l'émoi normal d'un jeune homme déçu par sa première rencontre féminine – cette femme qu'il ne voulait pas aller voir malgré les exhortations de sa mère. Mais alors, pourquoi

5. Mahin TAJADOD, postface de *le Livre de Chams de Tabriz*, op. cit., p. 320.

raconter cet épisode – mineur, qui n'eut pas de suite et qui n'est pas à première vue à son avantage –, dans ce livre qu'il voulait laisser à la postérité ?

C'est là qu'intervient l'interrogation ayant trait au pouvoir ; quel ressort fait écrire ce moment-là à un (futur) dirigeant d'empire ? Notre hypothèse est qu'il veut s'inscrire dans une tradition soufie bien particulière qui avait été brillamment illustrée par les œuvres citées plus haut. Sa rencontre avec Babürî est le seul moment où les vers qu'il faisait étaient inspirés par un vrai enthousiasme et nous faisons l'hypothèse qu'il ne retrouva jamais cet état bien qu'il écrivît par la suite de nombreux *gazels* et autres chants. Babur n'emprunta pas la voie soufie, même s'il y resta fidèle tout le long de sa vie, car le vrai maître soufi est justement celui qui abandonne tout pouvoir en même temps qu'il s'abandonne à sa recherche. Babur eut peut-être cette tentation quand il rencontra le jeune homme d'Andijan, à un moment d'ailleurs où le pouvoir l'avait abandonné, mais il y renonça vite et quelques mois après se relança dans l'action. Cependant, il dut garder toujours la nostalgie de ce moment et c'est pourquoi il voulut le consigner dans ses mémoires.

La dernière année de sa vie ne nous est pas contée par Babur lui-même, mais par sa fille Gülbadan Begim, mais il n'y a pas de raison de douter de l'authenticité de son récit. Ce qui y éclate est l'amour immense qu'il avait pour son fils premier-né Humayun. Alors qu'il n'avait point vu ce dernier depuis plus d'un an, voici qu'il arrive à Agra au moment même où Babur s'entretient de lui avec sa mère.

Nos cœurs s'ouvrirent comme des fleurs et nos yeux s'illuminèrent comme des flambeaux. [...] En vérité sa conversation était incomparable et il était le type même de l'homme parfait dont on parle.

Suit alors l'épisode touchant de la maladie de Humayun où l'on craint pour sa vie alors même qu'il est déjà reparti pour son gouvernorat. Babur le fait revenir à Agra pour qu'il soit examiné par les meilleurs médecins, mais ceux-ci restent impuissants ; alors un « homme important » lui suggère que la guérison ne pourra avoir lieu que si pour complaire à Dieu quelque chose de grande valeur est sacrifiée. Babur pense alors – et c'est la preuve que son amour était partagé – qu'il « n'y avait rien au monde de plus cher » pour son fils que lui-même.

Puissé-je être moi-même sa rançon car son état est grave et le moment est venu où je dois donner ma propre force à sa faiblesse.

Après avoir fait trois fois le tour de son lit, il dit « Quel que soit ton mal je le prends sur moi. » Humayun se rétablit et Babur tombe malade. C'est alors que, chose importante pour la perpétuation de son pouvoir, il proclame son fils comme héritier et successeur et lui remet le trône. Cette anecdote, si elle a bien été écrite par sa fille, veut établir que la légitimité de Humayun va reposer non seulement sur

le droit, mais sur l'amour de son père puisqu'il n'accède au pouvoir que parce que celui-ci a préféré sa vie à la sienne propre.

Pour la lignée des Grands Moghols qui va suivre et où tout ne va pas se passer dans l'harmonie familiale voire filiale (l'un d'eux emprisonnera même son père), ce livre qui, nous l'avons-dit, va être immédiatement et pour des siècles reconnu comme fondateur, va peser lourd néanmoins dans les consciences et inspirer quand même les meilleurs d'entre eux.

Bibliographie

BABADZHANOV, Bakhtyar, « Zahir al-Din Muhammad Mirza Babur et les Shayk Naqshbandi de Transoxiane » in *Cahiers d'Asie centrale* n° 1-2, Tachkent-Aix-en-Provence, Edisud, 1996.

Le Livre de Babur, traduit du turc tchaghatay par J. L. Bacqué-Grammont, annoté par J. L. Bacqué-Grammont et Mohibbul Hasan, Publications Orientalistes de France, collection Unesco d'œuvres représentatives. Série Asie Centrale, 1980.

MOWLÂNÂ, *le Livre de Chams de Tabriz*, traduction et postface de Nahal Tajadod, Paris, Gallimard, 1993.

MOWLÂNÂ, *le Livre de Chams de Tabriz*, traduit et annoté du persan par Mahin Tajadod, Nahal Tajadod et Jean-Claude Carrière, Paris, Gallimard, collection de l'Orient, 79, 1993.

Résumé : le *Livre de Babur (Bâbur nâme)* est un classique dans une aire culturelle allant de l'Ouzbékistan jusqu'à l'Inde. Il s'agit de l'autobiographie du prince Babur, héritier de la grande dynastie de Tamerlan, tombé dans un quasi dénuement mais qui va se ressaisir et fonder un empire qui sera connu comme l'empire Moghol, régnant sur l'Inde depuis le milieu du XVI^e siècle – jusqu'au milieu du XIX^e. L'article présente les hypothèses concernant le sens à donner à cette entreprise d'autojustification, y compris une approche du soufisme, la forme mystique de l'Islam en Asie centrale, dont Babur était un adepte.

Abstract: The Book of Babur (Bâbur nâme) is a classical book in the cultural area from Uzbekistan to India. It is the autobiography of Babur, born as heir of a great Timur dynasty, fallen in an almost destitution but recovering and conquest an empire which will be known as the Moghol empire, ruling India from his time

– beginning of the XVIst century – up to mid XIXst century. The article presents the hypothesis concerning the meaning of this auto-justification work, including the approach of the sufism, the mystical shape of Islam in Central Asia whose Babur was a devotee.

Абстракт: Книга Бабур (Bâbur nâme) является классическим в области культуры, начиная от Узбекистана до Индии. Это автобиография принца Бабур, наследник великой династии Тамерлана, который упал в почти в нищете, но кто собирается взять себя в руки и создать империю, известную как империя великих Моголов, правящая в Индии с середины XVI века до середины XIX. В статье представлены основные допущения в отношении смысла этого проекта самооправдания, в том числе подход суфизма, форма мистического Ислама в центральной Азии, которого Бабур был последователем.

Les écrivains djadides turkmènes A. Kulmuhammedov et O. Vepaev sur eux-mêmes et sur leur époque

Muradgeldi Soegov

► **To cite this version:**

Muradgeldi Soegov. Les écrivains djadides turkmènes A. Kulmuhammedov et O. Vepaev sur eux-mêmes et sur leur époque. Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47. hal-01502370

HAL Id: hal-01502370

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502370>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Les écrivains djadides turkmènes
A. Kulmuhammedov et O. Vepaev sur
eux-mêmes et sur leur époque**

Muradgeldi Soegov

Les écrivains djadides turkmènes A. Kulmuhammedov et O. Vepaev
sur eux-mêmes et sur leur époque
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502370>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Les écrivains djadides turkmènes A. Kulmuhammedov et O. Vepaev sur eux-mêmes et sur leur époque

Muradgeldi Soegov

Académie des sciences du Turkménistan

Traduit du russe par Vincent Fourniau

Commençons¹ par deux événements tirés de l'histoire de la philologie turkmène, tous deux liés à la ville de Leningrad, aujourd'hui Saint-Pétersbourg. Le premier événement met en scène un jeune diplômé de l'université de Leningrad en 1941, Hekim Allaeviç Mašakov (1919-1983). Il vécut d'abord les premiers mois du blocus de la ville, puis y revint en 1946 pour la préparation de sa thèse de *kandidat (aspirantura)*, qu'il soutint en 1949 sous la direction du professeur S. E. Maslov sur le thème « Le dialecte čovdur du turkmène ». Ce travail était le premier de ce type en dialectologie turkmène. Nous avons entendu parler de cela directement de la bouche de H. A. Mašakov, lorsque nous étions étudiants et que ce dernier était *docent* de la chaire de philologie turkmène de l'université d'État du Turkménistan. Il nous fit un cours très intéressant et vivant durant l'année 1968-1969 sur un sujet apparemment ennuyeux, comme celui de la phonétique de la langue turkmène contemporaine.

Le second événement se produisit dans la seconde moitié des années 1920 et concerne Abdulhekim Kulmuhammedov (1885-1931,

1. Académicien de l'Académie des sciences du Turkménistan, professeur, docteur en sciences philologiques (doctorat enregistré auprès du Bureau central soviétique des thèses), membre de l'Union des écrivains depuis 1989 (de l'URSS et du Turkménistan), collaborateur scientifique en chef de l'Institut des manuscrits de l'Académie des sciences du Turkménistan. Contact : msoyegov@gmail.com

Abdylhekim Gulmuhammedov en graphie turkmène actuelle), l'un des premiers *aspirants* turkmènes (étudiant préparant une thèse de *kandidat*) en philologie de l'université de Leningrad. Il avait auparavant étudié à l'université d'Istanbul. Dans l'introduction du dernier travail en russe publié de son vivant et qui sortit à Ašhabad en 1931, intitulé « Matériaux sur les monuments littéraires de l'Asie centrale », il se définit comme « Abdul-Hekim Kul'-Muhammedov, *aspirant* de l'Institut oriental A. S. Enukidze de Leningrad, mai 1929 ». Et sur la couverture du livre, on peut lire « A. Kul'-Muhammedov, *aspirant* au L. V. I ».

Cette introduction débute par ces mots : « À la fin de mes études, en 1927-1928, j'ai soumis à mes directeurs A. N. Samojlovič et V. V. Barthold, une demande de mission d'été auprès des populations turkmènes qui vivaient auparavant sur le territoire du khanat de Boukhara. J'espérais me procurer une grande quantité de matériaux littéraires ». On peut supposer que son principal directeur de travail était l'académicien A. N. Samojlovič, et qu'il consultait aussi très souvent l'académicien V. V. Barthold à propos de l'histoire turkmène. C'est la période où, dans cette seconde moitié des années 1920 (en août 1927 exactement), pas moins d'une quinzaine d'*aspirants* turkmènes étudiaient à l'Institut oriental sous la direction d'A. N. Samojlovič : Berdy Kerbabaev, Abdulla Genelov, Šemseddin Kerimi, Seitdžemal Gafurov, Kuvan Azizov, Málikkuli Niázov, Džuma Amanov, Anna Meredov, Mered Aliev, Abdulhodžak Berdiev et d'autres encore.

Effectivement, la mission d'A. Kulmuhammedov durant l'été 1928 dans le district de Kerki (RSS du Turkménistan) fut un succès car il put acquérir auprès des populations 67 manuscrits anciens de longueurs variables. Il en fit une description scientifique dans l'ouvrage cité sur les monuments de la littérature centre-asiatique et il les remit à l'Institut de la culture turkmène (connu aussi sous l'abréviation de *Turkmenkul't*), qui fonctionna entre 1927 et 1932 sous l'autorité du gouvernement (*Sovnarkom*) de la république (RSS) turkmène. Pourtant, celui qui fut le premier *aspirant* turkmène n'a pas pu présenter sa thèse et obtenir le diplôme correspondant.

Il mourut assassiné le 12 juillet 1931 dans la localité de Furuza (aujourd'hui Arčabil) à la frontière turkméno-iraniennne, l'année où fut déclenchée dans la presse périodique une campagne consacrée à la lutte des classes dans la littérature turkmène², notamment avec les articles d'Oraz Tačnazarov (1902-1942), ainsi

2. O TAŠ NAZAROV (Tačnazarov), «Lico vraga. O klassovoj bor'be v turkmenskoj hudožestvennoj literature», *Turkmenovedenie*, 1931, 5-6, p. 51-55 ; 7-8, p. 82-88. Voir aussi la revue *Türkmen medenijeti* (La culture turkmène) de l'année 1931 et la brochure du même auteur : O. TÄÇNAZAROV, *Türkmen edebiyatynda synpy göreş*, Aşgabat, 1934.

que le long discours politique du premier secrétaire du Comité central du PC du Turkménistan, Âkov Popok (1892-1938) à la conférence du Parti de la ville d'Aşhabad en janvier 1932³. Aussi, la mention d'Abdulhekim Kulmuhammedov et de ses travaux n'est réapparue au grand jour qu'avec la publication d'un article que nous avons écrit sur lui avec Ahmet Bekmuradov (1952-1990) dans la revue *Edebiyat we sungat* (« Littérature et arts ») en octobre 1988⁴. Depuis plus d'un demi-siècle, son nom avait été voué à l'oubli, ou bien était l'objet de critiques acerbes, le taxant de « nationalisme bourgeois » ou le qualifiant de « représentant virulent du panturquisme » et d'ennemi du peuple »⁵⁶. Depuis, l'auteur de ces lignes a publié plusieurs articles en turkmène ou bien en turc sur la vie et l'œuvre d'A. Kulmuhammedov, mais il n'y avait encore rien dans d'autres langues pour les lecteurs qui voudraient en savoir un peu plus sur sa biographie et sa postérité⁷⁸.

Notons que certains sites Internet en russe fournissent quelques informations sur lui, comme c'est le cas dans la présentation d'une exposition qui eut lieu à la Bibliothèque universitaire de Saint-Petersbourg (SPbGU) autour des 290 ans du grand poète et penseur turkmène Mahtumkuli. On peut y lire en effet que « L'Index des chants de Mahtum-Kuli », publié en 1909 par A. N. Samojlovič et que le « Recueil des œuvres de Mahtumkuli » en caractères arabes publié en 1927 par B. Kerbabaev (1894-1974) sont des outils indispensables pour l'étude de l'œuvre de Mahtumkuli. On y lit aussi que les recueils des autres poètes classiques turkmènes Seidi et Zelidi furent publiés dans les années 1920 en caractères arabes par A. Kulmuhammedov, lui aussi sortant de l'Institut oriental⁹.

3. M. DURDYEV, A. BEKMURADOV. ; M SOEGOV, «Sudilişe», *Aşhabad*, 8, 1990, p. 60-66.

4. A. BEKMYRADOW, M. SÖYEGOW, «Gulmuhammedowyň gyzykly hem gussaly ykbaly», *Edebiyat we sungat*, 1988, 21 octobre.

5. K. BAÝRAMMYRADOW, *Söweşjeň edebiyat ugrundanda (Türkmenistanyň Kommunistik partiýasy türkmen sowet edebiyatyny aýaga galdyrmak we ösdürmek ugrundaky göreşde. 1924 - 1934-nji ýyllar)*, Aşgabat, 1970.

6. B. ŞAMYRADOW, *Ýigriminji ýyllaryň türkmen edebiyaty. Ýokary okuw jaýlarynyň filologiya fakultetleriniň studentlerine, mugallymlaryna gollanma*, Aşgabat, 1971.

7. M. SÖYEGOW, «Abdylhekim Gulmuhammedow», *Türkmen dili hem edebiyaty*, 1, 1992 ; du même auteur, *Täleý tupany. A. Gulmuhammedowyň ömri we döredijiligi hakynda*, Aşgabat, 1996.

8. M. SÖYEGOV, «Sovyetler Devrinde Mazlum Bir Türkmen Aydını Abdulhekim Kulmuhammedow», *Bilig*, 13, Printemps 2000, p. 93-116 ; du même auteur : «Türkmenistan'ın Enver Paşa'sı ve Fuat Köprülü'sü Abdülhekim Kulmuhammedow», *Türk Edebiyatı. Aylık Fikir ve Sanat Dergisi*, 411, janvier 2008, p. 55-57.

9. Ressource électronique « 10 000 lignes en héritage », voir Bibliographie.

Gageons que cet article aidera les lecteurs à mieux connaître le cheminement complexe du premier savant et écrivain turkmène du xx^e siècle. Abdulhekim Kulmuhammedov prit une part active aux événements qui se déroulèrent dans la province transcaspienne à la suite des révolutions russes de février et octobre 1917 et sut utiliser ses droits de sujet russe, plus étendus que ceux des sujets boukhares, alors qu'il était né en 1885 dans les zones turkmènes dépendant de l'émirat de Boukhara, dans le vilayet de Lebap, région qui fut plus tard appelée l'*oblast'* de Kerki. Le nom de son village d'origine est Akderi, aujourd'hui dans l'*etrap* de Halač du vilayet de Lebap. Pour sa date de naissance, certaines sources mentionnent aussi 1879, et d'autres 1893. Dans son enfance et sa jeunesse, on l'appelait plutôt Abraj (Abrajkuli). Il reçut une éducation en madrasa, d'abord dans la madrasa Kyzylayak de la région de Lebap, puis il termina la madrasa Čar Minar de Boukhara (qui est appelée parfois la madrasa Niyazkuli Halifa). Au début du xx^e siècle, A. Kulmuhammedov était l'un des dirigeants djadides turkmènes actifs dans l'émirat de Boukhara, puis un peu plus tard, l'un des membres turkmènes du parti des Jeunes Boukhares.

Dans les années 1910, il fit partie du groupe des jeunes gens originaires de l'émirat qui furent envoyés à l'université à Istanbul, où il étudia dans ce qu'il appelle l'Institut d'archéologie, ce qui doit être plutôt une des facultés de l'université d'Istanbul (*Darulfunun*). Durant ses études, il fréquenta les cours des sommités de l'époque, telles que Ziya Gökalp (1876-1924) et Fuad Mehmed Köprülü (1890-1966). Il rencontra aussi le général Enver Pasha (1881-1922), qui devint le ministre de la guerre du gouvernement ottoman.

Après son retour de Turquie au début de 1918, il fut déçu par les Djadides et les Jeunes Boukhares et se rapprocha des communistes du Turkestan. Il devint ainsi en 1918 l'un des fondateurs du Parti communiste de Boukhara et devint le numéro deux de son Comité central. Il commanda le détachement turkmène de cavalerie rouge juste créé, qui prit part aux combats de la région transcaspienne. Alors qu'il se trouvait être l'unique turkmène parmi les membres du Comité révolutionnaire d'*oblast'* de Transcaspie (*Oblrevkom*), formé au début de l'année 1920, il put obtenir que de nombreux anciens ministres du premier Gouvernement turkmène (connu aussi sous le nom de Comité musulman) soient réhabilités et pour certains, qu'ils reviennent dans l'*oblast'*. En tout une quinzaine, ils s'étaient réfugiés en Iran : Oraz-serdar, Čary Karabekov, N. N. Iomudskij, Hadži Murat, Bekki Berdiev, etc.¹⁰

10. A. SOLTANOW, « 1920-nji ýyl: Barrikadanyň bärsinde we aňyrsynda », *Syýasy söhbetdeş*, 1, 1991.

Le quatrième congrès du Parti communiste de Boukhara (BKP) eut lieu du 16 au 19 août 1920 dans la ville de Čardžou (aujourd'hui Türkmenabat), au cours duquel A. Kulmuhammedov présenta aux délégués un rapport sur la situation militaire des forces révolutionnaires. Puis la révolution dans l'émirat commença dans la nuit du 28 au 29 août, quand le détachement de cavalerie rouge commandé par A. Kulmuhammedov se lança à l'attaque de la forteresse du bek de Čardžou. Ce détachement était jusque-là basé aux environs de la ville de Bayram Ali et attendait les ordres du Commandant du front du Turkestan, Mihaïl Frunze (1885-1925), qui plaçait de grands espoirs dans le détachement de cavalerie commandé par A. Kulmuhammedov, espoirs qui ne furent pas déçus¹¹.

La République populaire soviétique de Boukhara fut proclamée le 2 septembre 1920 à la suite des événements révolutionnaires dans l'émirat et A. Kulmuhammedov fut un des huit membres de son premier Comité révolutionnaire¹². Il devint le Premier ministre (*nazir*) de la guerre, puis il fut nommé représentant du Comité exécutif central boukhare (CIK BNSR) dans le vilayet de Kerki, peuplé de Turkmènes. Il fut aussi décoré de l'ordre de « L'étoile d'or » pour les services rendus au peuple et à l'État boukhares.

L'accélération de la soviétisation, le changement hâtif de statut de la République populaire (BNSR) en une République socialiste soviétique de Boukhara (BSSR) et ses conséquences, ainsi que la politique irréfléchie de son gouvernement envers les populations turkmènes sont parmi les nombreuses raisons pour lesquelles, par la suite, Kulmuhammedov se rapprocha des groupes connus dans l'histoire sous le nom de Basmatchis. Ces groupes étaient divers, mais ils représentent en fait le mouvement de libération nationale de l'époque. Le mouvement armé qui se développait en Boukharie orientale en 1921-1922 était alors dirigé par le général turc Enver Pasha, nommé commandant en chef de toutes les forces en lutte contre l'Armée rouge et les Bolchéviks par l'émir de Boukhara, parti en émigration en Afghanistan.

Dans cette situation, A. Kulmuhammedov fut contraint d'émigrer avec sa famille vers l'Afghanistan en 1921. Le 9 octobre, la maison où le colonel (*toksab*) des Basmatchis Abdulhekim (à savoir notre héros) vécut sur le territoire de l'actuel Tadjikistan, abrita une rencontre entre Enver Pasha et les principaux chefs basmatchis venus d'Afghanistan pour l'occasion. On peut d'ailleurs noter à ce propos que les objectifs que se fixaient alors Kulmuhammedov et les leaders bas-

11. Ressource électronique « La lutte armée dans les républiques de Boukhara et du Khorezm », voir Bibliographie.

12. «Buhara Rewkomynyň teşkili», *Türkmenistan*, 1920, 3 septembre.

matchis furent réalisés 70 ans plus tard, avec l'effondrement de l'URSS en 1991 et l'apparition des États indépendants d'Asie centrale.

Cinq mois après la mort d'Enver Pasha (le 4 août 1922) et après d'autres revers subis par les Basmatchis, A. Kulmuhammedov revint à Boukhara, où il fut arrêté le 21 janvier 1923 par l'OGPU, dans le bâtiment du Comité central du Parti communiste boukhare. Le 4 octobre suivant et toujours en attente d'un jugement, il parvint à s'enfuir de la prison et se réfugia chez les Turkmènes d'Afghanistan. Peu de temps après, il apprit qu'il avait été amnistié et, bravant toutes sortes d'obstacles, il revint à Ašhabad à travers l'Iran, convaincu de l'imminence de la création d'un État turkmène, un vieux rêve et le but même de son existence (même si cet État devait se trouver dans le cadre soviétique). Pour pouvoir passer la frontière afghano-iranienne, il fut obligé d'utiliser de faux papiers qui lui avaient été faits au nom d'Abdulhekim Abdulalim-ogly, pèlerin revenant de la Mecque.

Sur la proposition du président du gouvernement de la république du Turkménistan, Kajgysyz Atabaev (1887-1938), A. Kulmuhammedov devint membre du Comité panturkmène exécutif central des Soviets en février 1925. Comme cela a été évoqué plus haut, le sort ne permit pas à Kulmuhammedov de pleinement révéler son aptitude dans la sphère de l'action politique et gouvernementale, par contre, rien ne put arrêter le développement de ses talents de chercheur et d'écrivain dans cette dernière période de sa vie (1924-1931).

Dans la seconde moitié des années 1920, il travailla comme rédacteur en chef, adjoint du rédacteur en chef ou membre des rédactions des premiers journaux et revues en turkmène paraissant après la fondation de la RSS du Turkménistan en 1924, par exemple les journaux *Türkmenistan* et *Dayhan*, la revue *Tokmak* et d'autres. Il y publia aussi de nombreux articles analysant pour la première fois l'histoire de la littérature nationale, ainsi que les processus littéraires en cours.

Dans le milieu des années 1920, A. Kulmuhammedov est l'auteur des premiers récits réalistes écrits en langue turkmène. Il publia en 1925 son conte social et fantastique *Deňsinmedik dul galar* (« Celui qui se croit supérieur aux autres reste célibataire »), qui est la première œuvre de ce type dans la littérature turkmène. Nous avons transcrit ce récit, ainsi qu'un autre, de l'alphabet arabe de l'époque en alphabet turkmène latin actuel pour les lecteurs d'aujourd'hui¹³. A. Kulmuhammedov réunit les poèmes qu'il avait fait paraître dans la presse périodique dans un recueil intitulé *Umyt ýalkymlyary* (Les Espoirs embrasés) publié en 1926. Dans nombre des pièces lyriques de ce recueil, il fait appel à des thématiques et une versification

13. M. SÖYEGOW, «XX asyr türkmen edebiyatynda ilkinji powest we hekaýa», *Garagum*, 7, juillet 2008, p. 54-73.

encore jamais utilisées dans l'expression littéraire turkmène. A. Bekmuradov et l'auteur de ces lignes ont refait paraître ces poèmes dans le journal pour la jeunesse *Ýaş Kommunist* (« Le Jeune communiste ») du 26 juin 1990 (voir Bibliographie).

Il a également connu une période féconde dans le domaine des études littéraires. En plus de publier régulièrement des articles théoriques sur l'histoire de la littérature nationale, il prépara pour la publication en 1925 l'œuvre d'Alisher Nevai « Le jugement des deux langues », puis les premiers recueils des poètes classiques turkmènes tels que Seidi et Zelidi en 1926 et l'épopée nationale *Sajatyly Hemra* (Sayat et Hemra) en 1927, en écrivant de solides introductions scientifiques et des commentaires de ces œuvres. L'édition d'Ašhabad d'A. Nevai reçut un accueil très favorable d'A. N. Samojlovič et les premiers recueils de Seidi et de Zelidi ont servi de texte de référence pour leur traduction en russe et leur étude par des orientalistes de l'époque (N. V. Brúllova-Šaskol'skaâ, 1886-1937, et d'autres).

Malgré l'idéologie dominante alors, qui niait toute utilité du fonds turkmène classique pour la création d'une nouvelle littérature prolétarienne, A. Kulmuhammedov démontra de façon scientifique que les développements littéraires à venir ne pouvaient pas se réaliser sans que les auteurs contemporains ne prennent en compte et connaissent les littératures nationale et mondiale et leur legs, depuis des siècles, voire des millénaires.

Une mort prématurée et violente a brisé les rêves et interrompu les projets de recherche d'A. Kulmuhammedov. Il avait en effet préparé trois ouvrages pour l'édition : « L'Arbre généalogique des Turkmènes » d'Abul Gazi Bahadur Khan à partir de cinq manuscrits, avec une introduction et des commentaires, un dictionnaire biographique des écrivains turkmènes depuis l'origine, ainsi que des matériaux pour l'enseignement de la littérature. Il avait aussi en préparation trois autres ouvrages, sur l'histoire des relations entre la Perse et les Turkmènes aux XVI^e-XIX^e siècles (en russe), sur les Turkmènes de l'Amu Darya jusqu'en 1924 (en russe également) et enfin, sur la théorie et la pratique de la littérature. Ces ouvrages ne furent pas publiés et on ne sait pas ce qu'en sont devenus les manuscrits. À la fin de la liste des onze livres qu'il a publiés ou préparés, on trouve donc les « Matériaux sur les monuments littéraires de l'Asie centrale » cités plus haut, édités en 1931¹⁴.

Nous voudrions décrire aussi un fait concernant une autre personne

14. On a plaisir à signaler qu'un utilisateur d'Internet a créé un site dédié à A. Kulmuhammedov (Abdylhekim Gulmuhammedow), sur la base des publications que nous avons fait paraître sur ce dernier. Cela permet à tous ceux qui lisent le turkmène de mieux connaître la vie et l'œuvre de cet écrivain.

connue. Quand nous étions jeune chercheur, nous avons entendu dire que les proches d'un personnage renommé de la vieille intelligentsia turkmène, Mammetdurdy Annakurdov (1913- ?), l'appelaient parfois « Le loup », pour faire allusion à la dureté de son caractère intransigeant et à ses critiques courageuses, mais justes, à l'intention des personnages influents de cette époque, Berdy Kerbabaev, Šadža Batyrov, et d'autres encore. Au passage, ce surnom était aussi un jeu de mot dans la mesure où son nom de famille comportait le mot turkmène pour loup (qui est Kurt-Gurt). Quoiqu'il en soit, il m'appela un beau jour à la maison (mais comment avait-il eu mon nouveau numéro ?) pour me dire qu'il avait lu avec intérêt dans la revue *Edebiyat we sungat* une recension laudatrice de mon petit livre sur Kulmuhammedov. N'écouterant même pas mes remerciements, il ajouta que quand il était directeur de l'éducation et de la recherche du ministère turkmène de l'Éducation au début des années 1960, il se trouva à Moscou pour un stage mensuel avec ses collègues des mêmes ministères des autres républiques. Le plus âgé d'entre eux était son collègue du Tadjikistan qui, apprenant qu'Annakurdov venait du Turkménistan, lui dit exactement ceci : « J'ai connu un autre turkmène, c'est ton compatriote Kulmuhammedov. On a fait nos études ensemble à Leningrad dans les années 1920 à l'Institut oriental. De toute ma vie, je n'ai rencontré de personne plus cultivée que lui. »

Si A. Kulmuhammedov avait en effet étudié dans la capitale septentrionale de la Russie, la mort violente du poète Orazmammed Vepaev aux alentours de la Neva lie encore la littérature turkmène à cette ville (on rencontrait parfois son nom écrit aussi Oraz Mamed Vafaev, la graphie turkmène actuelle étant Orazmämet Wepaýew). Dans le document en ligne intitulé « Liste des personnes fusillées à Leningrad et ses environs puis réhabilitées », on peut lire que le Turkmène Oraz Mamed Vafaev (O. Vepaev), né en 1885 et originaire du village de Kizelsu (Kyzylsu) dans la région de Krasnovodsk (Turkménistan), revint en URSS d'Iran où il avait émigré. Il avait été accusé d'être en contact avec le leader de l'émigration turkestanais, Mustafa Chokaev, et de préparer un soulèvement au Turkestan. Il fut condamné le 10 mai 1933 par l'OGPU à 10 ans de camp de travail (ITL, au titre de l'article 58-2-4-11 du Code pénal de la RSFSR). Il purgeait sa peine au bagne des Solovki quand une nouvelle instance (la Direction du Commissariat aux affaires intérieures de l'*oblast'* de Leningrad, UNKVD) aggrava sa peine le 9 octobre 1937, et il fut fusillé en Carélie, à Sandarmoh, le 27 octobre, en même temps que ses compagnons de route K. A. Boriev et S. M. Ovezbaev¹⁵.

15. Ressource électronique, « Le martyrologue de Leningrad », tome 6, voir Bibliographie.

Ainsi, Oraz Mamed Vafaev fait partie des 1 111 prisonniers des Solovki qui furent fusillés à Sandarmoh en seulement 9 jours, du 27 octobre au 4 novembre 1937.

Orazmammed Vepaev avait d'abord fréquenté l'école musulmane locale (*maktab*), puis il étudia dans une madrasa de Boukhara et enfin, il fut envoyé avec quelques autres jeunes gens de Boukhara en Turquie, qu'ils atteignirent par la mer en passant par Baku et Batumi (Géorgie). À Istanbul, O. Vepaev termina l'École de guerre, puis alla à la faculté de droit de l'université d'Istanbul (Darulfunun). En 1918, il revint à Baku dans le staff du général turc Nuri Pasha, après que ce dernier ait pris la ville, et de là, il rentra par bateau au Turkménistan en uniforme d'officier turc¹⁶. On ne possède pas d'informations précises sur ce que fit Vepaev durant la guerre civile de 1918-1920, mais on peut supposer avec certitude qu'il était du côté des Rouges. Dans les années suivantes, il travailla dans l'administration judiciaire, puis il dirigea le secteur de l'éducation de l'*oblast'* de Daşoguz. Sentant s'accumuler les nuages noirs au-dessus de sa tête, Vepaev fut contraint d'émigrer en Iran dans les communautés turkmènes de ce pays à la fin décembre 1930. Deux ans plus tard, des agents de l'OGPU l'attirèrent dans un piège en lui promettant une amnistie complète et un travail dans sa spécialité, et réussirent à le faire rentrer au Turkménistan, où il fut immédiatement arrêté.

Les quelques vers d'O. Vepaev qui étaient parus dans la presse périodique turkmène firent l'objet en 1931 d'une recension de la part d'Oraz Tačnazarov, alors co-président de la brigade conjointe du Comité central du PCUS et du Comité central du PC turkmène pour la vérification de la littérature turkmène dans la revue *Turkmenovedenie* (« Études turkmènes », 1931, n°s 5-6, mai-juin). Sous le titre « Le visage de l'ennemi. Sur la lutte des classes dans la littérature turkmène », la première partie de cet article était entièrement consacrée à une « analyse » de ces poèmes. Notons que P. G. Skosyrev (1900-1960) assurait la direction générale de la brigade de vérification de la littérature pour le compte du Comité central du PCUS. La seconde partie de l'article de Tačnazarov s'intéresse quant à elle au recueil de Kulmuhammedov publié en 1926, « Les Espoirs embrasés » (*Umyt ýalkymlyary*). Les deux parties sont du même acabit et on va donc se contenter de citer ce qui, dans cet article non objectif, est relatif aux vers d'O. Vepaev :

Un des exemples les plus clairs de la manifestation de l'ennemi de classe sur le front culturel et notamment dans la littérature, c'est ce soi-disant poète « turkmène » Vafaev, dont le nom est bien

16. M. SÖYEGOV, « Sandarmoh'ta Şehit Olan Üç Türkmen Aydın », *Türkmeneli Edebiyat ve Sanat Dergisi*, 37, février 2011, p. 14-20.

connu des travailleurs turkmènes comme celui d'un fieffé nationaliste. Dans la revue *Tokmak* de 1925 (n° 21), Vafaev a publié un poème sous le titre « À ceux qui s'amusent avec l'orthographe ». Voici quelques vers tirés de ce poème :

Que ceux qui ont conservé l'esprit turc
Viennent et nous élèvent.
Corrigez notre orthographe,
Et vous nous précipitez contre notre ennemi.
Car par cette aide désordonnée
Vous vous riez de la langue de nos créateurs
Vous voulez la briser ? Alors
Reprenez donc vite le train¹⁷.

De ce fait, et même dans quelques vers qui paraissent candides publiés dans une revue satirique, Vafaev tombe ouvertement le masque. À mesure que la lutte des classes s'intensifie, il exprime de plus en plus clairement dans ses écrits l'impuissance colérique de l'ennemi de classe et son idéologie. Il ne peut donc y avoir aucun doute, pas la moindre erreur, sur le fait que Vafaev est un idéologue du panturquisme, tout en étant aussi un nationaliste déclaré. Il s'adresse ouvertement et de façon provocatrice à ceux qui ont gardé « l'esprit turcique » pour s'allier avec eux contre leur ennemi – le prolétariat, qui est l'ennemi, non de Vafaev sur le plan personnel, mais de la classe dont il soutient l'idéologie.

17. L'article « Le visage de l'ennemi » est en russe et traduit le mot *şıwe* du titre original turkmène du poème *Şıwe bilen oynaşanlara* (À ceux qui s'amusent avec l'orthographe) par « orthographe », bien que son premier sens soit « dialecte », en référence sans doute aux âpres débats autour de la langue au Turkménistan des années 1920. En effet, quand ces vers ont été écrits, il y avait très peu de spécialistes locaux dans les journaux et la presse du turkmène, où travaillaient un grand nombre de gens venant d'Azerbaïdjan et de Turquie. Ils connaissaient très mal, et dédaignaient, le turkmène et voulaient plutôt unifier les langues turques à partir de langues « plus développées », le turc par exemple, ou bien implanter ce dernier au Turkménistan (peut-être sous la forme d'un *Yeni Osmanlıca*). Parmi eux, on trouvait par exemple Ferid Efendi (Efendizade), qui signait en 1925 dans le journal *Türkmenistan* des articles intitulés « Şıweçiye » ayant trait aux défenseurs de ce qu'il appelle le « dialecte », c'est-à-dire le turkmène (voir Bibliographie). Kulmuhammedov, Vepaev et d'autres intellectuels locaux défendaient le point de vue du développement de la langue maternelle turkmène et le poème de Vepaev fut écrit lors dans ces circonstances, où il utilise les termes d'« ennemi » à l'endroit de ces nouveaux venus qui s'opposaient au développement du turkmène, et les invite à vite repartir par le train d'où ils étaient arrivés. On peut constater dans la suite de la citation que Tačnazarov retourne l'argument contre Vafaev.

Alors qu'il était candidat pour entrer au Parti en 1927, il écrivit de Daşoguz à un écrivain une lettre en lui posant des questions formulées d'une façon telle qu'il ne cherchait même pas à masquer sa haine du parti et son opposition au pouvoir soviétique :

Cher Kerbabaev, je t'adresse cette question :
Combien faudra-t-il encore d'années
Pour ouvrir les yeux des Turkmènes ?
Regarde autour de toi et réponds-moi ensuite :
Quelle langue nous faut-il donc
Pour réveiller notre peuple ?

Est-ce que les travailleurs turkmènes dormiraient encore ? Qui aurait encore besoin d'une absurde confirmation de ce qu'ils ne dorment pas ? Seuls les aveugles ou bien ceux qui, consciemment, ne veulent pas voir cette grande chose pour laquelle se battent depuis dix ans les prolétaires et les semi-prolétaires de Turkménie. Vafaev n'est pas aveugle, c'est donc la voix de l'ennemi de classe qui parle en lui, et qui ne peut et ne veut pas voir qu'il y a longtemps que les travailleurs de Turkménie ont ouvert les yeux.

Vafaev continue de poser ses questions, en dévoilant encore plus ses intentions :

Construit-on une maison,
En oubliant de vérifier les fondations ?
Les murs s'écrouleront sur les têtes,
Tous les projets seront ensevelis.
Mais quel prix peut bien avoir une tête,
Sans qu'on ait résolu ce problème :
Faut-il doter la maison de fondations,
Ou bien poser les briques comme elles viennent ?

Monsieur Vafaev doute de la solidité des fondations de la construction soviétique et prétend que les Bolchéviks veulent faire quelque chose qui est au-dessus de leur force, qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils disent vouloir faire. Si telle était la réalité, toutes les maisons construites ne devraient-elles pas s'écrouler sur eux et les anéantir. Tous les ennemis du pouvoir soviétique le proclament à l'unisson avec Vafaev, et vocifèrent que les Bolcheviks ne sont pas capables de créer quoique ce soit, qu'ils fonctionnent à l'aveugle et

que tout ce qu'ils construisent s'écroulera sur eux. Nous sommes tellement fatigués de ces hurlements qu'il n'est pas nécessaire de dénoncer encore une fois leur absurdité.

Cette haine de classe contre O. Vepaev et A. Kulmuhammedov et d'autres représentants de l'intelligentsia nationale, était alimentée par les discours du type de celui que tint le premier secrétaire du PC du Turkménistan Âkov Popok à la conférence du Parti de la ville d'Aşhabad en janvier 1932, mentionnée plus haut.

Ce type de commentaires sur l'œuvre littéraire finalement assez réduite d'Orazmammed Vepaev est caractéristique de ce que les spécialistes turkmènes de littérature ont dit sur lui durant toute la période soviétique. Ce n'est qu'en novembre 1997, dans les colonnes du « Journal de l'éducation » (*Mugallymlar gazetisi*), sous une rubrique intitulée « Pour aider les professeurs de littérature », que parut l'article « Le poète et le prosateur » qui donne pour la première fois une opinion positive des écrits de Vepaev, puis, en 2009, le journal littéraire *Garagum* (« Le Karakoum ») a aussi publié à son propos un article intitulé « La fierté du poète » (voir Bibliographie). Dans les études publiées ces dernières années, le travail d'O. Vepaev est resitué dans la mouvance djadide et novatrice de son temps, laquelle fut une étape dans l'histoire de la littérature turkmène entre l'époque classique, et l'époque soviétique¹⁸. Les poètes-djadides n'ont pas fondé leurs œuvres sur la lutte des classes, comme le souhaitaient les Bolchéviks, mais sur l'esprit national du peuple, et la volonté d'atteindre une plus grande autonomie par rapport au centre de l'Union et se dégager de son diktat quotidien.

Il convient de constater, en guise de « bilan », que les Turkmènes, comme les autres peuples de l'ancienne Russie des Tsars, ont subi, cobayes des Bolchéviks, l'incroyable expérience sociale appelée « socialisme », qui a souvent tourné à la destruction des populations. Les meilleurs fils dévoués de ces peuples sont devenus les victimes innocentes d'un système cannibale auquel, paradoxalement, ils avaient participé, sans se douter de leur fin. Tels furent Abdulhekim Kulmuhammedov et Orazmammed Vepaev (Oraz Mamed Vafaev), dont c'était l'anniversaire des 130 ans de la naissance en 2015.

Enfin, on peut ajouter qu'O. Tačnazarov, dans un autre de ses articles paru dans la même revue en 1931 sous le titre « Le Tournant » (voir Bibliographie) désigne aussi les deux compagnons de route Berdy Kerbabaev et Karadž Burunov (1898-1965) comme des ennemis du peuple et des partisans des idées

18. M. SÖYEGOV, «Türkmen Ceditçi Yazarlar», *Gazi Türkiyat. Türklük Bilimi Araştırmaları Dergisi*, 7, Automne 2010, p. 327-338.

d'A. Kulmuhammedov et O. Vepaev, parce qu'ils vantent l'esprit national et qu'ils ne tiennent pas compte de la lutte de classes dans leurs œuvres. Mais en réalité, la majeure partie des œuvres de cette époque de B. Kerbabaev et de K. Burunov, relève de cet esprit djadide et novateur, bien plus que de la littérature soviétique, à laquelle on essaie souvent de les rattacher (B. Kerbabev présida plus tard l'Union des écrivains du Turkménistan dans les années 1940 et 1960 et fut Héros du travail socialiste. K. Burunov se consacra pleinement à sa création poétique). Mais ceci pourrait être le thème d'une autre contribution.

Bibliographie

BAYRAMMYRADOW, K., *Söweşjeň edebiyat ugrunda* (Türkmenistanyň Kommunistik partiýasy türkmen sowet edebiyatyny aýaga galdyrmak we ösdürmek ugrundaky göreşde. 1924-1934-nji ýyllar) [Pour une littérature de combat (Le parti communiste du Turkménistan en lutte pour la reconstruction et le développement de la littérature turkmène, 1924-1934)], Aşgabat, Izd. Turkmenistan, 1970.

BEKMYRADOW, A. ; SÖYEGOV, M., «Gulmuhammedowyň gyzykly hem gusaly ykbaly» [Le destin passionnant, mais tragique de Kulmuhammedov], *Edebiyat we sungat* [Littérature et arts], 1988, 21 octobre.

BEKMYRADOW, A., SÖYEGOV, M., «Umyt ýalkymlaryny ýitirmedik goşgular» [Des vers qui n'ont pas perdu l'étincelle de l'espoir], *Ýaş Kommunist* [Le Jeune communiste], 26 juin 1990.

«Buhara Rewkomynyň teşkili» [La fondation du Revkom de Boukhara], *Türkmenistan*, 1920, 3 septembre.

DURDYEV, M., BEKMYRADOW, A., SÖYEGOV, M., «Sudilişe» [Justice], *Aşhabad*, 1990, 8.

EFEZDIZADE, F., «Şiweçiýe» [Les défenseurs du dialecte], *Türkmenistan*, 30-31 décembre 1925.

KUL'-MUHAMMEDOV, A., *Materialy po sredne-aziatskim literaturnym pamâtnikam* [Matériaux sur les monuments littéraires d'Asie centrale], Aşhabad, Turkm. Gos. Izd., 1931.

SOLTANOW, A., «1920-nji ýyl: Barrikadanyň bärsinde we aňyrsynda» [L'année 1920 : de l'un ou de l'autre côté de la barricade], *Syýasy söhbetdeş* [L'Interlocuteur politique], 1991, 1.

SÖYEGOW, M., «Abdylhekim Gulmuhammedow», *Türkmen dili hem edebiyaty* [Langue et littérature turkmènes], 1992, 1.

SÖYEGOW, M., *Täleý tupany. A. Gulmuhammedowyň ömri we döredijiligi hakynda* [La tourmente du destin. Sur la vie et l'œuvre d'A. Kulmuhammedov], Aşgabat, éd. RUH, 1996.

SÖYEGOW, M., «Şahyr hem kyssaçy» [Le poète et le prosateur], *Mugallymlar gazeti* [Le Journal des enseignants], 26 novembre 1997.

SÖYEGOW, M., «Sovyetler Devrinde Mazlum Bir Türkmen Aydını Abdulhekim Kulmuhammedov» [Abdulhekim Kulmuhammedov, un intellectuel turkmène éliminé durant la période soviétique], *Bilig* (Le Savoir), Printemps 2000, 13, p. 93-116.

SÖYEGOW, M., «Türkmenistan'ın Enver Paşa'sı ve Fuat Köprülü'sü Abdülhekim Kulmuhammedov» [L'Enver Pacha et le Fuad Köprülü du Turkménistan, Abdülhekim Kulmuhammedov], *Türk Edebiyatı. Aylık Fikir ve Sanat Dergisi* (La littérature turque. Mensuel sur la pensée et l'art), janvier 2008, 411, p. 55-57.

SÖYEGOW, M., «XX asyr türkmen edebiyatynda ilkinji powest we hekaýa» [Le premier conte et le premier récit dans la littérature turkmène du xx^e siècle], Garagum [Le Karakoum], juillet 2008, 7, p. 54-73.

SÖYEGOW, M., «Türkmen Ceditçi Yazarlar» [Des écrivains djadides turkmènes], *Gazi Türkiyat. Türklük Bilimi Araştırmaları Dergisi* [Gazi Türkiyat. Revue de recherches turcologiques], Automne 2010, 7, p. 327-338.

SÖYEGOW, M., «Sandarmoh'ta Şehit Olan Üç Türkmen Aydın» [Trois intellectuels turkmènes, martyres à Sandarmoh], *Türkmeneli Edebiyat ve Sanat Dergisi* [Le pays turkmène. Cahiers d'art et de littérature], février 2011, 37, p. 14-20 [Kerkuk (Irak)].

SÖYEGOWA, A., «Şahyr buýsanjy» [La fierté du poète], *Garagum* [Le Karakoum], 2009, 12, p. 106-107.

ŞAMYRADOW, B., *Ýigriminji ýyllaryň türkmen edebiyaty. Ýokary okuw jaýlarynyň filologija fakultetleriniň studentlerine, mugallymlaryna gollanma* [La littérature turkmène des années 1920. Manuel pour les enseignants et les étudiants des facultés philologiques], Aşgabat, Izd. Turkménistan, 1971.

TÄÇNAZAROW, O., *Türkmen edebiyatynda synpy göreş* [La lutte des classes dans la littérature turkmène], Aşgabat, Turkmenskoe gos. izdatel'stvo, 1934.

TAŞ NAZAROV (TAČNAZAROV), O., «Lico vraga. O klassovoj bor'be v turkmenskoy xudožestvennoj literature» [Le visage de l'ennemi. Sur la lutte des classes dans la littérature turkmène], *Turkmenovedenie* [Études turkmènes], 1931, 5-6, p. 51-55 ; 7-8, p. 82-88.

TAŞ NAZAROV, O., «Na perelome» [Le Tournant], *Turkmenovedenie* [Études turkmènes], 1931, 10-12, p. 48-57.

Türkmen medenijeti [La culture turkmène], toute l'année 1931.

VAFAEV, O. «Şiwe bilen oýnaýanlara» [À ceux qui s'amuse avec l'orthographe], *Tokmak*, 1925, 21.

Ressources électroniques

« La lutte armée dans les républiques de Boukhara et du Khorezm ». URL : http://vsemirnaya-istoriya.ru/index.php?option=com_content&view=article&id=1009:borba-v-buxare-i-xorezme&catid=7:totalitarniy-period&Itemid=29%28 (05.07.2014).

« Le martyrologue de Léningrad », tome 6. URL : <http://vizz.nlr.ru/person/book/t6/3/40>

« 10 000 lignes en héritage », publié le 13/05/2014 à 17 h 05. URL : <http://spbu.ru/about/university/announcements/events/20786-10-000-strok-v-nasledstvo-> (30.06.2014).

Résumé : cet article éclaire quelques aspects de la vie et de l'œuvre de deux écrivains djadides turkmènes, A. Kulmuhammedov (1885-1931) et O. Vepaev (1885-1937), qui furent l'objet d'une campagne de dénonciation par la brigade de vérification de la littérature turkmène en 1931, notamment de la part d'O. Tačnazarov (1902-1942). Dans la revue « Études turkmènes » (*Turkmenovedenie*), ce dernier s'appuie sur des extraits des poèmes d'O. Vepaev pour le dénoncer comme un ennemi du pouvoir soviétique. Dans l'esprit de cet article, A. Kulmuhammedov et O. Vepaev ont toujours été vus de façon très négative par les critiques littéraires de toute la période soviétique, qui ont continué de les caractériser comme des nationalistes, des panturquistes et des ennemis du peuple. Ce n'est qu'à partir de la fin des années 1980 qu'on a commencé à changer d'avis sur ces auteurs et à porter un jugement positif sur leur legs littéraire.

This article presents some aspects of the life and the work of two Turkmen Jadid writers, A. Kulmuhammedov (1885-1931) and O. Vepaev (1885-1937), who were severely attacked in 1931 by the Brigade of the verification of the literature, and notably by O. Tachnazarov (1902-1942). He wrote long articles in the journal "Turkmen Studies" (Turkmenovedenie), where he denounced O. Vepaev as an enemy of the Soviet power based on some citations of his poems. During the entire Soviet period, the literary critics continued to give a very negative interpretation, as Tachnazarov did, of the writings of A. Kulmuhammedov and O. Vepaev, who were characterized as nationalists, panturkists, and enemies of the people. This is only by the end of the 1980's that scholars have gradually changed their mind about these two writers, and that some positive judgement about their literary legacy started to be published.

Абстракт: в статье раскрываются вопросы жизни и деятельности Туркменских писателей-джадидов А. Кульмухаммедова (1885-1931), наряду с О. Вепавым (1885-1937). На основе выдержек из стихов О. Вепавева О. Тачназаров (1902–1942), со стороны бригады по проверке туркменской литературы выступил большой рецензией под названием «Лицо врага» в журнале «Туркменоведение» за 1931 год где он дает крайне отрицательную оценку его отношениям к советской действительности. Вслед за О. Тачназаровым исследователи советского периода характеризовали А. Кульмухаммедова и О. Вепавева как ярые националисты, пантюркисты и враги народа. Начиная с конца восьмидесятых годов прошлого века, постепенно начались меняться оценки ученых в положительную сторону в отношении литературного наследия указанных авторов.

Le moi et le pouvoir dans la littérature russe de l'époque médiévale

Galina Subbotina

► **To cite this version:**

Galina Subbotina. Le moi et le pouvoir dans la littérature russe de l'époque médiévale . Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie. hal-01493979

HAL Id: hal-01493979

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01493979>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le moi et le pouvoir dans la littérature russe de l'époque médiévale

Galina Subbotina

Le moi et le pouvoir dans la littérature russe de l'époque médiévale
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01493979>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango - Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Le moi et le pouvoir dans la littérature russe de l'époque médiévale

Galina Subbotina
CREE/Inalco/USPC

Le « culte du moi » moderne étant relativement récent, il semble presque impensable de trouver des éléments de réflexivité dans la littérature russe médiévale¹. Certes, il ne s'agit pas de découvrir, dans les textes russes de cette période, ce surgissement de l'individualisme dont Jacob Burkhardt fait un trait distinctif de la Renaissance². Nous ne trouverons pas non plus la mise en question de l'identité personnelle révélée par Robert Ellrodt dans les œuvres de Montaigne et Shakespeare³. On songe encore moins à la rupture principale dans l'appréhension de l'individu que Foucault identifie à la fin du XVIII^e siècle⁴. Les grands

1. Docteur ès lettres (université Charles-de-Gaulle Lille-3 et université d'État de Saint-Petersbourg) et membre de l'équipe CERRUS (Centre d'études et de recherches Russie-Sibérie, équipe intégrée au CREE, EA4513). Elle enseigne actuellement à l'Inalco. Sa thèse porte sur « l'invention de soi dans la littérature romantique russe ». Contact : subbotinagalina@yahoo.fr

2. Jacob BURKHARDT, *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, Paris, Plon-Nourrit, 1906.

3. Robert ELLRODT, *Montaigne et Shakespeare : l'émergence de la conscience moderne*, Paris, J. Corti, collection *Les essais*, 2011.

4. « Avant la fin du XVIII^e siècle, l'homme n'existait pas. Non plus que la puissance de la vie, la fécondité du travail, ou l'épaisseur historique du langage. C'est une toute récente créature que la démiurgie du savoir a fabriquée de ses mains, il y a moins de deux cents ans : mais il a si vite vieilli, qu'on a imaginé facilement qu'il avait attendu dans l'ombre pendant des millénaires le moment d'illumination où il serait enfin connu. » Michel FOUCAULT, *les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 319.

moments d'individuation en Europe occidentale (la Renaissance, la Réforme protestante et les Lumières) durant lesquels se sont produites une transformation radicale de la notion d'individu et l'apparition de l'autoréflexivité, sont absents de l'évolution culturelle russe ou ne se manifestent que sous des formes indirectes ou affaiblies⁵. Il est également impossible de déceler, dans cette période du développement de la littérature russe, la subjectivité des chants lyriques des troubadours et des trouvères⁶ puisque la conception de l'amour courtois n'a pas de parallèles dans l'histoire russe. Néanmoins, nous pouvons découvrir des éléments, très faiblement exprimés mais distincts, d'un effort délibéré d'introspection. Pour ce faire, nous explorerons les diverses relations entre l'individu et le pouvoir qu'il soit étatique ou religieux.

Des deux côtés du pouvoir : Vladimir Monomaque et Daniil le Reclus

On doit constater tout d'abord que dans la période médiévale, très peu d'éléments témoignent d'un éveil de la personnalité et de l'attention à soi. Le regard des sujets de l'État russe et de l'auteur des chroniques est tourné vers le sommet de la hiérarchie féodale, mais il n'est accompagné d'aucun intérêt véritable pour la personnalité du prince elle-même. L'individualité du prince est occultée par le bouclier des qualités imposées par l'étiquette médiévale. Le comportement des protagonistes des annales fait peu de place aux traits individuels que remplacent ici les qualités nécessaires à la réalisation des fonctions sociales. Quant à la vie intérieure, elle est pratiquement étrangère aux textes de cette période situés aux antipodes de l'intérêt moderne pour l'intériorité et la psychologie du personnage. Les chroniqueurs russes ne prennent pas en considération l'existence d'une vie psychologique « cachée » : rien de ce qui outrepassé la dimension politique ou les intérêts de la cour ne retient leur attention. Les actes du prince ne sont en général motivés ni par des raisons psychologiques ni par des mobiles économiques. Suivant ici les analyses de Michel Foucault, nous dirons que la fonction sociale couvre toute la personnalité du prince, de sorte que tout ce qu'il est possible de connaître de la vie du personnage se concentre sur sa « surface », l'analyse des motivations profondes de son comportement n'intéressant pas les lecteurs du Moyen Âge.

5. Voir par exemple Al'fred ARUTJUNJAN, «Rossija i Renessans: predvozroždenie bez Vozroždenija ?», *Obščestvennye nauki*, 2001, n° 3, p. 89-101. Cet auteur dresse le bilan critique de la discussion sur l'existence de la Renaissance dans la culture russe.

6. Michel ZINK, *la Subjectivité littéraire autour du siècle de Saint Louis*, Paris, PUF, collection « Écriture », 1985, p. 57.

Ainsi, les textes qu'on peut qualifier d'« autobiographiques » sont très peu nombreux à l'époque médiévale : citons *L'Instruction de Vladimir Monomaque* (*Poučenie Vladimira Monomaxa*, 1117) ; *la Supplique de Daniil le Reclus* (*Molenie Daniila Zatočnika*, XII^e ou XIII^e siècle) ; la correspondance entre Ivan le Terrible et Andreï Kourbski (qui a eu lieu dans les années 1564-1577) ; *l'Hagiographie de l'archiprêtre Avvakum, écrite par lui-même*, (*Žitie protopopa Avvakuma im samim napisannoe*, 1672-1673). *L'Instruction de Vladimir Monomaque*, l'un des princes russes les plus puissants de la période pré-mongole, est le premier texte répertorié en Russie qui présente quelques traits autobiographiques. C'est une œuvre composée de trois parties : l'instruction proprement dite, le récit de Monomaque sur sa vie et la lettre de Monomaque au prince Oleg Sviatoslavovitch, dans laquelle il demande que lui soit rendu le corps de son fils mort afin de l'enterrer. La première partie n'a pas de caractère autobiographique marqué : elle n'est qu'un préambule relatif aux circonstances de la vie de l'auteur, relatant la rencontre de Monomaque et des ambassadeurs de ses frères, ainsi que de sa décision de ne pas participer avec eux à la lutte contre la famille Rostislavovitch. La deuxième partie – la description de la vie de Monomaque proprement dite – présente un portrait idéalisé du prince cumulant les qualités du gouverneur et les vertus du chrétien. Au centre de l'intérêt du prince se trouve la description de ses « travaux » (*trudy*) – il inclut dans ce concept les campagnes de guerre et la chasse :

J'allais de Tchernigov à Kiev chez mon père une centaine de fois, en partant de bon matin, j'arrivais avant les vêpres. En tout, j'ai eu quatre-vingt-trois grandes campagnes militaires, sans compter les expéditions moins importantes [...]. Et voilà ce que je faisais à Tchernigov : dans les steppes, j'ai lié de mes propres mains, dix puis vingt chevaux sauvages. [...]. Deux aurochs m'ont jeté à terre avec leurs cornes, moi et mon cheval, un cerf m'a blessé de ses bois ; de deux élans, l'un m'a piétiné sous ses pattes et l'autre m'a frappé de ses bois ; un sanglier a arraché le glaive de ma hanche, un ours a mordu près de mon genou mon tapis de selle [...]. Mais Dieu m'a gardé sain et sauf. [...] Et de même je ne permettais pas aux puissants d'offenser le pauvre paysan et la veuve misérable [...]. Ne me blâmez pas mes enfants ou quiconque me lira : je ne vante ni moi ni mon courage mais je loue Dieu et je glorifie sa grâce pour m'avoir protégé des dangers mortels tant d'années, moi, pauvre pécheur, et pour ne pas m'avoir créé fainéant, moi, vile personne, mais apte à toutes les

œuvres humaines⁷.

Dans cette description de sa propre vie se forme l'image du souverain idéal, qui aspire à se distinguer mais pas à s'individualiser. La description du caractère réel du prince est remplacée par des qualités indispensables à un chef d'État médiéval. La vie privée de Monomaque est à peine mentionnée. Il annonce seulement la naissance de son fils aîné (il n'y a d'information ni sur sa femme ni sur d'autres fils). Or la naissance d'un héritier est aussi une affaire publique et non privée, c'est pourquoi elle fait partie du récit de la vie du prince. Cela ne signifie pas que Monomaque ne soit pas attaché à ses proches : la lettre à Oleg Sviatoslavovitch – la troisième partie de l'*Instruction* – démontre clairement l'amour de Vladimir envers son fils mort, néanmoins, il ne croit pas qu'il faille mentionner ces émotions dans sa biographie. Dans le texte de Monomaque n'apparaît d'intérêt ni pour la vie intérieure ni pour la description des émotions, ni pour le développement du caractère. L'image de l'homme dans ce texte coïncide encore presque complètement avec la description de son rôle social, la personne du Tsar est égale à la somme de ses actions.

La Supplique de Daniil le Reclus (XII^e ou XIII^e siècle) est en quelque sorte à l'antipode des *Instructions de Vladimir Monomaque*, puisque cet ouvrage fournit une auto-description faite non pas par un prince, mais par un de ses serviteurs. L'originalité de *la Supplique* consiste dans le fait que s'y exprime le point de vue subjectif de l'auteur sur sa propre vie. Cette œuvre est au fond une tentative de transférer l'intérêt pour la personnalité du prince vers la description de son entourage.

7. «А из Чернигова в Киев около ста раз ездил к отцу, за один день проезжая, до вечерни. А всего походов было восемьдесят и три великих, а остальных и не упомяну меньших [...]. А вот что я в Чернигове делал: коней диких своими руками связал я в пущах десять и двадцать [...]. Два тура метали меня рогами вместе с конем, олень меня один бодал, а из двух лосей один ногами топтал, другой рогами бодал; вопрь у меня на бедре меч оторвал, медведь мне у колена потник укусил [...]. И Бог сохранил меня невредимым. [...] Также и бедного смерда и убогую вдовицу не давал в обиду сильным [...]. Не осуждайте меня, дети мои или другой, кто прочтет: не хвалю ведь я ни себя, ни смелости своей, но хвалю Бога и прославляю милость его за то, что он меня, грешного и худого, столько лет оберегал от тех смертных опасностей, и не ленивым меня, дурного, создал, на всякие дела человеческие годным.» «Рочение Vladimira Monomaha», in *Biblioteka literatury Drevnej Rusi*, t. 1, Sankt-Peterburg, Nauka, 1997, p. 468-471, [notre traduction].

La Supplique est constituée d'une épître de Daniil, un compagnon disgracié du prince, qui écrit une demande pour être réintégré à la cour⁸. Comme il s'agit de la sollicitation du compagnon fautif vis-à-vis du prince, l'œuvre a, dans une certaine mesure, un caractère confessionnel, Daniil écrit qu'il « se lever[a] tôt, se confesser[a] [...] et dévoiler[a] [ses] réflexions paraboles. »⁹ L'auteur de *la Supplique* avoue qu'il a été condamné pour insolence et a été exilé par le prince pour excès de langage et outrecuidance. Néanmoins, Daniil ajoute qu'il n'a pas dans son cœur de « fruit de la repentance » : il ne veut pas tant raconter l'histoire de son délit qu'essayer de persuader le prince qu'il doit le réintégrer à sa cour. Ainsi, le texte a un caractère plus apologetique, voire même complimenteur, qu'autocritique.

En attirant l'attention du prince sur lui-même, Daniil lui propose de regarder à l'intérieur de son âme, de ne pas se contenter de l'impression que donne son apparence. Il soutient qu'elle ne correspond pas à ses qualités intérieures : ses vêtements sont pauvres, mais il est intelligent, il est jeune, mais son esprit est mûr, il n'a pas fait ses études à l'étranger, mais connaît beaucoup de livres et il maîtrise parfaitement sa langue maternelle. Ainsi, dans les réflexions de Daniil se consolide l'idée de l'intériorité, de l'être intérieur caché pour la découverte duquel il faut fournir un effort particulier.

Certes, le texte principal de *la Supplique* présente également une collection d'aphorismes, de citations de livres sacrés, ainsi que des jeux de mots et des calembours à la base de citations. Mais tout ce matériau « emprunté » doit mettre en évidence l'esprit de l'auteur même de l'œuvre : le texte est perçu non comme une œuvre impersonnelle, abstraite, mais comme le reflet de l'individualité de Daniil qui essaie de démontrer ses capacités et ses connaissances.

Malgré certains traits évidents de modernité, *la Supplique* reste une œuvre de type médiéval. S'il est fait mention du caractère de Daniil, ce n'est que du point de vue des qualités nécessaires pour un conseiller du prince. L'individualité du Reclus n'est pas analysée et l'intérêt pour sa vie privée est également absent. Daniil pense que son bonheur consiste à rester près du prince. Comme le montre

8. Il existe deux rédactions de cette œuvre : *Molenie Daniila Zatočnika* et *Slovo Daniila Zatočnika*. Les dates de leur création, leur destinataire et l'identité de leur auteur restent incertains. Voir à ce sujet Mixail SKRIPIL', « Slovo Daniila Zatočnika », *Trudy otdela drevnerusskoj literatury Akademii Nauk SSSR. Institut russkoj literatury, Puškinskij dom*, Moskva, Leningrad, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1955, t. 11, p. 72-94.

9. « встан[ет] рано, исповеду[ется] [...] да раскро[ет] в притчах раздумья [свои] ». « Slovo Daniila Zatočnika », in *Biblioteka Drevnej Rusi*, t. 4, Sankt-Peterburg, Nauka, 1997, p. 268-269.

N. Danilevski, l'idée de bonheur privé n'existe pas encore au moment de la création de *la Supplique*¹⁰. Ainsi, le Reclus affirme que le service du prince lui semble plus important que l'amitié (après avoir quitté son poste, il a perdu l'attachement de tous ses amis et même de ses frères) et la famille (en épousant une femme fortunée, il n'aura pas de difficultés matérielles, mais il tombera sous la dépendance de son beau-père et de sa compagne).

Des deux côtés du pouvoir : Ivan le Terrible et Andreï Kourbski

La correspondance, ainsi que l'autobiographie au sens strict du terme, est l'un des genres qui sont liés, dans la littérature moderne, aux questions de la découverte de soi et de l'expression de soi. Dans la littérature russe ancienne, certains récits autobiographiques sont proches du genre de la lettre. Ainsi, *l'Instruction de Vladimir Monomaque* comprend une épître à Oleg Sviatoslavovitch, dans laquelle Monomaque, en demandant qu'on lui rende le corps de son fils mort, avoue qu'il n'a pas assisté à son mariage, n'a pas suffisamment joui de sa présence et n'a pas vu ses petits-enfants. En fait, l'épître devient une partie du récit autobiographique en montrant leur ressemblance typologique, le rapport avec la vie privée de Vladimir Monomaque. Des observations similaires sur la ressemblance des récits autobiographiques et des lettres peuvent être également faites à l'égard de la *Supplique de Daniil le Reclus* qui présente un texte adressé au prince et qui sous-entend un dialogue entre l'auteur et son destinataire. Néanmoins, en général, le genre de l'épître dans la littérature russe ancienne ne tendait pas à l'autobiographisme¹¹. La plupart des œuvres de ce type se distinguaient par un caractère polémique et étaient écrites pour exprimer le point de vue de l'auteur sur la politique et la foi. Si on parle précisément de l'élément subjectif, alors la correspondance entre Ivan le Terrible et Andreï Kourbski, qui a eu lieu dans les années 1564-1577, peut servir d'exemple illustrant au mieux un tel intérêt dans l'histoire de la littérature russe ancienne.

Au centre de la correspondance se trouve un des problèmes importants de la littérature russe émergente – celui de la personnalité du souverain. Elle se retrouve au cœur de différends politiques, engendrés par le conflit de deux partis : le souverain lui-même et les boyards revendiquant leur droit d'influencer sa politique.

10. Voir à ce sujet Igor' DANILEVSKIJ, «Xolopskoe sčast'e Daniila Zatočnika», *Kazus*, 2002, n° 4, p. 94-107.

11. Nous entendons par ce néologisme emprunté au russe ce qui dans le texte renvoie à l'individu, à son histoire ou à son intimité.

Ces deux partis proposent deux visions de la personnalité du Tsar. En présentant le point de vue des boyards, Andreï Kourbski essaye de montrer dans ses épîtres et dans sa célèbre *Histoire du grand prince de Moscou* (années 70 du XVI^e siècle) la transformation d'Ivan le Terrible de tsar bienfaisant en tyran. D'après Kourbski, une des raisons de ces changements est le refus du souverain d'écouter ses conseillers (avant tout le moine Silvestre et Alekseï Adachev). En outre, Andreï Kourbski s'étend assez longuement sur l'histoire de la formation du caractère cruel du Tsar, il mentionne une lourde hérédité et une mauvaise éducation (la flatterie de l'entourage, leur mensonge et la lutte des différents partis entre eux).

Soulignons que l'élément autobiographique subjectif est présent dans les épîtres de Kourbski qui mentionne ses propres exploits guerriers (par exemple, lors de la prise de Kazan et la guerre de Livonie). Les émotions de Kourbski se dégagent aussi des malédictions proférées envers Ivan le Terrible lors de l'énumération des représentants des clans des boyards tués de sa main. En outre, le récit sur Ivan le Terrible doit expliquer la décision d'Andreï Kourbski de quitter sa patrie. Néanmoins, tous ces éléments ont un caractère secondaire, car la personnalité du souverain occulte toutes les autres, le regard de Kourbski n'est pas porté sur lui-même ni sur l'analyse du processus décisionnel concernant son départ, mais sur la description de circonstances extérieures par rapport à lui-même.

De son côté, Ivan le Terrible essaye de donner sa propre vision de sa personnalité, d'expliquer les motifs de ses actions, de ce fait, il emprunte à la narration autobiographique. Pour expliquer sa cruauté, Ivan évoque deux types d'arguments. En premier lieu, il décrit les principes politiques et juridiques du pouvoir du Tsar et ses particularités (le droit de supplicier et de gracier, la nécessité de maintenir l'ordre dans l'État, la sauvegarde de ses territoires). En second lieu, Ivan donne un motif autobiographique à sa sévérité envers les boyards. C'est cette partie des épîtres qui présente le plus grand intérêt pour nous. Le Tsar raconte comment se sont développées ses relations avec les boyards à partir de son enfance : les trahisons des boyards, leurs révoltes, les abus, les vols, l'irrespect envers les jeunes princes, les assassinats et les exils de ceux qui soutenaient Ivan, l'absence de soin, la restriction de liberté du jeune prince. Ivan affirme que ce sont précisément ces injustices de la part des boyards qui ont provoqué sa méfiance envers eux. Ainsi, entrent dans la narration d'Ivan non seulement la description de la formation de ses convictions politiques, mais aussi les détails de sa vie quotidienne. Bien qu'Ivan se concentre par la suite sur la description d'événements extérieurs, le récit de ceux-ci est destiné à expliquer ses actions, autrement dit, la description des événements historiques acquiert une composante subjective.

Cette partie autobiographique novatrice, ce désir de se justifier, de raconter les circonstances de sa vie personnelle, d'aller au-delà des raisonnements théo-

riques semblent à Andreï Kourbski un signe de faiblesse de la part d'Ivan. Il note avec mépris que le Tsar ne doit pas divulguer de tels détails dans ses épîtres, qui lui semblent dignes de conversations féminines, et non d'une correspondance officielle :

Aussitôt il est question de lits, de pelisses et de beaucoup d'autres choses, véritablement comme qui dirait des balivernes de bonnes femmes, et tout est tellement stupide qu'il en est étonnant et ridicule non seulement pour les hommes instruits et cultivés mais aussi pour les gens simples et les enfants, et encore plus de les répandre dans un pays étranger où l'on rencontre des gens qui connaissent en plus de la grammaire et la rhétorique, la dialectique et la philosophie¹².

Il faut noter que, bien que la partie autobiographique de la correspondance entre Ivan le Terrible et Andreï Kourbski montre des traits évidents de modernité dans la tendance à analyser ses propres actions et à décrire la vie quotidienne, elle reste en général au-delà de l'intérêt pour l'individualité de l'homme ordinaire qui n'est pas au pouvoir. De plus, la narration d'Ivan est orientée vers la description de la personnalité du point de vue de ses relations avec le pouvoir. Ce qui intéresse le Tsar n'est pas son propre caractère ou le développement de son individualité, mais la justification de ses actes en tant que chef d'État. Ainsi, globalement, la personnalité d'Ivan le Terrible se perd derrière la description des circonstances survenant autour du souverain.

Une place particulière dans l'histoire de la correspondance du XVIII^e siècle est occupée par les lettres du Tsar Alekseï Mikhaïlovitch (1629-1676), dans lesquelles on pourrait voir la naissance de l'intérêt pour la vie privée, le quotidien. Effectivement, dans les épîtres à l'officier de bouche, Afanassi Matiouchkine, qui constituent la majorité de la correspondance venue jusqu'à nous, il est question du passe-temps favori du souverain – la volerie¹³. Dans ces épîtres, le Tsar men-

12. «Тут же и о постелях, и о шубейках, и иное многое — поистине словно вздорных баб рассказы, и так все невежественно, что не только ученым и знающим мужам, но и простым детям на удивление и на осмеяние, а тем более посылать в чужую землю, где встречаются и люди, знающие не только грамматику и риторику, но и диалектику, и философию.» «Второе послание Андрея Курбского Ивану Грозному», in *Biblioteka literatury Drevnej Rusi*, t. 11, XVI vek, Sankt-Peterburg, Nauka, 2001, p. 68-69.

13. Petr Bartenev a publié 25 lettres d'Aleksej Mixajlovič à Afanasij Matjuškin : Petr BARTENEV (ed.), *Sobranie pisem carja Alekseja Mixajloviča*, Moskva, V. Got'i, 1856, p. 11-86.

tionne un grand nombre de détails liés à la chasse (acquisition de matériel et de nourriture pour les oiseaux, leur parement, etc.). En outre, les lettres du Tsar sont remplies de mentions au sujet de ses sœurs, de ses serviteurs bien-aimés. Dans une des lettres adressées au patriarche Nikon¹⁴, le Tsar se décide à faire un récit détaillé de la mort du patriarche Iossif.

Néanmoins, tous ces éléments obéissent aux contraintes de leur époque ; bien évidemment la chasse n'est nullement un passe-temps, elle est une partie des obligations du souverain, une preuve de son courage, de sa force physique, comme on s'en souvient d'après l'analyse du récit autobiographique de Vladimir Monomaque¹⁵. Les mentions à propos de ses sœurs et autres parents proches portent, en majeure partie, un caractère officiel, réglementé. Le récit de la mort de Iossif est plus proche des mémoires que de l'autobiographie, puisqu'il s'agit d'un événement d'État important. En général, malgré le fait que les lettres d'Alexeï Mikhaïlovitch donnent la possibilité d'aborder la personnalité du souverain, de découvrir certains détails de sa vie quotidienne et émotionnelle, les conclusions concernant ces détails sont toujours des raisonnements de chercheur, puisque le Tsar lui-même n'a pas pour but de décrire sa vie intérieure, et que sa correspondance porte généralement un caractère non émotionnel¹⁶.

De la confession à l'hagiographie : l'archiprêtre Avvakum et le pouvoir religieux

On se souvient qu'en Occident, d'après Michel Foucault, le tournant réflexif est lié au développement de la pensée religieuse et surtout à la pratique de la confession auriculaire, à ce « murmure ininterrompu, acharné, exhaustif, auquel rien ne devait échapper »¹⁷. De ce point de vue, *les Confessions* de Saint-Augustin sont un exemple très parlant. Dans la tradition russe, en revanche, les premiers auteurs ayant raconté leur propre vie ont été des princes ou leurs proches. Dans cette perspective, *l'Hagiographie de l'archiprêtre Avvakum écrite par lui-même* (1672-1673), est intéressante puisqu'elle tend vers l'autoréflexivité dans un cadre religieux.

14. *Ibid.*, p. 156-185.

15. Ce qui confirme le caractère officiel de la chasse royale, c'est le statut détaillé de son organisation qui est cité par Bartenev dans sa publication des lettres du Tsar. *Ibid.*, p. 87-130.

16. Même la lettre adressée à la famille au début de la campagne militaire comprend un titre royal complet et se limite à une information des plus succinctes. *Ibid.*, p. 240.

17. Michel FOUCAULT, « la vie des hommes infâmes », *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 2001, p. 245.

Le titre de cet ouvrage étonne par son audace car Avvakum utilise le genre destiné à la description de la vie des saints pour brosser l'histoire de ses propres qualités religieuses. Le caractère novateur de cette entreprise est remarquable et garantit le succès durable de l'œuvre d'Avvakum : l'hagiographie, publiée pour la première fois en 1861, deux cents ans après sa création, bouleversera les lecteurs russes par sa modernité. La personnalité de l'archiprêtre attirera enfin l'admiration de Lev Tolstoï, Fedor Dostoïevski, Vsevolod Garchine et de tant d'autres¹⁸.

Dans cette œuvre du XVII^e siècle, la confession joue un rôle important : Avvakum entreprend l'écriture à la demande d'Epifani, son confesseur¹⁹. Des éléments du discours confessionnel sont présents dans de nombreuses mentions du condisciple (le père, *le starets*), dans l'utilisation de l'impératif à la deuxième personne (écoute), ainsi que dans des questions directes adressées à Epifani. Il est judicieux de penser qu'Avvakum hésite entre deux genres : la confession et l'hagiographie. Le choix de la forme s'opère dès les premières lignes du texte en même temps que le choix de la langue :

Ma vie, écrite, avec la bénédiction de mon père, l'ancien Epifani, de ma main pécheresse, à moi, l'archiprêtre Avvakum. Si quelque chose y est dit vulgairement, eh bien ! Pour l'amour du Seigneur, vous qui lisez ou écoutez, ne méprisez pas notre vulgaire, car j'aime ma langue russe maternelle et n'ai pas coutume d'orner mon discours de vers philosophiques ; ce ne sont pas les belles paroles que Dieu écoute, mais nos œuvres qu'il veut²⁰.

La confession auriculaire ou « l'obligation de faire passer régulièrement au fil du langage le monde minuscule de tous les jours²¹ » ne semble pas pertinente pour l'archiprêtre car, d'après lui, Dieu demande à ses fidèles de démontrer leur dévouement par des moyens non-verbaux, jugés plus crédibles. La confession est écartée en tant qu'expression relativement faible de la foi chrétienne, ce qui nous

18. Voir à ce sujet Pierre PASCAL, « Introduction. La découverte du texte et les éditions », *la Vie de l'archiprêtre Avvakum écrite par lui-même*, Paris, Gallimard, 1960, p. 19-29.

19. C'est à Epifanij que revient d'ailleurs l'honneur de composer la première « hagiographie autobiographique » comme le montre Nikolaj Subbotin : Nikolaj SUBBOTIN (ed.), *Materialy po istorii naskola za pervoe vremja ego suščestvovanija*, Moskva, Bratstvo svjatogo Petra mitropolita, 1885, p. XVI-XVII.

20. AVVAKUM, *la Vie de l'archiprêtre Avvakum, écrite par lui-même*, trad. de Pierre Pascal, Paris, Gallimard, 1960, p. 59-60.

21. Michel FOUCAULT, « la Vie des hommes infâmes », *Dits et écrits II, op. cit.*, p. 245.

renvoie à l'hypothèse d'Oleg Kharkhordin sur la domination, dans la tradition orthodoxe, des pratiques de pénitence publique²².

Cette conclusion se confirme par d'autres faits. De son côté, Epifani, le confesseur d'Avvakum, écrit sa propre *Hagiographie du moine Epifani* à la demande de l'archiprêtre. Comme le montre A. Robinson, les deux ouvrages ont été composés parallèlement, ils sont le résultat d'une communication entre les deux auteurs²³. On peut en conclure que dans les textes des deux vieux-croyants, les relations verticales entre le confesseur et le pénitent sont remplacées par des rapports horizontaux. Il est à souligner également que les deux œuvres en question ne sont pas des récits « privés », elles s'adressent à un grand nombre de lecteurs et, par conséquent, ont un caractère public. Remarquons, entre parenthèses, que la modernité relative de *l'Hagiographie d'Avvakum* disparaît presque complètement dans *l'Hagiographie* d'Epifani, qui crée un texte très proche du genre traditionnel : son contenu est constitué de la description de divers miracles ayant eu lieu dans sa vie et également de souffrances, de tourments qu'il a eu à endurer.

Pour conclure, *l'Hagiographie de l'archiprêtre Avvakum* possède plusieurs traits la rapprochant des autobiographies au sens moderne du terme. Tout d'abord, la description réfléchie de sa propre vie est un projet propre à l'époque moderne. Ensuite, la sécularisation de l'hagiographie par Avvakum rappelle la sécularisation de la confession dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau. Le refus d'utiliser le slavon est un indice des plus évidents de ce processus. Et, finalement, le récit d'Avvakum permet d'approcher quelque peu l'individualité de l'auteur : le lecteur comprend qu'Avvakum a un caractère énergique, coriace, intransigeant.

Bien évidemment, ces éléments ne connaissent pas de développement complet. Ainsi, Avvakum n'envisage pas l'analyse détaillée de sa personnalité. L'archiprêtre appréhende son moi sous un autre angle : il cherche à créer l'image d'un saint, d'un combattant pour la vraie foi confronté au monde inique. Les questions « qui suis-je ? » ou « comment décrire mon intériorité ? » n'ont pas de sens pour Avvakum. Néanmoins, l'œuvre de l'archiprêtre est un des premiers exemples d'affirmation du moi dans la littérature russe. C'est certainement cette affirmation subjective qui garantit la longévité et la popularité de l'œuvre d'Avvakum. En somme, *l'Hagiographie de l'archiprêtre*, comme les autres textes examinés

22. Oleg KHARKHORDIN, "Collective and individual" in *Russian culture*, Berkeley, University of California Press, 1999.

23. Andrej ROBINSON, « Avvakum et Epifanij », *Trudy ot dela drevnerusskoj literatury Instituta russkoj literatury AN SSSR*, t. 14, Moskva, Leningrad, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1958, p. 391-403.

ci-dessus, ne permet pas de découvrir de réflexivité dans sa version moderne. Néanmoins, comme le montre notre étude, c'est dans le cadre des relations avec le pouvoir qu'avant tout, les questions de l'auto-présentation et de l'auto-analyse commencent à se profiler à cette époque initiale du développement de la littérature russe.

Bibliographie

- ARUTJUNJAN, Al'fred, «Rossija i Renessans: predvozroždenie bez Vozroždenija?», *Obščestvennye nauki*, 2001, n° 3, p. 89-101.
- AVVAKUM, *la Vie de l'archiprêtre Avvakum, écrite par lui-même*, trad. de Pierre Pascal, Paris, Gallimard, collection les Classiques russes, 1960,.
- BARTENEV, Petr (ed.), *Sobranie pisem carja Alekseja Mixajloviča*, Moskva, V. Got'i, 1856.
- BURKHARDT, Jacob, *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, Paris, Plon-Nourrit, 1906.
- DANILEVSKIJ, Igor', «Xolopskoe sčast'e Daniila Zatočnika», *Kazus*, 2002, n° 4, p. 94-107.
- ELLRODT, Robert, *Montaigne et Shakespeare : l'émergence de la conscience moderne*, Paris, J. Corti, collection « Les essais », 2011.
- FOUCAULT, Michel, *les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966. – « la Vie des hommes infâmes », *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 2001, p. 239-253.
- KHARKHORDIN, Oleg, "Collective and individual" in *Russian culture*, Berkeley, University of California Press, 1999.
- PASCAL, Pierre, « Introduction. La découverte du texte et les éditions », *la Vie de l'archiprêtre Avvakum écrite par lui-même*, Paris, Gallimard, 1960, p. 19-29.
- «Poučenie Vladimira Monomaxa», in *Biblioteka literatury Drevnej Rusi*, t. 1, Sankt-Peterburg, Nauka, 1997.

ROBINSON, Andrej, « Avvakum et Epifanij », *Trudy otdela drevnerusskoj literatury Instituta russkoj literatury AN SSSR*, t. 14, Moskva, Leningrad, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1958, p. 391-403.

SKRIPIL', Mixail, « Slovo Daniila Zatočnika », in *Trudy otdela drevnerusskoj literatury Akademii Nauk SSSR. Institut russkoj literatury, Puškinskij dom*, Moskva, Leningrad, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1955, t. 11, p. 72-94.

« Slovo Daniila Zatočnika », in *Biblioteka Drevnej Rusi*, t. 4, Sankt-Peterburg, Nauka, 1997.

SUBBOTIN, Nikolaj (ed.), *Materialy po istorii raskola za pervoe vremja ego suščestvovanija*, Moskva, Bratstvo svjatogo Petra mitropolita, 1885.

« Vtoroe poslanie Andreja Kurbskogo Ivanu Groznomu », in *Biblioteka literatury Drevnej Rusi*, t. 11, XVI vek, Sankt-Peterburg, Nauka, 2001.

ZINK, Michel, *la Subjectivité littéraire autour du siècle de Saint Louis*, Paris, PUF, collection « Écriture », 1985, p. 57.

Résumé : la notion de « culte du moi » étant moderne, il semble quasi impensable de relever des indices de réflexivité dans la littérature russe médiévale. Pourtant, nous y percevons un effort d'introspection dans de nombreux textes, tels *L'Instruction de Vladimir Monomaque (Poučenie Vladimira Monomaxa)*, *la Supplique de Daniil le Reclus (Molenie Daniila Zatočnika)*, *la correspondance entre Ivan le Terrible et Andrej Kurbskij*, *l'Hagiographie de l'archiprêtre Avvakum écrite par lui-même (Žitie protopopa Avvakuma, im samim napisanno)*. Ainsi, nous nous attacherons à montrer comment, dans le cadre des relations avec le pouvoir – étatique ou religieux –, les formes et les enjeux de l'auto-présentation et de l'auto-analyse se profilent à cette époque initiale du développement de la littérature russe.

Абстракт: Поскольку интерес личности к самой себе является феноменом относительно новым в истории культуры, кажется почти невысказанным найти элементы рефлексивности в русской средневековой литературе. Тем не менее нам представляется возможным найти признаки осознанного усилия по самоанализу в целом ряде произведений: «Поучении Владимира Мономаха», «Молении Даниила Заточника», переписке Ивана Грозного с Андреем Курбским, «Житии протопопа Аввакума, им самим написанном».

Мы постараемся показать, что именно в рамках взаимоотношений с властью (государственной или церковной) проблемы самоописания и самоанализа начинают вырисовываться на этом самом раннем этапе развития русской литературы.

Abstract: As interest of an individual to self-examination is a relatively recent phenomenon, it seems almost unthinkable to find elements of reflexive analysis of the mind in medieval Russian literature. Nevertheless we think that it is possible to bring to light some indicators - very weakly expressed but distinct - of a deliberate effort of introspection in several texts of this period. To demonstrate this we shall analyze the following works: The Instruction of Vladimir Monpmakh, Praying of Daniel the Immured, the correspondence between Ivan the Terrible and Andrej Jurbskij and The hagiography of Archpriest Avvakum written by himself. We shall try to show that self-presentation and self-analysis appear at this initial period of development of Russian literature thanks to the relations with the State and religious power.

Souvenirs d'enfance (Moscou, années 50)

Vera Fluhr

► **To cite this version:**

Vera Fluhr. Souvenirs d'enfance (Moscou, années 50). Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47. hal-01502324

HAL Id: hal-01502324

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502324>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Souvenirs d'enfance (Moscou, années 50)

Vera Fluhr

Souvenirs d'enfance (Moscou, années 50)
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502324>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Souvenirs d'enfance (Moscou, années 50)

Vera Fluhr (Chaskolsakaïa)

Ma mère aimait broder, et elle le faisait magnifiquement. Où trouvait-elle le temps, ça reste un mystère ? Sa vie était pénible et compliquée, elle travaillait énormément, du matin jusqu'à tard le soir. Et pourtant, enfants, ma sœur et moi portions des robes, des tabliers et des chapeaux qu'elle avait brodés. Nos serviettes et nos mouchoirs étaient brodés, et même nos étuis à peigne¹.

Encore aujourd'hui je revois l'étui de toile sur lequel mon prénom avait été brodé au point de « croix bulgare ». Il renfermait un peigne en plastique aux dents solides. Elles crissaient si délicieusement quand je promenais le peigne de haut en bas contre le bord de la table.

Je m'adonnais justement avec ardeur à ce « crissement » ce sombre matin de mars 1953, quand ma mère m'a soudainement arraché le peigne des mains et m'a ordonné de cesser de faire du bruit. Une telle brutalité ne lui ressemblait guère. Je levai les yeux sur ma mère : elle se tenait immobile, les mains jointes, et ne quittait pas des yeux la radio qui transmettait la voix de Levitan². J'avais alors 6 ans et bien sûr je n'ai pas compris les mots et je ne les ai pas retenus. Mais l'émotion, l'intonation, le timbre unique et le son de sa voix se sont gravés si profondément dans ma mémoire que j'ai reconnu ce discours bien des années plus tard lorsque

1. Née à Moscou en 1947, diplômée de l'université d'État de Moscou (1970) et de l'université d'État de Tachkent, en Ouzbékistan (3^e cycle, 1974). Elle vit en France depuis 1996, est chargée de cours – enseignant responsable (section russe) à l'université Paris-III Sorbonne Nouvelle (Master TTJF, UFR LEA), membre titulaire de la Société française des traducteurs. Contact : vera.fluhr@gmail.com

2. Youri LEVITAN (1914-1983), annonceur légendaire de la radio soviétique rendu célèbre par ses rapports de bataille durant la Seconde Guerre mondiale. Il faisait toujours les annonces les plus importantes.

j'en ai écouté un enregistrement. C'était le fameux communiqué qui annonçait la maladie de Staline, propageant dans tout le pays ces mots inconnus de la plupart : « la respiration de Cheyne-Stokes ».



Figure 1

Famille de l'auteur été 1953, village de Lucino, près de Moscou

© Photo de l'auteur

Quelque vingt ans plus tard, je travaillais alors dans un des instituts de recherche de Moscou, j'y ai fait la connaissance du célèbre scientifique le Professeur N. Un jour, il a raconté avoir entendu ce communiqué dans un camp où il purgeait sa peine comme des millions d'autres quelque part dans la Kolyma. Ces mots mystérieux, Cheyne-Stokes, aucun *zek*³ ne les avait compris hormis l'un d'entre eux qui avait été médecin dans sa vie antérieure. Il a dit aux autres : « eh bien les gars, ça y est. Cheyne-Stokes – c'est imparable. C'est la fin. Maintenant il va vraiment mourir. Il n'en réchappera pas ». Et ils ont célébré comme ils ont pu la mort de Staline avant même son annonce officielle.

3. Dans le langage courant, le mot *zek* désigne les prisonniers du Goulag ; en fait, c'est l'abréviation du mot russe *zaključennyj* signifiant détenu/enfermé.

Et le professeur N. a ajouté que si, dans la préface de ses travaux scientifiques, il exprimait sa reconnaissance à ses collègues, ses assistants et ses mentors, il ne manquait pas d'y manifester aussi sa gratitude aux savants britanniques J. Cheyne et W. Stokes pour leur remarquable découverte qui avait joué un rôle majeur dans sa vie en lui donnant la possibilité de poursuivre son activité scientifique. J'ai conservé jusqu'à ce jour l'un de ses livres avec cette phrase dans la préface. Bien que pendant ces années-là les publications fussent soumises à une sévère censure préalable, les censeurs avaient laissé passer cette phrase sans en déceler le sens caché.

Ainsi donc Levitan a fait connaître la respiration de Cheyne-Stokes à l'ensemble du pays. Le professeur N. l'a entendue dans le baraquement d'un camp, tandis que moi, petite fille au tablier brodé, un étui à peigne brodé dans les mains, je me tenais à côté de ma mère dans notre appartement moscovite.

Ce que j'ai ressenti à ce moment-là ? J'ai été fort dépitée qu'en raison de l'urgence de ce communiqué on ait annulé mon émission pour enfants préférée « Devine-ette ! » Et aussi que maman m'interdise de faire crisser mon peigne.

Mais je fus aussi frappée par l'expression du visage de ma mère – un mélange d'espoir, de peur et d'autre chose que je n'ai pas compris. Maintenant, je crois que c'était sa profonde aversion pour Staline que maman avait l'habitude de dissimuler, mais qu'elle n'avait pu empêcher de laisser déborder à cet instant-là.

L'annonce de la mort de Staline est venue plus tard. Je me souviens du désarroi et de l'affolement général. Personne ne savait ce qu'il fallait faire et ce qu'il allait advenir. Certains pleuraient, dont ma mère, non de chagrin mais de peur et d'extrême tension que même nous, les enfants, avons ressenties.

Depuis le berceau nous savions qui était Staline. Il était impossible de ne pas être au courant. Ses portraits nous observaient depuis les murs des maisons, les affiches et les banderoles, les pages des journaux et des magazines. Et bien entendu aussi dans nos livres d'enfant. Je me souviens du volumineux almanach *Kruglij god* (Toute l'année) destiné aux enfants, dans lequel pratiquement la moitié des histoires évoquait Staline, ses exploits et ses actions. On sait très bien maintenant que tout n'était que mensonges. Mais à cette époque-là on y croyait. Comment ne pas y croire quand la radio vous serinait quasiment tous les jours :

Par toutes les plaines, sur les hautes cimes,
Où l'aigle sans peur plane en liberté,
Sur cher Staline, sage, aimé et sublime
Une belle chanson par le peuple est chantée.

Nous étions convaincus d'avoir beaucoup de chance : nous vivions dans le pays le plus libre, le plus juste, le meilleur au monde, et notre guide suprême, c'était le

grand Staline, tout-puissant et adoré de tous, le meilleur homme au monde. Nous récitions avec grand plaisir des vers qui lui étaient dédiés :

Chaque jour et à chaque heure, Staline veut notre bonheur !
L'une de mes amies de l'époque m'a demandé une fois :
Tu penses que le camarade Staline va aux toilettes ?

Après en avoir débattu toutes les deux nous sommes arrivées à la conclusion qu'évidemment non. Il n'y va pas. Il est impossible qu'un tel être suprême, si magnifique, s'abaisse à de telles vulgarités :

Mais pourtant il boit et il mange, hasardai-je.
Peut-être qu'il n'est pas fait pareil a suggéré mon amie.

Nous avons alors un peu plus de 5 ans. Cet été, nous nous sommes revues à Moscou. L'évocation de cette discussion nous a bien fait rire.

Les enfants ont une imagination très vive. Ils prennent les mots dans leur sens littéral et s'en font une représentation qui les touche au cœur. Moi, par exemple, je pleurais à chaudes larmes chaque fois que j'entendais la chanson sur les « deux faucons-phénix⁴ » dont « l'un s'appelait Lénine, l'autre s'appelait Staline » qui faisait leurs adieux « sur le chêne vert » :

Et le premier faucon-phénix disait à l'autre faucon-phénix :

Adieu pour toujours, malgré ma peine, mon ami,
Oui, malgré ma peine,
Mon ami.

Il nous faut nous quitter, l'heure, hélas, est venue.
À toi les soucis, à toi la peine, pour toi seul,
Oui, à toi la peine,
Pour toi seul.

Ami, n'aie point de peine, répondait l'autre faucon-phénix.
J'en fais le serment, je suis ta route, ton chemin,
Oui, je suis ta route,
Ton chemin.

4. Dans un conte du folklore russe un vaillant faucon se transforme à la fin en un merveilleux prince. Une chanson populaire soviétique reprend ce thème, en représentant Lénine et Staline sous la forme de deux valeureux faucons étincelants, deux faucons-phénix.

J'éprouvais une grande pitié pour le pauvre faucon qui se mourait. Je voyais ces adieux avec tant de netteté !

En plein centre du village de datchas où nous passions chaque été, face au bâtiment de l'administration, se dressait le monument représentant les deux « faucons-phénix », Lénine et Staline, assis sur un banc, le bras de l'un enlaçant tendrement l'épaule de l'autre, discutant en confidence de quelque sujet. Nous nous promenions souvent autour de ce monument, nous l'observions sous toutes ses coutures. J'ai pu voir des sculptures semblables en d'autres lieux. Les positions étaient parfois différentes mais l'idée générale restait la même.



Figure 2

Lénine et Staline

© Photo de l'auteur

On parlait constamment de Staline à la radio, on chantait des chansons à sa gloire, nous les connaissions par cœur. Toutes ces années, dans les appartements moscovites, la radio n'était jamais éteinte, même la nuit. C'était devenu une habitude générale depuis les années de guerre : et si tout à coup une bombe éclatait ou quelque autre événement survenait ?

Le signe caractéristique de cette époque : on s'attendait en permanence à une catastrophe. Les gens vivaient, travaillaient, poursuivaient quelque objectif, essayaient d'asseoir et de construire leur vie de famille, élevaient leurs enfants, mais en même temps ils restaient constamment sur leurs gardes, parce que la tragédie guettait tout un chacun à tout moment.

Les adultes s'efforçaient de ne rien exprimer de répréhensible devant les enfants, surtout vis-à-vis de Staline. En se protégeant eux-mêmes ils nous ont sauvés. Un bambin pouvait tout à fait répéter ce qu'il avait entendu chez lui, et dans ces cas-là, la famille entière en subissait les conséquences. C'est la raison pour laquelle nous avons l'impression que tous les adultes aimaient Staline. On a découvert plus tard que c'était bien loin d'être le cas.

Dès qu'on annonça que le corps de Staline était exposé dans la salle des Colonnes⁵ pour un dernier adieu, tous y allèrent séance tenante. Pour quelle raison ? Je pense que cela participait de cette volonté entêtée d'éviter les ennuis. Et pour cela, il fallait avant tout ressembler à tout le monde. Faire ce que tout le monde faisait. C'était plus sûr. Les gens savaient combien il était dangereux de se démarquer du lot. Ils voyaient bien ce qu'il advenait de ceux qui agissaient différemment.

Maman aussi, comme tout le monde, s'est rendue à la salle des Colonnes. Et comme elle n'avait personne à qui me confier elle m'emmena avec elle.

Avant ce jour-là, il ne m'est arrivé qu'une seule fois de voir Staline de mes propres yeux. C'était le 1^{er} mai 1952. Il se tenait debout sur le mausolée ; maman et moi, en compagnie de ses étudiants, avons défilé sur la place Rouge. À cette époque (et cela a perduré de nombreuses années), la participation à la manifestation du 1^{er} mai revêtait un caractère obligatoire, s'y soustraire pouvait conduire à être renvoyé de son travail ou sanctionné de toute autre manière, des manières, il y en avait à profusion.

Je me souviens que Staline était en tenue kaki et qu'il agitait la main. Et que les gens qui défilaient sur la place s'égosillaient sans discontinuer. Que criaient-ils exactement ? Avant tout des slogans « Gloire au grand Staline ! », etc., mais la plupart du temps simplement le mot « Hourra ! ». Ils criaient sans relâche ; un de mes oncles m'en a donné la raison bien plus tard, dans les années 1960 : chacun craignait d'être le premier à se taire et par là même de se différencier de la masse.

Ce 1^{er} mai 1952, la place Rouge était noire de monde, et je n'aurais jamais pu voir les dirigeants debout sur le mausolée, si un des étudiants ne m'avait juché sur ses épaules.

Mais, en ce jour de mars, lorsque les gens allèrent faire leurs adieux à feu Staline, la foule était encore bien plus importante, plus dense et plus sombre. Personne ne m'a souri, personne ne m'a proposé de me prendre dans ses bras ou de me hisser

5. Palais du XVIII^e siècle au centre de Moscou, appartenant à l'époque au gouverneur de Moscou, puis à l'Assemblée des nobles. Construit par le fameux architecte M. Kazakov. Pendant l'époque soviétique, dans la salle des Colonnes furent organisés des congrès, des cérémonies et des manifestations solennelles.

sur ses épaules. Personne ne criait, tous marchaient en silence, et plus on avançait, plus la foule se resserrait.

Par chance, elle progressait lentement, nous n'étions pas encore bien loin de la maison. Les rangs en se resserrant commencèrent à pousser. Je me suis mise à suffoquer, à gémir, il fallait absolument que j'aille aux toilettes. J'ai réalisé plus tard que cela nous a sauvées, maman et moi. Il n'y avait ni toilettes ni petit coin discret, les rues étaient envahies. Maman n'a pas eu d'autre choix que de me ramener à la maison. Cela s'est produit à point nommé, l'instant d'après nous n'aurions pas pu nous extraire de la foule.

Quand nous sommes ressorties de la maison pour repartir vers la salle des Colonnes, il nous fut impossible de franchir les cordons de policiers et de militaires déployés partout, qui empêchaient quiconque de passer, pour y aller comme pour en revenir.

Ce jour-là, dans le centre de Moscou des centaines de personnes ont perdu la vie, écrasées par la foule. Bien entendu, la nouvelle n'a pas été communiquée officiellement, tout a été dissimulé, comme d'habitude. Le simple fait de l'évoquer était dangereux, on en parlait dans un murmure en scrutant les alentours. Dans notre immeuble vivait un homme âgé. Son fils et sa fille, de jeunes adultes, ont péri ce jour-là, et je pense qu'il en a perdu la raison. Il errait dans les rues le regard éperdu. Nous, les enfants, nous en avons peur et nous l'évitons.

Le jour des funérailles de Staline fut également un jour sombre et morose. Je me rappelle les sirènes des usines qui mugissaient de toutes parts. J'étais terriblement angoissée. Dans notre parc de jeux pour enfants, l'imposante statue de Staline avait été recouverte d'une draperie de deuil rouge bordée de noir, le monument détonnait bizarrement au milieu des congères.

Quelques années plus tard le monument a été retiré. À la place, on a érigé une statue de Lénine, tout aussi colossale. En quelque sorte, ils ont échangé le deuxième faucon-phénix contre le premier.

À la différence de Staline qui portait une capote militaire lui arrivant aux chevilles, Lénine était représenté en costume trois pièces. Le gilet m'intéressait au plus haut point, je n'avais jamais vu personne autour de moi porter un vêtement pareil. Lénine serrait sa casquette dans la main gauche, et de la droite il indiquait le chemin vers un avenir radieux.

Mais dans les années 1970 Lénine avait lui aussi disparu pour laisser place à une composition sculpturale reprenant le thème du fameux conte « Le Renard et la Cigogne ».

J'ai eu récemment l'occasion de retourner dans ce parc. Il n'y a plus aucun monument. Juste du gazon et un parterre de fleurs.

La réapparition en Russie de monuments à la mémoire de Staline rend amer.

J'ai bien peur de ne plus être de ce monde pour voir la prochaine sculpture du Renard et de la Cigogne.

Quand, en Europe, on me dit « mais c'est quand même vous qui avez élu Staline », je trouve ça comique. Vous les avez vues, ces « élections » ? Moi oui, et je vais en témoigner. Tout d'abord, les bulletins ne comportaient qu'un seul nom. Devinez lequel ? Bien sûr, J. V. Staline. Ensuite, aller voter était strictement obligatoire, les récalcitrants étaient emmenés au bureau de vote *manu militari*. Les agents du bureau rentraient dans les immeubles, déboulaient sur les paliers, tambourinaient aux portes des appartements et obligeaient les gens à se rendre aux bureaux de vote.

Quelques années plus tard, devenus « pionniers », nous étions contraints et forcés de collaborer à cette œuvre grandiose, débusquer les abstentionnistes. Mais ça, c'était plus tard, avant, petits, nous adorions les élections. Ce jour-là, toutes les maisons étaient ornées de drapeaux. Toute la rue résonnait de nos chansons et nos mélodies préférées diffusées par les haut-parleurs accrochés au-dessus de l'entrée du bureau de vote.

À l'intérieur, on donnait des ballons gonflables aux enfants, et il y avait un buffet qui vendait des sandwiches et des gâteaux délicieux. C'était censé attirer du monde et, pendant ces années de disette, c'était effectivement le cas. Dans les années 1960, les gens s'étaient de plus habitués à ce qu'on y vende non seulement de la nourriture, mais également des produits en rupture de stock permanente (du papier toilette, par exemple) introuvables en magasin, aussi introuvables que le Saint Graal. La participation au vote était donc assurée. Par la carotte et le bâton.

Mais ce n'est pas tout. En arrivant au bureau de vote il fallait présenter son passeport et signer le registre pour recevoir son bulletin de vote. Puis se diriger vers l'urne et le glisser dedans. L'urne (opaque bien évidemment) était placée assez loin de la table, il fallait marcher sur un tapis rouge jusqu'à une estrade fortement éclairée. Derrière l'urne s'élevait un buste de Staline en gypse, décoré de fleurs. Un peu plus loin des observateurs surveillaient attentivement le passage entre la table et l'urne. Sur le côté il y avait des isolements fermés par des rideaux de velours, mais chacun savait qu'il valait mieux ne pas y aller, le nom de tous ceux qui le faisaient était inscrit par les observateurs sur une liste spéciale (dite la « liste noire »). Et si par la suite, que le Seigneur nous en garde, on trouvait ne fût-ce qu'un bulletin avec une annotation non conforme, alors toutes les personnes figurant sur la liste étaient bousculées, interrogées, leur écriture était comparée à l'inscription, etc., entraînant toutes sortes de conséquences.

C'est pourquoi les adultes, dès qu'ils avaient reçu leur bulletin de vote, le donnaient souvent aux enfants, bien en vue des observateurs. L'enfant s'élançait alors sur le tapis et allait glisser le bulletin dans l'urne. Tout cela nous ravissait terriblement.

Voici un petit poème que j'ai composé à l'âge de 5 ans :

Demain c'est la fête, ce sont les élections
Et nous allons voter !
Tra-la-la, la-la, la-la !
A-dop-ter !
Oh, la jolie fête – mettre des fiches dans la caissette !

Je l'avais oublié bien sûr, mais maman l'ayant reporté dans son journal, il a pu être conservé.

Les élections en URSS se sont déroulées suivant ce schéma jusqu'à la fin des années 1980. Pourtant les urnes transparentes n'ont fait leur apparition que très récemment.

Pendant les années de la perestroïka de Gorbatchev, il fut proclamé qu'allaient avoir lieu de vraies élections à candidature multiple, assorties de toutes les procédures démocratiques. J'ai participé à leur organisation et à leur déroulement. Et là, nous nous sommes rendu compte avec horreur que les gens âgés attrapaient leur bulletin de vote, n'y jetaient même pas un regard mais fonçaient directement jusqu'à l'urne pour le glisser dedans, sans y avoir coché la moindre case (comme dans le temps quand il n'y avait qu'un seul nom). Mais là, si aucune candidature n'était cochée, le bulletin de vote était nul. Les gens avaient une peur panique de passer par les isoloirs, ils refusaient même de lire le bulletin de vote, sans même parler de prendre un crayon. Ils voyaient partout des observateurs qui les enregistreraient sur la « liste noire ». Tous nos efforts de persuasion et d'explication n'y ont rien fait. Ils n'étaient pas de taille à vaincre des années de peur au quotidien.

À la mort de Staline s'ensuivirent d'autres événements qui nous ont concernés d'une manière ou d'une autre.

Au tout début du printemps 1953, comme toujours, nous avons été amenées avec notre nounou dans notre petit village de datchas perdu dans la forêt, à bonne distance de la ligne de chemin de fer. Il était perché sur une berge élevée de la Moskova, où celle-ci se faisait étroite et sinueuse. Nous passions là-bas tous les étés, mais cette année-là, il sembla tout à coup dangereux d'y séjourner. À la suite de l'amnistie de Béria (immédiatement après la mort de Staline, Béria a fait libérer une multitude de prisonniers de droit commun, tout en maintenant dans les camps l'ensemble des prisonniers politiques), les forêts étaient parcourues par des personnages douteux, et les attaques et les vols s'étaient fortement multipliés. Nos parents étaient inquiets, ils ne savaient pas quoi faire. Alors les nounous (la nôtre et celles des voisins) ont résolu le problème à leur manière, une manière toute féminine. Dans mon souvenir, un sans-abri ayant bénéficié de l'amnistie s'est discrètement installé quelques jours chez notre nounou Maroussia, jusqu'au samedi,

avant l'arrivée de nos parents. Il était très maigre, mais son bon sourire le rendait sympathique. Comme il avait pêché des écrevisses dans la Moskova, il a cherché à nous apprendre comment faire, mais ces créatures nous faisaient trop peur. De la rivière il nous rapportait des nénuphars jaunes et blancs et des roseaux, nous étions aux anges. Notre nounou nous a demandé de ne parler à personne de son pensionnaire, alors nous avons gardé le secret.

Une autre fois, au mois de juin, nous circulions en bus sur la route de Mojaïsk (aujourd'hui route de Minsk), quand nous avons vu de l'autre côté, (en provenance de l'ouest comme à chaque invasion), se dirigeant droit sur Moscou, une colonne ininterrompue de chars sombres, hermétiquement verrouillés. C'était visiblement les nôtres, des chars soviétiques, pourquoi s'alarmer, pourtant une vague inquiétude nous a saisis. Une voix de femme hystérique provenant du fond du bus se fit entendre « Mais pourquoi sont-ils en route ? ». Elle n'eut que le silence pour toute réponse. Les gens s'échangeaient des regards angoissés, dans un désarroi total. Ce n'est que plus tard que nous avons appris que c'était lié à l'arrestation de Béria.

Après avoir annoncé son arrestation, la radio a égrené sans fin ses activités d'espionnage et ses crimes, à tel point qu'il a commencé à peupler nos cauchemars, on le voyait partout, dans chaque recoin, derrière chaque buisson. Et ce d'autant plus que le bruit courait qu'il s'était échappé de son lieu de détention. Je me souviens de la réponse de ma petite sœur quand on lui a demandé d'aller chercher quelque chose dans la grange : « J'ai trop peur, il fait sombre là-bas, Béria s'y cache. »

Pour tenter de surmonter notre peur nous chantions ce couplet :

Béria, Béria, Béria !
Tu es un vrai paria,
Camarade Malenkov⁶
T'as jeté dans l'eau, plof !

Aujourd'hui très peu de gens se souviennent de Malenkov, mais à ce moment-là, nous le croyions grand et puissant, il allait nous sauver de ce perfide et cruel Béria. Dans nos têtes régnait la plus invraisemblable confusion.

Beaucoup plus tard, maman a raconté que, cet été-là, Tania (ma cousine, mon aînée d'un an et demi) et moi lui avons demandé d'arbitrer notre querelle sur le thème : d'où sortait-il ce Béria ? Tania considérait qu'il « s'était vendu à l'en-

6. George Malenkov (1902-1988), homme politique, un des dirigeants du parti communiste de l'URSS, qui fut président du Conseil des ministres pendant deux ans, juste après la mort de Staline.

nemi », tandis que moi je soutenais : « Non, ce n'est pas ça. En fait, une méchante fasciste l'a pondu pendant la guerre, et puis elle l'a oublié chez nous. » Maman a terminé l'histoire dans un rire, racontant qu'après ça les adultes de notre cercle familial, quand ils parlaient entre eux de Béria, le surnommaient, par raillerie, « le fils oublié d'une méchante fasciste ». J'avais oublié cette anecdote, en revanche, je me rappelle fort bien que cette question a été au cœur de nos préoccupations tout cet été-là et qu'avec les autres enfants du village nous en avons débattu à de nombreuses reprises et de mille façons différentes.

Les années ont passé, nous avons appris que les accusations contre Béria avaient été forgées de toutes pièces, ce n'était ni un espion ni a fortiori un fasciste allemand. C'était malgré tout un criminel, un scélérat et une fripouille. Il n'empêche qu'il a été condamné et fusillé pour quelque chose qu'il n'avait pas commis. Mais en définitive il n'a toujours pas été jugé officiellement pour ses véritables agissements criminels et il y en a eu pléthore.

En 1954, j'ai eu 7 ans et je suis allée à l'école. Cette année-là a vu l'introduction de la mixité, auparavant les garçons et les filles étudiaient dans des écoles séparées. Un des tout premiers jours l'institutrice a demandé : « Qui sait ce que signifie SSSR (URSS) ? » Je le savais parfaitement, alors j'ai levé la main. Sur un signe de l'institutrice, je me suis levée et j'ai répondu : « L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques ». Tout à coup, derrière moi, s'éleva un cri : « Le sigle peut signifier autre chose ! » Cela venait du pupitre des frères jumeaux, Michka et Grichka Chao-Li, des enfants bagarreurs, intrépides et querelleurs, issus d'une famille nombreuse chinoise qui vivait dans l'une des caves de notre rue. En ce temps-là l'ensemble des caves et des greniers était habité.

L'institutrice fut si déboussolée qu'elle s'enquit machinalement : « Et quoi ? » Michka, tout fier, se leva et prononça avec force et conviction « SSSR : Smert' Stalina Spassla Rossiju ! » (La mort de Staline a sauvé la Russie). Mon Dieu, que l'institutrice a eu peur ! Des taches rouges firent leur apparition sur son visage, elle jeta un regard tout autour, manifestement perdue. Elle finit par quitter sa chaise, elle sortit de la classe en silence et revint avec le directeur. Celui-ci ordonna à Michka de se lever, de ramasser ses affaires et de le suivre. « Mais pourquoi il doit vous suivre ? » a crié Grichka, « Il n'a rien fait de mal, il a juste répondu à la question ! » Alors le directeur les emmena tous les deux, et Michka, et Grichka. Nous ne les avons jamais revus et nous n'avons jamais su ce qu'il était advenu d'eux. Nous avons eu peur de poser la question, après avoir vu les conséquences pour Grichka.

Cette scène de ma lointaine enfance m'est revenue en entendant le récit du professeur N. à propos de Cheyne-Stokes. Michka avait bien raison, la mort de Staline en a sauvé plus d'un.

Après le départ du directeur et des jumeaux chinois, l'institutrice s'est assise sur sa chaise et s'est mise à pleurer. Je l'ai compris bien des années plus tard : elle ne voulait pas de mal à Michka, elle éprouvait de la compassion pour lui mais elle ne pouvait pas s'abstenir de rapporter ses propos au directeur. Nous étions quarante dans la classe, des petits pierrots de 7 ans, et nous avons tous entendu. L'institutrice savait parfaitement que nous allions tout raconter à nos parents. Et que, parmi eux, il s'en serait probablement trouvé au moins un qui aurait informé les autorités, et elle aurait été arrêtée pour non-dénonciation. Il y avait alors un article du Code pénal qui punissait la non-dénonciation jusqu'à dix ans de camp. J'ai personnellement connu des gens qui purgeaient de longues peines pour ce motif.

Et si le directeur, tout comme elle, avait eu pitié des petits garçons et les avait simplement transférés dans une autre école ? Ou encore, s'il n'avait donné qu'une punition légère ? Je voulais tant y croire.

En janvier 1955, oncle Sacha, le mari de la sœur de mon père, est passé chez nous à l'improviste. Il était ingénieur dans l'une des plus importantes usines de Moscou, qui portait naturellement à l'époque le nom d'« Usine Staline » (pendant l'ère Khrouchtchev elle fut débaptisée). La conversation devant rester confidentielle, oncle Sacha était venu en personne et n'avait pas téléphoné. Tout le monde savait que les téléphones étaient sur écoute, et qu'il valait mieux éviter de dire quoi que ce soit de « politique ». D'après oncle Sacha, comme son usine avait dépassé les objectifs du plan, elle avait été récompensée par une visite au mausolée. Ces années-là, le mausolée accueillait bien sûr Lénine, mais aussi Staline, y accéder était particulièrement difficile, il fallait faire la queue pratiquement vingt-quatre heures, et tout le monde n'était pas en mesure de le supporter. Mais la visite au mausolée était supposée être le rêve de tout un chacun. Alors voilà, oncle Sacha avait l'occasion inespérée d'y entrer sans file d'attente.

Il nous a appris que les membres de la délégation avaient été soigneusement sélectionnés, seuls iraient des ouvriers modèles de l'usine, obligatoirement membres du parti, qui avaient eu la chance d'avoir pu répondre négativement à toute la série ordinaire de questions « compromettantes » des enquêtes du service de sécurité : « non je n'ai pas de famille à l'étranger, je n'ai jamais été capturé par les Allemands, je n'ai pas été impliqué, je n'ai pas participé, je n'ai pas comploté, etc. ». Les enfants des délégués étaient autorisés à les accompagner. Oncle Sacha était justement venu pour ça. Sa fille Rosalie étant encore au berceau, cela n'avait pas de sens de l'amener au mausolée. Il proposait que je prenne sa place, on ne pouvait laisser passer une opportunité si exceptionnelle. Il a expliqué qu'il figurait déjà sur la liste, ils avaient inscrit à côté de son nom « accompagné d'un enfant », ils avaient seulement vérifié dans son passeport la mention de la présence

d'un enfant de sexe féminin, sans demander son année de naissance. Il n'y aurait pas d'autre contrôle. Maman a émis quelques doutes mais il a réussi à la convaincre et elle m'a laissée y aller.

Ce qui m'a frappée dans le mausolée, c'est que les « deux faucons-phénix » gisaient tête-bêche, c'est-à-dire les semelles de l'un contre les semelles de l'autre, et la tête dans la direction opposée. Tout à fait comme ma sœur et moi sur l'étroite couchette de train quand nous allions avec maman à Leningrad. Une pensée m'a traversé l'esprit : « mais ici, il y a de la place ! » Quelque part leur pose n'avait rien à voir avec l'image touchante de leurs affectueux « adieux sur le chêne vert ».

Lénine reposait vêtu d'un costume noir, tandis que Staline portait un vêtement kaki tout comme le 1^{er} mai sur le mausolée. Leur teint ressemblait tout à fait à celui des vivants. Je l'ai remarqué parce que j'avais déjà vu des morts. J'ai pensé qu'on avait sûrement dû maquiller les « faucons-phénix », mais cette idée m'a tellement effrayée que je n'ai pas osé poser la question.

Quand je suis rentrée à la maison, maman a dit qu'il ne fallait répéter à personne que j'étais allée dans le mausolée avec mon oncle Sacha, que cela pourrait lui créer des ennuis.

Comme je l'ai déjà dit, la répression, à l'époque, pouvait s'abattre sur n'importe qui, à n'importe quel moment et pour n'importe quelle vétille. Un jour, dans notre cour, j'ai vu un homme, un ancien héros du front, envelopper du hareng dans un journal sur lequel s'étalait le portrait de Staline et oh, malheur, son visage s'était retrouvé barbouillé de taches de graisse. Des voisins du héros lui en ont fait la remarque, il a rouspété. Le lendemain j'ai vu son petit garçon pleurer dans la cour. Il nous a dit que des gens étaient venus dans la nuit chercher son papa.

Oh, ces journaux ! On les déchirait exprès en morceaux et on les entassait dans un sac dans les toilettes pour les utiliser comme papier toilette (dont l'existence nous était alors inconnue). Il fallait veiller attentivement à ce que, dans le sac, ne se retrouvent pas des portraits de Staline ou d'autres dirigeants soviétiques, cela aussi aurait pu devenir la source de sérieux désagréments. Découper des journaux pour les toilettes devait se faire avec discernement, du coup on s'abstenait de confier aux enfants ce travail à responsabilité.

Il me revient une autre anecdote, liée elle aussi à un portrait de Staline dans un journal. Une vieille femme un peu dérangée, presque une clocharde, passait dans les appartements de notre immeuble. Personne ne pouvait se souvenir de son nom, on l'appelait simplement Babouchka (grand-mère). Elle aidait à recoudre les vêtements, en échange, on lui donnait à manger. Durant ces années-là, acheter un vêtement ou un morceau de tissu était presque impossible, sauf au marché noir à des prix exorbitants, mais malgré tout les enfants grandissaient et il fallait les habiller. C'est là où Babouchka était d'une grande utilité. De la chemise de mon

père usée jusqu'à la corde, Babouchka a réussi à me fabriquer une robe. Maman l'a magnifiquement brodée et finalement j'ai eu une robe très pimpante.

Un jour, dans notre cuisine, Babouchka m'a confectionné un manteau à partir d'un vieux manteau de ma mère (un vêtement de valeur, en drap d'avant-guerre, même après avoir été porté vingt ans il n'était pas complètement élimé). Assise sous la table, je regardais comment Babouchka taillait les parties abîmées par l'usure tout en s'efforçant de préserver au maximum de grandes pièces encore solides. De temps à autre elle me donnait des chutes pour mes poupées.

Ensuite elle a eu besoin de faire du repassage. À cette époque-là les fers à repasser électriques n'existaient pas, ils étaient en fonte et pesaient très lourds, on devait les chauffer sur la flamme de la cuisinière à gaz, puis les prendre en main avec une épaisse manique pour ne pas se brûler. Et comme il était difficile d'évaluer la température, le fer était parfois trop chaud et brûlait le tissu. Justement cette fois-là, par précaution, Babouchka avait pris un journal en guise de pattemouille. Or un grand portrait de Staline y figurait. À sa vue, la Babouchka enchantée s'écria avec férocité : « Ah te voilà, mon joli ! Eh ben maintenant, on va être quitte ! » Elle se mit alors à repasser le visage de Staline avec tant de fureur que le journal commença à fumer.

À cet instant notre voisine Emilia Ivanovna (nous l'appelions Milivanna) pénétra dans la cuisine. Elle comprit instantanément la situation en voyant, et mon effroi, et le journal fumant, et le fer à repasser dans la main de Babouchka. Elle attrapa le journal, le froissa en boule et lui dit : « Tu es devenue folle ? C'est la prison que tu recherches ? Tu peux rendre grâce au ciel qu'il n'y ait personne d'autre que moi ici ! » Elle se pencha ensuite vers moi, sous la table, et me dit : « Vera, toi non plus, tu ne diras rien. » Et je me suis tue. Je me suis tue longtemps, soixante ans, et même plus. C'est la première fois que je le raconte.

Et la boule de papier journal, qu'en a fait Milivanna ? Vous pensez peut-être qu'elle l'a jetée à la poubelle ? Vous n'y êtes pas du tout ! Comme elle était maligne, elle l'a brûlée dans l'évier. Elle savait qu'on aurait pu tomber sur ce « Staline roussi », et alors tout le monde en aurait subi les conséquences, non seulement Babouchka, mais aussi tous les habitants de l'appartement, y compris elle-même, Milivanna.

Notre appartement était un appartement communautaire, plusieurs familles y logeaient ; la cuisine et les commodités étaient communes, chacun les rangeait et les nettoyait à tour de rôle. Dans ces années-là à Moscou, la plupart des gens habitaient dans ce type d'appartement. En fouillant dans ma mémoire, parmi mes amies d'alors, je n'en vois qu'une qui vivait dans un appartement indépendant. Toutes les autres partageaient un logement communautaire, dans une terrible promiscuité. Nous, par exemple, nous étions cinq à occuper une pièce de 16 m², papa,

maman, ma sœur et moi, plus notre nounou Maroussia. C'était normal, personne ne s'en étonnait. C'était le lot commun.

Nos parents appréciaient beaucoup le fait de pouvoir nous envoyer l'été avec notre nounou à la datcha. L'hiver, notre présence compliquait leur vie intime.

Il me semble que cette promiscuité était l'une des raisons de la délation. Les gens dénonçaient leurs voisins dans l'espoir de récupérer l'espace libéré. C'est probablement ce qui s'est passé avec le héros du front susmentionné.

Néanmoins nous avons eu de la chance, nous avons eu des voisins parfaits, avec lesquels nous avons vécu en paix et en toute amitié pendant de nombreuses années. L'âme de l'appartement, son ange-gardien, c'était bien sûr Milivanna. Elle était très âgée, elle ne savait pas lire et parlait le russe avec des fautes (elle était d'origine lettonne), mais de la sagesse, du cœur et de la bonté, elle en avait à revendre. Elle était toujours à l'écoute, elle donnait des conseils, elle consolait, elle calmait, elle étouffait dans l'œuf tous les conflits, elle jouissait d'une autorité incontestée. Dans notre immeuble aux nombreux appartements tout le monde la connaissait, on venait la consulter pour toutes sortes de problèmes.

Je me souviens qu'une femme qui logeait dans le sous-sol de notre immeuble s'est précipitée un jour vers elle. Elle s'appelait Pania, son mari était mort à la guerre, elle vivait dans un grand dénuement et devait élever seule ses trois enfants. Pania, complètement bouleversée, a raconté qu'on l'avait appelée au NKVD (le Commissariat du Peuple aux Affaires Intérieures) pour lui montrer à travers une fente son frère dont elle n'avait pas de nouvelles depuis 1941 et on lui avait demandé s'il s'agissait bien de lui. L'idée que sa réponse puisse nuire à son frère l'épouvantait. Elle n'avait aucune idée de ce que lui-même aurait voulu, être identifié ou pas. Pania se perdait en conjectures : s'il était impliqué dans quelque affaire, le reconnaître équivaldrait à une condamnation ! C'est qu'elle ne savait pas où il avait passé toutes ces années ni ce qu'il avait fait. Elle ignorait de quoi il était accusé ni même s'il était accusé de quelque chose. Personne ne l'avait informée de quoi que ce soit.

Peu de gens savaient alors qu'après leur libération, de nombreux prisonniers captifs des Allemands avaient été envoyés directement au Goulag pour y purger de longues peines. Je ne sais pas si Milivanna était au courant. Ce jour-là elle est restée longtemps assise dans la cuisine avec Pania, elles ont pleuré tout en échauffant diverses théories. Bien sûr notre nounou Maroussia était là, en pleurs elle aussi. Son fiancé, son père et trois de ses frères étaient morts au front, quant au quatrième, le plus jeune, il avait disparu sans laisser de traces, comme le frère de Pania. Alors, bien évidemment, notre nounou espérait qu'il réapparaîtrait un jour. Je partageais leur chagrin, assise, comme d'habitude, sous la table, là où se trouvaient mes jouets.

Le fin mot de l'histoire je ne l'ai jamais su. Qui va spécialement s'adresser aux enfants pour leur rapporter ce genre de choses ? J'ai seulement vu par la suite Pania marcher les yeux rougis. Ce qu'il est advenu de son frère, si elle a pu le voir, je n'en ai aucune idée. Quand j'ai raconté tout ça à ma mère elle m'a demandé encore une fois de me taire et de n'en parler à personne.

Quels souvenirs me restent-ils encore de mon enfance passée à Moscou pendant les années staliniennes ?

D'interminables files d'attente pour la nourriture, le plus souvent pour la farine, des heures et des heures de queue... Les enfants devaient toujours accompagner les adultes. D'abord parce qu'on n'avait personne à qui les confier, ensuite et surtout, parce que pour un enfant on donnait double ration. Par exemple si une personne seule avait le droit d'acheter un kilo de farine, avec un enfant elle pouvait en acheter deux.

C'est la raison pour laquelle on y emmenait exprès les enfants, cela permettait d'acheter plus. Et nous, on s'y ennuyait à mourir.

Je me souviens encore maintenant du dessin de la texture des planches clouées en guise de marches d'accès au kiosque épicerie, j'y suis si souvent restée assise pendant des heures que leur image s'est incrustée dans ma mémoire. Le kiosque, lui, n'existe plus depuis longtemps, il a été démoli.

Pour éviter que les gens ne resquillent et ne refassent la queue on leur écrivait un numéro sur les mains. Avec un crayon d'une composition chimique spéciale (s'en débarrasser était très difficile). On attribuait aussi un numéro aux enfants pour que les parents ne les placent pas dans la queue une deuxième fois. On nettoyait ensuite laborieusement les numéros à la pierre ponce une fois rentrés. Malgré tout, certains réussissaient à faire « doubler » aux enfants plusieurs fois leur passage dans les queues.

Encore une autre impression de ces années que je ne peux pas oublier, la présence d'un grand nombre d'invalides de guerre dans les rues. Certains sans mains, d'autres sans jambes, d'autres encore brûlés, balafrés, aveugles ou estropiés... Leurs visages étaient généralement fermés, on ne les voyait presque jamais sourire.

Et pourquoi donc auraient-ils souri ? Leur vie était un enfer. Ils avaient donné tout ce qu'ils pouvaient à la Patrie, et en retour la Patrie les avait traités comme pis que pendre. Ils ne s'attendaient sans doute pas à ça. Leurs pensions étaient misérables, ils avaient des problèmes pour se loger. Il n'était même pas question qu'ils bénéficient de quelque traitement de faveur, tout cela est arrivé plus tard, alors que de nombreux vétérans n'étaient déjà plus de ce monde. Tout simplement aucune aide n'était prévue alors, en particulier au niveau médical. Ils devaient se débrouiller seuls avec leurs infirmités qui leur rendaient la vie très compliquée.

Il y avait beaucoup de culs-de-jatte, ils se déplaçaient sur des chariots de for-

tune en bois (le plus souvent c'était une simple planche sur des roulettes sans ressort qui résonnaient effroyablement sur l'asphalte), pour avancer ils s'aidaient de gros bâtons qu'ils tenaient fermement dans leurs mains. Se rendre dans quelque administration sur un tel engin était tout bonnement impossible. De même que dans les immeubles d'habitation. Ils ne pouvaient même pas monter les marches du kiosque épicerie, plus d'une fois je les ai vus tomber. Le concept de rampe n'existait pas en ces temps-là.

Un de ces culs-de-jatte sur un chariot de bois avait l'habitude de s'installer à côté de notre boulangerie. Il jouait de l'accordéon et chantait des chansons, on jetait de la petite monnaie ou du pain dans sa casquette. Il ne remerciait jamais. Ses yeux, comme ceux de beaucoup d'autres invalides, fixaient un point quelque part dans le ciel au-dessus de nos têtes. Il avait constamment l'air absent. Tout cela nous paraissait étrange et déplaisant.

Ne pensez pas que les invalides eux-mêmes m'ont confié leurs difficultés. Ils ne racontaient rien. Mais dans les familles des voisins et des amis il y avait aussi des invalides et leur vie se passait devant mes yeux. Depuis la petite classe j'étais assise au même pupitre qu'une autre fille, Lena. Son père, un tankiste, avait perdu ses deux bras, il avait été complètement brûlé dans son char de combat. J'ai souvent passé du temps chez Lena, j'ai pu voir le quotidien de sa famille dans tous ses aspects. Pour moi, la mère de Lena est une véritable héroïne, tout comme Lena elle-même. Un jour, je parlerai d'elle, mais c'est une autre histoire.

Je m'en rends compte maintenant : les invalides se taisaient parce qu'ils n'avaient tout simplement rien à nous dire. Ils avaient survécu à l'horreur sans pouvoir en sortir, mais ils ne cherchaient même pas à nous la décrire, ils savaient que nous n'aurions pas compris. Et que finalement ça nous était égal.

À l'époque, pour nous, les enfants, tout cela restait un mystère. Les invalides, pour la plupart, nous semblaient en colère, nous en avions un peu peur et nous nous efforcions de rester loin d'eux. Ce sont aujourd'hui d'amers souvenirs, mais hélas, c'était comme ça.

Et puis un jour les invalides ont presque tous déserté nos rues. Cela s'est produit encore du vivant de Staline. Ne sont restés que ceux dont les familles n'avaient pas voulu se séparer, entre autres le père de Lena. Mais les sans-abri et ceux qui n'avaient pas de famille ont été comme emportés par le vent. Il s'est avéré qu'on les avait chassés de Moscou « pour qu'ils ne gâchent pas l'aspect de la ville ». On les a emmenés sur l'île de Valaam, où ils ont vécu et sont morts dans des conditions effroyables, sans aides et sans droits. Nous n'avons découvert tout ça que bien des années plus tard, à l'époque c'était motus et bouche cousue.

Il suffit de commencer à raconter pour qu'un souvenir en entraîne un autre, et que devant les yeux se lèvent les images du passé et les personnes disparues. Je

revois notre maison, la cour, notre rue si tranquille, pavée de pierres rondes un peu jaunes (elles ont disparu depuis longtemps sous l'asphalte), les peupliers touffus bordant la rue de chaque côté (ils sont désormais plus clairsemés), les demeures anciennes pleines d'élégance. La rue la plus verte de Moscou, la plus belle selon nous. Son nom, la Grande Rue communiste, était plus qu'inapproprié, mais on n'y faisait pas attention. Il était bien dans l'air du temps, on y était habitué.

Depuis lors, beaucoup de choses ont changé là-bas. Autres temps, autres termes. Notre rue s'appelle maintenant la rue Alexandre Soljenitsyne, et la rue parallèle, anciennement la Petite Rue communiste, est devenue la rue K. S. Stanislavski.

Quant à la Grande Impasse communiste qui reliait les deux rues à l'époque de mon enfance, elle ne porte désormais plus aucun nom.

Une impasse, tout simplement.

Résumé : ce récit évoque les événements historiques majeurs de l'URSS dans les années 1950 (décès et obsèques de Staline, dénonciation et arrestation de Bériia) au travers d'épisodes de la vie d'une petite Moscovite. Il raconte le quotidien d'une famille et la vie d'un quartier vu par les yeux d'une enfant, ce qui rend l'atmosphère de l'époque beaucoup plus présente et nous plonge vraiment au cœur de la vie soviétique sous ce régime totalitaire.

Abstract: This story evokes great historic events of the USSR in the 1950s (the death of Stalin and the last respects for him, the detention and dislodgement of Beria) through the lens of various episodes of a little Muscovite's life. Showing the everyday life of a family and its neighborhood seen by the child's eyes, the story plunges us into the Soviet life under totalitarian regime and makes us feel the authentic atmosphere of the times.

Абстракт: Атмосфера Советского Союза 50-х годов XX века глазами маленькой девочки. Смерть и похороны Сталина, первомайские демонстрации, арест и разоблачение Берии, «выборы» в условиях тоталитарного режима, поход в мавзолей Ленина-Сталина, выдворение инвалидов войны из Москвы, репрессии, пропаганда и страх – мозаика эпизодов из жизни московской семьи, двора и улицы, на фоне исторических событий в стране.

Munavvar qori's "Memoirs": An Uzbek Confession-Testimony from the Files of the Secret Police

Adeeb Khalid

► **To cite this version:**

Adeeb Khalid. Munavvar qori's "Memoirs": An Uzbek Confession-Testimony from the Files of the Secret Police . Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47. hal-01502318

HAL Id: hal-01502318

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502318>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Munavvar qori's "Memoirs": An Uzbek Confession-Testimony from the Files of the Secret Police

Adeeb Khalid

Munavvar qori's "Memoirs": An Uzbek Confession-Testimony
from the Files of the Secret Police
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502318>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango - Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Munavvar qori’s “Memoirs”: An Uzbek Confession-Testimony from the Files of the Secret Police

Adeeb Khalid
Carleton College

This article¹ explores a well known autobiographical text from the early Soviet period in Uzbekistan. It is written by Munavvar qori Abdurashidxon o’g’li,² one of the major figures in the political history of Uzbekistan in the era of the Russian revolution. The text provides a great deal of information about subjects that were part of the blank spots of the republic’s history during the Soviet period. It has been published under the title of *Xotiralar* (Memoirs) and has been widely

1. He is Jane and Raphael Bernstein Professor of Asian Studies and History professor of history at Carleton College in Northfield, Minnesota. He works on the Muslim societies of Central Asia in the period after the Russian conquest of the 19th century. He is the author of *The Politics of Muslim Cultural Reform: Jadidism in Central Asia* (University of California Press, 1998), *Islam after Communism: Religion and Politics in Central Asia* (University of California Press, 2007), and *Making Uzbekistan: Nation, Empire, and Revolution in the Early USSR* (Cornell University Press, 2015). Contact : akhlid@carleton.edu

2. Surnames had just begun to appear in Central Asia at the time of the revolution and were not in widespread use. “Muvannavar qori Abdurshidxon o’g’li” means Munavvar qori, the son of Abdurashidxon. The last name is often rendered as Abdurashidxon. Both versions appeared in print during his life. *Qori* is an Uzbek honorific attached to the names of those who have memorized the Qur’an. It becomes a part of one’s name. In contemporary Uzbek usage, it is usually not capitalized. I have used the contemporary Uzbek Latin alphabet to transliterate all Uzbek.

used as a source of information on the political life of Uzbekistan on the tumultuous decade after 1917. Very few ego documents exist from Uzbek figures of this period and the text is of great significance for this reason alone.

Yet, I argue here that the text is of very complex provenance and cannot be considered a memoir in any accepted sense of the word. It was written at the demand of the OGPU while Munavvar qori was in jail on charges of “nationalism” and counterrevolutionary activity. As such, it belongs to the genre of *pokazaniye*, the testimony given by an accused in the Soviet Union. In it, Munavvar qori is speaking directly to the state—indeed, to its most coercive and vengeful organ, the political police—in the hope of saving himself from exile or execution. This intention determines much about the text. Munavvar qori narrates the events in such a way as to balance limited confession with plausible denial or extenuation. The text should be read as an attempt to bargain in from a very weak position in a highly asymmetrical contest. The factual details it provides need to be examined in this perspective.

Munavvar qori's Life and Times

Munavvar qori Abdurshaidxon o'g'li was a key figure in the complicated politics of Turkestan in 1917 and the years that followed. Born in a family of Islamic learning in Tashkent in 1878, Munavvar qori studied at a madrasa in Bukhara before becoming convinced that Turkestan's Muslim society needed thoroughgoing reform in order to face the challenges posed by the Russian conquest. Reform began with elementary education, and in 1902 Munavvar qori opened a school that taught according to the new (i.e., phonetic) method. Over the next decade, he published a number of textbooks for new-method schools and was involved with several of the newspapers that appeared in Tashkent. In addition, he played a key role in getting the wealthier merchants of the city to open a reading room and to organize a benevolent society called *Imdodiya* (Aid). Taken together, this set of initiatives comprised *Jadidism*, a movement for cultural reform inspired by a global Muslim modernism. Munavvar qori was one of the most significant *Jadids* in Turkestan.³

3. Adeb KHALID, *The Politics of Muslim Cultural Reform: Jadidism in Central Asia*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1998.

This experience made him a prominent organizer in 1917.⁴ The revolution of 1917 followed a peculiar course in Turkestan. European settlers (who comprised as much as one third of the population of Tashkent) were surprised by the mobilization of the indigenous population and sought ways to preserve their position in the new order. Over the course of the year, the initial enthusiasms of the revolution turned into a multifaceted conflict that pitted settlers against the indigenous population but also saw different factions on each side. By October, the purely Russian Tashkent Soviet seized power in the name of the Soviets. The Jadids convened a congress in Kokand in the Ferghana Valley and proclaimed Turkestan autonomous within a democratic Russia. This so-called Kokand Autonomy was destroyed militarily by Red Guards from Tashkent, but it left a lasting imprint on the Soviet mind. In Tashkent itself, effective Soviet power was largely limited to the new city built across the river Anhor by the Russians and dominated by them. The old city, twice as populous, remained beyond the direct control of the new city and in the spring and summer of 1918, a number of semi-secret societies took root. The political situation was completely open in 1918 and these secret societies worked to organize the Muslim population along a national programme. While the framework of the February revolution (with its hope of wide ranging territorial autonomy) remained current, 1918 also saw attempts at rethinking Turkestan's future outside the Russian orbit. Several delegations travelled to Baku and to Istanbul in the hope of attracting Ottoman intervention. An Ottoman agent, a certain Yusuf Ziya Bey arrived in Turkestan to help establish "national organizations" in February 1918 and organized a branch of Committee of Union and Progress in Tashkent. At the same time, approximately 65,000 Ottoman prisoners of war, most of them kept in camps in provincial Russia or in Siberia, were "liberated" and left to fend for themselves. As they made their way back home, many of them travelled through Central Asia, where several of them found employment in the new schools being opened under Soviet auspices. Memoirs of Ottoman POWs present a picture of the old city functioning on its own, with new arrivals being offered jobs in schools that were run

4. The most substantial biography of Munavvar qori appears in the introduction to his collected works: Sirojiddin AHMAD, "Yo'lbo'shchi," in MUNAVVAR QORI Abdurashidxonov, *Tanlangan asarlar*, Tashkent, Ma'naviyat, 2003, pp. 9-60. For the broader context of his life and times, see Adeeb KHALID, *Making Uzbekistan: Nation, Empire, and Revolution in the Early USSR*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2015, *passim*.

by other Ottoman officers, who also presided over a number of youth groups.⁵ Munavvar qori was the key figure in this activity. He seems to have coordinated the activity of the Ottoman POWs and was on excellent terms with them. We see him posing with groups of Ottoman officers in formal photographs in the old city, and his name was mentioned in correspondence among Young Turk leaders in exile.⁶ Munavvar qori writes about organizations called *Ittihodi Taraqqiy* (Unity of Progress) and *Birlik* (Unity) being formed in Tashkent in these years.

By the summer of 1920, however, Turkestan had been brought back under central control and the Ottoman POWs began to leave the scene. The national movement, such as it was, went underground. Bukhara, which the Red Army conquered and turned into a people's republic at the end of that summer, then emerged a place where new organizations could form. As we shall see, Munavvar qori had a brief experience in Bukhara, where he had been seconded by the Turkestan government between September 1920 and March 1921, even though he had become the object of the Cheka's suspicion. He was arrested in March 1921 and spent most of the rest of that year in gaol. After that, he returned to work and was employed in the Tashkent branch of Sotsvos, the branch of the Commissariat of Education responsible for primary and secondary education, and then in the Uzbek Academic Centre of the same commissariat. He was one of the main authors of *O'zbekcha til saboqlig'i* [Textbook of the Uzbek Language] (1925), the first substantial textbook of the Uzbek language ever to be published. He was, however, shut out of the press. In 1926, the Communist Party of Uzbekistan opened the so-called ideological front and began to persecute "anti-Soviet elements," with those who had participated in the striving for autonomy and in clandestine organizations in the 1917-1920 period being at the top of the list. Jadidism and the Jadids turned into bad words, associated now with counterrevolutionary bourgeois nationalism and anti-Soviet attitudes. The circle began to tighten around Munavvar qori. He was concerned enough to attempt to move to Moscow. Escaping to the relative anonymity of Moscow his seems to have been a fairly common tactic used by those under surveillance

5. Râci ÇAKIRÖZ, "Türkistan'da Türk Subayları," *Türk Dünyası Tarih Dergisi* (Nisan 1987), 42-43; Ziya YERGÖK, *Sarıkamış'tan Esarete (1915-1920)*, ed. Sami ÖNAL, Istanbul, Remzi, 2005, pp. 230-240.

6. The photographs have been published in A. Ahad Andican, *Cedidizm'den Bağımsızlığa Hariçte Türkistan Mücadelesi*, Istanbul, Emre, 2003, pp. 106, 108. Cemal Pasha mentioned Munavvar QORI in a letter to Talât Pasha on 1 August 1920; see Hüseyin Cahit Yalçın, *İttihatçı Liderlerin Gizli Mektupları*, Istanbul, Temel, 2002, p. 252.

by the OGPU in the national peripheries of the USSR, but Munavvar qori ran into bureaucratic obstacles. With the help of old acquaintances, he found a job at the Committee for the Study of the Languages and the Ethnic Cultures of the Eastern Peoples of the USSR, but it turned out that he needed a letter of reference from Uzbekistan. So he had to return to Uzbekistan. For two years he worked at the Uzbek Committee for Museums and the Preservation of Ancient Monuments and Art (Uzkomstaris), but was fired from that job in 1928. He had begun to distance himself from his past and to win the good graces of the authorities. In June 1927, he even appeared at the Tashkent conference of Soviet cultural workers, where he "admitted his mistakes" and offered his readiness to work with the party. It was not enough. Munavvar qori was mocked by several speakers who mounted the podium after him.⁷ He never appeared in the press or made a public appearance again.

He was arrested on 6 November 1929 in connection with a wave of arrests of the alleged members of the Committee of National Independence (Milliy Istiqlol), ostensibly "a counterrevolutionary organization of the national bourgeoisie" that sought independence for Uzbekistan. Munavvar qori was accused of "having preserved an irreconcilable enmity to Soviet power," having "continued to group around himself the counterrevolutionary element of the bourgeois intelligentsia, conducted systematic anti-Soviet propaganda, in particular among the student youth, [and having] conducted espionage work on the instructions of Afghan diplomats."⁸ Along with the other defendants, Munavvar qori was shipped out to Moscow, where he was executed on 23 April 1931.

The text

The text is a collection of 24 statements (*zajavlenija*) that Munavvar qori wrote over the period of his incarceration. Each statement is dated (the dates range from 10 December 1929 to 28 December 1930) and answers questions posed to Munavvar qori by the OGPU. The statements sometimes repeat themselves, when apparently the OGPU did not find the information provided on a subject the first time around sufficient or as per expectations. The text was written, of course, in

7. "Toshkent o'krug' madaniyatchilar quriltoyida muzokiralar," *Qizil O'zbekiston*, 07.06.1927; "Tosho'krug' madaniyatchilar quriltoyida o'rtoq Komiljon Alimovning oxirgi so'zi," *Qizil O'zbekiston*, 08.06.1927.

8. Quoted by Šerali TURDIEV, "Rol' Rossii v podavlenii džadidskogo dviženija (po materialam arxiva SNB Uzbekistana)," *Central'naja Azija*, 1998, no. 1, p. 139.

Uzbek but then translated into Russian so that the OGPU bosses could understand it.

The OGPU had been at the forefront of the ideological front. In January 1925, just as Uzbekistan was being established, the OGPU initiated the formation of a "Commission for Working Out Questions on Attracting the Party's Attention to the Work of the OGPU in the Struggle with Bourgeois-Nationalist Groups and with Counter-Revolutionary Ideology" that brought OGPU officers together with high ranking party and government figures. According to Lev Nikolaevich Bel'skii, the long serving head of the OGPU in Central Asia, "it was no secret to anyone" that those who "fought us for five years ... have not been beaten either physically, economically, or spiritually, and that their influence on the masses is still enormous."⁹ Jadidism was largely a cultural movement, but the OGPU saw it primarily as a political manifestation. The OGPU was obsessed with secret societies, their members, and their activities, and these concerns define the scope of Munavvar qori's "memoirs." They are an account of Munavvar qori's political activities, of the people he met, the rumours he heard, the conversations he could recall. There is nothing about the self here, no anteriority, no musings on the meaning of world or of the place of the author in it. There is a fleeting mention to religious belief and Munavvar qori's family appears once or twice in passing. Otherwise, the "memoir" is a report on public life.

At some point in the late Soviet period, the text was discovered. A few excerpts were published in 1992 in a collection published by the short lived magazine *Turon tarixi* (History of Turon), with no indication of the provenance of the text or of its editor.¹⁰ In 2001, the historian Sotimjon Xolboyev published much longer excerpts from the text under the title of *Xotiralarimdan* (From My Memoirs).¹¹ The text was based on the Russian translation and translated back into Uzbek. Two years later, a separate project, that of Munavvar qori's collected works, produced the full text, this time from the Uzbek original, transcribed into the

9. RGASPI, f. 62, op. 2, d. 194, ll. 8-17 (13.01.1925).

10. MUNAVVAR QORI, "Xotiralarim," *Turon tarixi: ommabop majmua*, Tashkent, Maxpirat nomli O'rta Osiyo xalqlari tarixi instituti, 1992, pp. 17-20.

11. MUNAVVAR QORI, "Xotiralarimdan," in *Xotiralarimdan (jadidchilik tarixidan lavhalar)*, Tashkent, Sharq, 2001, pp. 21-72. This volume also includes several essays Munavvar qori had published in newspapers as well as excerpts from reminiscences of and tributes to Munavvar qori by his contemporaries.

Cyrillic script by Sirojiddin Ahmedov.¹² None of the editors provide any information about the discovery of the text or its location in the archives.¹³ The 2003 text is more transparent about the conditions in which the text was written. It also clearly dates each *zajavlenie*. None of the editions, however, are accompanied by any commentary or analysis of the nature of the text, and they are all content to call it a memoir.

Munavvar qori explains himself

The key to the nature of the text appears about half way through its full published version. In a brief document dated 27 October 1930, Munavvar qori himself describes the way in which the text came about:

I think it was beginning of 1928 when Comrade Bel'skii called and invited me to give him a detail written account of the rise of the Jadids and of the events that had passed. He especially emphasised that events of the period after the revolution should need to be [described] expansively and documented. I was handed a lengthy questionnaire; while I could answer one part of the questions myself, the rest I could not without the help of others. I accepted this invitation with happiness, because this pretext made it possible to research the events of the past and to leave behind a historical material. Also, I hoped that if I could write this work, my political standing with the government would improve a bit. ... I made a plan for the note [*zapiska*] and presented it to Comrade Bel'skii. Comrades Bel'skii and Agidullin found my plan reasonable. According to that plan, I divided the note into three parts. First, from the rise of Jadidism to the February revolution; second, from the February revolution to the October revolution. As for the third, [it would include information] from the October revolution to the day I finished the note.¹⁴

12. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," in his *Tanlangan asarlar*, Tashkent, Ma'naviyat, 2003, pp. 185-292.

13. The archives of the political police of Uzbekistan (currently called the National Security Service, *Služba nacional'noj bezopasnosti*, or SNB) are not open, although a few scholars have been allowed limited access.

14. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," pp. 244-245 (27.10.30).

In 1928, Munavvar qori was in the grip of the OGPU. By that time, "Jadid" and "Jadidism" had also become bad words. They denoted everything from "counter-revolutionary" to "bourgeois nationalist" to "anti-Soviet." Being commanded to write a "history" of the movement by answering a lengthy questionnaire was scarcely an invitation to research historical materials or to write a "memoir." In any case, things did not go according to plan:

I began writing down what I remembered and began asking those with whom I had worked about that which I had forgotten. By the beginning of 1929, I had finished my memoirs of the first period, to 1917, and handed them in. In 1929, I began writing [about] the second period. But I had very little time to write it, because at this time, I was laid off from work and became unemployed. There is no one else in my family who could earn a living. My wife I have placed in a school [*o'qishga bergan*]. I was forced to sit at home and knit stockings and gloves for 9-10 hours a day in order to feed my family from the 2-3 roubles I thus made. I became aware that I would not be able to finish my note quickly. Therefore around August 1929, I went to the Political Administration and petitioned the *nachal'nik* [head] of the Eastern Division and Comrade Agidullin. I described all by family situation openly. I told him that I would need some help if the quick completion of my note was desired. "What help do you need?" he asked, to which I answered, "I need spiritual support. I have applied for a pension. If there is some help from you in this regard, I would get the pension. This would improve my existence a bit. Then I will be able to devote my whole life to the note and to your service." The comrade promised to help, and also told me to begin turning in materials, even if bit by bit. At that time, I was about to finish the second period. According to the command of the *nachal'nik*, I turned in what I had, even if it was incomplete. While waiting for the comrade *nachal'nik's* help, I began searching for source materials for the third period. But I was arrested before any of these goals were attained.¹⁵

The two parts that Munavvar qori wrote before his arrest have not surfaced. The published text is the continuation of the account that he wrote piecemeal while he was under arrest. By then, the situation was desperate and Munavvar qori's hopes

15. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," pp. 245-246.

"improving" his situation with the government or the OGPU had been dashed. In the 24 *zajavlenija* he wrote under arrest, Munavvar qori provides some information but also makes a sustained effort to distance himself from the action and to minimize his role in the events that he describes.

Of the greatest interest to the OGPU were the secret societies that had appeared in Central Asia during the years of the revolution and civil war. For the OGPU, these secret societies were organized dens of counterrevolutionary and anti-Soviet activity. Munavvar qori was arrested in 1929 for belonging to one of them, now called Milliy Istiqlol, and accusations of belonging to Milliy Ittihad figured in the indictments of Fayzulla Xo'jayev and Akmal Ikromov during the Moscow show trial of 1938.¹⁶ In post-Soviet Uzbekistan, these secret societies have often been celebrated as bastions of national resistance against the "Soviet despotic regime." Yet, just how significant they were remains a real question, to which Munavvar qori's account does not give a clear answer. On the one hand, he satisfies the curiosity of the OGPU by giving a detailed account of the formation and activities of various organizations. On the other hand, he describes these organizations as amateurish and ineffective and casts himself as a passive actor, a figure of secondary importance. Speaking of Milliy Ittihad (National Unity) that emerged in Bukhara in 1920, he writes:

While I was in Bukhara [in 1920], I received a letter from Tashkent about the formation of "Ittihodi Milliy" [National Unity] to replace [the older] "Ittihodi Taraqqiy" [Unity of Progress]. The letter was in Turkish. ... But who was at the head of it, who wrote the Turkish letter to me, what was its program or its relationship to the earlier National Unity ..., these questions we could not answer.¹⁷

Eventually, he became involved and participated in a three-member central committee that set about "creating a new charter and a seal for the society [*jamiyat*]." Yet, in Munavvar qori's account, the organization was riven with conflict and irresolution and turned out to be largely ineffective.

We gathered together once or twice [before Munavvar qori was recalled to Tashkent in March 1921], calling it the "assembly" [*majlis*] of National Unity. No important problem was discussed at

16. *Report of Court Proceedings in the Case of the Anti-Soviet "Bloc of Rights and Trotskyites," Heard Before the Military Collegium of the Supreme Court of the USSR: Verbatim Report*, Moscow: People's Commissariat of Justice of the USSR, 1938, pp. 212, 216, 341, etc.

17. MUNAVVAR QORI, "Xotiralari," p. 185 (20.12.29)

these assemblies and they passed in squabbles and quarrels. ... The assemblies all took place with people like Sa'dullaxo'ja, Qushbigiyev, Yusuf Aliyev, Otaxon, Ali Rasulov, and me eating *palov* and *norin*. There still wasn't anything called an *ustav* [Russ., charter] or a programme, nor had a goal or a principle been established."¹⁸

Munavvar qori describes the Bashkir Zeki Vekidi as the main force behind this attempt to organize National Unity. Zeki Velidi had led a movement for Bashkir autonomy from 1917 on. During the civil war, he sided first with the Whites, then worked with the Bolsheviks in pursuit of that goal. By summer 1920, it was clear to him that Soviet-style autonomy was not sufficient. He broke with the party and made his way to Bukhara. Eventually, in 1923, he went into emigration and under the surname of Togan, re-established his academic career as a historian and a Turkologist. In his memoirs, Togan paints a slightly different picture. There were disputes aplenty between Turkestanis and Bukharans, but Togan nevertheless gives credit to the organization for sustaining an anti-Soviet insurgency into 1923.¹⁹

Munavvar qori pushes his own insignificance back to 1917. Munavvar qori describes how during the course of 1917, "while there was some tension between local intellectuals and socialists," they had formed a bloc in the Tashkent city дума after the victory of the ulama in the elections.

Naturally, these ideas changed after the October revolution. The socialists (Mensheviks) who, at the beginning of the revolution, had opposed the entry of representatives of local population into the city дума, now became supporters of the autonomy of Turkestan and local intellectuals began agitation on this subject.

Eventually, the Central Council [of Muslim Organisations] convened a congress at Kokand. At this time, I saw with my own eyes several Mensheviks who showed Cho'qayev, Xo'jayev, Tinishbayev, et al. [the main figures at the congress] an address by Lenin to the peoples of the East, which said, "The time has come to take the institutions of the state in your own hands." ... Eventually, the congress proclaimed autonomy. Personally, I was against this

18. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," p. 188.

19. A. Z. V. TOGAN, *Hâtıralar Türkistan ve Diğer Müslüman Doğu Türklerinin Millî Varlık ve Kültür Mücadeleleri*, 2nd ed., Ankara, Türkiye Diyanet Vakfı, 1999, pp. 320-22 *et passim*.

autonomy. I expressed my opposition to a few people in those days. Therefore I could not participate neither in the government, nor in the national assembly.²⁰

Having attached the idea of the autonomy to the Mensheviks, Munavvar qori withdraws himself into the background here. His account of the organization of secret societies in Tashkent in the months that followed is similarly a combination of considerable detail and self-abnegation. The central role is played by Ottoman officers, while Munavvar qori only reacts to invitations.

In fact, Munavvar qori writes that by 1924 he had "understood the lack in myself of any aptitude or ability for political and administrative affairs," and "decided to spend the rest of my life teaching and writing books."²¹ But then:

The year 1925 began. The national delimitation was announced. Struggles began on the ideological front. The issues of indigenization [*yerliklashtirish*, i.e., *korenizatsiia*] arose. The third part of my book [the textbook on Uzbek language] encountered criticism on ideological grounds. Not being able to take it, I abandoned teaching and resolved to go to Moscow to spend the rest of my life there and to cut off all ties with this nation that had swindled me with nationalism.²²

He indeed sold his belongings, divorced his wives, and went off to Moscow in 1926. Was the intent simply to escape the surveillance he experienced in Tashkent or was something else afoot? Munavvar qori's explanation of this move remains unconvincing. Indeed, there are two different *zajavlenija* in which Munavvar qori recounts the visit to Moscow. Clearly, his handlers were not satisfied with his first account penned in June 1930 and asked him again about it in December 1930. In the second, more detailed version, Munavvar qori states that he went to Moscow on the advice of Turar Rısqulov, whom he met in Qizilorda, then the capital of the Kazakh ASSR. He then took a leisurely path to Moscow:

I had never seen cities such as Samara, Kazan, Nizhnii Novgorod or travelled on the Volga. Therefore I decided to board a steamer at Samara and to go to Moscow on the Volga, travelling through

20. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," p. 220 (30.1.30).

21. MUNAVVAR QORI, "Xotirlar," p. 210 (24.12.29).

22. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," pp. 229-230 (15.5.30).

Kazan and Nizhnii. ... From Qizilorda to Kazan, I was constantly in the company of a Russian Communist, who befriended and guided me. I have forgotten his name now. When we reached Kazan, I fell ill for two or three days. At that time too, the same Russian friend came with his wife and helped me out: they took me to the doctor, brought medicines from the chemist, gave me compresses. Once I improved a bit, he took me out and showed the Kazan market and the Suyum-bike minaret.

In short, for five days after arriving in Kazan, I could not meet any of the Tatars. The sixth day was *Qurbon hayit* [the Feast of the Sacrifice]. In order to see the *hayit* of the Tatars, I found my way to the hay market. There I saw Shahri Sharaf leaving the mosque in the company of with a few Tatars. I had met him a couple of times in Tashkent. We greeted each other, felicitate each other on the *hayit*. He took me home. According to the custom of the Tatars, there was a festive spread at his house, with a table filled with different dishes and sweets. Four or five Tatars (probably merchants) sat drinking tea there.²³

One of those men then invited Munavvar qori to his house later in the day, and the following day Burhan Sharaf, a prominent Tatar Jadid, invited him to his house.

When I got to his house, I found a number of Tatars with their wives having tea in connection with the *hayit*. Burhan Sharaf introduced me to them. Over tea, they began asking me many questions about the state of education, publishing, commerce, agriculture, and the intelligentsia in Tashkent. To my eye, most of them looked like agents of the GPU. Even so, I did not leave their questions unanswered. I told them about the better than expected progress of education in Uzbekistan, of the many new publications that have appeared, and that we are on the cusp of achieving pre-war levels in agriculture. When it came to the intelligentsia, I could not avoid mentioning the many new attacks on the old intellectuals that continue today. [...] These are the topics that I talked about with people whom I met in Kazan. I could not see any other Tatar intellectuals or Communists. I tried to see Galimjan Ibrahimov, but it was not possible because he was at the dacha. ... Of government

23. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," pp. 265-266 (9.12.30).

institutions, I visited the Education commissariat once looking for Galimjan Ibrahimov. Otherwise I did not enter or see any other institutions.²⁴

Munavvar qori wants to convince the OGPU that his stance was completely apolitical by 1926. His Russian Communist friend sanitizes his story, while his denial of any political content to his meetings with Tatar figures seeks to buttress that claim. He describes the subsequent visit to Moscow and his failure to achieve his goals in great detail. He seeks the intercession of various Central Asian acquaintances (Abduqodir Muhiddinov, Nazir To'raqulov, Sanjar Asfendiyarov), but nothing works out, and he ends up in a meeting with Akmal Ikromov, the first secretary of the Communist Party of Uzbekistan and the leading enthusiast of the "ideological front." Munavvar qori asked for his help in getting a paper from the Uzbek commissariat of education that would allow him to work in Moscow.

"What are you doing in Moscow," Ikromov asked me sarcastically. "I have expelled myself [*o'z-o'zinni visilka qildim*, < Russ. *vysylka*] from Uzbekistan," I replied. Ikromov said, "When it is necessary to expel you, we will have done it ourselves. It would happen even if you don't hurry." "If you expel me, there is a chance that I will end up in some place that I don't want to be. Therefore I acted in advance and brought myself to a place I want, the seat of government of the Soviets. Now only your help is needed with getting the paper," I said.

After a few exchanges in this humorous vein, he promised, "You go to Tashkent. I will help you with the paper there."²⁵

Munavvar qori returned to Tashkent empty handed.

How (Not) to Talk to the OGPU

Throughout the text, Munavvar qori is in a one-sided dialogue with the OGPU. It is clear that most of the time he knows what the OGPU wants to hear. He concedes large parts of his guilt, but he also seeks to modulate it. Munavvar qori never claims to be part of the Soviet system but he also indicates that he is not harmful to it. Hence his constant attempts to minimize his role and to assert that he had

24. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," pp. 267-267 (9.12.30).

25. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," pp. 269 (9.12.30).

given up on public life by 1924. The political language that he uses varies over the 24 statements that comprise this text. In general, the tone is one of having conceded defeat. Nevertheless, in several places Munavvar qori is not averse to stating his views bluntly. Moscow intervened in the summer of 1920 to oust a number of Muslim Communists under Turar Risqulov who had battled Tashkent's European "Old Bolsheviks" for control of the direction of the party and its goals in Central Asia. Munavvar qori recalls the reaction:

Local intellectuals looked upon these actions as the clearest victory of "colonialist Europeans," and they came to understand the need for an organization to struggle with colonialism such as the old "Unity of Progress."²⁶

Munavvar qori also forthrightly relays criticisms of Soviet policies related to cotton that were aired in private gatherings. The Soviet policy of "cotton independence" had meant that it became Uzbekistan's duty to provide as much cotton as possible. Even before collectivization in 1929, various pressures were applied to extract as much cotton out of the republic as possible. Peasants were encouraged to devote more land to cotton, at the expense of grain and other food crops. This created palpable discontent even among Uzbek Communists, and Munavvar qori relates it without glossing anything over:

[At secret meetings,] The question was often raised, "If war begins, is there a chance of famine beginning again in Central Asia?" In response, words to the following effect were often heard: "In that case, peasants who experienced the famine of 1918, should set aside some land for grain. If necessary, at that time it will be possible to make the peasants understand this, and at the same time the government will know the discontent of the peasants with the plan to expand the acreage of cotton at the expense of that of grain. [...] About September of 1929, I heard these words from a peasant comrade: "In 1912-13, one *pud* of cotton brought 5 pounds [*qadoq*] of tea, 30 of sugar, 45 yards of cloth, 5-6 puds of wheat, 3 puds of rice, while meat would be 50 pounds and butter 30. Now it gets 1 pound of tea, 15 pounds of sugar, 15 yards of cloth, 2 puds of wheat, ½ pud of rice, 10 pounds of meat and 7 pounds of butter. On average, our cotton is paid one fourth of what was given in 1913."²⁷

26. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," p. 216.

27. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," pp. 248-249 (27.10.30).

In these instances, Munavvar qori has no compunction in stating matters as he saw them. Occasionally, however, Munavvar qori attempts to "speak Bolshevik," to use the categories of the political language authorized by the Soviet regime.²⁸ An example would be his description of the Tatar Jadid theologian Musa Jarullah Bigiyev whom he met in St Petersburg in 1911 and then shared a jail cell with him in Tashkent in 1921. Bigiyev was one of the leading Islamic scholars of the Russian Empire and held in very high regard by other Jadids. Yet in 1930, Munavvar qori wrote:

Until that day [the day of his meeting in 1911], I thought of Musa Bigiyev as an enlightened intellectual who was completely against Islamic clerics and religious superstitions. As a result of this conversation, my thoughts about him changed somewhat. Because from the answers he gave me and from his words, I understood him to be a progressive Islamic cleric, but also an extremely fanatical religious person and an Islamist [*g'oyatda mutaassub bir dindor va islomchi*]²⁹—a pan-Islamist in the complete sense of the word.²⁹

If Munavvar qori needed to distance himself from Bigiyev, he had a different motive when describing Mannon Ramziy, a major figure in the new Soviet Uzbek intelligentsia who had nevertheless been arrested in 1930. As one of the standard bearers on the "ideological front," Ramziy had been one of Munavvar qori's tormentors. Munavvar qori comes closest to denouncing anyone when he writes about Ramziy:

Ramziy was an imam in a mosque even after the revolution and was considered one of the clerics. [...] I cannot definitely say that he was never inducted into any organization. At the same time, I cannot believe that he is a real Communist, cleansed of national feeling. Especially I think that Ramziy's national and factional feeling must still not be dead.³⁰

28. The term comes from Stephen KOTKIN, who sees "speaking Bolshevik" as participation in a game, complete with its tacitly understood rules of "maneuver and counter-maneuver—in short, as part of the little tactics of the habitat." What is important for KOTKIN are the habits the language imposes on the thoughts and actions of ordinary citizens; see Stephen KOTKIN, *Magnetic Mountain: Stalinism as a Civilization*, Berkeley, University of California Press, 1995, pp. 201, 220, 225-235

29. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," p. 253.

30. MUNAVVAR QORI, "Xotiralar," pp. 258, 263.

Munavvar qori never really succeeds in speaking Bolshevik. It was too distant from his worldview for that to be possible even as a tactical manoeuvre. Instead, he sometimes lapses into an Islamicate political language. The following passage is as far from a Bolshevik language as one can imagine in the circumstances:

The Great Russian chauvinism of the Europeans was very strong in the 1920s. The chauvinism in our nation might have been the same in name, but in purpose and goal [the two] differed from each other. The chauvinism of the Europeans was above all [meant] to allow the ruling nation to pursue the idea of colonialism, while the chauvinism of the locals [*yerliklar*] advanced the goal of the freedom of Muslims and the liberation from slavery of the oppressed nation. For this reason, the locals considered their nationalism legal [*mashru'*] from the point of view Communism and those of the Europeans illegal [*g'ayri mashru'*].³¹

The term *mashru'* literally means “in conformity with the sharia,” and Munavvar qori’s use of it in this context is a stark reminder that “Bolshevik” remained a very difficult foreign language for Munavvar qori.

Conclusion

Ultimately, the whole exercise of answering the OGPU’s questions was futile. In a petition to Agidullin in May 1930, Munavvar qori complained about his conditions. He was held in solitary confinement and denied even the use of the lavatory.

The reason for this [treatment] perhaps is that my testimonies [*pokazaniyalarim*] are not believed or considered incorrect. In fact, I have answered every question correctly and openly and unlike some others, I have recognized my guilt and not made things difficult for you or me. ... With this petition, I am submitting my latest information on the organizations in Namangan and Tashkent. You will probably not believe this note either and consider it incorrect, and reduce my prisoner’s rights even further, but I have no options. I am a prisoner under you. With one little movement of your finger, you can have me killed. Why should I give you incorrect information when I am in this state? I am not afraid of death. Because death

31. MUNAVVAR QORI, “Xotiralar,” p. 240 (23.10.30).

is a thousand times better than my life right now. Every minute I wish death for myself. But now even death avoids me.³²

Death continued to avoid Munavvar qori for almost another year after he wrote this note. In early 1931, he was transported to Moscow, where he was executed on 23 April. During this time, he produced another thirteen *zajavleniya*. Thus was produced the text that is today misrecognized as Munavvar qori's memoirs. I hope to have shed light on some of the intriguing aspects of this text. It should be read as a product of its time and circumstance.

Bibliography

- AHMAD, Sirojiddin Ahmad, "Yo'l boshchi, in MUNAVVAR QORI Abdurashidxonov, *Tanlangan asarlar*, Tashkent, Ma'naviyat, 2003, pp. 9-60.
- ANDICAN, A. Ahad, *Cedidizm'den Bağımsızlığa Hariçte Türkistan Mücadelesi*, Istanbul, Emre Yayınlan, 2003.
- ÇAKIRÖZ, Râci, "Türkistan'da Türk Subayları," *Türk Dünyası Tarih Dergisi* (Nisan 1987).
- KHALID, Adeeb, *The Politics of Muslim Cultural Reform: Jadidism in Central Asia*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1998.
- KHALID, Adeeb, *Making Uzbekistan: Nation, Empire, and Revolution in the Early USSR*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2015.
- KOTKIN, Stephen, *Magnetic Mountain: Stalinism as a Civilization*, Berkeley, London, University of California Press, 1995.
- MUNAVVAR QORI Abdurashidxonov, "Xotiralarim," *Turon tarixi: ommabop majmua*, Tashkent, Maxpirat nomli O'rta Osiyo xalqlari tarixi instituti, 1992, pp. 17-20.
- MUNAVVAR QORI Abdurashidxonov, "Xotiralarimdan," in *Xotiralarimdan (jadidchilik tarixidan lavhalar)*, Tashkent, Sharq, 2001, pp. 21-72.

32. MUNAVVAR QORI, "Ariza," in his *Talanagan asarlar*, p. 182.

MUNAVVAR QORI Abdurashidxonov, "Xotiralar," in his *Tanlangan asarlar*, Tashkent, Ma'naviyat, 2003, pp. 185-292.

TOGAN, A.Z.V. *Hâtıralar Türkistan ve Diğer Müslüman Doğu Türklerinin Millî Varlık ve Kültür Mücadeleleri*, 2nd ed., Ankara, Türkiye Diyanet Vakfı, 1999

TURDIEV, Šerali, "Rol' Rossii v podavlenii džadidskogo dviženija (po materialam arxiva SNB Uzbekistana)," *Central'naja Azija*, 1998, no. 1, p. 139.

U.S.S.R. PEOPLE'S COMMISSARIAT OF JUSTICE. *Report of Court Proceedings in the Case of the Anti-Soviet "Bloc of Rights and Trotskyites," Heard Before the Military Collegium of the Supreme Court of the USSR ... : Verbatim Report*, Moscow: People's Commissariat of Justice of the USSR, 1938.

YALÇIN, Hüseyin Cahit, *İttihatçı Liderlerin Gizli Mektupları*, Istanbul, Temel, 2002.

YERGÖK, Ziya, *Sarıkamiş'tan Esarete (1915-1920)*, ed. Sami ÖNAL, Istanbul, Remzi, 2005.

Résumé : cette étude examine les prétendus « Mémoires » de Munavvar qori Abdurashidxon o'g'li (1878-1931), une figure d'importance dans l'histoire politique du Turkestan à l'ère révolutionnaire et une des premières victimes de l'OGPU. Le texte autobiographique comprend une série de *pokazanija*, écrits quand Munavvar qori était en état d'arrestation, et qui racontent ses activités depuis la révolution. L'étude analyse la manière avec laquelle on se présente – soit une combinaison de confession limitée et de démentis vraisemblables – et le langage qu'on y déploie. L'étude offre aussi des extraits du texte en traduction anglaise.

Abstract: This article explores the so-called "Memoirs" of M. Munavvar qori Abdurashidxon o'g'li (1878-1931), a major figure in the politics of Turkestan in the era of the revolution and an early victim of the OGPU. The autobiographical text is a series of pokazanija written while Munavvar qori was under arrest in which he describes his political activities since the revolution. The article analyses the way in which Munavvar qori presents himself—a combination limited confession with plausible denial or extenuation—and the way he deploys language. The article also presents lengthy excerpts in English translation.

Абстракт: В статье исследуется так называемые «Воспоминания» Мунаввар кори Абдурашидхонов (1878-1931 гг.), один из виднейших деятелей политической жизни Туркестана в эпохи революции и один из ранних жертв ОГПУ. Автобиографический текст состоит из ряда показаний, написанные во время выключения автора, и в которых он запишет его деятельность в послереволюционный период. В данной статье анализируются способов, в которых Мунаввар кори представляет себя (между умеренным признанием вины и отдалением в вероятной мере из ее) и языка, которым он используется. Статья тоже содержит в себе длинных выдержки из текста на английском переводе.

Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique “ Qui suis-je ? ” : lettre aux membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à I. V. Staline et L. D. Trotsky (23/05/1923)

Xavier Hallez

► **To cite this version:**

Xavier Hallez. Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique “ Qui suis-je ? ” : lettre aux membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à I. V. Staline et L. D. Trotsky (23/05/1923). Slovo, Presses de l'INALCO, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, 47. hal-01502355

HAL Id: hal-01502355

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502355>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique
« Qui suis-je ? » : lettre aux membres de la
Commission centrale de contrôle avec copie à
I. V. Staline et L. D. Trotsky (1923/05/23)**
Xavier Hallez

Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique « Qui suis-je ? » : lettre aux
membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à
I. V. Staline et L. D. Trotsky (1923/05/23)
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016
<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502355->

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango - Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique « Qui suis-je ? » : lettre aux membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à I. V. Staline et L. D. Trotsky (23/05/1923)

Xavier Hallez
EHES

Mirsaid Sultan-Galiev (1892-1940) est la figure la plus connue des révolutionnaires musulmans de Russie. Des articles lui furent consacrés dans les années 1950, à la suite desquels il servit de modèle à un certain nombre d'acteurs des mouvements anticolonialistes et anti-impérialistes en lutte pour l'indépendance¹. Cette aura lui valut d'être qualifié de « père de la révolution tiers-mondiste » par Alexandre Bennigsen, auteur d'une première biographie parue en 1986.

Son autobiographie écrite en mai 1923, dont la traduction de larges extraits est l'objet principal de cet article, est un document remarquable². Le contenu, le style,

1. Chercheur associé au CETOBAC (EHES), membre du comité de rédaction de la revue *CONNEXE : les espaces postsoviétiques en question(s)* (Université de Genève, Université Libre de Bruxelles). Séminaire à l'EHESS en 2015-2016 avec Vincent Fourniau : « Histoire du discours sur soi et des formes de représentations identitaires et collectives en Asie centrale (xvi^e-xx^e siècle) » Sujet de recherche actuel : l'évolution des structures et des pratiques politiques kazakhes entre 1868 et 1938. Thèse d'histoire soutenue à l'EHESS en 2012 : « Communisme national et mouvement révolutionnaire en Orient : parcours croisé de trois leaders soviétiques orientaux (Mirsaid Sultan-Galiev, Turar Ryskulov et Elbegdorž Rinčino) dans la construction d'un nouvel espace géopolitique 1917-1926. Contact : xnjhallez@yahoo.com

2. Le texte intégral en russe est publié dans Mirsaid Sultan-GALIEV, *Izbrannyye trudy* (Œuvres choisies), « Gasyr », Kazan', 1998, p. 446-509.

la longueur et le contexte de sa rédaction sont inhabituels dans le corpus si nourri des autobiographies soviétiques. Sultan-Galiev l'écrivit en détention. Après avoir été convoqué par la Commission centrale de contrôle du Parti communiste (CKK) le 4 mai 1923, il fut accusé d'avoir tenté « de lier tous les nationaux des régions périphériques pour la lutte contre le centre » et d'être un « élément anti-parti et anti-soviétique »³. La CKK décida de le relever de toutes ses fonctions au parti et au gouvernement. Puis, il fut emmené à la prison de la Lubjanka, en attendant une enquête plus poussée de la GPU (police d'État).

Dès le printemps 1922, les communistes orientaux avaient été soumis à une surveillance de la part de la GPU, au travers de l'opération « second parlement ». Dans ce cadre, plusieurs courriers de Sultan-Galiev furent interceptés et servirent d'éléments à charge. Il ne fut toutefois pas tout de suite inquiété. La motivation réelle de sa disgrâce fut son opposition à la ligne que Staline imposa pour la constitution de l'URSS. Sultan-Galiev réclamait notamment que toutes les républiques nationales aient le même statut et qu'elles bénéficient de plus grandes prérogatives dans la direction de leurs propres politiques économique et budgétaire. Ce débat fut virulent lors du XII^e Congrès du Parti communiste russe qui eut lieu dans la seconde moitié d'avril 1923. Le premier jour de ce congrès, Staline avait parlé à Sultan-Galiev de ces lettres compromettantes, l'incitant implicitement à revoir sa position, mais Sultan-Galiev exprima ouvertement ses critiques.

Neuf jours après la clôture du XII^e congrès, la menace de Staline fut mise à exécution. Son arrestation fut totalement inattendue pour Sultan-Galiev, qui avait toujours été considéré comme un proche de Staline. La nouvelle fut tout autant un choc pour les communistes nationaux. Il s'agissait de la première répression d'un membre important du parti. Staline décida en parallèle de convoquer une conférence du parti sur la question nationale pour le mois de juin⁴. L'objectif était officiellement d'établir des mesures concrètes pour la réalisation de la politique nationale, mais le but était tout autant de prévenir le risque de formation d'un front de communistes nationaux qui auraient pu s'unir pour faire pression sur le pouvoir

3.Extrait du protocole n°6 de la réunion du CKK RKP(b) du 4/05/1923, Bulat SULTANBEKOV, Damir ŠARAFUTDINOV. (eds.), *Neizvestnyj Sultan-Galiev : rasskreščennye dokumenty i materialy* (La part inconnue de Sultan-GALIEV : les documents déclassifiés), «Tat. Kn. Izdat.», Kazan', 2002, p. 59.

4. La conférence du Parti communiste russe, aussi appelée IV^e conférence nationale, eut lieu du 9 au 11 juin 1923. Bulat SULTANBEKOV (ed.), *Tajny nacional'noj politiki CK RKP. Stenografičeskij otčet sekretnogo IV soveščaniâ CK RKP, 1923 g.* [Les secrets de la politique nationale du CK RKP, compte-rendu sténographique de la IV^e Conférence secrète du CK RKP], « Insan », Moscou, 1992, 296 p.

central et imposer une redéfinition de la ligne officielle. L'emprisonnement de Sultan-Galiev devait servir à dissuader les délégués des républiques nationales de s'opposer à la ligne voulue. La discussion sur le cas de Sultan-Galiev fut d'ailleurs mise en premier à l'ordre du jour de la conférence et aucun communiste national n'osa le défendre.

Plus largement, le contexte était celui de la succession de Lénine, absent de l'arène politique depuis 1922 à cause de son état de santé. Lénine avait écrit une lettre à l'automne 1922, dans laquelle il critiquait la politique menée par Staline. Il y remettait aussi en question sa nomination au poste de premier secrétaire du Comité central. Les autres leaders bolcheviks décidèrent de ne pas l'utiliser contre Staline lors du XII^e Congrès et il fut maintenu à son poste. Toutefois, les tensions au plus haut niveau persistèrent et Staline finit par éliminer ses principaux concurrents entre 1924 et 1926. Sans participer à cette lutte pour le pouvoir, Sultan-Galiev avait tenté d'approcher Trotsky en 1923 pour obtenir son soutien sur la question nationale. La possibilité toute relative d'une coalition entre trotskystes et communistes nationaux peut être considérée comme une des raisons de la mise au ban de Sultan-Galiev par Staline.

Sultan-Galiev fut finalement relâché quelques jours après la fin de la IV^e conférence nationale, mais il ne fut jamais autorisé à revenir en politique. Dans les deux années qui suivirent, il écrivit des lettres à Staline et eut même un entretien avec celui-ci pour obtenir sa réintégration au Parti communiste. Ses requêtes ne reçurent pas de réponse favorable. Sultan-Galiev fut au contraire arrêté à nouveau en 1928 et fut condamné à la déportation aux îles Solovki. À partir de 1923, son nom servit de parangon de la déviation nationaliste dans le discours soviétique et le « sultangalievisme » fut adossé aux dénonciations du panislamisme et du panturquisme. Lors de son procès, il fut accusé d'avoir dirigé une organisation clandestine, dont le but était la sécession des républiques soviétiques turques. En 1934, il fut amnistié et assigné à résidence à Saratov. À nouveau arrêté en 1937, il fut condamné à mort et exécuté en 1940 sur la base de chefs d'accusation identiques à ceux ayant justifié sa précédente condamnation.

Lettre aux membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à I. V. Staline et L. D. Trotsky (19/05/1923)

Qui suis-je ?

J'étais membre du Parti communiste... membre du collège du Commissariat aux nationalités... membre du Bureau des organisations communistes tataro-bachkires... président du Comité fédéral pour les questions agraires... Je suis maintenant un simple détenu. [...]

On me présente comme le centre de gravité autour duquel s'organisèrent tous les éléments de l'Orient musulman mécontents du pouvoir soviétique. [...]

Qui suis-je donc en fin de compte ?

Je passe maintenant en revue tout mon passé et je vois que j'étais un révolutionnaire, un communiste. Je m'aperçois que je suis né de l'esclavage, de l'oppression et d'une pauvreté ancestrale. Je suis le fils d'opprimés et d'un peuple opprimé. Oui, j'étais un révolutionnaire, mais un révolutionnaire-esclave. Je l'ai toujours senti... J'avais des pensées, des sentiments, des aspirations, mais je n'ai jamais eu assez de volonté... Je me retrouvais dans ces mots d'un des grands poètes perses : « J'ai aspiré toute ma vie à la liberté/Mais toute ma vie je me suis senti un esclave. » [...]

Je me suis senti « libre » seulement au moment de la révolution d'Octobre [1917] et des premières années qui l'ont suivie. Mais du jour où l'on m'a dit : tu es un esclave et nous ne te faisons pas confiance – et cela se passa dans la troisième année après la révolution – je me suis à nouveau retrouvé dans la peau d'un esclave. De temps en temps, je revivais quand la confiance commençait à m'être accordée. Mais dès que je ressentais la plus petite défiance à mon égard, je retombais dans mon désespoir... L'on me conseilla : s'ils ne te font pas confiance, démissionne et mets-toi à l'écart. Mais je ne l'ai pas fait, car j'étais persuadé que finalement l'on me ferait confiance... Je ne peux pas être un esclave. Je veux rester et mourir révolutionnaire. [...]

Pourquoi je me suis retrouvé dans l'opposition

Comment expliquer [...] mon mécontentement ? Par la position erronée du Comité central du Parti communiste dans la question nationale ! [...]

Pourquoi n'était-il pas possible d'accepter que la seule force du prolétariat européen pouvait suffire à renverser la bourgeoisie mondiale ? Car la bourgeoisie mondiale n'était pas seulement européenne, mais justement d'une dimension internationale et supposait pour sa destruction la concentration de toutes les forces qui s'y opposaient, à savoir les forces nées des contradictions de l'exploitation de masse (le prolétariat) et de l'exploitation nationale et de classes (la puissance révolutionnaire des colonies). [...]

L'exemple de la Russie démontre la justesse de mon raisonnement. Le succès de la révolution en Russie s'explique par le fait que les intérêts du prolétariat russe, d'un côté, et la libération nationale et de classe de ses périphéries coloniales, de l'autre, se sont combinés. [...]

Pourquoi n'avons-nous pas fait confiance aux communistes turcs et les avons envoyés en Turquie seulement quand ils ne pouvaient plus agir ouvertement ? Le moment avait été propice bien avant, lorsque l'autorité de la Russie soviétique était au plus haut. Des questions analogues peuvent être posées au sujet des mou-

Xavier HALLEZ

vements révolutionnaires en Inde et en Chine. [...] Le mouvement de Kučuk khan⁵ en Perse, le renversement antibritannique en Afghanistan et les mouvements de libération nationale des peuples d'Afrique du Nord auraient aussi pu être des bases sur lesquelles s'appuyer pour organiser la lutte contre la bourgeoisie mondiale. [...] Nous avons deux types de collaborateurs au sein du parti : a) Ceux ne reconnaissant pas l'importance de la question nationale, ayant une attitude sceptique ou dans le meilleur des cas un désintéret complet pour le travail du parti dans ce domaine et même le freinant. b) Ceux contaminés par des *a priori* impérialistes, voire chauvins russes. Ce groupe de collaborateurs combat la création d'entités nationales et lutte pour le pouvoir dans le cas de leur constitution, en s'opposant systématiquement à un accroissement de l'influence des autochtones. [...]

Est-ce que ces collaborateurs furent combattus ? Ce fut le cas par moments, mais ce combat ne fut ni permanent, ni général, ni énergique. Au contraire, ils furent parfois encouragés. [...]

Pourquoi fallait-il commencer à poursuivre sous l'accusation de nationalisme les communistes orientaux – moi, Firdevs⁶, S. M. Efendiev⁷, Ryskulov⁸,

5. Kučuk Khan (1880-1921) lança un soulèvement dans le nord de la Perse contre le pouvoir grandissant de Reza Shah Palhavi, dont l'aboutissement fut la proclamation de la république socialiste de Gilan en juin 1920. Dans une première phase, il reçut le soutien de la Russie soviétique, puis cette dernière l'abandonna, alors que des négociations étaient menées avec la Grande-Bretagne. Reza Shah liquida 6 mois après cette république et Kučuk-khan fut tué.

6. Ismaïl Firdevs (1888-1937), Tatar de Crimée, adhéra au parti bolchevik en 1917 et participa à la prise du pouvoir des soviets. En 1918, il intégra le Commissariat musulman de Russie intérieure et y rencontra Sultan-Galiev qui devint un de ses proches amis. En 1922, il entra au Comité exécutif central de Crimée, puis fut rappelé à Moscou en 1924. En août 1929, il fut arrêté et condamné dans le dossier « Milli-Firka » (parti nationaliste de Crimée). Il fut envoyé avec Sultan-Galiev aux îles Solovki.

7. Sultan-Medžid Efendiev (1887-1938), Azéri, fut un des organisateurs de l'organisation sociale-démocrate Hummet en 1904. Il prit part aux événements révolutionnaires des années 1905-1907. En 1917, il était à la fois membre du Soviet de Baku, du Comité du parti Hummet et du Comité bolchevik local. Il devint membre du Bureau central des organisations communistes des peuples d'Orient en 1919, puis retourna en Azerbaïdjan pour intégrer le Comité central exécutif, qu'il présida de 1931 à 1938.

8. Turar Ryskulov (1894-1938), Kazakh, prit la tête du Comité musulman régional du Turkestan en 1919 et devint le président du Comité exécutif central de la République soviétique turkestanaise entre 1919 et 1920. Renvoyé du Turkestan à l'été 1920, il fut nommé au Commissariat aux nationalités à Moscou. Il ne put rentrer au Turkestan qu'à l'automne 1922 et occupa le poste de président du Conseil des commissaires du peuple (SNK) turkestanais jusqu'en janvier 1924. Il devint par la suite vice-président du SNK de la République soviétique fédérative socialiste de Russie entre 1926 et 1937. Il entretint toujours des relations très distantes avec Sultan-Galiev.

H. Ūmagulov⁹ et tout un groupe de camarades de Kazan – après le second congrès des communistes d'Orient¹⁰ et constituer artificiellement en contrepoints un groupe de membres présumés de « gauche » ou « internationalistes » ? [...]

Sur la question orientale, nous disions qu'en Orient (nous entendions par-là : l'Orient frontalier, à savoir la Turquie, la Perse, l'Afghanistan, l'Inde, la Chine, etc.) il fallait soutenir les mouvements de libération nationale, tant qu'ils ne contredisaient pas la lutte de classe du prolétariat mondial. Nous agissions en même temps pour l'organisation des travailleurs des pays orientaux à l'intérieur des organisations communistes compétentes. [...]

Nous avons tort sur un point : nos exigences de fusion de la Bachkirie et de la Tatarie. La logique des choses exigeait la création non pas d'une république tataro-bachkire, mais d'une république tatare. La position du camarade Staline était totalement juste. [...] Mais, si nous nous étions trompés sur ce sujet, nous l'avons reconnu et nous nous sommes soumis à la volonté du Comité central. [...]

J'estimais que le retrait de Ryskulov et de son groupe du Turkestan n'était pas justifié¹¹. Je pensais qu'il était coupable d'erreurs et de déviations, mais qu'il était possible de les corriger d'une autre manière. Globalement, son approche pour résoudre les problèmes turkestanais était bonne : il envisageait le Turkestan comme la base de lancement de notre « invasion » de l'Orient. Sans accorder les

9. Haris Ūmagulov (1891-1937), Bachkir, appartenait à l'aile gauche radicale du Šuro (Conseil national) bachkir. Il fut élu député à l'Assemblée constituante et adhéra aussi au parti bolchevik. Proche de Validov, il présida le Comité révolutionnaire bachkir en 1919, mais fut rappelé à Moscou l'année suivante et quitta le parti bolchevik.

10. Le 2^e Congrès des organisations communistes des peuples d'Orient eut lieu du 22 novembre au 3 décembre 1919. Sultan-Galiev y présenta le rapport sur la question orientale, dans lequel il expliqua que « la révolution socialiste mondiale ne peut être réalisée sans la participation de l'Orient ». Sultan-Galiev défendit aussi le principe de la proclamation d'une république tataro-bachkire et le maintien d'une terminologie musulmane critiquée pour sa connotation religieuse. Le congrès approuva globalement les orientations de Sultan-Galiev qui fut élu à la présidence du nouveau Bureau central des organisations communistes musulmanes.

11. En janvier 1920, Ryskulov fit adopter lors de la v^e Conférence du Parti communiste turkestanais un projet dans lequel la population légitime à exercer le pouvoir dans la république devenait les peuples turkophones que Ryskulov assimilait à l'ensemble des populations musulmanes de l'Asie centrale. Son projet était d'instituer une réelle autonomie du Turkestan par rapport au pouvoir central soviétique. Il se rendit en vain à Moscou au printemps 1920 pour défendre ses idées. À son retour au Turkestan, il fut écarté de tous les postes de responsabilité et les autres membres de l'ancien Comité régional musulman furent aussi démis de leurs fonctions.

Xavier HALLEZ

bases étatiques élémentaires au Turkestan (un Parti communiste turkestanais, une Armée rouge autochtone, un budget autonome), cet objectif n'était pas réalisable. L'on pourra me rétorquer que ce programme était panturkiste et qu'il menait à la création d'un Touran en attirant et s'adjoignant les territoires turkes limitrophes : la Kirghizie, la Kashgarie, Khiva, Boukhara et les parties turkes d'Afghanistan et de Perse. En quoi cela peut-il être terrible pour les intérêts de la révolution sociale internationale ? C'est terrible seulement pour le nationalisme russe ou pour le capitalisme d'Europe occidentale et non pour la révolution. Ce programme est un des moyens radicaux pour réveiller l'Orient colonisé et tout particulièrement dans sa partie où l'impérialisme anglais a fait son nid. Il faut bien attirer les pays d'Orient dans l'orbite de la révolution sociale internationale. [...]

L'autodétermination soviétique du Turkestan, en le transformant en un État soviétique plus ou moins indépendant avec la participation importante des travailleurs de la population autochtone, serait à mes yeux un des moyens réels et concrets de notre renforcement en Orient et en conséquence de l'entrée de l'Orient dans l'orbite de la révolution sociale internationale que nous avons initiée.

Être mécontent de certaines actions du Comité central ou même en désaccord avec ces orientations générales à un moment ou à un autre, sur une période donnée et sur une question particulière, ne signifie pas être en opposition avec lui et organiser la lutte contre lui. [...] Si nous avons lutté pour quelque chose, ce fut uniquement pour le renforcement de l'autorité du pouvoir soviétique et de notre parti dans les couches les plus larges des nationalités orientales (*narodnosti*) ou contre les courants de l'ultra-gauche¹² dans la question nationale, car ces courants n'arrivaient qu'à rejeter et éloigner du pouvoir soviétique et du Parti communiste les nationalités (*nacional'nosti*) attardées. [...]

On peut me dire : Et comment expliquer que je défendais et que je ne renonçais pas à la proclamation de l'autonomie dans la question nationale ? Je vais le dire : C'est très simple. À ce stade de développement de l'humanité, quand elle ne se constitue pas seulement de classes, mais aussi de nationalités (*nacional'nosti*) très diverses dans leur organisation socio-économique et culturelle et dans leur mode de vie, la voie pour résoudre la question nationale que j'ai mise en place et pour laquelle je me suis battu, est la seule qui soit juste.

12. Sultan-Galiev entend ici les communistes associés au courant dit « gauchiste » qui exigeait l'instauration d'une stricte dictature du prolétariat et l'adoption immédiat du communisme. Ce courant se disait internationaliste et était totalement opposé à la création de république nationale et à l'expression d'une politique nationale. Le principe de classe devait être le seul fondement à la définition de la politique soviétique et de l'orientation du Parti communiste.

J'ai tout dit et je n'ai rien caché, même au sujet de ma vie privée. Je n'ai pas caché mes pensées sur plusieurs moments de la révolution. J'ai essayé de me présenter avant mon jugement tel que j'étais réellement. Je ne demanderais qu'une seule chose : prendre en compte toutes les situations de ma vie qui ont eu des conséquences sur son développement anormal et aussi le travail révolutionnaire mené sous le tsarisme et après la révolution d'octobre. [...] Je demande à rester dans le parti [...] et plus que tout à ce que l'on me fasse confiance.

Sultan-Galiev, 19/05/1923

QUI SUIS-JE DONC ? JE VEUX ÊTRE ENTENDU

Avant la révolution : l'enfance

Je suis né en Bachkirie dans le village bachkir de Šipaevvo le 13 juillet 1892 de Ajnil'haät (fille d'un noble tatar désargenté) et de Hajdar-Galij, instituteur. Mon père n'a pas arrêté de déménager toute sa vie en tant qu'instituteur de langue russe. Ces déplacements permanents d'un bout de la Bachkirie à un autre en train ou à cheval ont développé chez moi une grande capacité d'observation et une sensibilité particulière. Mes parents étaient très pauvres.

Mon père aimait les pauvres et les aidait toujours. Il m'a transmis cette attitude. « Travaille sans relâche », me disait-il toujours et je me suis mis à aimer le travail.

De tous mes souvenirs d'enfant, ma mémoire a gardé celui du « loup » et celui de mes voyages à travers la Bachkirie. Le « loup » était un garçon de 12-13 ans, en guenilles, marchant pieds nus et ne portant pas de *tübitejka*¹³. Les autres garçons lui tombaient tout le temps dessus et le frappaient. J'avais pitié de lui et il avait une petite sœur de 5-6 ans, sale, en guenilles, hirsute et qui mangeait ses poux. Tous les enfants se moquaient d'eux. Un jour en été, je suis allé chez eux. Leur père construisait leur maison [...] et je me suis mis à les aider. Nous avons travaillé tous les quatre. Le « loup », sa sœur et leur vieux père se réjouissaient de leur future maison. J'étais moi aussi heureux.

De mes voyages, j'ai retenu cet événement caractéristique. Nous nous étions arrêtés dans un petit village montagnard bachkir. (...) Des enfants bachkirs à moitié nus se sont approchés de moi et ont commencé à se moquer de moi en disant : « Tatar... Tatar... Karga atar » (à savoir Tatar, Tatar, tireur de corbeau). [...] Ils

13. Une sorte de calotte portée traditionnellement aussi bien par les hommes que les femmes en Asie centrale, dans la région de la Moyenne-Volga et de l'Ural et en Crimée.

Xavier HALLEZ

ont pris des pierres et m'ont bombardé. J'avais 10 ans et le plus grand des enfants n'avait pas plus que 7 ans, mais néanmoins ils m'ont fait pleurer et m'enfuir.

J'ai commencé à étudier à l'âge de 6 ans et j'étais plutôt doué. Je n'ai pas pu entrer dans un *gymnasium* (lycée) par manque de moyens. C'est pourquoi j'ai étudié de 11 à 15 ans dans une *mekteb* (école) de village et que j'ai complété mon éducation musulmane. Ces cinq belles années passèrent en vain. J'y ai appris le Coran et ses interprétations, la grammaire arabe, écrite en langue perse et toute sorte d'idioties. J'étais profondément abattu de ne pas avoir pu étudier dans un *gymnasium*. J'avais une grande soif de connaissances.

Ma mère était la fille d'un noble (*myrza*) et mon père un simple Mešar¹⁴. Quand je me trouvais dans la demeure de ma famille maternelle, je comprenais la différence entre moi et mes cousins. Tous étaient issus de haut rang de la noblesse. Moi, mes sœurs et mes frères, nous étions des plébéiens. Quand nous jouions, les autres me tombaient dessus ou me harcelaient en se moquant de mes origines plébéiennes. Ainsi, la demeure familiale fut ma première école révolutionnaire, en m'enseignant la haine de classe. Et j'étais heureux d'être un simple Mešar et pas un *myrza*.

Adolescence

Mon adolescence se passa à l'école normale. J'y ai bien étudié et fus toujours le premier de la classe. À 16 ans, j'étais déjà un athéiste convaincu. Je reçus mes premières leçons de socialisme dans cette école. Mes professeurs furent A. Nasybullin (originaire d'Astrakhan et aujourd'hui vivant à Kazan et membre de l'administration vétérinaire tatare) et Auhadi Išmurzin (aujourd'hui emprisonné par la GPU (police politique) ou fusillé pour sa participation au mouvement basmatchi¹⁵). Le souvenir de la révolution de 1905 était très vivant chez eux. Nasybullin parti-

14. L'origine des Mešars est un sujet controversé. Selon les auteurs, ils sont présentés comme les descendants de Magyars, de Kumano-kipčaks ou de Finno-ougriens. Leur langue était le tatar et ils étaient musulmans. Lors du recensement de 1926, ils étaient encore mentionnés, avant de disparaître des statistiques pour être incorporés aux Tatars et aux Bachkirs.

15. Le mouvement basmatchi prend son origine dans la liquidation par le pouvoir soviétique au début février 1918 de l'autonomie dite de Kokand, qui avait été proclamée lors du IV^e Congrès des musulmans du Turkestan en novembre 1917. Une partie des acteurs de l'autonomie refusèrent de collaborer avec le nouveau régime et décidèrent de le combattre par les armes. Le mouvement basmatchi fédéra en Asie centrale de nombreuses forces opposées au pouvoir soviétique et représenta une menace très grande pour celui-ci jusqu'au début des années 1920.

cipa directement aux événements. Išmurzin était plus un rêveur et un romantique qu'un révolutionnaire concret et en conséquence, il suivit par la suite la voie du nationalisme. Grâce aux livres et aux brochures, qu'ils me prêtèrent, je me suis familiarisé avec la théorie du socialisme scientifique. Je l'ai facilement assimilée. Elle a nourri mes réflexions à la sortie de l'école normale.

La vie après les études

J'ai terminé l'école normale en 1911, puis j'ai enseigné durant les deux années scolaires suivantes dans des villages tatars. En 1914, je me suis marié et nous avons enseigné tous les deux pendant une année avant de partir pour Baku.

Nous avons lu dans un journal une annonce qui proposait des postes d'enseignantes dans un nouveau *gymnasium* musulman pour filles¹⁶. Ma femme y fut engagée comme professeur de géographie.

Ayant une expérience en tant que correspondant, j'ai postulé auprès du journal *Kaspiâ* (La Caspienne). Je n'ai pas été pris sous le prétexte que des collaborateurs musulmans travaillaient déjà pour le journal. Après trois mois, je suis parvenu à me faire embaucher dans les journaux *Baku* et *Kavkazskoe slovo* (Le mot caucasien) pour y relater la vie des musulmans et m'occuper de la revue de presse des publications musulmanes. Le premier journal était édité par la bourgeoisie arménienne, à la tête de laquelle se trouvait le bien connu Vermişev¹⁷. Il était particulièrement nécessaire de les éclairer sur la vie locale des musulmans. Or, aucun journaliste musulman local n'acceptait de travailler pour un journal arménien. Cela se comprenait étant donné le fol antagonisme national existant entre les Tatars et les Arméniens. Mon engagement eut lieu à l'automne 1915 en pleine campagne sur le front caucasien. Le journal *Baku* menait une propagande antiturque ouverte.

Au début, ma situation fut difficile et même désespérante. Quand les Tatars surent que je travaillais pour un journal arménien, ils commencèrent à me regarder

16. L'établissement scolaire mentionné par Sultan-Galiev était en réalité l'école pour filles musulmanes de Baku fondée en 1901 par le magnat azéri du pétrole Gadži Zejnag Ablin Taghiev, qui devint en 1913 l'école normale pour jeunes filles musulmanes. Elle était dotée d'un internat et les enseignements comprenaient entre autres le russe, l'azéri, l'arithmétique et la géographie. Le corps enseignant était entièrement féminin.

17. Hristofor Vermişev (1863-1933), arménien originaire de Tiflis, fut conseiller et maire de sa ville. À partir de 1909, il publia le journal en russe *Baku* et en fut le rédacteur en chef. Membre du Parti constitutionnel-démocrate, il fut ministre des Finances et de l'Approvisionnement du premier gouvernement arménien. Après l'instauration du pouvoir soviétique, il n'occupa plus aucun poste de responsabilité.

Xavier HALLEZ

de travers, me traitant comme un espion arménien. De l'autre côté, une partie de la rédaction arménienne me considérait comme un espion tatar.

Par la suite, cette méfiance passa. Les Tatars se rendirent compte que j'étais tout à fait objectif dans la description de la vie musulmane, et ils se calmèrent. Certains articles publiés dans les journaux musulmans jugeaient même que la presse et la vie musulmane étaient bien mieux rendues dans *Baku* que dans *Kaspiâ*. Pourtant, ce dernier journal avait un grand nombre de correspondants dédiés à cela. D'ailleurs, des journalistes musulmans me proposèrent à la veille de la révolution de publier ensemble un hebdomadaire en russe.

Mon œuvre littéraire

Dans tous mes écrits, une pensée sert de fil rouge : une profonde tristesse et une insatisfaction face à la vie, la volonté de « devenir Ormuzd », de transformer les êtres humains en « hommes-Ormuzd » (hommes-dieux), et la conscience « de ne pas être Ormuzd, mais un simple humain »¹⁸.

Je n'ai pas pu développer dans toute sa mesure mon talent littéraire, particulièrement poétique et dans les nouvelles, car la révolution d'Octobre intervint. Me consacrant à la révolution, j'espérais retourner à cette passion dès que le pouvoir du prolétariat aurait été consolidé.

*L'assassinat d'Orudžiev*¹⁹

Ma description aurait été incomplète si je ne m'étais pas arrêté sur la raison pour laquelle j'ai commis cet assassinat au printemps 1918.

18. D'après Sultan-Galiev, l'humanité refuse de voir les « ténèbres » vers lesquelles elle se dirige, en portant ses espoirs sur un progrès infini. Il dénomme cet état « Ormuzd l'usurpateur ». Ormuzd était censé représenter le bien, la lumière dans la religion manichéenne et il s'oppose à Ariman, l'esprit du mal. Il porte son désir sur la création d'hommes Ormuzd, qui mettraient fin au règne d'« Ormuzd l'usurpateur ». Celui-ci se manifeste dans les aspirations à la fausse liberté, à la perfection impossible, dans l'indifférence et dans l'admiration des forces trompeuses. « L'homme Ormuzd se détournerait alors de ses deux ennemis séculaires – Ormuzd l'usurpateur et Ariman – et se métamorphoserait en être humain. Et Ormuzd-homme crierait alors : Arrière, le divin ! ... Arrière, le satanique ! J'ai besoin de ce que je suis, de l'humanité ! ... Mais, je ne suis pas Ormuzd... Je suis un homme... » (Kul'ku-baš [Sultan-Galiev], « Â čelovek » (Je suis un homme), *Musul'manskaâ gazeta*, n° 1 (5/01/1914), Mirsaid SULTAN-GALIEV, *Izbrannnye trudy, op. cit.*, p. 55).

19. Le docteur Dževad Orudžiev, d'origine azérie, travaillait à la clinique de l'université de Moscou. Connu dans l'intelligentsia musulmane moscovite, il avait été élu à l'été 1917 à la Duma municipale pour représenter les musulmans et était proche du parti Musavat.

En 1913, j'ai rencontré une aristocrate tatare, alors que je travaillais dans la clandestinité à Ufa. Elle s'appelait Rauza²⁰. Elle était très cultivée et engagée. Elle nous aida dans nos activités, diffusant ou gardant chez elle des brochures et des tracts. Je l'ai aimée passionnément et tendrement et ses sentiments à mon égard furent les mêmes. Quand je lui ai déclaré ma flamme, elle me raconta avec une grande tristesse et des larmes la tragédie de son âme de jeune fille. Elle me raconta comment les hommes l'avaient martyrisée depuis ses 6 ans : d'abord les garçons de l'internat, où son père enseignait, puis les adultes quand elle eut 11-12 ans. Elle me relata avec terreur de quelle manière son cousin (le prince Kudašev), âgé de 5 à 6 ans de plus qu'elle, la violait. Je l'ai épousée. Quand elle se souvenait de sa sombre enfance, je la consolais et la réconfortais.

À la fin juillet 1917, j'ai appris qu'elle me trompait. Je l'ai quittée avec le cœur brisé : c'était mon premier amour et nous avions un enfant. Elle vint me voir plus tard à Kazan. Je lui ai pardonné et nous nous sommes remis ensemble. Mais était-ce une union ? Bien sûr que non...

- Pourquoi t'es-tu donnée à un autre ?
- Parce que tu ne me satisfaisais pas.
- Depuis longtemps ?
- Depuis la première fois...
- Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?
- Je ne voulais pas te faire du mal...

Je n'ai pas divorcé, ayant trop peur qu'elle ne sombre. Je me suis torturé pendant toute une année. J'avais l'impression d'être en enfer.

J'ai appris par la suite qui était cet intrigant. Après de longues réflexions, j'ai décidé de le tuer. Pourquoi ? Parce que je voulais vivre. Or, j'étais comme assassiné – moralement, spirituellement et psychologiquement.

Celui qui osa la toucher se devait de savoir, avant de le faire, que celui qu'il avait insulté et blessé, pouvait ne pas lui pardonner. De manière évidente, il n'y pensa pas. S'il y a pensé, il devait être persuadé qu'il ne lui arriverait rien.

Et j'ai assassiné Orudžiev de jour et dans son appartement. L'on m'a vu et la police se mit à ma poursuite, mais je ne fus pas arrêté. J'aurais pu ne pas me

20. Rauza Čanyševa appartenait à une vieille famille de la noblesse tatare. Elle reçut une éducation secondaire et rallia les idées socialistes. En avril 1917, elle participa au Congrès panrusse des musulmans qui eut lieu à Kazan'. Éluë au Bureau central des musulmans de Russie, elle fut déléguée aux deux congrès panrusse des musulmans en mai et juillet 1917 et participa au débat sur la condition de la femme. Entre 1917 et 1918, elle vivait surtout à Moscou, alors que Mirsaid Sultan-Galiev se trouvait à Kazan'. Après leur séparation, elle fut envoyée au Turkestan et y décéda du typhus en 1921.

Xavier HALLEZ

rendre, car personne ne me connaissait à Moscou, mais je le fis. Je ne voulais pas que l'on dise ensuite que des meurtriers se cachent parmi les communistes musulmans. Je voulais être jugé, mais il n'y eut pas de procès. Le commissaire aux affaires musulmanes, M. Vahitov²¹ (décédé) exigea que l'affaire soit classée bien que j'aie souhaité le contraire.

Je me suis séparé de ma femme et chacun de nous a suivi sa propre route.

Oui, je vous le dis, cela m'a réconforté : je ne me suis senti un véritable homme qu'après l'avoir fait. Il ne restait plus qu'une petite pensée trottant dans ma tête : je ne pouvais pas tuer la vérité même.

Mes activités révolutionnaires

Avant d'entrer dans la vie révolutionnaire, j'ai effectué un important et profond travail sur moi-même et j'ai dessiné les orientations de ma vision du monde.

La somme des impressions que j'ai eues dans ma vie et au travers de mes lectures était suffisante pour que j'élabore ma vision du monde. Mon travail dans cette direction fut facilité par le fait que je suis habitué depuis mon enfance à observer et réfléchir avec un esprit critique.

J'avais une étrange habitude : Quand je me posais une quelconque question, je me devais absolument de la résoudre avec sûreté (cette habitude date de l'école élémentaire et des problèmes d'arithmétique).

Et je « résolvais » ces questions. J'en suis venu de manière inattendue à la prise de conscience et à la pensée claire que la vie est donnée aux hommes pour en jouir, qu'elle est le plus précieux des cadeaux, qu'elle doit être estimée et qu'il faut l'aborder avec patience. La vie est courte et il ne sert à rien de la remplir de tristesse.

Néanmoins, j'ai été témoin du désespoir présent partout. J'ai vu la pauvreté, l'esclavage, l'exploitation des hommes par d'autres et j'ai observé leurs malheurs, les humiliations, leur angoisse et leur labeur insoutenable. Et mes réflexions sont

21. Mullanur Vahitov (1885-1918), Tatar, participa à la révolution de 1905 à Kazan et fut par la suite actif dans les milieux sociaux-démocrates. Il fonda en avril 1917 le Comité socialiste musulman, dont il prit la présidence. Il tenta d'unifier les forces socialistes tatars. Élu député à l'Assemblée constituante, il soutint la prise du pouvoir par les soviets et entra au Comité révolutionnaire créé après la révolution d'Octobre à Kazan. Bien qu'il n'ait pas choisi d'adhérer au Parti bolchevik, il fut nommé à la tête du Commissariat aux affaires musulmanes. Il y travailla à la proclamation d'une république tataro-bachkire et à la formation d'unités musulmanes de l'Armée rouge. Fait prisonnier lors de l'offensive blanche de l'été 1918, il fut fusillé. Sultan-Galiev l'avait rencontré lors des congrès panrusse des musulmans de l'été 1917.

allées plus loin. D'où est-ce que tout cela vient. Où sont les racines de tous ces maux ?

Tout d'un coup, j'ai compris clairement que le malheur vient de ce que les êtres humains vivent chacun pour soi.

En continuant ma pensée, je me suis demandé quelle en était la raison première. Je suis arrivé à l'idée que l'origine de tous les événements de la vie humaine sur terre se trouve dans la somme des conditions matérielles naturelles présentes sur terre (ses propres caractéristiques, sa particularité et sa dépendance vis-à-vis du Soleil, de la Voie lactée et du Monde des mondes). Je me suis penché sur ce qui est le plus terrifiant pour l'homme et les vivants en général : la mort. Je suis parvenu à la conclusion que la mort n'existe pas dans la nature.

— Le monde est éternel... Il est vieux et ne connaît ni début ni fin... Il existera éternellement, me suis-je dit.

Une fois, alors que je réfléchissais à la signification de « la singularité » (*edinica*), j'ai fait la découverte essentielle pour moi de son impossible répétition et de l'achèvement du Monde. J'ai pris conscience que le Monde est fini dans son infinité même et qu'il n'y aura jamais et nulle part aucun autre Nouveau Monde. J'ai ainsi développé la théorie suivante :

Il n'y a rien de nouveau dans le Monde. Ce qui apparaît à nouveau n'est pas nouveau, c'est-à-dire que cela existait déjà depuis longtemps sous une autre forme ou dans une autre combinaison.

J'ai réfléchi au sujet de l'homme et j'ai compris que l'homme n'est rien de plus qu'un appareil de prise de conscience du quotidien, extrêmement limité quant à ses forces nécessaires et encore plus dans les impulsions de sa volonté. J'ai observé que l'homme ne peut agir dans ses « expériences » que sur ce que sa conscience parvient à saisir. Mais, il n'arrivera jamais à cet état de conscience lui permettant de comprendre le Monde entier et la vie dans sa totalité, qui sont infinis.

Existe-t-il des limites au développement possible maximal de l'être humain ?
Oui.

J'ai trouvé une réponse complète et exhaustive dans le livre de Petr KOGAN, *la Philosophie de la social-démocratie*²², que j'ai déniché chez un bouquiniste moscovite en 1912. Je possédais peu d'ouvrages révolutionnaires. Où les trouver dans

22. Il s'agit d'articles de Joseph DIETZGEN, théoricien social-démocrate allemand, traduits et compilés par Petr KOGAN en 1907. Petr KOGAN (ed.), *Dicgen I. Filosofijâ social-demokratii: sbornik melkih filosofskih statej* (DIETZGEN J., *la Philosophie de la social-démocratie*, recueil de courts articles philosophiques), édité par I.N. Kušnerev, Moscou, 1907, 262 p.

Xavier HALLEZ

un village ? Toute ma bibliothèque se composait du livre susnommé de Kogan, de deux livres de Kropotkine, de deux livres de Kautsky²³, de *l'Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie* d'Alphonse Thun²⁴, d'un *Mémento marxiste*, de *l'Histoire du chartisme*²⁵ et de quelques brochures diverses datant de 1905.

J'ai débuté mes activités révolutionnaires au début de l'été 1913. Cela a commencé ainsi. Au printemps de cette année-là à Ufa, j'ai fait la connaissance de l'instituteur bachkir Girej Kadračev et nous avons conversé. Nous avons polémique et j'ai découvert en lui une personnalité originale. J'avais déjà entendu parler de lui auparavant. D'après ce que je sais, il était actif dès 1905 aux côtés d'anarchistes.

Sa théorie était la suivante :

L'homme a gâché la terre. Il a détruit sa beauté naturelle et sauvage. Il ne vit pas, mais s'imagine vivre. Il pourrit et continue à gâcher la nature. Les gens, habitant la terre aujourd'hui, ne servent à rien. Ce ne sont pas des humains, mais des parasites inutiles [...]. Il faut assainir l'humanité. Pour cela, il faut éliminer tous les malades, les handicapés et les malformés, donc 99 % de tous les hommes vivant sur terre. Qu'ils se décomposent et amendent le sol. Il ne faut laisser que les plus sains, les plus beaux et les plus talentueux. La nature retournera alors à sa beauté première. L'homme sera sauvage, sain et heureux.

Je n'étais pas d'accord avec ses positions de principe, mais sa simplicité, sa résolution et le caractère révolutionnaire de sa pensée me plurent.

Deux autres camarades aussi instituteurs, A. Bogdanov et Z. Valiev, nous rejoignirent et nous décidèrent de former une « organisation socialiste tatare de combat »²⁶. (...) Nous nous sommes mis d'accord sur le programme suivant :

23. Il n'est pas possible de déterminer quels étaient ces livres. Les œuvres de Pierre Kropotkine, le plus célèbre théoricien anarchiste russe du début du xx^e siècle, étaient largement diffusées. De même, de nombreux livres et brochures de Karl Kautsky, théoricien marxiste allemand qui s'opposa à la ligne bolchévique, furent publiés en russe à partir des années 1880.

24. L'œuvre originale d'Alphonse (Alfons) Thun, publiée à Leipzig en 1883, existe en deux traductions russes et fut rééditée jusqu'au début des années 20 : Alfons TUN (sous la rédaction de L. Šiško), *Istoriâ revolúcionnogo dvíženîâ v Rossii* [Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie], «Zemlá i volá», Saint-Pétersbourg, 1902, 394 p. ; Alfons TUN (sous la rédaction de Plekhanov), *Istoriâ revolúcionnogo dvíženîâ v Rossii*, « Tip. Ligi russkoj rev. social-demokratii », Genève, 1903, 331 p.

25. Robert GAMMEDŽ [Gammage], *Istoriâ čartizma* [l'Histoire du chartisme], « Delo », Saint-Pétersbourg, 1907, 506 p.

26. La dénomination donnée par Sultan-GALIEV se calque sur celle de l'organisation de combat socialiste révolutionnaire qui organisa des attentats en Russie entre 1901 et 1908.

- . Le remplacement de la monarchie par une république démocratique ;
- . Le transfert des grandes propriétés aux paysans ;
- . Le transfert des usines aux ouvriers ;
- . L'autodétermination nationale des régions périphériques.

Au début de la [Première] Guerre [mondiale], notre organisation se dispersa. Je ne parvins pas, malgré tous mes efforts, à entrer en contact avec l'organisation bolchevik, car elle était clandestine. Je ne souhaitais pas me lier aux mencheviks et seules des organisations nationalistes existaient chez les musulmans.

Au moment de la révolution de février [1917], j'ai organisé [à Baku] un « Soviet des musulmans de la Volga » (il y en avait près de 9 000). Après mon départ, il tomba, je crois, sous l'influence des nationalistes et fut dissout.

Je suis arrivé à Petrograd pour occuper le poste de secrétaire de l'Ikomus – le Comité exécutif du Conseil panrusse des musulmans²⁷. J'avais été invité par Ahmedbek Calikov²⁸ (menchevik de gauche). J'ai accepté cette fonction uniquement dans le but de ressusciter mon ancienne organisation et utiliser pour cela l'appareil de l'Ikomus. Je n'appartenais à cette période à aucun parti russe officiel. J'étais sympathisant bolchevik. J'appris par hasard que Girej Kadračev était vivant et qu'il se trouvait en Crimée. Je lui ai écrit pour l'appeler à Petrograd. Il vint avec une requête des Tatars de Crimée au sujet de la constitution de troupes tatares. Nous avons établi tous les deux un plan pour nos activités politiques. Il a choisi d'agir en Crimée et moi à Kazan, car cette ville devenait le centre politique des Tatars de la Volga. Notre plan d'action était le suivant : la formation de fractions bolcheviks dans les comités socialistes musulmans ; le regroupement autour de soi des socialistes musulmans de gauche de façon à les écarter des nationalistes tatares.

27. Lors du premier congrès panrusse des musulmans à Moscou en mai 1917, un Conseil panrusse des musulmans fut élu qui choisit dans ses rangs les membres d'un Comité exécutif (Ikomus). Ces deux organes s'étaient vu attribuer par le congrès panrusse « l'entière représentation nationale et la direction de la vie politique de la population musulmane de Russie ». L'Ikomus fut dissout par le pouvoir soviétique en mai 1918.

28. Ahmedbek Calikov (1882-1928), Ossète, montra une grande activité de propagande et de coordination des différents comités sociaux-démocrates dans le Nord-Caucase, défendant la renaissance nationale des musulmans. Membre de longue date du parti menchevik, il fut élu au Soviet de Petrograd après la révolution de février 1917. Il devint le président de l'Ikomus et défendit toujours une vision unitariste face aux fédéralistes. Refusant de collaborer avec le pouvoir soviétique, il finit par émigrer.

Mullanur Vahitov, fondateur et leader du Comité socialiste musulman, approuva notre plan d'action. [...] Je suis parti pour Kazan le 12 juillet, juste après la défaite des bolcheviks lors des journées de juin (je n'étais pas encore officiellement membre du parti bolchevik, mais je me considérais comme tel de toute mon âme et de tout mon corps).

Mes activités révolutionnaires après octobre

Notre tâche principale après la révolution d'octobre fut d'empêcher une attaque du pouvoir soviétique par la bourgeoisie tatare renaissante et active.

Lors de l'ouverture du [second] congrès [des soldats musulmans]²⁹, je fus chargé du discours programmatique au nom du Comité socialiste musulman. Je prévins le congrès que les socialistes révolutionnaires et les mencheviks défaits organisaient la contre-révolution et qu'ils voulaient instrumentaliser les mouvements nationaux des peuples exploités de Russie pour lutter contre le pouvoir soviétique. J'ai démontré qu'ils étaient armés et financés par le capital anglo-français. J'ai appelé le congrès à ne pas succomber aux provocations des socialistes révolutionnaires et des mencheviks et à ne pas rompre son amitié avec le pouvoir soviétique.

En même temps, un travail opiniâtre était mené parmi les ouvriers. Des meetings étaient organisés pratiquement tous les deux jours. Les ouvriers y adoptaient des résolutions sur la non-reconnaissance du Parlement national³⁰.

L'atmosphère à Kazan était tendue. La bourgeoisie russe et tous nos ennemis – socialistes – révolutionnaires, mencheviks et même les Cent-noirs russes, incitaient les musulmans à proclamer un khanat tatar. Le Parlement national adopta un décret sur la création de l'État de la Moyenne-Volga et de l'Ural méridional, comprenant les territoires des actuels Tatarstan, Bachkirie et les *oblast'* (régions) tchouvache et marii. [...] Il fallait l'empêcher.

Nous décidâmes de prendre des décisions fermes. La fraction bolchevique devait quitter le [second] congrès [des soldats musulmans] et fonder le Commissariat musulman, seul organe révolutionnaire légitime des musulmans. Le

29. Le 11^e Congrès des soldats musulmans se déroula avec intermittence entre le 8 janvier et le 3 mars 1918.

30. Le Parlement national, en tatar *Millet medžilis*, se réunit à partir de la fin novembre 1917 à Ufa et était censé représenter l'ensemble des musulmans de Russie. Sa convocation avait été décidée par le 11^e Congrès panrusse des musulmans afin de préparer l'autonomie nationale. Le *Millet medžilis* adopta le 22 novembre une résolution sur la création d'un État de l'Idel-Ural, Idel étant la dénomination turke de la Volga. En parallèle, le *Millet medžilis* se refusa à reconnaître le pouvoir des soviets.

congrès devait être dissout et le Harbi Šuro³¹ liquidé. Je fus nommé commissaire musulman.

La tension se renforça. Les leaders du congrès décidèrent de proclamer l'État d'Idel-Ural, afin de nous couper l'herbe sous les pieds. Le comité régional de Kazan du parti bolchevik convoqua une réunion extraordinaire, à laquelle moi et Said-Galiev³² participèrent. La question posée était celle de notre attitude. [...] Le camarade Said-Galiev ne souhaitait pas intervenir contre la proclamation de la république [l'État d'Idel-Ural], car, selon lui, ces leaders ne pourraient de toute façon pas assumer le pouvoir.

Je pensais, au contraire, que si nous les laissions faire, il serait ensuite trop tard pour corriger la situation. Je m'appuyais sur les analyses suivantes :

- . a) L'acte même de la proclamation de l'État tatar pouvait provoquer un renversement de l'attitude de la population tatar en faveur des nationalistes ;
- . b) Nous ne pouvions pas alors entrer en conflit armé, car en premier nous n'avions pas de troupes suffisantes à Kazan et en second, le Harbi Šuro aurait pu, en déclarant la mobilisation générale, compter sur près de 60 000 soldats tatars à Kazan seulement ;
- . c) Les nationalistes auraient pu immédiatement entrer en contact avec Ufa et Orenburg (il y avait là-bas de 10 à 12 000 soldats tatars) et y soulever une rébellion qui aurait pu se propager plus loin en Orient : en Kirghizie [l'actuel Kazakhstan], au Turkestan, à Astrakhan et en Azerbaïdjan.

J'ai proposé d'empêcher la proclamation d'un État par les nationalistes, en arrêtant préventivement leurs principaux leaders.

L'arrestation des leaders du [Harbi] Šuro provoqua le soulèvement des unités tatares de la ville [de Kazan]. La population tatar rebelle prit d'assaut un entrepôt d'armement et s'empara de 20 000 fusils et de nombreuses munitions.

31. Le Harbi Šuro ou Conseil national panrusse des soldats musulmans était l'organe exécutif élu lors du congrès des soldats musulmans.

32. Sahib-Garej Said-Galiev (1894-1939), Tatar, adhéra dès mars 1917 au Parti bolchevik. De 1918 à 1919, il occupa le poste de commissaire aux nationalités du Soviet de Kazan'. Lors du congrès constitutif de la République tatar en septembre 1919, il fut élu président du SNK. Puis à l'été 1921, il fut désavoué au Tatarstan et fut nommé à la présidence du SNK de Crimée. Le conflit fut particulièrement virulent entre Said-Galiev et Sultan-Galiev, dont les lignes politiques étaient antagonistes. Said-Galiev appartenait au courant dit « gauchiste ».

Il était nécessaire de prendre une décision rapide pour liquider ce conflit à notre profit. Et la solution à ce problème dépendit de l'attitude du centre politique, à savoir de moi-même.

Est-ce que ce conflit était utile au pouvoir soviétique ? Sans aucun doute, non. Au même moment, le Kaiser [allemand] lançait une offensive à l'ouest [de la Russie]. Les conflits en Crimée, au Turkestan, en Bachkirie et ailleurs avaient développé l'hostilité des musulmans à notre égard. Et, un conflit avec les Tatars de la Volga aurait été encore bien plus dangereux que dans les autres régions : ils savaient combattre³³ et ils auraient pu en cas de nécessité nous opposer plusieurs centaines de milliers de soldats en quelques jours. Nous n'avions alors pas encore d'Armée rouge.

J'ai proposé d'essayer de prévenir un conflit armé ouvert et de commencer des pourparlers de « paix » avec les représentants du [second] congrès [des soldats musulmans].

Suite à des négociations avec les envoyés du congrès, une sortie idéale à cette délicate situation fut trouvée. L'accord fut atteint aux conditions suivantes :

Le Harbi Šuro et le congrès des soldats musulmans doivent se dissoudre et la totalité du pouvoir est transférée au commissariat musulman ;

Toutes les forces armées du Harbi Šuro doivent passer sous le commandement du commissariat musulman ;

Les représentants du Šuro renoncent à proclamer l'État Idel-Ural, attribuant ce droit aux soviets de la Moyenne-Volga et de l'Ural méridional ;

Les leaders du Harbi Šuro sont démis de toutes leurs fonctions et s'engagent à ne pas prendre les armes contre le pouvoir soviétique.

La suite des événements ne fut pas dangereuse pour nous. La constitution de la « République au-delà de la Bulak »³⁴ dans la partie tatare de la ville ne présenta pas de réel défi. Nous avions la capacité de liquider les restes du mouvement nationaliste.

La proclamation par le Centre [Moscou] du règlement sur la république soviétique tataro-bachkire nous procura une arme morale pour combattre les partisans

33. Les populations allogènes du Turkestan étaient dispensées du service militaire auquel étaient soumis les Tatars de la Volga. Les Bachkirs et les Tatars de Crimée se trouvaient par contre dans la même situation que les Tatars de la Volga, mais leur nombre était moindre.

34. Le II^e Congrès panrusse des soldats musulmans décida de se déplacer dans la partie tatare de Kazan', qui était séparée de la ville russe par la rivière de la Bulak. Si l'État Idel-Ural' ne fut pas proclamé, un Commissariat populaire musulman fut nommé par le congrès. Ce commissariat contrôlait la partie tatare. Des postes de gardes furent positionnés sur les ponts reliant les deux parties de la ville. Dans l'historiographie, la période, qui s'ouvre ainsi et qui dura jusqu'à la fin du mois de mars 1918, est connue sous le nom de « république au-delà de la Bulak » (*Zabulačnaâ respublika*).

du Šuro. Par ailleurs, nous avons commencé à former l'Armée rouge et des bataillons musulmans. Nous avons reçu l'apport de quelques unités de marins venant de Moscou. Et, la république au-delà de la Bulak, qui coupa de nous la partie tatare de la ville pendant près d'un mois, tomba presque sans combat. [...] La résistance de la bourgeoisie tatare fut définitivement liquidée.

Encore une fois, je fus au cœur des événements de juillet 1918, lorsque la rébellion dite de la garnison éclata à Kazan après la prise de Samara par les Tchécoslovaques³⁵. Le destin du pouvoir soviétique à Kazan et en conséquence dans toute la région de la Moyenne-Volga dépendit de mon énergie et de ma volonté.

Pendant les deux mois de mon absence à Kazan (j'étais venu à Moscou pour une conférence sur la question tataro-bachkire et fus emprisonné un mois à la suite de l'assassinat d'Orudžiev), le travail parmi les Tatars fut réduit à néant. Said-Galiev avait été nommé commissaire aux affaires musulmanes de la région de Kazan après mon arrestation.

Une semaine avant la rébellion, Said-Galiev « partit » pour Ufa (c'est seulement après la liquidation de la rébellion que nous nous aperçûmes qu'il n'était parti nulle part et qu'il se cachait dans sa chambre).

Nous fûmes au courant de la préparation de la rébellion seulement la veille. La situation était la suivante : toutes les unités de l'Armée rouge (environ 7 000 hommes) étaient prêtes à se soulever contre le pouvoir soviétique.

Il fut décidé d'empêcher par tous les moyens le bataillon musulman de rejoindre les rebelles. Après la réunion du Soviet, je me dirigeai vers l'état-major du bataillon.

J'y ai parlé de manière sévère et dure. Je voulais enflammer leur cœur à chacun de mes mots. Je les ai accusés de lâcheté et de faiblesse et j'ai terminé en leur disant que je les fusillerais tous sur-le-champ s'ils ne me jurèrent pas qu'ils iront... Pâles et tremblants d'émotion, ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à exécuter tout ce qu'on leur ordonnerait.

Décrivant mon rôle dans l'essor de la révolution en Moyenne-Volga et dans l'Ural, je ne peux pas passer sous silence encore deux moments lors desquels les succès du pouvoir soviétique dépendirent grandement de mon énergie, de mon

35. Une légion tchécoslovaque fut créée en 1917 en Russie avec des prisonniers de l'Empire Austro-Hongrois. Au printemps 1918, ses soldats étaient en train d'être acheminés par le Transsibérien vers le front français. Le pouvoir bolchevik tenta de les désarmer et la légion se rebella. Elle s'empara de nombreuses villes tout au long de la ligne de chemin de fer et combattit du côté des Blancs.

dévouement et de mon honnêteté. Ce sont mes efforts pour permettre le ralliement des Bachkirs au pouvoir soviétique en 1919 et mon activité à Kazan au sein de la 2^e armée lors de l'offensive de Kolčak³⁶.

Il me semble que c'était en 1920. Le camarade Staline me parla sur un ton énervé pour me dire que j'avais adressé des informations erronées sur la Bachkirie [lors des négociations en 1919]. Il me fut très douloureux d'entendre cela justement de la part du camarade Staline. Et au lieu de lui répondre, je me suis tu. Je me suis seulement dit à moi-même : Quelle information erronée ai-je bien pu lui envoyer ? Cette défiance à mon égard me fut très difficile à supporter. Au moment où je m'apprêtais à partir avec le camarade Zinoviev à Baku au Congrès des peuples d'Orient, Staline intervint et le Politbûro du Comité central décida de me laisser à Moscou, alors que le travail politique en Orient avait été tout au long de la révolution mon rêve le plus cher.

Je veux maintenant m'arrêter sur cette question. Je confirme que je suis prêt à tout abandonner y compris la vie si l'on ne croit pas que j'étais totalement blanc et honnête dans mes contacts avec les Bachkirs lors des négociations à Ufa (janvier-février 1919).

Partant pour Ufa avec un mandat du Comité central, je reçus l'ordre ferme du camarade Staline d'entrer en contact avec les Bachkirs et de les informer que le pouvoir soviétique ne s'opposerait pas à la création de l'autonomie complète de la Bachkirie. Je devais obtenir à tout prix le ralliement des Bachkirs au pouvoir soviétique. J'ai rempli cette mission, tout en rencontrant des obstacles. En quoi consistaient-ils ?

Au sein des collaborateurs tataro-bachkirs, il existait des groupes opposés à la création de la Bachkirie et il y en avait aussi parmi les camarades russes³⁷.

Les socialistes révolutionnaires de gauche tataro-bachkirs étaient contre la création d'une Bachkirie autonome (et non contre une autonomie tataro-bachkire), car ils avaient exigé la constitution d'un État Idel-Ural (Tatarie et Bachkirie) au moment de la révolution de février et dans les premiers jours de celle d'octobre.

Pour expliciter la situation dans la question bachkire, j'ai convoqué une réu-

36. Aleksandr Kolčak (1873-1920), amiral russe, fut choisi pour occuper le poste de ministre de la Guerre du gouvernement provisoire sibérien nommé en septembre 1918. Le 18 novembre de la même année, il réalisa un coup d'État à Omsk et s'empara du pouvoir en Sibérie. Il se présenta comme l'autorité suprême de la Russie et défendait le principe de la Russie une et indivisible. Au début de l'hiver 1919, Kolčak fut arrêté par les soviétiques à Irkutsk et fut fusillé quelques mois après.

37. Sultan-Galiev omet son propre engagement pour la création d'une République tataro-bachkire depuis 1918.

nion avec les socialistes révolutionnaires de gauche. Au début, ils étaient contre la proclamation d'une autonomie particulière pour les Bachkirs. Mais quand je leur ai expliqué la nécessité historique du compromis sur la république tataro-bachkire en faveur des Bachkirs, ils acquiescèrent.

Le deuxième groupe opposé à la création de la Bachkirie comprenait des communistes tatars venant de Kazan et se présentant comme des internationalistes. Ce groupe était en plus des détracteurs de la République tataro-bachkire et attaquait avec acharnement les socialistes révolutionnaires de gauche tataro-bachkirs. Après mon premier télégramme adressé au camarade Staline sur la désorganisation engendrée par ce groupe, le Comité central ordonna aussitôt que ses membres soient mis à sa disposition à Moscou. [...] Il apparut que ces camarades avaient monté une organisation, qui terrorisait la population musulmane et exerçait un racket au nom du Comité central.

Le troisième groupe était composé de communistes tatars venant d'Orenbourg [...], qui étaient des opposants de principe à la question nationale et qui s'appelaient boukhariniens. Il présentait un grand danger dans les négociations avec les Bachkirs [...] et ce fut effectivement le cas. Les troupes bachkires rallièrent le pouvoir soviétique dans une zone contrôlée par la première Armée, c'est-à-dire dans la zone où se trouvait justement ce groupe. Elles furent persécutées et au lieu de les utiliser contre Kolčak, elles furent désarmées et les soldats furent renvoyés chez eux.

Pourquoi m'attribuer le choix de certaines unités bachkires de retourner aux côtés de Kolčak ? Je ne sais pas. Si quelqu'un était coupable de cela, [...] c'étaient ceux qui n'avaient pas compris la signification essentielle de la question bachkire pour la révolution à ce moment précis et qui par leurs actions inconsidérées jouèrent le jeu de Kolčak.

Je ne m'attarderais pas plus sur mes différentes activités depuis la révolution d'octobre. Je vais seulement récapituler les fonctions que j'ai occupées :

- . Membre de l'état-major révolutionnaire de la région de Kazan au moment de la révolution d'Octobre ;
- . Commissaire aux affaires musulmanes de la région de Kazan (février-avril, juin et août 1918) ;
- . Secrétaire puis président du Comité socialiste musulman de Kazan (juin 1917-juillet 1918) ;
- . Commissaire des musulmans de Russie intérieure (septembre 1918-mai 1920) ;

- . Président du Collège militaire central musulman (septembre 1918-novembre 1920) ;
- . Membre du collège du Commissariat aux nationalités (depuis mai 1920) ;
- . Représentant de la république tatare ;
- . Représentant de la Crimée (mars-août 1921) ;
- . Président du Comité fédéral pour les questions agraires (depuis novembre 1922) ;
- . Membre, puis président du Bureau central des organisations communistes des peuples d'Orient (de novembre 1918 à 1921).
- . Le Comité central du parti en est parfaitement au courant...

Bibliographie

BENNIGSEN, Alexandre, LEMERCIER-QUELQUEJAY Chantal, *Sultan-Galiev le père de la révolution tiers-mondiste*, Paris, Fayard, collection « Les Inconnus de l'histoire », 1986.

SULTANBEKOV, Bulat, (ed.), *Tajny nacional'noj politiki CK RKP. Stenografičeskij otčet sekret'nogo IV soveščaniâ CK RKP, 1923 g.* [Les secrets de la politique nationale du CK RKP, compte rendu sténographique de la IV^e Conférence secrète du CK RKP], « Insan », Moscou, 1992.

SULTANBEKOV, Bulat, ŠARAFUTDINOV, Damir, (eds.), *Neizvestnyj Sultan-Galiev : rassekrečennye dokumenty i materialy* [La part inconnue de Sultan-Galiev : les documents déclassifiés], « Tat. Kn. Izdat. », Kazan', 2002.

SULTAN-GALIEV, Mirsaid *Izbrannye trudy* [Œuvres choisies], « Gasyr », Kazan', 1998.

Résumé : cet article présente de larges extraits traduits de l'autobiographie de Mirsaid Sultan-Galiev (1892-1940), écrite en détention en 1923. Sultan-Galiev fut un des plus connus et des plus influents communistes musulmans de Russie

entre 1918 et 1923. Sa disgrâce fut provoquée par son opposition à la politique nationale stalinienne lors du débat sur la future constitution de l'URSS. Il fut accusé d'avoir tenté « de lier tous les nationaux des régions périphériques pour la lutte contre le centre » et d'être un « élément anti-parti et anti-soviétique ». Sultan-Galiev écrivit une longue et originale autobiographie, intitulée « Qui suis-je ? » pour justifier sa position et démontrer son engagement révolutionnaire. Elle est introduite par une lettre adressée à la Commission de contrôle centrale du Parti communiste et à Staline et Trotsky, dans laquelle il analyse la politique nationale soviétique et les raisons de ses désaccords avec la ligne officielle.

Abstract: This article introduces extended extracts, translated into French, of Mirsaid Sultan-Galiev's autobiography written in prison in 1923. Sultan-Galiev (1892-1940) is the most well-known and most influential Muslim communist from Russia over the period 1918-1923. His disgrace was provoked by his refusal of Stalin's national policy during the discussion on the future USSR's constitution. He was accused for making an attempt « to unify all Nationals from the peripherals against the Centre » and to be « an anti-party and anti-soviet element ». Sultan-Galiev wrote a long and singular autobiography, entitled « Who am I ? », in order to justify his positions and to demonstrate his revolutionary commitment. It is preceded by a letter addressed to the Central Control Commission of the Communist Party and to Stalin and Trotsky, where he analyses the soviet national policy and explains his disagreements with the official line.

Абстракт: В статье представлены главные выдержки автобиографии Мирсаида Султан-Галиева (1892-1940) написанные им в заключении в 1923 г. и переведенные на французский. Султан-Галиев был одним из наиболее известных и наиболее влиятельных мусульманских коммунистов России между 1918 и 1923 гг. Его оппозиция сталинской национальной политике во время обсуждения будущей конституции СССР спровоцировала его попаданием в опалу. Он был обвинен в том, что пытался «связать всех националов из окраин для борьбы против центра » и быть «анти-партийным и анти-советским элементом». Султан-Галиев написал длинную и оригинальную автобиографию « Кто же я ? » чтобы оправдать и доказать свою революционную позицию. К ней предложено письмо, направленное в Центральную Ревизионную Комиссию Коммунистической партии, а также Сталину и Троцкому, в котором он анализирует советскую национальную политику и причины своих несогласий с линией партии.